
THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

LES POÉSIES

DU DUC

CHARLES D'ORLÉANS

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIEUR FILS,
rue de la Monnaie, 11.

LES POÉSIES

DU DUC

comte d'Angoulême duc

CHARLES D'ORLÉANS

PUBLIÉES

sur le manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble

CONFÉRÉ AVEC CEUX DE PARIS ET DE LONDRES

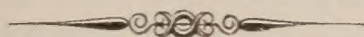
et accompagnées d'une préface historique, de notes
et d'éclaircissements littéraires,

PAR

AIMÉ CHAMPOLLION-FIGEAC

(DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE)

Chevalier des ordres des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne,
et de S. Stanislas de Russie.



PARIS

A LA LIBRAIRIE, QUAI MALAQUAIS, 15

J. BELIN-LEPRIEUR ET COLOMB DE BATINES.

1842

NOTICE HISTORIQUE

ET LITTÉRAIRE

SUR CHARLES DUC D'ORLÉANS,

SUR SES POÉSIES,

LES MANUSCRITS QUI NOUS LES ONT CONSERVÉES, ET SUR CETTE PREMIÈRE ÉDITION COMPLÈTE DE SES OUVRAGES.

§ Ier. CHARLES DUC D'ORLÉANS.

Les premières années du xve siècle ont laissé dans l'histoire de si tristes et de si cruels souvenirs, que ce n'est pas sans quelque douce émotion que l'historien se trouve à même de séparer de toutes les hideuses et barbares figures de ce temps celle d'un prince du sang royal des Valois, « le plus heureux génie qui soit né en France à cette époque, et à qui l'on est redevable d'un volume de poésies le plus original du xve siècle, le premier ouvrage où l'imagination soit correcte et naïve, où le style offre une élégance prématurée (1). » Ce prince était aussi des plus spirituels de son temps, et l'on doit le remarquer, car « l'esprit qui n'est pas la plus précieuse qualité dans les lettres, est celle qui peut-être vient le plus tard : au moyen âge ce n'est pas l'esprit qui domine dans les lettres (1). » C'est donc l'une des plus importantes productions de la littérature française au xve siècle qui est le sujet de ce volume, et qui a été celui de nos recherches et des efforts que nous faisons pour en multiplier par la presse des copies exactes et complètes. Si nous y avons réussi, notre travail ne sera peut-être pas trop indigne du nom de l'au-

(1) Villemain, *Cours de littérature française*, t. II.

teur de ces poésies, et il pourra servir à assurer à ce prince le rang qui lui appartient dans l'histoire littéraire de la France et qui ne lui est pas universellement concédé.

Au mois de mai de l'année 1391, en l'hôtel Saint-Pol à Paris, Valentine, duchesse d'Orléans, mit au monde un prince qui reçut le titre de duc d'Angoulême et le prénom de Charles. Il lui fut donné par son cousin le duc de Bourgogne, le 31 du même mois, en l'église Saint-Pol, où furent faites les cérémonies du baptême du prince nouveau né. Ainsi, les premiers beaux jours du printemps virent naître un homme doué d'une des plus douces et des plus poétiques imaginations que la France ait produites. Et, par l'effet d'un contraste secrètement préparé par le destin, ce fut le plus cruel des princes, le duc de Bourgogne, qui vint s'engager, par un serment sacré prononcé au pied des autels, à veiller sur le bonheur du nouveau né, à protéger son enfance, lui qui plus tard fut le meurtrier de Louis duc d'Orléans, le père de cet enfant, et le plus cruel ennemi de toute cette maison. Ce même mélange de bonheur et de calamités se rencontre dans toute l'existence de notre poëte, et à grand'peine trouva-t-il un seul jour le repos qu'il avait rêvé toute sa vie.

L'écuyer panetier de la duchesse d'Orléans porta à la reine la nouvelle de l'heureuse délivrance de la mère du prince, et il reçut en cadeau, à cette occasion, deux cents livres d'or (1).

Le duc Louis d'Orléans voulant signaler à tout jamais la naissance du fils qui devait assurer la perpétuité de sa race, créa à cette occasion l'ordre du Porc-épic ou d'Orléans : et il était écrit dans le livre des destinées humaines que le prince en l'honneur de qui cette institution était fondée, se montrerait digne des hâtifs honneurs qui entourèrent son berceau.

Charles d'Orléans, comte d'Angoulème, fut élevé à l'abri des habitudes dures et corruptrices de la cour d'Isabeau de Bavière. Né d'une princesse italienne, élevé sous les yeux d'une mère dont la supériorité d'esprit avait devancé son siècle, un heureux reflet de la civilisation d'Italie se répandit facilement sur lui, l'émut, inspira son enfance, et

(1) Quittance de l'écuyer-panetier.

rien n'est plus gracieux et plus spirituel que l'élégie dans laquelle il en retrace lui-même les premières années (1). A l'âge de sept ans et selon les règles de l'éducation de la chevalerie, le prince passa du gouvernement des femmes entre les mains des hommes chargés de développer en lui les qualités propres à faire de ce prince un preux et parfait chevalier. Le roi Charles VI n'oublia point son neveu au début de la carrière, et dès l'année 1403 il lui constitua une pension de douze mille livres d'or par année (2).

Tout était donc joie et plaisir pour le jeune prince « à la sortie de l'enfance, » et c'est aussi ce bonheur qu'il chante dans la première époque de ses poésies : mais, comme tous les bonheurs, celui-ci fut de courte durée.

Le duc Louis d'Orléans s'était déclaré le défenseur de Richard d'Angleterre ; la reine veuve de ce roi revint en France sa patrie, et se mit pour cette circonstance sous la protection plus particulière du prince français. Bientôt après (1404), Louis d'Orléans conçut le projet de la marier avec son fils, malgré la différence d'âge qui existait entre eux. Charles d'Orléans n'avait que treize ans ; il se mariait à une reine bien plus âgée que lui « mais veuve et vierge tout ensemble (3). » L'amour-propre de la reine veuve ne fut pas très flatté de cette union : elle épousait un enfant et perdait son titre de reine : « aussi pleura-t-elle beaucoup (4). » Le plus grand luxe et une magnificence inouïe furent déployés à l'occasion de cette cérémonie qui se fit à Compiégne. Louis d'Orléans s'y montra couvert de vêtements d'une richesse éblouissante (5). Cette union fut-elle heureuse pour le jeune comte d'Angoulême? Il ne nous a

(1) Voyez pag. 1 et suiv.

(2) Lettres patentes données à Paris, le 1er jour de décembre l'an de grâce mil quatre cens et trois. (Bibliothèque du Roi.)

(3) Le Laboureur, *Histoire de Charles VI*, p. 548.

(4) Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne.*

(5) La pièce suivante en donnera une idee :

« Loys filz de roy de France duc d'Orléans... Nous voulons et vous mandons que de sept cens quatrevins quinze perles de plusieurs sortes venues et yssues de plusieurs joyaulx et vaisselle d'or piéça fonduz de nostre commandement et ordonnance en la monnoie de monseigneur le roy à Paris. . lesquelles nous avons fait bailler et délivrer a nostre bien amé brodeur et varlet de chambre Jehan de Clacy pour servir de brodeure de decop-

fait sur cette partie de sa vie aucune confidence en ses poésies, ni une seule allusion, lui qui en fait sur tout. L'histoire a gardé ses secrets sur cette attention négative du poëte et du mari. Des événements d'une haute gravité vinrent bientôt enlever ce prince à ses habitudes domestiques.

Louis duc d'Orléans fut assassiné par le duc de Bourgogne (1407), et bientôt après, Valentine, sa femme, mourut du chagrin qu'elle conçut du triomphe du meurtrier de son mari et de l'impuissance de l'autorité et de la protection royale qui laissa ce crime impuni, douloureux témoignage de l'effroyable anarchie qui ravageait alors la France. Au début de sa carrière, Charles, duc d'Orléans, se trouvait donc dans la position la plus opposée à ses inclinations naturelles. D'autres devoirs commandaient à son honneur, à sa piété filiale. A l'âge de dix-sept ans, il était le premier de sa race, chargé de la venger du meurtre de son chef. Bientôt Charles s'arme et se ligue avec les autres princes ennemis déclarés de Bourgogne. Loys, seigneur de Montjoye (1), chevalier, conseiller de monseigneur, était chargé de préparer ces alliances, lorsque le prince ne l'envoyait pas « de Blois à Tours par devers le roy, la royne, et noz seigneurs pour les faiz et besongnes de mon dit seigneur le duc (2). »

Le soin de la défense de sa personne et celle de ses partisans absorbe bientôt tous les instants du jeune prince.

pement des deux houppelandes que nous avons fait faire pour nous, l'une longue de veloux figuré cramoisy, et l'autre a mi jambe de drap velu tanne, cest assavoir : en celle de veloux cramoisy sept cens quatorze perles et en l'autre quatre vins une perles, desquelles nous avons delivré à nostre dit trésorier IIIᵉ LXXIX perles du nombre de IIIIXX perles venues et yssues de IIIᵉ soudes et IIIIXX bans d'or que nous feimes piéça faire pour les nopces de nostre très chier et très amé filz Charles duc de Valois, faictes à Compiengne ou mois de juillet dernièrement passé, dont l'une d'ycelle perle fut perdue illec ..

« Donne a Paris le second jour de may l'an de grace mil CCCC et sept. »

(1) Madame la marquise de Dolonieu conserve ce vieux nom, et ajoute encore à son illustration.

(2) Quittance originale de Louis de Montjoye avec signature autographe, datée du IXᵉ jour de décembre, l'an mil IIIIC et huit (Bibliothèque du Roi).

Il perd la reine sa femme ; mais il s'allie bientôt après, en l'année 1410, avec la fille du puissant comte d'Armagnac, et cette union matrimoniale consacre aussi l'union politique des armes de ces deux illustres chefs. Elles ne suffirent pas toujours pour contenir le duc de Bourgogne, et la malheureuse nécessité de recourir aux armées étrangères se déclara pour eux. Les Anglais furent appelés en France. Les frères du duc et plusieurs seigneurs furent livrés comme otages de l'exécution des traités conclus à cette occasion. Arrivés pour soutenir la faction des Armagnac, ces étrangers tournèrent bientôt après leurs armes contre leurs alliés primitifs. Une bataille décisive fut livrée, la plus désastreuse de toutes pour la France. La journée d'Azincourt fit les Anglais maîtres du royaume de France. Charles d'Orléans y déploya inutilement la plus grande bravoure. Blessé grièvement, il fut relevé parmi les morts, reconnu et emmené prisonnier en Angleterre.

Le château de Windsor lui servit de lieu de détention (1). Dans son infortune, il ne trouve quelque adoucissement que dans les heureux fruits de l'éducation parfaite qu'il avait reçue par les soins de Valentine, sa mère. L'instruction du prince captif était en effet très variée (2); son goût pour les lettres s'était déjà manifesté en France, et la poésie lui vint en aide dans la dure position que le sort des armes lui avait faite, et qui devait être plus affligeante pour un prince français tombé au pouvoir de ses ennemis.

Charles songea donc à écrire en vers l'histoire de sa vie, à célébrer la beauté de la dame de ses pensées (3)et à raconter les malheurs qui l'accablaient : l'allégorie lui prêta son double langage.

Dès les premiers temps de son séjour à Londres, le prince s'occupa aussi des moyens de pourvoir à sa rançon et à celle des otages qu'il avait donnés autrefois aux Anglais. Dans ce double but, il prescrivit, par différentes lettres-

(1) Il y était encore en 1416, comme on le voit par des lettres ainsi datées : « Donné à Windesore le second jour de may l'an de grace mil cccc et seize. » (Bibliothèque du roi)

(2) Il nous apprend dans ses poésies qu'il possédait les VII arts, p. 217, et que dans sa jeunesse, en France, il s'était adonné à la poésie. (V. p. 162) et l'appendice p. 415.

(3) Voyez les Poésies, pag. 22.

patentes (1), la plus grande économie dans l'administration de son apanage. Il avait laissé en France une procuration et un conseil pour l'administration de ses fiefs, et il exigeait un compte détaillé des revenus et de leur emploi. Des sommes considérables lui étaient apportées en Angleterre; mais on retardait par toutes sortes de difficultés les affaires du prince. Des conditions humiliantes étaient imposées aux officiers de sa maison qui voulaient passer la mer; et cependant leurs voyages avaient pour objet le rachat des otages; mais ils apportaient, avec de l'or, quelque adoucissement à la cruelle détresse de leur maître.

Pendant l'année 1422, Charles fut enfermé au château de Bolingbroke; la garde de sa personne coûtait alors « vynt souldz le jour. » Ce fait nous est annoncé par le document suivant qui nous fournit aussi un modèle de la langue française telle qu'elle était alors parlée à Londres :

« Henri, etc., as tresorier et chambleins de nostre eschequier, saluz.

« Nous voulons, de l'avis et assent de nostre conseil, et « vous mandons que a nostre chier et foial chivalier Tho- « mas Combworth facez paier de la premier jour de may « darrein passé, courtages et expenses de nostre tres chier « cousin le duc d'Orleance tant que en ces vynt souldz « le jour, et ensy de jour en autre desore en avant tant « come il avera ensi la garde du dit duc ou tant que vous « (ne recevrez)... autre comendement. Donn. a Westm. le « XXVIII. jour de may l'an 1423 premer (2). »

Le prince continua de faire venir de France toutes les provisions de corps et de bouche qui lui étaient nécessaires pour vivre selon son rang, et chaque fois un sauf-conduit devait être préalablement obtenu du roi d'Angleterre (3).

Ramené à Londres, en l'année 1430, le duc Charles fut confié à la garde du chevalier Jean de Cornwaille, qui en fit l'entreprise au prix de 300 marcs par an. Mais cette somme parut bientôt exorbitante au conseil d'Angleterre. Les

(1) Il en existe plusieurs aux archives du royaume. (Trésor des chartes.)

(2) Rymer, t. X, p. 289.

(3) On en remarque un très grand nombre d'imprimés dans le Rymer.

finances du royaume étaient alors dans un fâcheux état. On mit donc au rabais, par adjudication publique, la garde du prince français. Le comte de Suffolk offrit de s'en charger au plus bas prix, et elle lui fut adjugée moyennant « quatorze sols et quatre deniers par jour. »

Deux ans après, quelque espoir de liberté vint ranimer le malheureux prisonnier qui s'était laissé aller au plus profond chagrin. La mort de la duchesse d'Orléans (1) et le refus du gouvernement anglais d'entrer en négociation pour sa rançon, avaient plus particulièrement contribué à abattre son courage. La poésie, sa seule consolation, était même délaissée. Son langage devint *enroillié* (2); sa santé s'altéra, et le bruit de sa mort se répandit en France. Tous ces chagrins, toutes ces peines furent oubliés lorsque le duc Charles vit poindre un espoir de prochaine délivrance. La duchesse de Bourgogne (3), voulant réaliser une prédiction de Jeanne d'Arc (4), s'employait déjà activement pour l'obtenir. L'espoir de la paix, auquel se rattachait celui de sa liberté, inspira le prince et lui fit composer l'une des plus jolies ballades (5) de son recueil.

Mais les préliminaires de paix soulevèrent de grandes difficultés : la position des prisonniers était l'une des principales, et Charles, craignant de voir se rompre ces premières négociations, souscrivit à toutes les conditions qu'on lui imposa, et on ne l'épargna pas, pour obtenir la permission d'aller travailler à la paix de l'autre côté de la mer. Dans un traité entre lui et le roi d'Angleterre, il se laissa aller jusqu'à consentir à le reconnaître comme roi de France et d'Angleterre, et son souverain très chrétien. Il ne parle alors du roi Charles VII que comme dauphin de Viennois.

Au moment du traité d'Arras (6), Charles était à Calais. C'est de ce moment aussi que date sa réconciliation avec le duc de Bourgogne. Tous ces faits historiques sont con-

(1) Elle avait eu lieu en novembre 1415.

(2) Ballade, pag. 162.

(3) Voyez Ballade, pag. 130.

(4) Jeanne avait prédit la prochaine délivrance du duc d'Orléans, dès l'année 1429.

(5) Ballade, pag. 176.

(6) Voyez à ce sujet une lettre du duc de Bourgogne. (Collection Colbert, vol. 64, Bibliothèque royale.)

signés dans les poésies du prince français (1). Mais les négociations n'eurent aucun résultat, et le prince rentra dans sa prison au mois de mars 1436. Le château de Wingfeld lui fut alors assigné pour résidence. De la garde des comtes de Suffolk, il passa dans celle du chevalier de Cobham. Le document suivant nous l'indique :

Au roy nostre très souverain seigneur et as autres seigneurs de son très sage conseill.

« Supplie humblement Reynold Cobham, chivalier, que, « comme nostre dit soveraigne seigneur par l'advys de son « dit conseill, par ses lettres de privé seall del' date de 12 « jour de may derrein passé, commist al'dite suppliant le « duc d'Orlians a surement garder, preignant pour le « temps que ledit duc serroit en sa garde semblables paie- « mentz pour le jour come le count de Suffolk avoit et « prist pur ceo cause suisdite. Et einsy est (très soveraigne « seigneur) que ledit suppliant n'ad evve del dit XII jour « de may tant que en cea ascune paiement por la garde « susdite, please à vostre très soveraigne seigneurie, par « l'advys de vostre dit conseill, le considérer les graundes « charges et costage que ledit suppliant ad par cause del' « garde suisdite, et sur ceo de graunter lettres de prevé « seale, directe al tresor d'Engleterre, de paier audit sup- « pliant ceo que luy est à de re duraunt le temps que le- « dit duc ad esté et serra en sa garde, par ensy que ledit « suppliant ne soit chargé en après seur plusours privé « seale pur ceo non paiement del garde suisdite (2). »

Le mauvais état du trésor public d'Angleterre fut aussi pour Charles d'Orléans une circonstance favorable. Il rendit le conseil plus facile pour le traité de rançon, et inutile la sévère persistance de quelques uns de ses membres. Charles, provisoirement libre de sa personne, mais non de sa parole, s'obligea à travailler à la paix générale et définitive. On a dit aussi que l'Angleterre espérait ainsi ranimer la querelle d'Orléans et Bourgogne et rendre tout traité impossible (3). Il en fut autrement : Charles d'Or-

(1) Ballades, pag. 183 et suiv.
(2) Rymer, pag. 658.
(3) La ballade pag. 83 parait l'indiquer.

léans nous révèle toutes les circonstances dans ses poésies.

Le 2 avril 1437, il autorisa le bâtard d'Orléans (1), son frère, à aliéner de ses domaines jusqu'à la somme de quarante deux mille écus. Et c'est sans doute par allusion à cet espoir d'une prochaine liberté qu'il data du 1er novembre 1437 une des pièces de ses poésies, qui a pour titre : *Quictance du Dieu d'amour* (2), qui lui rend son cœur « pour en faire ce qu'il voudra. »

Au mois de juillet 1438, le duc d'Orléans était de nouveau à Calais (3). Il s'y était rendu pour essayer encore une fois d'obtenir la paix. Le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne et le bâtard d'Orléans (4) y allèrent aussi et signèrent enfin avec les ambassadeurs anglais les premières bases d'un traité. Il fallut obtenir l'adhésion des deux couronnes; elle fut donnée le 21 mars 1439 par les pleins-pouvoirs délivrés de part et d'autre. Les instructions relatives au prince-poëte y sont très étendues.

Enfin, dès le mois de juin 1439, Charles, toujours à Calais, achète de nombreux bijoux, des vins réputés (5) pour les offrir en présent aux négociateurs des deux nations qui sont attendus : usage antique et trop révéré, préliminaire trop habituel de l'ouverture ou de la conclusion de négo-

(1) Toutes les pièces relatives à la vie de Ch. d'Orléans, que nous ne faisons qu'indiquer, seront l'objet d'une autre publication. Elle retracera la vie intime et littéraire des princes Louis et Charles, ducs d'Orléans.

La pièce dont nous parlons ici est datée de Londres.

(2) Pag. 156.

(3) Compte de dépenses de la maison d'Orléans (Bibliothèque royale.)

(4) C'est en remerciement des services reçus par son frère que Ch. d'Orléans donna le comté de Dunois au bâtard d'Orléans, par lettres patentes du 21 juillet 1439. (L'original est à la Bibliothèque du roi.)

(5) On lit dans un compte de dépenses de la maison d'Orléans de cette même année 1439 :

« Item pour l'achat de c et VIII tonneaux de vin creu des pays
« d'Orléans et de Blois achattés de plusieurs marchans et par eulx
« livrez au païs de Calais ou mois de juillet CCCC XXXIX, chascun
« tonneau au feur de XXXV jacobus d'or, lesquieulx vins mondit
« seigneur donna à plusieurs ambaxadeurs qui estoient venus
« pour le fait de la paix. » (Original en parchemin, Bibliothèque du roi.)

ciations qui décident trop souvent du sort des nations. Charles d'Orléans connaissait ces usages : en prince habile il s'y conforma.

Au mois de février 1440 s'ouvrirent les conférences de Gravelines. Elles eurent pour premier résultat d'accorder la délivrance du duc d'Orléans.

Sa rançon fut fixée à la somme énorme de cent vingt mille écus d'or. Le dauphin, un grand nombre de seigneurs du royaume de France, et parmi eux les plus qualifiés, se portèrent garants du paiement de cette somme.

Rien n'égala la joie que ressentit le prince français en touchant le sol de sa patrie, qu'il n'avait pas foulé librement depuis vingt-cinq ans. La duchesse de Bourgogne était venue le recevoir à Gravelines : peu après le duc y arriva avec toute sa cour. Les deux princes s'embrassèrent à plusieurs reprises en se serrant dans les bras l'un de l'autre. De Gravelines on se rendit à Saint-Omer. La ville célébra par des fêtes le retour du duc d'Orléans et lui offrit des présents. De tous les pays d'alentour les seigneurs venaient le voir, c'était une véritable fête publique dans le royaume.

Les fiançailles du duc d'Orléans, en troisièmes noces, avec Marie de Clèves, nièce du duc de Bourgogne, furent célébrées le 16 novembre 1440 (1), et consacrèrent toutes les amitiés nouvelles. Une pompe sans exemple fut déployée dans les fêtes données à l'occasion de ce mariage. Le duc de Bourgogne tint un chapitre extraordinaire de son ordre de la Toison-d'Or pour y recevoir le duc d'Orléans. Le prince français demanda alors à son beau-cousin de Bourgogne de vouloir bien porter aussi le collier de son ordre du Porc-Épic.

« Enfin, après dix jours passés dans de très grands « divertissements, le duc de Bourgogne s'en alla à Gand. « Ce fut là qu'il se sépara du duc et de la duchesse d'Or- « léans. Le cortége de ce prince de France était de jour « en jour plus nombreux : de façon que lorsqu'ils se quit- « tèrent le duc d'Orléans avait des archers et un train de « plus de trois cents chevaux. Le duc de Bourgogne four- « nissait l'argent nécessaire pour former cette maison. Ce

(1) On conserve à la Bibliothèque royale le traité de mariage du prince avec Marie de Clèves. (Collection Colbert, t. V.)

« fut en cet appareil qu'il traversa les villes de France, « partout reçu et fêté comme si c'était le roi. Il arriva à « Paris le 14 janvier, et n'y fut pas moins bien reçu que « dans les autres villes.

« Mais ces grandes acclamations et ce grand appareil de « maison déployé par le duc d'Orléans, ne plurent point au « roi. Il lui fit dire alors qu'il le recevrait volontiers, « seul ou avec peu de serviteurs, mais non point en si « nombreux cortége. Le duc d'Orléans, mal satisfait de « cette réponse, se retira immédiatement dans sa sei- « gneurie d'Orléans. De là il fut habiter son château de « Blois (1). »

Ce fut de ce château que le prince-poëte data la première de ses pièces de poésie, qu'il composa après sa délivrance (2).

Le duc d'Orléans était encore à Blois les 16 et 17 avril 1441. Au mois de juillet il se rendit à Montfort : le duc de Laval l'y reçut et l'y traita avec toute sa cour (3). Le duc de Bretagne, monseigneur de Rohan, monseigneur d'Alençon reçurent et fêtèrent le prince. A Craon, à Château-Gontier, mêmes fêtes de la part des seigneurs qui possédaient ces fiefs.

Ces promenades avaient aussi un but politique. La guerre du Bien Public approchait. Les princes, mécontents du roi, voulaient obliger son conseil à écouter leurs doléances. Le duc de Bourgogne était le grand instigateur de cette nouvelle menée. Charles d'Orléans aida le roi à modérer ce mouvement, et le roi de France en témoigna sa reconnaissance au prince. Elle est exprimée dans des lettres patentes du mois de mai 1442, par lesquelles le monarque donna de riches présents au duc son cousin.

Au printemps de l'année 1443, Charles d'Orléans était entièrement absorbé par les préparatifs de ses projets sur le Milanais. La maladie de Philippe-Marie Visconti et bientôt après sa mort donnèrent carrière à de grandes

(1) Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne.*

(2) Ballade, pag. 191 et rondel, p. 192.

(3) Nous publierons aussi tous les détails de ses voyages, les villes qu'il parcourut et les dépenses en cadeaux, nourriture, etc. qu'il y fit avec toute sa suite, les noms des seigneurs qui composaient son cortége ; etc.

éventualités en faveur du prince. Du chef de sa mère Valentine, il prétendait à cette seigneurie. C'est des châteaux de Coignac et de Blois qu'il se mettait en mesure pour ces importants événements. En même temps de grandes économies et un ordre parfait dans l'administration de son apanage préparaient l'acquit de son énorme rançon.

Le duc de Milan mourut en 1447, et malgré l'aide du duc de Bourgogne, malgré l'alliance ménagée entre le duc Charles et le roi des Romains, un vaillant conducteur de gens d'armes, un aventurier du nom de François Sforce, époux de la fille illégitime des Visconti, s'empara de cette riche succession. Charles d'Orléans se rendit cependant à Asti. Cette ville et tout le comté avaient été conservés en l'obéissance du prince par son fidèle gouverneur Louis de Montjoye, issu d'une maison illustre d'Alsace.

Confiant dans sa fidélité, le prince revint en France au mois d'avril 1449, et se retira dans son château de Blois. Sa vie fut dès ce moment toute poétique et toute joyeuse. Les ménestrels, les jongleurs, les poëtes, les libraires et les livres absorbèrent son existence (1). Ce plaisir était partagé par l'illustre compagne du prince, qui fit aussi des vers. Les seigneurs alliés à Charles d'Orléans y prenaient le même plaisir. Enfin il avait choisi les officiers de sa maison parmi ceux que le goût et l'éducation portaient à ce noble délassement : réunion d'hommes d'élite et d'esprit, dirigée par le goût éclairé du prince, et qui devint, sous une propice influence, une école de bon langage, de perfectionnement immédiat des formes poétiques, et qui forma Villon, à qui l'on a mal à propos attribué les premiers bons modèles des règles du Parnasse français.

Les charmes renaissants d'une vie paisible et agréablement occupée, fruit précieux d'un goût et d'une éducation recherchés, n'étaient interrompus que par quelques voyages dans les diverses seigneuries d'Orléans. Ces excursions n'étaient point infructueuses pour la science et la littérature. Le prince ne se faisait jamais faute de visiter avec une pieuse admiration et les objets d'art et les reliques

(1) Nous reviendrons sur cette époque de la vie de Ch. d'Orléans, en parlant des poésies qu'il composa à Blois, où il s'adonna entièrement à la vie littéraire.

célèbres que les maisons religieuses avaient recueillies. Si un ménestrel réputé, un musicien célèbre habitait dans le voisinage de ces lieux, le prince le faisait venir pour composer ou jouer devant lui. Il accueillait les enlumineurs et les emmenait dans ses châteaux. Les fous et les folles, mobilier de première utilité dans toutes les cours, figurent aussi dans celle du duc d'Orléans. Maître Colas est le nom de celui du prince et dame Bélon était sa folle. Il les fit souvent lutter d'esprit soit avec Thommie, folle de monseigneur de Bourbon, soit avec Jehannet, au même prince, souvent encore avec celui de l'évêque de Màcon, l'un des fous les plus renommés parmi ces malheureux.

La paix dont le royaume de France jouissait alors (1456), pouvait permettre au prince des poëtes de se livrer entièrement à ses goûts pour les lettres. Il fut un moment tiré de sa retraite pour le procès du duc d'Alençon (1). A l'occasion de ce procès, il prononça un discours que l'on peut encore citer comme modèle d'éloquence, à son époque. Quelques pèlerinages, des voyages à Lyon, à Tours où il signa le contrat de mariage du duc de Laval, jettèrent quelque diversité dans les habitudes du prince.

Cette vie de libéralité, de poésie, de dévotion, de sentiments nationaux que l'on vit éclater à toutes les occasions heureuses pour la France (2), attira au duc d'Orléans l'affection et l'estime de ses sujets. Ils le témoignaient fréquemment par les soins qu'ils mettaient à fêter toutes les joies du duc.

Louis XI cependant trouva moyen de s'effrayer de cette vie toute littéraire et de loyale paix. Les effets de son humeur inquiète et méchante atteignirent le prince, malgré tout le soin qu'il prenait de se tenir éloigné des brigues des grands seigneurs du royaume.

Le prince nous paraît faire allusion à cette mauvaise nature du roi dans sa ballade :

Dieu vous gard d'injurieux soupçons.

C'est à cette époque aussi que la santé du duc d'Orléans parut fortement altérée. Dès le mois de mai 1463, il ne

(1) Les états furent assemblés à Vendôme en 1458, pour juger ce personnage.

(2) Voyez ballade pag. 194.

pouvait déjà plus écrire. Ce fait est consigné dans les ordonnances qui émanaient de son autorité (1). Le soin de son salut l'occupe dès cette époque plus particulièrement. Il fait de nombreuses dévotions aux reliques des saints, et il est plus régulier dans les pratiques religieuses. Enfin le dernier acte de sa vie est aussi un dernier effort pour rétablir l'harmonie dans le royaume. Aux états de Tours, où il voulut prononcer quelques paroles en faveur du duc de Bretagne, contre qui Louis XI venait susciter leur sévérité envers ce duc, le roi, sans égards pour le grand âge et les infirmités de son parent, le maltraita en paroles. La dureté de ces reproches troubla fort le bon prince ; il rentra chez lui pour ne plus en sortir.

Le duc Charles d'Orléans mourut à Amboise le 4 janvier 1465, regretté de tous, excepté de Louis XI, à qui l'on ne connut jamais d'affection pour aucun personnage de son temps.

Ainsi nulle calamité ne manqua à la vie du duc d'Orléans. Né dans un rang et avec des inclinations capables de maîtriser la fortune même, il fut néanmoins presque toujours malheureux et persécuté ; il meurt de chagrin, et sa mémoire, poursuivie au-delà de la tombe par la cruelle puissance de Louis XI, tombe dans l'oubli pendant plus de deux siècles. Ses travaux littéraires la ressentirent aussi : et le jour vint assez tard où la reconnaissance nationale exhuma avec orgueil les antiques feuilles qui les ont conservés, qui nous révèlent un ensemble de compositions poétiques suffisantes pour illustrer un écrivain que d'autres titres n'auraient pas déjà recommandé à l'attention et aux justes hommages de l'histoire.

§ II. DES POÉSIES.

Ce qui distingue particulièrement les poésies du duc Charles d'Orléans entre toutes les autres, c'est la délicatesse dans le sentiment, la grâce dans la pensée, le bon goût dans l'expression, la recherche dans le style, la va-

(1) Lettres par lesquelles il donne, pour réparer l'église de Saint-Solempne de Blois, la somme de 100 livres tournois, datées du 7 may 1463. Le prince y dit : « Et pour ce que ne pouvons signer de

riété dans le tour et le mouvement des vers. Ces rares qualités font de ces ouvrages le monument le plus précieux de notre langue au XV[e] siècle. « Il n'est pas d'étude où l'on puisse mieux découvrir ce que l'idiome français, manié par un homme de génie, offrait déjà de créations heureuses, » a dit M. Villemain. « Il y a dans Charles d'Orléans un bon goût d'aristocratie chevaleresque, et cette élégance de tour, et cette fine plaisanterie sur soi-même, qui semblent n'appartenir qu'à des époques très cultivées. Il s'y mêle une rêverie aimable quand le poëte songe à la jeunesse qui fuit, au temps, à la vieillesse. C'est la philosophie badine et le tour gracieux de Voltaire dans ses stances à madame du Deffant. Le poëte, par la douce émotion dont il était rempli, trouve de ces expressions qui n'ont point de date, et qui étant toujours vraies, ne passent pas de la mémoire et de la langue d'un peuple (1). »

L'authenticité de ces poésies n'a jamais été et n'a pu être sérieusement contestée. Charles d'Orléans s'en déclare l'auteur dans la ballade XLI (2). Les manuscrits qui nous les ont conservées ne servent qu'à affermir la critique dans ses convictions. De nombreux mots remémoratifs de la vie du prince, son nom et celui de son père se rencontrent fréquemment dans ces poésies. Ch. d'Orléans nous paraît même faire une allusion directe aux causes de la mort de son père, lorsqu'il met dans la bouche du Dieu d'amour, à propos de la discrétion prescrite par ses commandements : « Noble prince ce point-ci fort vous touche », et que « l'indescrétion dessert trop grant vengeance. » On n'a pas oublié que l'un des motifs du meurtre de Louis d'Orléans par le duc de Bourgogne était tiré de ce que ce prince avait chanté en vers les plus secrets mérites de la duchesse de Bourgogne.

On distingue dans les poésies du duc d'Orléans trois époques différentes, caractérisées par la différence des sentiments que le prince y manifeste selon son âge et les circonstances particulières de sa vie.

nostre main, nous avons cy faict mectre ce petit signet ». Un des derniers rondeaux paraît indiquer que les beaux jours du printemps ravivèrent un peu la santé du prince à cette époque.

(1) *Cours de littérature française,* par M. Villemain.

(2) Ballade p. 93 et 94.

La première époque comprend l'histoire de l'enfance de Charles d'Orléans, sa jeunesse, ses amours qu'il a chantés d'une façon si gracieuse, si variée, mais si discrète, et sa prison, jusqu'à la mort de la dame de ses pensées (de la page 1 à la page 130.) Ce fut pendant sa captivité qu'il les composa. Aussi commence-t-il par consacrer la mémoire de « celui qui trouva premier la manière d'écrire (1), » puis il nous informe que ce livre est destiné à célébrer sa princesse chérie (2), qui le cède à nulle autre en beauté, en grâce, en amabilité. A ces éloges toujours habilement distribués succède l'expression du chagrin du poëte, retenu prisonnier sur la terre étrangère. Il invoque la mort à grands cris. Des nouvelles de France viennent apporter quelque adoucissement à ses peines. La dame de ses pensées, prévoyant son chagrin, l'engage à chercher des distractions dans la poésie. C'est donc pour obéir au désir de cette belle que le prisonnier compose des ballades et des chansons en son honneur. *Doux-Souvenir* était chargé de les lui offrir, pour lui montrer « que point on ne l'oublioit. » Mais la perte de sa liberté ne fut pas le plus amer chagrin réservé à ce cœur généreux. Il apprit d'abord la maladie et bientôt après la mort de sa belle princesse, enlevée au milieu de toutes les grâces du jeune âge. En nous retraçant son affliction (3), Charles d'Orléans se montre surtout poëte du cœur.

Tels sont les sentiments qui dominent dans cette première époque des poésies du prince prisonnier.

Au sujet de celles qui nous paraissent appartenir à la seconde époque (de la page 130 à la page 195), on sera peut-être enclin à ne pas trouver bien fondé le reproche fait à notre poëte par le spirituel et savant critique à qui nous avons emprunté le plus digne éloge que l'on ait pu faire des poésies du prince.

M. Villemain lui reproche en effet de ne pas exhaler sa douleur sur les misères de la France tant ravagée par les Anglais, et de ne regretter que le beau soleil de sa patrie, le beau mois de mai, les danses et les belles dames de

(1) Ballade p. 70.
(2) Ballade p. 22.
(3) Ballades p. 117 et suiv.

France; trop peu soucieux du reste, il ne pense qu'aux plaisirs qu'il trouve dans l'exil (1).

Ce fut cependant un sentiment profond des maux de sa patrie qui inspira au prince sa *Complainte de France* (2), l'un de ses meilleurs ouvrages. Dans d'autres ballades encore ainsi que dans ses chansons, se manifeste la vive part qu'il ne cesse de prendre aux maux de sa patrie et ensuite à ses succès.

Charles d'Orléans ne fut donc oublieux ni des malheurs ni des gloires de sa belle France; il pensait à elle, à la fois, et à la princesse chérie enlevée à son amour. Ce dernier souvenir lui revient dans tous les actes de sa vie, directement ou par de tendres allusions. Ses regrets, l'esprit et la grâce de la femme qui en est l'objet, se retrouvent sous sa plume comme dans son cœur.

D'autres temps ont amené d'autres mœurs. La *départie d'avec le Dieu d'amour* est accomplie, le poëte ne nous entretient plus que de l'espoir de sa délivrance, de sa réconciliation avec le duc de Bourgogne, qui s'employait pour traiter de sa rançon. Enfin il appelle de tous ses vœux la paix, et l'examen de ses compositions sur ces graves sujets témoigne hautement de l'ardeur et de la sincérité de ces souvenirs. Charles touche enfin le sol de la patrie; il est à Calais, et aussitôt son imagination, réchauffée par le soleil de France, prend un tour plus leste et plus enjoué. Bientôt après il est à Tours, et enfin dans son royal manoir à Blois.

Ces sujets si variés et si touchants sont écrits dans les poésies qui appartiennent à cette seconde époque. Elles se font remarquer surtout par cette facilité qu'a le poëte d'assouplir aux couleurs d'un style enjoué le protocole de la chancellerie, de parodier les édits royaux, lettres-patentes, quittances et lettres missives, tout à la fois en bon style de palais et de poëte, gracieuse satyre qui semblait devoir être l'apanage et le privilége d'un esprit tout-puissant et railleur, tel que celui de Voltaire. Le langage en est aisé, abondant, naturel, et l'on est surpris de trouver, dans cette langue rude et nouvelle, un si facile et si ingénieux emploi des formes que la poésie réprouve le plus.

(1) Villemain. *Cours de littérature.*
(2) Pag. 172.

Le séjour de Charles à Blois marque la troisième époque de ses ouvrages; sa cour ne fut composée que de beaux esprits qui se livraient, sous la direction éclairée de leur maître, aux délassements de la poésie. Ce goût était partagé même par la compagne de Charles d'Orléans, Marie de Clèves, nièce des ducs de Bourgogne. Le prince appelait autour de lui les poètes et les ménestrels renommés; il les fêtait lorsqu'ils venaient séjourner dans son apanage. Des luttes d'esprit et de beau langage étaient les seules permises, et le domaine de la poésie en était le champ clos. Les princes et les brillants chevaliers ne manquèrent pas non plus à ce tournois de civilisation et de bon goût. On devait vaincre son adversaire non l'épée ou la lance à la main, mais en joûtant à bien dire et à gracieusement raconter les peines de l'âme, les plaisirs de la vie, les charmes et les bonnes grâces des dames. Le roi de Sicile, le comte de Nevers, le comte d'Alençon, le comte d'Estampes, vinrent s'exercer à ces luttes tout intellectuelles.

Charles d'Orléans les présidait ; il donnait lui-même les sujets qui devaient être traités par ses amis ou ses serviteurs. De ce concours sortirent quelques compositions qui ne sont point restées trop au dessous du maître. C'était donc une académie de bon langage que la cour du duc Charles, et une académie qui accomplissait entièrement sa mission. Elle faisait école, et l'on recherchait l'avantage de venir s'y former. L'enjouement, la grâce et la malice brillent surtout dans les chansons et les rondeaux que le prince composa à cette époque, et que les officiers de sa cour tâchèrent d'imiter comme d'excellents modèles. Villon lui-même, bien au dessous du mérite que lui accorde Boileau,

> D'avoir su le premier dans ces siècles grossiers
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

mérite qui appartient entièrement à Charles d'Orléans, Villon vint essayer de se former à cette cour toute poétique où régnaient un goût déjà épuré, un langage riche, nombreux et poli. Comme les autres invités du prince, Villon y composa aussi des ballades et des chansons ; mais les nobles exemples qu'il y trouva ne furent point conta-

gieux pour lui ; ses habitudes et ses mœurs restèrent ce qu'elles étaient ; ses ouvrages et son style en révèlent trop souvent la mauvaise nature, et nous portent à croire que la chasteté des expressions, la netteté des pensées, le bon esprit et le bon goût étaient encore en ce temps-là un des priviléges des grands seigneurs.

Sous aucun de ces rapports, les ouvrages de Charles d'Orléans ne laissent de prise à la critique. Il serait difficile de citer un seul de ses vers condamnable pour une expression qui ne serait pas d'une exquise délicatesse, du langage le plus épuré, sans afféterie, digne enfin de ce personnage et de la position éminente qu'il occupait dans l'Etat. Il avait de beaucoup dévancé le siècle qui l'a suivi, et après lui la décadence se manifeste dans la pédantesque élocution d'Alain Chartier, lent et lourd esprit en histoire comme en poésie. Eustache Deschamps, Christine de Pisan n'avaient pas laissé au prince de bons modèles qu'il n'ait surpassés; et nous serions enclins à reconnaître que le bien penser et le bien dire étaient aussi l'apanage des illustres naissances, si nous n'étions exposés à être un peu démentis par un petit-neveu de notre poëte même, par François Ier de glorieuse mémoire, qui s'adonna aussi à l'art des vers, mais qui est resté inférieur à son grand-oncle en tout ce qui constitue la grâce en poésie et qui en fait le principal charme. Les deux princes français ont composé l'un et l'autre une ballade sur la grande infortune qu'Azincourt et Pavie déversèrent sur la France. En rapprochant les deux pièces, la supériorité de la plus ancienne deviendra manifeste.

La paix publique favorisait les penchants naturels du duc Charles à Blois. Ses familiers étaient ses seuls adversaires poétiques; et combien ne dut pas ajouter de charme à ces rivalités intestines, mais pacifiques, la part que la duchesse d'Orléans venait prendre, non sans quelques avantages, à ces combats littéraires? Dans ses écrits que nous publions (appendice, pag. 409) on voit poindre de toute part cette douce mélancolie et cette tristesse résignée qui distinguent les compositions du prince, et qui nous révèlent dans le goût et l'esprit des deux époux une conformité d'humeur bien propre à resserrer les nœuds qui les unissaient.

Dans cette troisième époque de ses poésies, Charles d'Or-

léans ne fait plus d'allusion qu'à sa retraite du service des dames et du dieu d'amour. On y reconnaît quelques indices du vieil âge, car dans les poésies de sa jeunesse il n'a jamais parlé de l'art de la cuisine, même par figure. A cet autre temps de la vie, il y pense; elle lui inspire quelques rimes ; mais les infirmités du corps y prennent plus souvent la place des doléances du cœur, et le poëte se plaint plus amèrement de ses souffrances qu'il ne le faisait de ses premiers tourments. Il nous entretient aussi de ses ouvrages, de ses chasses, de ses châteaux et de ses enfants. Il entreprend même des descriptions de toilette, et il réussit merveilleusement à enchâsser dans ses vers un grand nombre de proverbes qui sont encore en usage dans notre idiome.

Enfin, sous le rapport de l'art, un des meilleurs juges a déjà prononcé sur Charles d'Orléans en ces termes : « Remarquons d'abord qu'il observe rarement le mélange alternatif des rimes masculines et féminines. Cette règle n'était encore suivie que dans les rondeaux et dans quelques pièces en vers d'inégale mesure. Charles d'Orléans y porte une grâce singulière, ses vers sont entrelacés habilement, ses refrains amenés avec goût (1). » Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'il traite le gracieux vers de dix syllabes avec un rare bonheur.

L'éloge si souvent répété de la personne qui avait inspiré à Charles d'Orléans une si vive affection, nous imposait aussi le devoir de chercher dans les œuvres du poëte les indices propres à nous révéler le nom de cette digne princesse, et nous croyons y avoir réussi en désignant Bonne d'Armagnac, sa deuxième femme. Veuf de la reine d'Angleterre qui était plus âgée que lui, il ne fut réellement marié selon son cœur qu'en épousant la jeune et belle princesse d'Armagnac qui le consola dans ses chagrins et le seconda dans ses vengeances. Charles ne passa que très peu de temps auprès d'elle, occupé comme il l'était contre le duc de Bourgogne. Un moment de trêve (1414) le rappela aux douceurs de la vie privée à laquelle se mêlèrent bientôt des regrets qui le suivirent partout après la perte de sa liberté. On trouve en effet dans les vers du prince de fréquentes allusions, soit au jeune âge de sa femme quand

(1) *Cours de littérature,* par M. Villemain.

la mort l'enleva, soit à l'époque même de l'année où le prince éprouva ce malheur. Bonne d'Armagnac mariée en 1410, à l'âge de dix-sept ans, mourut en 1415 dans sa vingt-deuxième année. Le prince déplore cette cruelle séparation dans quelques ballades, et dans celle dont le premier janvier est immédiatement après le sujet, il nous fait savoir qu'il n'a plus, cette année, de présent à faire à sa belle princesse *récemment* enlevée à son amour. Bonne d'Armagnac était en effet décédée au mois de novembre précédent.

Après la mort de cette seconde femme, Charles ne chante plus d'amours ; à peine lui échappe-t-il quelques allusions à son nouveau mariage, à ses enfants.

Ainsi, les poésies de Charles d'Orléans sont réellement de l'histoire : les événements publics contemporains se trouvent fréquemment et dans l'ordre des temps, rappelés dans ses vers. Prince du sang royal, père du roi Louis XII, oncle du roi François Ier, les circonstances de la vie publique d'un personnage de ce rang sont aussi des événements historiques.

Comment s'est-il donc fait que ses compositions littéraires, si pleines des plus rares mérites, soient restées ignorées de ses contemporains et de plusieurs générations de leurs descendants? Son fils, Louis XII, qui s'essaya aussi dans la lice poétique (1), son neveu François Ier, nommé le père des lettres, et qui voulut les honorer en faisant aussi des vers, ignorèrent-ils réellement les travaux littéraires si nombreux, si publics de leur illustre ancêtre ? Et les Valois firent-ils de ces poésies, comme les Bourbons du nom du masque de fer, un *secret de famille* (2)? Toutes les conjectures sont permises ; mais on doit surtout tenir grand compte, dans ces doutes, de la disgrâce du duc Charles à ses derniers moments, et de la haine incessante que Louis XI lui voua. C'est cependant au règne de Louis XII qu'on peut fixer l'époque où furent recueillies les poésies de son père, en un volume qui est l'un des plus précieux parmi les manuscrits, de ses poésies, que nous allons faire connaître.

(1) Voyez l'appendice, p. 410.
(2) Révélation attribuée au roi Louis XVIII.

§ III DES MANUSCRITS.

Les poésies de Charles duc d'Orléans nous ont été conservées par onze manuscrits : nous indiquerons, d'abord, le manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble, le plus authentique et le meilleur de tous incontestablement ; celui qui se trouve dans la Bibliothèque de Carpentras ; les trois de la Bibliothèque royale de Paris ; deux à la Bibliothèque de l'Arsenal ; enfin quatre qui sont gardés dans les bibliothèques de Londres (1). Le manuscrit de Grenoble doit obtenir le premier rang dans cette notice, comme étant de beaucoup le plus important.

I. *Manuscrit de Grenoble.* C'est un volume de format petit in-folio, sur peau de vélin, à deux colonnes, orné d'arabesques et portant les armes de Charles d'Orléans, peintes sur le premier feuillet (France et Milan). Il contient les poésies de ce prince, avec leur traduction latine par Antoine Astezan, de la ville d'Asti en Piémont, et premier secrétaire du duc Charles. Au commencement et à la fin du volume on trouve les compositions en vers latins élégiaques et héroïques de ce même Astezan. Enfin, le volume entier a été écrit par Nicolas Astezan, frère d'Antoine, attaché aussi au service du duc d'Orléans en qualité de secrétaire. — Ce fait est démontré par un manuscrit latin de la Bibliothèque royale signé par ce même Nicolas Astezan, et dont l'écriture est d'une conformité parfaite avec celle du manuscrit de Grenoble (2).

L'excellente notice que M. Berriat Saint-Prix, membre de l'Institut, a publiée sur les poésies latines d'Astezan, dans le *Magasin encyclopédique* (VIII[e] année, tome I[er]) et la très exacte analyse qu'il en donne, nous dispensent de revenir sur cette partie du manuscrit de Grenoble. Il nous suffira de rappeler qu'en étudiant le texte latin contenu dans ce volume, M. Berriat Saint-Prix trouva l'occasion

(1) Nous n'avons pas pu consulter un autre manuscrit du même texte, que l'on croit avoir appartenu autrefois à Fauchet et qui est aujourd'hui entre les mains d'un notaire de Paris.

(2) Ce manuscrit latin, qui renferme un traité *de venenis*, est au supplément latin.

de compléter les renseignements donnés par Muratori sur Antoine Astezan, et de rectifier en plusieurs points la biographie de cet écrivain latin du XVe siècle.

Ajoutons que dans ces écrits d'Antoine Astezan on trouve aussi quelques documents intéressants pour notre histoire nationale. Tels sont : 1° Une épitre au duc d'Orléans, dans laquelle Ant. Astezan raconte l'histoire de Jeanne d'Arc jusqu'au siége d'Orléans. Ce texte doit acquérir de l'importance à cause de l'époque à laquelle il a été composé (cinq ou six ans après Jeanne d'Arc), et des fonctions remplies par l'auteur pendant son séjour en France. 2° Une longue lettre au marquis de Montferrat, dans laquelle Astezan décrit les choses admirables qu'il a vues en France : on y trouve de curieux détails sur Paris et ses monuments, Vincennes, Saint-Denis, Lyon, Noyon, Senlis, Laon, Soissons, Amiens, enfin sur les châteaux (1) de Coucy, de Blois, d'Orléans, de Tours et de Compiègne. Les princes de Piémont, les marquis de Saluces, ceux de Montferrat ; les villes de Gênes, de Milan, de Naples, et divers personnages célèbres de ces lieux, sont encore mentionnés dans les poésies latines, et avec des particularités qui rendent ces textes importants pour l'exacte biographie de ces personnages et pour l'histoire de ces différentes villes.

Les poésies de Charles d'Orléans occupent dans le manuscrit de Grenoble 109 feuillets écrits à deux colonnes, dont une est consacrée au texte français et l'autre à sa traduction latine. Ce volume contient toutes les pièces composées par le prince pendant sa prison en Angleterre, et après son retour en France jusqu'à l'année 1453, c'est-à-dire les deux premières époques entières de ces poésies.

La certitude de cette indication est facile à démontrer. En effet, Antoine Astezan raconte dans ses poésies latines qu'il était professeur de belles-lettres à Asti (2) lorsque sa réputation le fit distinguer par le duc d'Orléans, à l'époque

(1) Ainsi que sur les villes du même nom.

(2) A la fin d'une épître écrite dans cette ville, en 1435. Antoine Astésan consacre quelques vers à l'éloge de Charles duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre, et qui ne lui était connu que comme seigneur d'Asti. Il l'exhorte en même temps à supporter patiemment sa longue détention.

du voyage de ce prince dans son comté en 1449 ; qu'il se rendit alors en France à la suite du duc ; qu'ils y arrivèrent au mois de février 1450 (1) ; qu'il y séjourna pendant les années 1450 à 1453, et qu'il revint ensuite dans sa ville d'Asti (2). Astezan ajoute qu'il ne connut les poésies de Charles d'Orléans que lors de son séjour dans la patrie de son bienfaiteur (3), alors il remporta en rentrant en Piémont toutes les poésies composées jusqu'à ce moment de la vie du prince. Ce fait est confirmé par l'état matériel du manuscrit de Grenoble : car la dernière pièce de ce recueil (ballade CV) est celle dans laquelle le duc célèbre la reddition à la couronne de France de la Guienne et de la Normandie. Or, cet événement s'accomplit cette même année 1453. Tous ces faits nous paraissent donc établir clairement que le manuscrit de Grenoble renferme toutes les poésies du prince composées jusqu'à cette dernière année 1453 et avouées par lui.

Ce volume a dû être écrit peu de temps après l'année 1461, puisque l'on trouve sur le dernier feuillet deux épitaphes en l'honneur du roi Charles VII, ce monarque étant mort au mois de juillet de cette même année 1461. Astézan devait être alors à Asti, préparant au duc d'Orléans

(1) M. Berriat Saint-Prix, dans sa notice sur Astezan, dit que ce personnage fit un voyage en France vers l'année 1450. Le document suivant confirme cette opinion, en fixant la date de ce voyage au mois de février. Il indique en même temps que ce fut le duc d'Orléans qui amena avec lui Antoine Astezan, littérateur distingué de la ville d'Asti.

« Le VIIIe jour de février 1449, à maistre Anthoine Astazen Lombart, secretaire de mon dit seigneur, la somme de IIII livres XIII sols tournois, pour don à lui faict par mon dit seigneur, pour soy deffraier de l'ostellerie pareillement au dit lieu de Tour. »

(Compte de depense, original de la Bibliothèque du roi.)

(2) Cette absence du premier secrétaire du prince ne doit point étonner, puisque Astezan déclare : « Que le duc d'Orléans, en l'attachant à son service, n'avait point entendu l'obliger à quitter sa patrie ; mais bien, par ses largesses, lui fournir les moyens d'habiter où bon lui semblerait. » Les vues secrètes du prince devaient aussi l'engager à avoir à soi, dans son comté d'Asti, un personnage du mérite d'Astezan, chargé de veiller aux intérêts de son maître, au moment où il préparait une expédition militaire sur le Milanais.

(3) Manuscrit de Grenoble, feuillet 9.

les moyens d'exécuter son entreprise militaire sur l'Italie. Tout porte à croire aussi que le manuscrit fut terminé avant l'année 1465, puisqu'on n'y trouve aucune mention de la mort de Charles d'Orléans, qui arriva au mois de *janvier* de cette année.

Astezan, qui consacre au roi Charles VII des épitaphes en vers latins, n'aurait pas oublié son bienfaiteur et son maître.

On peut croire aussi que le moment où le manuscrit fut terminé, devança de peu celui de la mort de Charles d'Orléans et que ce volume ne fut jamais offert au prince ; on n'y trouve pas en effet la signature du duc, et cependant il avait l'habitude de la mettre sur tous les livres de sa bibliothèque. On doit donc supposer que le manuscrit resta à Asti, entre les mains d'Astezan.

Quelques années après la mort de Charles d'Orléans, un des princes ses gendres, Jean de Foix, comte d'Etampes, obtint du roi le gouvernement du Milanais, puis du Dauphiné : il est possible que le manuscrit d'Astezan lui ait été alors offert comme un des ouvrages les plus dignes de l'intéresser. Cette circonstance, si elle était réelle, expliquerait convenablement l'existence de ce manuscrit, avant l'année 1601, dans la bibliothèque du président d'Expilly, célèbre jurisconsulte du Dauphiné, car c'est de cette dernière bibliothèque que ce volume passa dans celle de M. de Caulet, évêque et prince de Grenoble : c'est de ses héritiers qu'elle fut acquise pour être rendue publique, par le seul effet d'une souscription qui fut généreusement remplie par les notables habitants de la ville.

Ce précieux manuscrit de Grenoble réunit donc tous les degrés d'authenticité que l'on peut désirer dans un semblable monument, ayant été exécuté par les soins d'un secrétaire du prince, homme très versé dans les lettres, et écrit par le frère de ce secrétaire, Nicolas Astezan, aussi attaché en la même qualité à la maison du duc. On juge par ce fait important combien de soins et d'exactitude fut apporté à la confection d'un recueil destiné évidemment à être offert par les deux Astezan à leur souverain seigneur.

Un autre motif dut porter Nicolas Astezan à la plus scrupuleuse exactitude ; son frère devait traduire en latin ces mêmes vers français du duc d'Orléans (1). Cette tra-

(1) Dans le prologue du translateur, Antoine Astezan fait un

duction latine existe en effet dans le manuscrit de Grenoble, et c'est là une cause incontestable de prééminence pour ce volume sur tous les autres, car, par le texte latin, les mots français d'une lecture incertaine se trouvent facilement déterminés dans leur véritable ortographe et leur véritable sens. Ce moyen de contrôle nous a été plus d'une fois utile pour notre édition, et nous a préservé de lectures fautives que la collation des autres manuscrits n'avait point régularisées.

On ne peut donc douter, ce nous semble, de la juste préférence qu'appelle le texte des poésies du manuscrit de Grenoble, comme le plus pur et le plus exact de tous. Aucun autre manuscrit, en effet, ne possède au même degré l'authenticité *que son époque et son origine* donnent à celui de Grenoble. Bien facilement on peut se convaincre des précieux mérites de ce manuscrit, en lisant dans notre édition les pièces qui composent les deux premières époques de ces poésies (de la page 1 à la page 195), et ensuite celles de la troisième époque. Pour celles-ci, l'oreille trouve seule bien vite sur ces charmantes compositions les malheureuses influences d'un copiste infidèle et d'une époque postérieure à celle de l'auteur. L'évidence de ces faits nous dispense d'insister sur leur réalité.

Ajoutons encore que ce manuscrit de Grenoble a conservé aux poésies qu'il renferme l'ordre chronologique dans lequel Ch. d'Orléans dut les composer ou du moins les fit ranger, et de manière à retracer l'histoire de sa vie. Aucun autre manuscrit n'offre aucune trace d'un si utile renseignement. Tout se réunit donc pour faire du manuscrit de Grenoble l'un des monuments les plus précieux de la littérature française du xve siècle; et je ne dois pas omettre de rappeler ici, avec la plus juste gratitude, l'obligeante communication que j'ai obtenue d'un manuscrit si indispensable pour toute bonne édition des poésies de Charles d'Orléans, et dont je suis redevable aux

pompeux éloge du duc Charles, pour avoir composé en prison la plus grande partie d'un si beau recueil. Il le compare à Ovide qui écrivit aussi ses poesies dans l'exil, et Antoine Astezan se félicite de l'honneur qui lui adviendra de sa traduction des poésies du prince, dont il parle comme d'un personnage vivant alors.

bontés du maire de cette ville studieuse, M. H. Berriat, administrateur infatigable, dont le zèle, les lumières et l'expérience des affaires publiques ont doté cette importante cité des établissements les plus utiles à son renom et à sa prospérité.

II. *Manuscrits de la Bibliothèque royale.* Ils sont au nombre de trois : nous parlerons d'abord du moins important.

Il porte le nº 1660 du fonds Saint-Germain ; il est de format in-4º, sur papier, et son écriture annonce le commencement du XVIᵉ siècle. Les 117 premières pages sont occupées par 69 pièces de poésies du duc d'Orléans. Le reste du volume contient des textes de différents auteurs. On lit en tête du premier feuillet :

« Cy commence le livre que monseigneur Charles duc d'Orléans a fait estant prisonnier en Angleterre. » Et à la fin, « Cy finit le livre, etc... »

L'exécution de ce manuscrit est des plus médiocres ; son incorrection est très grande, et il ne mériterait aucune espèce d'attention, s'il ne contenait trois pièces de poésies que l'on ne trouve pas dans les autres copies. Mais le peu de mérite du texte, le défaut d'authenticité et d'origine du volume, nous font hésiter d'attribuer ces pièces à Charles d'Orléans, la troisième surtout, le *Lay Piteux*, qui se trouve à la fin des poésies. Le tour inélégant de ces vers, le choix vulgaire des idées et des mots, nous ont fait rejeter cette pièce de notre édition (1). L'état matériel du manuscrit semble aussi nous y autoriser. En effet, après y avoir annoncé la fin des poésies du prince, l'écrivain transcrit le *Lay Piteux*, et de nouveau il annonce encore la fin de ce recueil. Une erreur de copiste a donc pu faire insérer à la fin des poëmes de Charles d'Orléans et sous le nom de ce prince une composition qui n'est point de lui ; supposition d'autant plus admissible, que tout annonce un copiste très ordinaire, peu lettré, et bien capable de confusion.

Le second manuscrit de la Bibliothèque royale provient de la collection du duc de La Vallière ; il est de format in-8º, sur vélin, de la fin du XVᵉ siècle ; son exécution est

(1) Le récit que l'on y trouve, ne pourrait du reste s'accorder avec aucune circonstance de la vie de notre poëte.

peu soignée; il a été écrit à deux époques et par deux mains différentes. Quelques lettres capitales en or et les armes du duc d'Orléans se font remarquer dans ce volume, aujourd'hui en assez mauvais état de conservation. La bordure de la première page est presque entièrement effacée. Il contient 269 feuillets ; des pages nouvelles y ont été intercallées depuis son exécution.

C'est le manuscrit le moins incorrect en mettant celui de Grenoble hors ligne. Les pages en avaient été écrites d'abord en laissant leur moitié supérieure en blanc. Depuis, une main étrangère a copié dans cette partie blanche des ballades, des chansons, etc.; mais l'écriture y est assez mauvaise; les leçons offrent beaucoup d'incertitudes, et enfin sa collation avec le manuscrit de Grenoble fait ressortir des inexactitudes fort nombreuses dans les vers et dans l'emploi de certains mots. Ce manuscrit contient, de plus que celui de Grenoble, toutes les poésies qui composent la troisième époque des écrits du prince et toutes celles que d'autres seigneurs ou poëtes composèrent à Blois (1). Ces pièces ont été transcrites, comme nous l'avons dit, dans ces espaces laissés en blanc, ainsi que sur des feuillets qui ont été intercallés dans le manuscrit à une époque bien plus récente, comme l'indiquent les écritures. On a détruit par ces manipulations, dans ce manuscrit, l'ordre chronologique qui existe dans celui de Grenoble. Mais on reconnaît les poésies du recueil primitif à ces signes : les lettres capitales et les titres sont en or et en couleurs, en lettres rouges ou bleues, plus soigneusement écrites ; les additions, poésies plus récentes du prince, transcrites sur chaque page, n'offrent aucune espèce d'ornements, et annoncent le commencement du XVIe siècle.

Enfin, comme l'ordre des poésies dans le volume de La Vallière est le même que dans celui dont nous allons parler, et que ce troisième manuscrit est d'une écriture plus récente que celle du manuscrit La Vallière, on serait porté à croire que ce dernier n'est qu'une copie plus belle du manuscrit La Vallière (2). On remarquera dans tous les deux les mêmes omissions.

(1) Voyez ci-dessus, pag. xviij.

(2) Celui-ci a de plus que le manuscrit de Colbert plusieurs pièces en anglais.

Le troisième manuscrit, le plus beau de ceux de Paris, est un volume grand in-4° sur vélin très blanc, de 112 feuillets à deux colonnes par page, d'une belle écriture minuscule gothique, serrée et anguleuse. La première page est entourée d'un ornement en arabesque, presque entièrement effacé ; elle porte aussi les armes du duc d'Orléans (France et Milan), et en tête une devise de laquelle on peut encore lire : MA VOLENTE (1). Un feuillet dans l'intérieur du volume et un autre à la fin sont chargés de textes tout à fait étrangers aux poésies de Charles d'Orléans. Le premier contient : « Les ballades des femmes, « les beaultés et contenances d'elles tout par troys. »

La reliure très belle est composée de pièces rapportées, sur lesquelles est imprimé le monogramme de Catherine de Médicis, C. M., répétés et entrelacés. Au milieu on lit : *Per ardua surgo*. Il a été rogné trop fortement et doré sur tranche ; sur le dernier feuillet sont écrits d'une main étrangère des vers en l'honneur de Louis XII, deux fois vainqueur à Milan. Ce volume qui porte le numéro 7357-4 provient de la bibliothèque de Colbert ; il contient 153 ballades, 7 complaintes, 131 chansons, 4 caroles, 400 rondeaux et le discours prononcé par Charles d'Orléans pour Jean, duc d'Alençon, devant les États assemblés à Vendôme par Charles VII. Ces poésies n'appartiennent pas toutes au duc d'Orléans. Comme dans le manuscrit précédent, et dans le même ordre, on y trouve toutes celles qui furent écrites par les poëtes princes ou seigneurs qui vinrent prendre part aux joûtes littéraires du château de Blois. Il renferme donc aussi toutes les poésies de la troisième époque, c'est-à-dire celles qui furent composées depuis l'année 1453 jusqu'à la fin de la vie du prince.

Ce manuscrit des premières années du XVIe siècle nous a conservé les poésies des proches parents du duc d'Orléans, tels que le comte d'Alençon, le comte d'Estampes, le comte de Clermont, Jean de Lorraine, le comte de Nevers, et enfin celles de la duchesse d'Orléans. On y trouve également toutes les pièces composées par les seigneurs illustres qui vinrent visiter le duc dans son séjour et qui partagèrent aussi ses délassements littéraires, tels que : Le roi de Sicile (duc d'Anjou), le duc de Bourbon, Boucicaut,

(1) Cette devise est celle que le duc porte dans son sceau.

Olivier de la Marche, le grand sénéchal, le cadet d'Albret, le seigneur de Torsy, le bâtard Jacques de la Trémouille ; puis celles des officiers de la maison du prince : Guyot et Philippe Pot, Gilles des Ourmes, François Faret, maîtres Jehan et Simonnet Caillau, Villebresme, Tignonville, Philippe Boullainvilliers. Il en est d'autres dont nous n'avons pas trouvé la désignation dans les états de la maison du prince, tels sont : Blosseville, Cadier, Pierre Chevalier, Anthoine Cuise, Fraigne, Frédet, Garencières, Etienne le Goust, Anthoine de Lussay et Hugues Levoys. Enfin on y remarque encore les poésies d'écrivains connus qui s'étaient formés à l'école de Charles d'Orléans. De ce nombre, Benoist d'Amiens, Vaillant, Robertet et George que l'on croit être George Chatellain, enfin le plus célèbre de tous, Villon.

En parcourant la troisième époque de ces poésies que nous avons publiées d'après ce manuscrit n° 7357-4, faute de mieux, on s'apercevra facilement des modifications que la langue avait subies dans un espace de cinquante années, et que le copiste de notre manuscrit ne s'abstint pas d'infliger aux poésies mêmes de Charles d'Orléans. On reconnaît ces malheureuses substitutions par le simple rapprochement des poésies de ce troisième manuscrit avec les mêmes pièces conservées dans le manuscrit de Grenoble. Les vers ont sensiblement souffert de cette dernière transcription qui nous paraît avoir été faite sur le manuscrit de La Vallière, et la mauvaise exécution de la plus grande partie de ce dernier manuscrit n'aura pas manqué d'aider encore à gâter celui de Colbert.

Enfin les rondeaux de Robertet en l'honneur du duc Charles, et dans lesquels il dit qu'après les poésies de ce prince il est indigne d'écrire des vers, rondeaux qui terminent le manuscrit de Colbert (1), nous paraissent indiquer que ce volume fut exécuté sous les yeux de Robertet et par ses soins. Le texte n'en a pas été plus correct, malgré cette surveillance. Dans ces rondeaux, Robertet et Cadier proclament en assez misérables rimes leur admiration pour le duc d'Orléans ; ces deux noms et le matériel du manuscrit en portent l'exécution au commencement du XVIe siècle.

A cette époque aussi, il appartint à la librairie du roi Henri II, puis à celle de Catherine de Médicis. Il fut vendu

(1) Nous les donnons à la fin de nos notes.

ainsi que les autres livres qui appartenaient à cette princesse, et il passa en la possession du sieur de Bellesdins dont on voit la signature sur le premier feuillet. Enfin Baluze en fit l'acquisition, de cette personne, pour Colbert. Il était inscrit dans cette dernière bibliothèque sous le nº 2502; il l'est aujourd'hui dans celle du Roi, sous le nº 7257-4 des manuscrits français.

III. *Manuscrits de l'Arsenal.* L'un d'eux tout à fait moderne est la copie complète mais assez inexacte du manuscrit précédent, avec des notes explicatives du texte, notes dont le ridicule et la singularité sont les seuls mérites. L'autre manuscrit est de format in-8, sur vélin, du xve siècle; il contient 277 feuillets. On lit en tête une note de Lamonnoie, mais dénuée de tout intérêt, et sur le premier feuillet la signature de *Paulmy*. Les poésies y ont été copiées dans l'ordre des manuscrits de deuxième main, c'est à dire comme ceux de Paris. Celui-ci est cependant bien moins complet que les trois précédents.

IV. *Manuscrit de Carpentras.* Il appartient à la série des manuscrits de deuxième main. On y trouve les poésies françaises et anglaises du prince, mêlées avec celles des autres poëtes ses amis. Nous reviendrons sur ce manuscrit.

V. *Manuscrits de Londres*, au nombre de quatre. Le plus important de tous qui est écrit en grosse bâtarde de France (1), fort en usage alors à la cour, surtout à celle du duc de Bourgogne, paraît avoir été fait pour la duchesse d'York, vers la fin du xve siècle. Il est sur vélin, de format in-folio, et contient 248 feuillets, dont quelques uns sont ornés de miniatures et d'arabesques en or et couleurs. Les poésies n'y sont point copiées dans l'ordre du manuscrit de Grenoble, ni dans l'ordre de ceux de Paris. Il est aussi moins complet et paraît s'arrêter aux ballades composées par le prince en l'honneur de la paix. Il nous a fourni cependant six ballades ou chansons qui n'existent pas dans les manuscrits de France. On doit remarquer toutefois qu'il renferme les chansons qui sont dans le manuscrit de Saint-Germain, et qui ne sont ni dans celui de La Vallière ni dans celui de Colbert. Enfin d'après la table de ce manu-

(1) Nous avons un fac-simile de ce manuscrit, que nous devons à l'obligeance de M. Dillon.

scrit que l'on trouve dans un rapport de M. Michel (1), on pourrait croire qu'il contient un assez grand nombre de pièces inédites, si l'on ne faisait attention que M. Michel indique, d'après le manuscrit, sous le nom de ballades des pièces qui ne sont souvent que des rondeaux, et sous ce dernier titre des chansons composées par d'autres personnages.

Le second manuscrit de Londres est une traduction anglaise des mêmes poésies du prince. On la croit à peu près contemporaine de sa prison. Nous ne pouvons pas indiquer dans quel rapport exact ce recueil se trouve avec les manuscrits de France. On peut assurer qu'on y lit les principales pièces, probablement toutes celles qui composent le manuscrit de la duchesse d'York. Une partie de cette identité des poésies anglaises avec celles du manuscrit de la duchesse d'Yorck peut se reconnaître d'après le rapport de M. Michel : du reste, ces poésies anglaises ont été publiées par M. Watson Taylor.

Quant aux deux autres manuscrits, l'un est décrit dans le catalogue de Lansdowne, à la bibliothèque duquel il appartient; et l'autre est un recueil contenant des poésies de différents personnages. Nous aurons l'occasion de reparler de ces deux manuscrits.

§ IV. DE CETTE ÉDITION

ET DE QUELQUES PARTIES DES POÉSIES DE CHARLES D'ORLÉANS, QUI ONT ÉTÉ ANTÉRIEUREMENT PUBLIÉES.

Nous donnons aujourd'hui la première édition complète des poésies de Charles, duc d'Orléans. Nous avons suivi très exactement pour notre texte le manuscrit de Grenoble, le plus correct de tous. Toutefois, après l'avoir collationné avec les deux manuscrits de Paris, nous avons adopté, dans quelques vers, des variantes tirées de ces derniers manuscrits. On trouvera alors dans les notes la leçon de celui de Grenoble que la traduction latine correspon-

(1) Collection de documents inédits publiés par le ministre de l'instruction publique.

dante ne recommandait pas. On jugera par là si le choix que nous avons fait entre les deux textes a été judicieux.

Mais comme le manuscrit de Grenoble ne contenait que les poésies des deux premières époques de la vie du royal auteur, c'est à dire celles qui ont été composées jusques et y compris l'année 1453, nous avons suivi pour la publication de la troisième époque le manuscrit de Colbert, conféré, complété et corrigé au moyen du manuscrit de La Vallière. Toutes les fois que les variantes du manuscrit de LaVallière ont été préférées, la leçon du manuscrit de Colbert a été rapportée en note.

Mais comme les poésies de cette troisième époque sont mêlées avec toutes les pièces composées chez le duc d'Orléans, par ses proches parents, ses amis, ou par d'autres seigneurs et poëtes qu'il avait invités à son cercle littéraire, nous avons soigneusement séparé ces pièces étrangères au prince, et nous nous sommes abstenus de les comprendre dans notre édition. En voici les motifs. En général, ces pièces sont des imitations de celles du duc d'Orléans, et l'ouvrage de personnes bien éloignées d'atteindre à la perfection qui distingue les compositions du prince, et la plupart de ces imitations peuvent être condamnées sans regret pour leur incorrection. Nous avons donc abandonné la publication de ces pièces au soin des personnes qui se vouent à publier, pour le seul mérite de leur date, toutes les productions littéraires du moyen âge.

Nous avons toutefois excepté de cet abandon celles de ces pièces qui nous ont paru se recommander par quelque rapport plus intime avec notre sujet, et celles-là ont trouvé place dans les notes de notre texte. Il en a été de même pour quelques morceaux faits *en réponse* à ceux du duc d'Orléans ; ils étaient nécessaires pour compléter l'histoire de la vie du prince, ou pour aider à l'intelligence de certaines de ses ballades ou chansons : de cette catégorie sont les ballades du duc de Bourgogne et les chansons du duc de Nevers, faites en réponse à Ch. d'Orléans, les premières au sujet des négociations pour la délivrance du prince prisonnier, les secondes à l'occasion d'une visite que le duc de Nevers fit à ce prince de retour en France.

Un autre travail restait encore à faire pour légitimer notre collection des poésies de Charles d'Orléans, car à la simple lecture du volume qui nous les a conservées, on comprend

qu'un certain nombre de ballades, chansons ou rondeaux, qui ne portent point de nom d'auteur dans les manuscrits de Paris, ne sont certainement point l'ouvrage du prince français. Il était bon d'arriver à découvrir ces noms, qui devaient faire rejeter ces pièces d'une édition même complète des œuvres du duc Charles.

Nous avons entrepris ce travail, conduits par des moyens qui n'ont rien d'arbitraire, car nous avons essentiellement reconnu dans ces pièces rejetées une médiocrité générale et l'usage habituel d'expressions incorrectes et d'idées triviales. Un autre moyen de critique plus certain encore nous a aussi dirigés; et nous l'avons trouvé dans l'*Envoy* (1), qui termine presque toutes les ballades. Lorsqu'il est adressé au *prince*, lorsqu'il porte l'invocation au duc d'Orléans, c'est parce que ce prince n'est point l'auteur de la pièce.

Cette règle nous a paru sûre et constante dans ses effets, à l'égard du recueil des poésies de ce prince. De nombreux exemples justifient cette opinion ; toutes les poésies composées chez le duc d'Orléans, et dont le nom de l'auteur est mentionné dans le manuscrit, portent cette même dédicace au *prince* dans leur *Envoy*; les autres ballades, sans nom d'auteur, qui sont aussi adressées au *prince* dans l'*Envoy*, n'appartiennent pas davantage à Charles; on n'y trouve d'ailleurs aucune étincelle de son esprit. Ces poésies

(1) C'est un couplet de quatre à six vers qui termine la ballade, et qui contient la dédicace à un personnage, ou l'invocation au personnage ou à l'idée personnifiée qui fait l'objet de cette même ballade.

L'éditeur d'*Eustache des Champs*, pour expliquer l'invocation au prince ou aux princes, qui se trouve dans l'*Envoy* de presque toutes les ballades de ce poëte, et après avoir déclaré que ces poésies étaient adressées au roi Charles VI, dit « que cet *Envoy* est ainsi fait, parce que Eustache composa ses poésies pour des cours d'amours, dont le président portait le titre de *Prince*. » Cet éditeur n'a pas pris garde sans doute qu'Eustache des Champs, qui était attaché au service de Louis d'Orléans et le commensal très ordinaire de ce prince, des ducs de Berri, de Bourbon, etc., leur avait dédié par cet *Envoy* la plus grande partie de ses poésies. Ce fait est suffisamment indiqué par la dédicace des ballades d'Eustache, soit à la duchesse Valentine d'Orléans, soit au roi Charles VI lui-même. Et on y lit alors l'*Envoy* à la *Princesse*, au roi : *sire*. Et cette observation est constamment justifiée par le manuscrit des poésies d'Eustache des Champs.

étrangères ont été exclues de notre édition, et bien peu d'entre elles méritent l'honneur d'une publication. On trouvera toutefois dans les notes celles sur lesquelles un peu de goût nous laissait quelque incertitude. Pour les chansons et les rondeaux, ce choix était moins facile. Nous en avons étudié avec soin le sujet, et avons examiné de même la place qu'ils occupaient dans le manuscrit.

Nous croyons donc pouvoir assurer que l'on trouvera dans notre édition toutes les poésies composées par le duc d'Orléans, et dans les notes celles qui, n'appartenant point au prince, méritent cependant quelque attention, et aussi celles qui offraient quelques doutes sur leur auteur. Un travail de critique et d'étude attentive sur les manuscrits des poëmes du duc d'Orléans nous a paru plus utile qu'une publication plus facile, qui se bornerait à imprimer tout ce que les manuscrits nous ont conservé, sans appréciation de la valeur, de l'authenticité des pièces. D'ailleurs l'étude littéraire de la langue de cette époque n'avait rien à gagner à une surcharge pareille dans une publication du genre de celle-ci, parce que, à l'exception du texte du manuscrit de Grenoble qui nous a servi de premier guide, les textes des autres manuscrits ont subi les errements du temps et des copistes, et ne sont plus les pures rimes, le pur langage du spirituel poëte. Pris à leur source au contraire, épurés de tout mélange dans leur plus grande partie, on jugera plus facilement, avec plus de vérité ces compositions les plus curieuses du XVe siècle.

Pour économiser l'espace, nous nous sommes aussi dispensés d'ajouter aux ballades et chansons un titre analogue au sujet qu'elles traitaient, nous l'avons mis seulement aux pièces historiques les plus importantes, déjà indiquées dans notre notice. Il en a été de même pour l'annonce de l'*Envoy* qui termine les ballades, et qui existe dans les manuscrits de Paris; nous l'avons supprimée. Le lecteur y suppléera facilement. Dans quelques chansons les vers de refrain, qui se reproduisent au deuxième couplet, n'ayant pas toujours été indiqués dans le manuscrit, nous y avons suppléé dans notre édition par un *etc.*, qui prévient de cet oubli. Nous avons distingué par une initiale capitale les noms des vertus et des vices que Charle d'Orléans a personnifiés dans ses poésies, tels que *Bel-*

Acueil, *Dame Jeuñesse*, etc., etc., etc. Ce sont de véritables noms propres d'individus (1).

Toutes les notes ont été renvoyées à la fin du texte. On y trouvera aussi toutes les variantes importantes données par les divers manuscrits; les éclaircissements les plus nécessaires pour certains mots ou certains usages du siècle de Charles d'Orléans; quelques notes biographiques sur les personnes à qui le duc dédia quelques unes de ses poésies, ou sur celles qui en composèrent avec lui; puis enfin les plus jolies ballades ou chansons parmi ces dernières.

Un glossaire du petit nombre de mots qui s'éloignent le plus de notre langage moderne termine notre volume. Dans les appendices on trouvera les poésies attribuées au duc Charles d'Orléans par les manuscrits de Carpentras, de Saint-Germain (app. n° v) et de Londres, et qui n'existent pas dans les autres manuscrits de Grenoble ou de Paris. Nous avons cru devoir les distinguer du reste de notre édition, comme ne portant pas au même degré le cachet d'authenticité sur lequel nous avons été fort scrupuleux dans notre édition. Une longue lettre inédite écrite (app. n° iv) par le prince de sa prison de Londres (2) et contenant d'assez curieuses particularités, nous a semblé un document intéressant qui ne déparerait pas notre collection.

On trouvera, sous le n° ii de l'appendice, un petit poëme composé par un duc d'Orléans. Le prénom a été gratté dans le manuscrit. Nous l'avions attribué d'abord au duc Charles, à cause de son élégance; mais comme le prince qui en est l'auteur déclare l'avoir composé à l'âge de dix ans et qu'il y parle de maître Alain Chartier, nous avons été portés à reconnaître pour l'auteur de ce petit livre Louis, duc d'Orléans, qui fut plus tard le roi Louis XII. Cette curieuse circonstance de la vie de ce monarque était entièrement ignorée. Nous avons trouvé ce petit poëme à la fin d'un manuscrit latin qui a fait autrefois partie de la bibliothèque des ducs d'Orléans à Blois. On y lit aussi une pièce en vers latins en l'honneur des enfants de Charles

(1) Nous avons accentué l'*ù* de *ou* lorsque *ou* est employé pour *au* et *dans*.

(2) M. le comte Aug. de Bastard a publié aussi une lettre de ce prince relative au « fait de Milan, et autres choses. »

d'Orléans. Ce manuscrit est de la fin du xve siècle et porte les armes de ce prince.

Sous le n° 1, on trouvera deux rondeaux composés par la duchesse d'Orléans, Marie de Clèves, femme du duc Charles.

Le n° III contient le fragment d'un *jeu-partis*, ouvrage de Charles d'Orléans, du duc de Berry, Jehan de Mailly, Chambrillac, Lyonnet de Coisinet, Jacquet d'Orléans, Tignonville, etc. Et comme le duc Jean de Berry mourut en l'année 1415, on doit voir dans cette pièce de poésie l'une des productions de la plus grande jeunesse du prince. Elle nous a paru d'autant plus curieuse à publier, que les manuscrits ne nous avaient rien conservé de semblable. C'est dans un volume de la collection Colbert, n° 7211-5, que ce fragment se trouve mêlé avec d'autres poésies. Il était resté inconnu jusqu'à présent.

Enfin nous avons ajouté à notre édition, sous le n° VI, une ballade, une chanson composée en Espagne, et un rondeau du roi François I[er] afin de fournir un point de comparaison entre le talent poétique des deux princes.

L'abbé Sallier, bibliothécaire des manuscrits du roi, fut le premier qui, en 1734, tira de l'oubli les poésies de Charles, duc d'Orléans. Il en fit le sujet d'un mémoire, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et il y fit ressortir le mérite de ces écrits ; il en donna en même temps quelques fragments.

Après lui, l'abbé Gouget, dans sa Bibliothèque française, t. IX, consacra au prince quelques éloges. A la fin de son article, il signale les poëtes du XVI[e] siècle qui ont copié, sans s'en vanter, les poésies du duc d'Orléans. M. de Paulmy a publié aussi quelques fragments des poésies du duc. Mais comme il n'a point distingué les différentes époques auxquelles elles ont été écrites, il a aussi confondu les personnages qui se sont trouvés en rapport littéraire avec Charles d'Orléans ; les Annales des Muses, la Bibliothèque des Romans, M. Auguis, M. Villemain, M. Francisque Michel, M. Berriat Saint-Prix, M. Ch. Lenormant, ont écrit sur la mémoire du duc Charles d'Orléans et sur ses poésies d'intéressantes notices. M. Lenormant le premier, dans un *Livre de poésies* dédié à ses filles, a publié quelques fragments de notre poëte, avec toute la correction qu'exigeait un pareil sujet.

Chalvet, bibliothécaire de Grenoble, donna en un vo-

lume in-12, en l'année 1803, un choix des poésies de Charles d'Orléans ; malheureusement pour le texte et pour l'auteur, l'éditeur était trop étranger à l'étude des écritures et des idiomes du moyen âge.

Notre Notice historique est le fruit d'une étude plus longue et plus approfondie des ouvrages du royal poëte, et nous espérons avoir réuni dans ce travail tout ce qui pouvait mettre en plus grande évidence la vie littéraire du prince et ses ouvrages (1).

En terminant cette Notice, nous ne devons pas oublier d'adresser nos remercîments à M. Chabaille qui s'occupait d'un travail analogue au nôtre, et pour lequel il avait déjà réuni un certain nombre de documents. Lorsqu'il a appris que notre édition était fort avancée, il a bien voulu abandonner son projet et mettre à notre disposition celles de ses notes qu'il avait déjà rassemblées. C'est un procédé auquel on est peu habitué dans la république des lettres. Nous l'avons accepté avec d'autant plus de reconnaissance, et c'est avec le même sentiment que nous le mentionnons ici publiquement.

(1) Dans un rapport adressé de Londres à M. le ministre de l'instruction publique, M. Michel signale toutes les personnes qui en Angleterre se sont occupées du duc d'Orléans, de ses poésies ou de leurs manuscrits. Nous n'avons pu consulter que deux de ces ouvrages anglais, qui ne nous ont, du reste, fourni aucun renseignement particulier sur notre sujet.

Paris, le 10 juillet 1842

LES POÉSIES

DE

CHARLES D'ORLÉANS

LES POÉSIES

DE

CHARLES D'ORLÉANS.

ENFANCE ET JEUNESSE DU PRINCE.

Ou temps passé, quant Nature me fist
En ce monde venir, elle me mist,
Premièrement, tout en la gouvernance
De une dame que on appelloit Enfance;
En luy faisant estroit coumandement
De moy nourrir et garder tendrement,
Sens point souffrir soing ou mérencolie
Aucunement me tenir compaignie.
Dont elle fist loyaument son devoir :
Remercier l'en doy, pour dire voir.

En cest estat par ung temps me nourry;
Et après ce, quant je fu enforcy,
Ung messagier, qui Aage s'appella,
Une lettre de créance bailla
A Enfance, de part dame Nature;
Et luy dist que plus la nourriture
De moy n'auroit et que dame Jeunesse
Me nourriroit et seroit ma maistresse.
Ainsi du tout Enfance délaissay
Et avecques Jeunesse m'en alay.

Quant Jeunesse me tint en sa maison,
Un peu avant la nouvelle saison,

En ma chambre s'en vint ung bien matin
Et m'esveilla le jour Saint-Valentin,
En moy disant : « Tu dors trop longement,
Esveille-toy, et aprestes briefment,
Car je te vueil avecques moy mener
Vers ung seigneur dont te fault acointer ;
Le quiel me tient sa servante très chière ;
Il nous fera sans faillir bonne chière. »

Je respondi : « Maistresse gracieuse,
De lye cueur et voulenté joieuse
Vostre vouloir suys content d'acomplir,
Mais humblement je vous vueil requérir,
Qu'il vous plaise le nom de moy nommer
De ce seigneur dont je vous oy parler :
Car se ainsi est que sienne vous tenez,
Sien estre vueil, se le me commandez.
Et en tous faiz vous savez que desire
Vous ensuir, sans en riens contredire. »

« Puisque ainsi est, dist-elle, mon enfant,
Que de savoir son nom desirez tant :
Sachiez de vray que c'est le dieu d'Amours
Que j'ay servi et serviray tous jours :
Car de piéça suis de sa retenue,
Et de ses gens et de luy bien congneue ;
Oncques ne vis mayson, jour de ta vie,
De plaisans gens si largement ramplie.
Je te feray avoir de eulx accointance ;
Là trouverons de tous biens habondance. »

Du dieu d'Amours, quant parler je l'ouy,
Aucunement me trouvay esbahy.
Pour ce, luy dis : « Maistresse, je vous prie,
Pour le présent, que je n'y voise mie :
Car j'ay oy a plusieurs raconter

Les maulx qu'Amours leur a fait endurer;
En son dangier bouter ne m'oseroye,
Car ses tourmens endurer ne pourroye;
Trop jeune suis pour porter si grant fais.
Il vault trop mieulx que je me tiengne en pais. »

« Ay, dist-elle, par Dieu! tu ne vaulx riens;
Tu ne cougnois l'ouneur et les grans biens
Que peus avoir se tu es amoureux;
Tu as ouy parler les maleureux,
Non pas amans qui cougnoissent qu'est joye:
Car raconter au long ne te sauroye
Les biens qu'Amour scet aux siens despartir.
Essaie-les, puis tu pourras choisir,
Se tu les vieulx, ou avoir ou laissier;
Contre vouloir nul n'est constraint d'amer. »

Bien me revint son gracieux langage:
Et tost muay mon propos et couraige,
Quant j'entendi que nul ne constraindroit
Mon cueur d'amer, fors ainsi qu'il vouldroit,
Si luy ay dit: « Se vous me promettez,
Ma maistresse, que point n'obligerez
Mon cueur ne moy contre nostre plaisir,
Pour ceste fois je vous vueil obéir
Et aprésent vous suivray ceste voye;
Je prie à Dieu qu'à houneur m'i convoye. »

« Ne te doubte, ce dist-elle, de moy;
Je te prometz et jure par ma foy,
Par moy ton cueur jà forcé ne sera,
Mais garde soy qui garder se pourra:
Car je pense que ja n'aura povoir
De se garder; mais changera vouloir
Quant Plaisance luy monstrera à l'ueil
Gente beaulté, plaine de doulx acueil,

Jeune, saichant et de manière lye,
Et de tous biens à droit souhait garnie. »

Sans plus parler sailli hors de mon lit,
Quant promis m'eult ce que devant est dit,
Et m'aprestay le plus joliement
Que peu faire, par son commandement :
Car jeunes gens qui desirent houneur,
Quant véoir vont aucun royal seigneur,
Ilz se doivent mettre, de leur puissance,
En bon array, car cela les avance,
Et si les fait estre prisiez des gens
Quant on les voit netz, gracieux et gens.

Tantost après, tous deux nous en alasmes,
Et si long-temps ensemble cheminasmes,
Que venismes au plus près d'un manoir
Trop bel assis et plaisant à véoir.
Lors Jeunesse me dist : « Cy est la place
Où Amour tient sa court et se soulace :
Que t'en semble, n'est-elle pas très belle? »
Je respondi : « Oncques mais ne vi telle. »
Ainsi parlant, approchasmes la porte
Que à véoir fu très plaisant et forte.

Lors Jeunesse si hucha le portier,
Et luy a dit : « J'ay cy ung estrangier
Avecques moy, entrer nous fault léans,
On l'appelle Charles duc d'Orléans. »
Sans nul délay le portier nous ouvry,
Dedens nous mist, et puis nous respondy :
« Tous deux estes ci ens les bien venus,
Aler m'en vueil, s'il vous plaist, vers Vénus
Et Cupido ; si leur raconteray
Qu'estes venuz, et céans mis vous ay. »

Ce portier fu appellé compaignie
Qui nous receu de maniere si lye;
De nous parti, à Amour s'en ala:
Briefment après devers nous retourna
Et amena Bel-acueil et Plaisance,
Qui de l'ostel avoient l'ordounance.
Lors quant de nous approuchier je les vy,
Couleur changay et de cueur trésailly.
Jeunesse dist : « De riens ne t'esbahys,
Soies courtois et en fais et en dys. »

Jeunesse tost se tira devers eulx,
Après elle m'en alay tout honteux :
Car jeunes gens perdent tost contenance,
Quant en lieu sont ou n'ont point d'acointance
Si luy ont dit : « Bien soiez-vous venue. »
Puis par la main l'ont liement tenue.
Elle leur dist : « De cueur vous en mercy :
J'ay amené céans cest enfant cy
Pour luy monstrer le très royal estat (1)
Du dieu d'Amours et son joieux esbat. »

Vers moy vindrent, me prennant par la main,
Et me dirent : « Nostre roy souverain,
Le dieu d'Amours, vous prie que venez
Par devers luy, et bien venu serez. »
Je respondi : « Humblement je mercie
Amour et vous de vostre courtoisie,
De bon vouloir iray par devers luy;
Pour ce je suy venu cy aujourd'uy,
Car Jeunesse m'a dit que le verray
En son estat et gracieux array. »

Bel-acueil print Jeunesse par le bras,
Et Plaisance si ne m'oublia pas,
Mais me pria qu'avecques elle venisse

Et tout le jour près d'elle me tenisse.
Si alasmes, en ce point, jusques au lieu
Là ou estoit des amoureux le Dieu.
Entour de luy son peuple s'esbatoit,
Dançant, chantant et maint esbat faisoit.
Tous à genoulx nous mismes humblement
Et Jeunesse parla premièrement

Disant : « Très hault et noble puissant prince,
A qui subgiet est chascune province,
Et que je doy servir et hounorer
De mon povoir, je vous vien présenter
Ce jeune filz qui en moy a fiance,
Qui est sailli de la maison de France,
Creu ou jardin semé de fleur de lis;
Combien que je loyaument luy promis
Que, en riens qui soit, je ne le lerray;
Mais à son gré son cœur gouverneray. »

Amour respond : « Il est le bien venu:
Ou temps passé j'ay son père congneu;
Plusieurs aultres aussi de son lignage
Ont maintes foiz esté en mon servage;
Pour quoy tenu suy plus de luy bien faire,
S'il veult après son lignage retraire:
— Vien ça, dist-il, mon filz, que penses-tu
Fus-tu oncques de ma darde féru?
Je croy que non : car ainsi le me semble:
Vien près de moy, si parlerons ensemble. »

De cueur tremblant, près de luy m'aprochay :
Si luy ay dit : « Sire, quant j'acorday
A Jeunesse de venir devers vous,
Elle me dist que vous estiez sur tous
Si très courtois, que chascun desiroit
De vous hanter, qui bien vous congnoissoit :

Je vous suppli que je vous treuve tel.
Estrangier suy venu en vostre hostel,
Honte seroit à vostre grant noblesse
Se fait m'estoit, céans, mal ou rudesse. »

« Par moy constraint, dist Amour, ne seras;
Mais de céans jamais ne partiras,
Que ne soies ès las amoureux pris:
Je m'en fais fort, se bien l'ay entrepris.
Souvent mercy me viendras demander
Et humblement ton fait recommander:
Mais lors sera ma grace de toy loing:
Car à bon droit te fauldray au besoing,
Et si feray vers toy le dangereux,
Comme tu fais d'estre vray amoureux.

Venez avant, dist-il, Plaisant-beaulté;
Je vous requier que, sur la loyaulté
Que me devez, le venez assaillir,
Ne le laissiez reposer ne dormir
Ne nuit ne jour, s'il ne me fait hommaige:
Aprivoisiez ce compaignon sauvaige.
Ou temps passé vous conqueistes Sanson
Le fort, aussi le sage Salamon:
Se cest enfant surmonter ne savez,
Vostre renom du tout perdu avez. »

Beauté lors vint, de costé moy s'assist,
Un peu se teut, puis doulcement m'a dit:
« Amy, certes je me donne merveille
Que tu ne veulx pas que l'en te conseille:
Au fort, saches que tu ne peus choisir:
Il te convient à Amour obéir. »
Mes yeulx prindrent fort à la regarder,
Plus longement ne les en peu garder.
Quant Beauté vist que je la regardoye,

Tost par mes yeulx ung dard au cueur m'envoye.

Quant dedens fu, mon cueur vint esveillier,
Et tellement le print à chatoillier,
Que je senti que trop rioit de joye.
Il me despleut qu'en ce point le sentoye:
Si commençay mes yeulx fort à tenser
Et envoyay vers mon cueur un Penser,
En luy priant qu'il gettast hors le dard :
Hélas! hélas ! je y envoiay trop tard,
Car quant Penser arriva vers mon cueur,
Il se trouva ja pasmé de doulceur.

Quant je le sceu, je dis par desconfort :
Je hé ma vie et désire ma mort;
Je hé mes yeulx, car par eulx suis deceu;
Je hé mon cueur qu'ay nicement perdu:
Je hé ce dard qui ainsi mon cueur blesse :
Venez avant pour tuer moy Destresse,
Car mieulx me vaut tout à ung cop morir
Que longement en desaise languir.
Je congnois bien mon cueur est pris es las
Du dieu d'Amours, par vous Beauté, helas !

Adonc, je cheu aux pies d'Amours, malade,
Et semblay mort tant euz la coleur fade;
Il m'apperceu, si commença à rire,
Disant : « Enfant, tu as besoing d'um mire:
Il semble bien par ta face palie
Que tu seuffres très-dure maladie;
Je cuidoye que tu feusses si fort,
Qu'il ne feust riens qui te peust faire tort,
Et maintenant, ainsi soudainement,
Tu es vaincu par Beauté seulement.

Ou est ton cueur pour le present alé ;

Ton grant orgueil est bientost ravalé,
Il m'est advis; tu deusses avoir honte
Si de légier quant Beauté te surmonte,
Et a mez piez t'a abatu à terre.
Revenge-toy se tu vaulx riens pour guerre,
Ou à elle il vault mieulx de toy rendre,
Se tu ne scez autrement te défendre :
Car de deux maulx puisque tu peuz eslire,
C'est le meilleur que preingnes le moins pire. »

Ainsi de moy fort Amour se mocquoit,
Mais non pour tant de ce ne me challoit;
Car de doleur j'estoye si enclos,
Que je ne tins compte de tous ces mos.
Quant Jeunesse vist que point ne parloye,
Car tout advis et sens perdu avoye,
Pour moy parla et au dieu d'Amours dist :
« Sire, vueilliez qu'il ait aucun respit. »
— Amour respond : « Jamais respit n'aura
Jusques à tant que rendu se sera. »

Beauté mist lors en son giron (2) ma teste,
Et si m'a dit : « De main mise t'arreste ,
Rens-toy à moy et tu feras que saige,
Et à Amours va faire ton hommaige. »
Je respondy : — « Madame, je le vueil ,
Je me soubzmetz du tout à vostre vueil,
Au dieu d'Amours et à vous je me rens;
Mon poure cueur à mort feru je sens,
Vueilliez avoir pitié de ma tristesse,
Jeune, gente, nompareille princesse ! »

Quant je me fu ainsi rendu à elle :
« Je maintendray, dist-elle, ta querelle
Envers Amours, et tant pourchasseray,
Que en sa grace recevoir te feray. »

A brief parler et sans faire long compte,
Au dieu d'Amours mon fait au vray racompte
Et lui a dit : « Sire, je l'ay conquis ;
Il s'est à vous et à moy tout soubzmis.
Vueilliez avoir de sa doleur mercy,
Puisque vostre se tient et mien aussi.

S'il a mesfait vers vous, il s'en repent
Et se soubzmet en vostre jugement ;
Puisqu'il se veult à vous abandonner,
Legiérement luy devez pardonner.
Chascun seigneur qui est plain de noblesse,
Doit despartir mercy à grant largesse,
De vous servir sera plus obligié
Se franchement son mal est allégié,
Et si mettra paine de desservir
Voz grans bienfais par loyaument servir. »

Amours respond : « Beauté, si sagement
Avez parlé et raisonnablement,
Que pardonner luy vueil la malvueillance
Qu'ay envers luy : car par oultrecuidance
Me courroussa, quant, comme foul et nice,
Il refusa d'entrer en mon service.
Faictes de luy ainsi que vous vouldrez,
Content me tiens de ce que vous ferez ;
Tout le soubzmet à vostre voulenté,
Sauve sans plus ma souveraineté. »

Beauté respond : « Sire, c'est bien raison,
Par dessus tous et sans comparaison
Que pour seigneur et souverain vous tiengne
Et ligement vostre subgiet deviengne.
Priemèrement devant vous jurera
Que loyaument de cueur vous servira,
Sans espargnier soit de jour ou de nuis,

Paine, soussy, dueil, courroux ou ennuis,
Et souffrera, sans point se repentir,
Les maulx qu'amans ont souvent à souffrir.

Il jurera aussi, secondement,
Qu'en ung seul lieu amera fermement,
Sans point querir ou desirer le change :
Car, sans faillir, ce seroit trop estrange,
Que bien servir peust un cueur en mains lieux,
Combien qu'aucuns cueurs ne demandent mieulx
Que de servir du tout à la volée,
Et qu'il ayent d'amer la renommée;
Mais au derrain, ilz s'en treuvent punis
Par Loyaulté, dont ilz sont ennemis.

En oultre plus prometra, tiercement,
Que voz conseulx tiendra secrétement,
Et gardera de mal parler sa bouche.
Noble prince, ce point cy fort vous touche (3) :
Car mains amans par leurs nices paroles,
Par sotz regars et contenances folles,
Ont fait parler souvent les mesdisans,
Par quoy grevez ont esté vos servans,
Et ont receu souventesfoiz grant perte
Contre Raison, et sans nulle desserte.

Avecques ce il vous fera serment,
Que s'il reçoit aucun avancement
En vous servant, qu'il n'en fera ventance;
Cestui mesfait dessert trop grant vengance :
Car quant dames veulent avoir pitié
De leurs servans, leur monstrant amitié,
Et de bon cueur aucun reconfort donnent,
En ce faisant leurs honneurs abandonnent,
Soubz fiance de trouver leurs amans
Secrez, ainsi qu'en font les convenans.

Ces quatre poins qu'ay cy devant nommez,
De tous amans doivent estre gardez,
Qui a houneur et avencement tirent
Et leurs amours à fin mener desirent.
Six autres poins aussi accordera,
Mais par serment point ne les promettra :
Car nul amant estre constraint ne doit
De les garder, se son prouffit n'y voit,
Mais se faire veult, après bon conseil,
A les garder doit mettre son traveil.

Le premier est qu'il se tiengne jolis,
Car les dames les tienent à grant pris.
Le second est que très courtoisement
Soy maintendra et gracieusement.
Le tiers point est que selon sa puissance
Querra houneur et poursuivra vaillance.
Le quatriesme qu'il soit plain de largesse,
Car c'est chose qui avance noblesse.
Le cinquiesme qu'il suivra compaignie,
Amant honneur, et fuiant villenie.

Le sixième point et le derrenier,
Est qu'il sera diligent escolier,
En aprenant tous les gracieux tours,
A son povoir, qui servent en amours,
C'est assavoir : à chanter et dansser,
Faire chançons et balades rimer
Et tous autres joyeux esbatemens.
Ce sont ycy les dix commandemens,
Vray dieu d'Amours, que je feray jurer
A cest enfant, s'il vous plaist l'apeller. »

Lors m'apella, et me fist les mains mettre
Sur ung livre, en me faisant promettre
Que feroye loyaument mon devoir

Des poins d'amours garder à mon povoir :
Ce que je fis de bon vueil lyement.
Adonc Amour a fait commandement
A Bonne-foy, d'Amours chief secrétaire,
De ma lettre de retenue faire.
Quant faicte fut, Loyaulté la scella
Du seel d'Amours et la me delivra.

Ainsi amour me mist en son servage,
Mais pour seurté retint mon cueur en gage :
Pour quoy luy dis que vivre ne pourroie
En cest estat, s'un autre cueur n'avoye.
Il respondit : « Espoir, mon médicin,
Te gardera de mort soir et matin,
Jusques à tant qu'auras, en lieu du tien,
Le cueur d'une qui te tiendra pour sien ;
Gardes tous jours ce que t'ay commandé
Et je t'auray pour byen recommandé. »

COPIE DE LA LETTRE DE RETENUE.

Dieu Cupido et Vénus la déesse
Ayans povoir sur mondaine Liesse,
Salus de cueur par nostre grant humblesse
A tous amans.

Savoir faisons que le duc d'Orléans
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de nos servans,
Par ces présentes,

Et luy avons assigné sur noz rentes
Sa pension en joyeuses attentes,
Pour en joir par noz lettres-patentes
Tant que vouldrons.

En espérant que nous le trouverons
Loyal vers nous, ainsi que fait avons
Ses devanciers, dont contens nous tenons
Très grandement.

Pour ce, donnons estroit commandement
Aux officiers de nostre parlement,
Qu'ilz le traictent et aident doulcement
En toute affaire,

A son besoing, sans venir au contraire,
Si chier qu'ilz ont nous obéir et plaire,
Et qu'ilz doubtent envers nous de forfaire;
En corps et biens

Le soustenant, sans y espargnier riens
Contre Dangier avecques tous les siens,
Malle-bouche plaine de faulx maintiens,
Et Jalousie;

Car chascun d'eulx de grever estudie
Les vrais subgietz de nostre seigneurie,
Dont il est l'un et sera à sa vie,
Car son serment

De nous servir devant tous ligement
Avons receu; et pour plus fermement
Nous asseurer qu'il fera loyaument
Entier devoir,

Avons voulu en gage recevoir
Le cueur de luy, lequel de bon vouloir
A tout soubzmis en noz mains et povoir;
Pourquoy tenus

Sommes à luy, par ce, de plus en plus.

Si, ne seront pas ses biensfais perdus,
Ne ses travaulx pour néant despendus;
Mais pour monstrer

A toutes gens bon exemple d'amer,
Nous le voulons richement guerdonner
Et de noz biens à largesse donner.
Tesmoing noz seaulx

Cy-atachiez devant tous noz féaulx
Gens de conseil et serviteurs loyaulx,
Venuz vers nous, par mandemens royaulx,
Pour nous servir.

Donné le jour Saint-Valentin, martir,
En la cité de Gracieux-désir,
Où avons fait nostre conseil tenir.
Par Cupido et Vénus souverains,
A ce presens plusieurs Plaisirs-mondains.

BALLADE I.

Belle, bonne, non pareille, plaisant,
Je vous suppli, vueillez me pardonner
Se moy, qui sui vostre grace attendant,
Viens devers vous pour mon fait raconter:
Plus longement je ne le puis céler,
Qu'il ne faille que sachiez ma destresse,
Comme celle qui me peut conforter:
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

Se, si à plain, vous vois mes maulx disant,
Force d'amours me fait ainsi parler;
Car je devins vostre loyal servant
Le premier jour que je peuz regarder

La grant beauté que vous avez sans per,
Qui me feroit avoir toute liesse,
Se serviteur vous plaisoit me nommer:
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

Que me donnez en ottroy don si grant,
Je ne l'ose dire ne demander;
Mais s'il vous plaist que, de cy en avant,
En vous servant puisse ma vie user,
Je vous suppli que, sans me refuser,
Vueilliez souffrir qu'y mette ma jeunesse;
Nul autre bien je ne vueil souhaidier:
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

BALLADE II.

Vueilliez voz yeulx emprisonner,
Et sur moy plus ne les giettez;
Car quant vous plaist me regarder,
Par Dieu! belle, vous me tuez,
Et en tel point mon cueur mettez,
Que je ne sçay que faire doye.
Je suis mort, se vous ne m'aidiez,
Ma seule souveraine joye!

Je ne vous ose demander
Que vostre cueur vous me donnez;
Mais se droit me voules garder
Puisque le cueur de moy avez,
Le vostre fault que me laissiez,
Car sans cueur vivre ne pourroie:
Faittes-en comme vous vouldrez,
Ma seule souveraine joye!

Trop hardy suy d'ainsi parler,

Mais pardonner le me devez,
Et n'en devez autruy blasmer
Que le gent corps que vous portez,
Qui m'a mis, comme vous véez,
Si fort en l'amoureuse voye,
Qu'en vostre prison me tenez,
Ma seule souveraine joye !

Madame, plus que ne savez,
Amours si très fort me guerroye,
Qu'à vous me rens : or me prenez
Ma seule souveraine joye !

BALLADE III.

C'est grant péril de regarder
Chose dont peut venir la mort,
Combien qu'on ne s'en scet garder
Aucunes fois, soit droit ou tort;
Quant Plaisance si est d'accort
Avecques ung jeune desir,
Nul ne pourroit son cueur tenir
D'envoyer les yeulx en messaige.
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul comme au saige.

Lesquelz yeulx viennent raporter
Ung si très gracieux raport
Au cueur, quant le veult escouter,
Que s'il a eu d'amer l'effort,
Encores l'aura-il plus fort.
Et le font du tout retenir
Ou service, sans despartir
D'Amours, a son très grant doumaige.

On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul comme au saige.

Car mains maulx luy fault endurer
Et de Soussy passer le port,
Avant qu'il puisse recouvrer
L'accointance de Reconfort,
Qui plusieurs fois, au besoing, dort
Quant on se veult de luy servir.
Et lors il est plus que martir,
Car son mal vault trop pis que raige :
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul comme au saige

Amour ne prenez desplaisir
S'ay dit le mal que fault souffrir,
Demourant en vostre servaige ;
On le voit souvent avenir
Aussi bien au foul comme au saige.

BALLADE IV.

Comment se peut ung poure cueur deffendre,
Quant deulx beaulx yeulx le viennent assaillir?
Le cueur est seul désarmé, nu et tendre,
Et les yeulx sont bien armez de plaisir.
Contre tous deux ne pouroit pie tenir ;
Amour aussi est de leur aliance :
Nul ne tendroit contre telle puissance.

Il luy convient ou mourir ou se rendre,
Trop grant honte luy seroit de fuir,
Plus baudement les oseroit attendre,
S'il eust pavais (4), dont il se peust couvrir ;
Mais point n'en a. Si luy vault mieulx souffrir

Et se mettre tout en leur gouvernance;
Nul ne tendroit contre telle puissance.

Qu'il soit ainsi, bien le me fist aprendre,
Ma maistresse, mon souverain desir,
Quant il luy pleut, ja pieça, entreprendre
De me vouloir de ses doulx yeulz ferir.
Oncques puis mon cueur ne peust guerir,
Car lors fust-il desconfit à oultrance:
Nul ne tendroit contre telle puissance.

BALLADE V.

Espargniez vostre doulx attrait
Et vostre gracieux parler,
Car Dieu scet les maulx qu'ilz ont fait
A mon poure cueur endurer.
Puisque ne voulez m'accorder
Ce qui pourroit mes maulx guérir,
Laissiez moy passer ma meschance,
Sans plus me vouloir assaillir
Par vostre plaisant accointance.

Vers Amours faictes grant forfait,
Je l'ose pour vray advoüer,
Quant me férez d'amoureux trait
Et ne me voulez conforter:
Je croy que me voulez tuer.
Pleust a Dieu que peussiez sentir,
Une fois, la dure grevance
Que m'avez fait longtemps souffrir,
Par vostre plaisant accointance.

Helas! que vous ay-je mesfait,
Par quoy me doyez tourmenter?

Quant mon cueur d'amer se retrait,
Tantost le venez rappeller.
Plaise-vous en pais le laissier
Ou luy accordez son desir;
Honte vous est, non pas vaillance,
D'un loyal cueur ainsi meurdrir,
Par vostre plaisant accointance.

BALLADE VI.

N'a pas long temps qu'alay parler
A mon cueur, tout secrétement,
Et luy conseillay de s'oster
Hors de l'amoureux pensement;
Mais me dist, bien fellement:
« Ne m'en parles plus, je vous prie,
J'aymeray tous jours, se maist dieux!
Car j'ay la plus belle choisie:
Ainsi m'ont raporté mes yeulx. »

Lors dis: « Veuilliez me pardonner,
Car je vous jure mon serment
Que conseil vous cuide donner,
A mon povoir, très loyaument:
Voulez-vous sans alégement
En doleur finer vostre vie? »
— « Nennil dya! dist-il, j'auray mieulx:
Madame m'a fait chière lye,
Ainsi m'ont raporté mes yeulx. »

« Cuidez-vous savoir, sans doubter,
Par ung regart tant seulement,
Se dis-je, du tout son penser,
Ou par ung doulx accointement? »
— « Taisiez-vous, dist-il, vraiement

Je ne croiray chose qu'on die,
Mais la serviray en tous lieux,
Car de tous biens est enrichie :
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

BALLADE VII.

De jamais n'amer par amours
J'ay aucune fois le vouloir,
Pour les ennuieuses doulours
Qu'il me fault souvent recevoir :
Mais en la fin, pour dire voir,
Quelque mal que doye porter,
Je vous asseure, par ma foy,
Que je n'en sauroye garder
Mon cueur, qui est maistre de moy.

Combyen qu'ay eu d'estranges tours,
Mais j'ay tout mis en nonchaloir,
Pensant de recouvrer secours
De Confort ou d'un doulx Espoir :
Helas! se j'eusse le povoir
D'aucunement hors m'en bouter,
Par le serment qu'à Amours doy,
Jamais n'i lairoy rentrer
Mon cueur, qui est maistre de moy.

Car je sçay byen que, par doulcours,
Amour le scet si bien avoir,
Qu'il vouldroit ainsi tous les jours
Demourer, sans ja s'en mouvoir.
Nil ne veult oir, ne savoir,
Le mal qu'il me fait endurer ;
Plaisance l'a mis en ce ploy :

Elle fait mal de le m'oster
Mon cueur, qui est maistre de moy.

Il me desplaist d'en tant parler;
Mais, par le dieu en qui je croy,
Ce fait, desir de recouver
Mon cueur, qui est maistre de moy.

BALLADE VIII.

Quant je suy couchié en mon lit,
Je ne puis en pais reposer :
Car, toute la nuit mon cueur lit
Ou roumant de Plaisant-penser
Et me prie de l'escouter.
Si ne l'ose désobéir,
Pour doubte de le courroucer :
Ainsi je laisse le dormir.

Ce livre-cy est tout escript
Des fais de ma dame sans per :
Souvent mon cueur de joye rit,
Quant je les lit, ou oyt compter :
Car, certes, tant sont à louer
Qu'il y prent souverain plaisir;
Moy-mesmes ne m'en puis lasser :
Ainsi je laisse le dormir.

Se mes yeulx demandent respit
Par Sommeil, qui les vient grever,
Je les tense, par grant despit;
Et si ne les peut surmonter,
Il ne cesse de souspirer
A par soy. J'ay lors, sans mentir,

Grant paine de le rapaiser :
Ainsi je laisse le dormir.

Amour, je ne puis gouverner
Mon cueur; car tant vous veul servir,
Qu'il ne scet jour ne nuit cesser :
Ainsi je laisse le dormir.

BALLADE IX.

Mon cueur m'a fait commandement
De venir vers vostre jeunesse,
Belle que j'ayme loyaument,
Comme doy faire ma princesse.
— Se vous demandez pour quoy esse?
— C'est pour savoir quant vous plaira
Allegier sa dure destresse :
Madame le sauray-je jà?

Ditez ley, par vostre serement,
Je vous fais loyale promesse
Nul ne le saura, seulement
Fors que luy, pour avoir léesse.
Or luy monstrez qu'estes maistresse,
Et luy mandez qu'il guérira,
Ou s'il doit mourir de destresse,
Madame le sauray-je jà?

Penser ne pourroit nullement
Que la douleur qui tant le blesse
Ne vous desplaise aucunement:
Or faictes donc tant qu'elle cesse
Et le remettes en l'adresse
D'Espoir, dont il party piéça.

Respondez sans que plus vous presse :
Madame le sauray-je jà ?

BALLADE X.

Fresche Beauté, très riche de jeunesse,
Riant regard trait amoureusement,
Plaisant parler gouverné par sagesse,
Port femenin en corps bien fait et gent,
Haultain maintien démené doulcement,
Acueil humble, plain de manière lye,
Sans nul dangier bonne chière faisant,
Et de chascun pris et los emportant :
De ces grans biens est madame garnie.

Tant bien luy siet à la noble princesse
Chanter, dancer et tout esbatement,
Qu'on la nomme de ce faire maistresse.
Elle fait tout si gracieusement,
Que nul ni scet trouver amandement :
L'escolle peut tenir de courtoisie;
En la voyant aprent qui est sachant,
Et en ses fais qui va garde prenant :
De ces grans biens est madame garnie.

Bonté, Honneur avecques gentillesse,
Tiennent son cueur en leur gouvernement,
Et Loyaulté nuit et jour ne la laysse.
Nature mist tout son entendement
A la former et faire proprement.
De point en point c'est la mieulx acomplie
Qui au jour d'uy soit ou monde vivant.
Je ne dy riens que tous ne vont disant :
De ces grans biens est madame garnie.

Elle semble mieulx que femme déesse;
Si croy que Dieu l'envoya seulement
En ce monde, pour monstrer la largesse
De ses haultz dons, qu'il a entièrement
En elle mis abandonnéement.
Elle n'a per : plus ne sçay que je die :
Pour foul me tiens de l'aler devisant,
Car moy, ne nul, n'est à ce souffisant:
De ces grans biens est madame garnie.

S'il est aucun qui soit prins de tristesse,
Voise veoir son doulx mainténement,
Je me fais fort que le mal qui le blesse
Le laissera pour lors soudainement
Et en oubly sera mis plainement.
C'est paradis que de sa compaignie,
A tous complaist, à nul n'est ennuiant,
Qui plus la voit plus en est desirant:
De ces grans biens est madame garnie.

Toutes dames qui oyez-cy comment
Prise celle que j'ayme loyaument,
Ne m'en sachiez maugré, je vous en prie;
Je ne parle pas en vous desprisant,
Mais comme sien je di en m'aquittant:
De ces grans biens est madame garnie.

CHANSON I.

Ce may qu'Amours pas ne sommeille,
Mais fait amans esliésier,
De riens ne me doy soussier:
Car pas n'ay la puce en l'oreille

Ce n'est mie doncques merveille

Se je vueil joye démener:
Ce may qu'Amours pas ne sommeille
Mais fait amans esliessier.

Quant je me dors, point ne m'esveille,
Pour ce que n'ay à quoy penser:
Cy ay vouloir de demourer
En ceste vie nompareille,
Ce may qu'Amours pas ne sommeille.

CHANSON II.

Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir;
Amoureux me fault devenir,
Je ne sçay qu'il m'en avendra.
Combien que j'ay oy pieça
Qu'en amours fault mains maulx souffrir:
Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir.

Mon cueur devant'ier accointa
Beauté, qui tant le scet chiérir,
Que d'elle ne veult despartir:
C'est fait, il est syen et sera:
Tiengne soy d'amer qui pourra.

CHANSON III.

Quelque chose que je die
D'Amour, ne de son povoir,
Toutesfois, pour dire voir,
J'ay une dame choisie,

La mieulx en bien accomplie
Que l'en puist jamais véoir.
Quelque chose que je die
D'Amour, ne de son povoir.

Mais à elle ne puis mie
Parler, selon mon vouloir,
Combien que sans décevoir
Je suis syen toute ma vie,
Quelque chose que je die.

CHANSON IV.

N'est-elle de tous bien garnie
Celle que j'ayme loyaument?
Il m'est advis par mon sérement
Que sa pareille n'a en vie.

Qu'en dittes-vous, je vous en prie,
Que vous en semble vrayement?
N'est-elle de tous biens garnie
Celle que j'ayme loyaument?

Soit qu'elle dance, chante ou rie,
Ou face quelque esbatement,
Faictes-en loyal jugement,
Sans faveur ou sans flaterie :
N'est-elle de tous biens garnie?

CHANSON V.

Quant j'ay nompareille maistresse,
Qui a mon cueur entièrement

Tenir me vueil joieusement
En servant sa gente jeunesse:

Car, certes, je suis en l'adresse
D'avoir de tous biens largement,
Quant j'ay nompareille maistresse,
Qui a mon cueur entièrement.

Or, en ayent dueil ou tristesse
Envieux sans allégement,
Il ne m'en chault, par mon sérement :
Car leur desplaisir m'est liesse,
Quant j'ay nompareille maistresse.

CHANSON VI.

Dieu! qu'il la fait bon regarder!
La gracieuse bonne et belle;
Pour les grans biens que sont en elle
Chascun est prest de la loüer.

Qui se pourroit d'elle lasser?
Tous jours sa beauté renouvelle.
Dieu! qu'il l'a fait bon regarder,
La gracieuse bonne et belle!

Par deçà, ne de là, la mer
Ne sçay dame ne damoiselle
Qui soit en tous bien parfais telle.
C'est ung songe que d'i penser :
Dieu! qu'il la fait bon regarder!

CHANSON VII.

Par Dieu! mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plain de léesse,
Quant je voy la doulce jeunesse
De vostre gent corps gracieux.

Pour le regard de voz beaulx yeulx,
Qui me met tout hors de tristesse:
Par Dieu! mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plain de léesse.

Combien que parler envieux
Souventesfois moult fort me blesse;
Mais ne vous chaille, ma maistresse,
Je n'en feray pourtant que mieulx:
Par Dieu! mon plaisant bien joyeux.

CHANSON VIII.

Que me conseillez-vous mon cueur?
Iray-je par devers la belle
Luy dire la peine mortelle
Que souffrez pour elle en douleur?

Pour vostre bien et son houneur
Ce droit que vostre conseil celle:
Que me conseillez-vous mon cueur?
Iray-je par devers la belle?

Si plaine la sçay de doulceur,
Que trouveray mercy en elle;
Tost en aurez bonne nouvelle.
J'y vois; n'est ce pour le meilleur?
Que me conseillez-vous mon cueur?

CHANSON IX.

Ou regard de voz beaulx doulz yeulx,
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide si très souvent,
Que mon penser est seulement
En vostre gent corps gracieux.

Savez pour quoy, mon byen joieux,
Celle du monde qu'ayme mieulx
De loyal cueur sans changement,
Ou regard de voz beaulx doulx yeulx,
Dont loing suis par les envieux
Me souhaite si très souvent.

Pour ce que vers moy, en tous lieux,
J'ay trouvé plaisir envieux,
Trop fort puis le despartement
Que de vous fis derrainnement
A regret mérencolieux,
Ou regard de voz beaulx doulx yeulx.

CHANSON X.

Qui la regarde de mes yeulx
Madame, ma seule maistresse,
En elle voit, a grant largesse,
Plaisirs croissans de bien en mieulx.

Son parler et maintien sont tieulx,
Qu'ilz mettent ung cueur en liesse :
Qui la regarde de mes yeulx
Madame, ma seule maistresse.

Tous la suient, jeunes et vieulx,

Dieu scet quelle n'est pas sans presse;
Chascun dit cest une déesse
Qui est descendue des cieulx:
Qui la regarde de mes yeulx.

CHANSON XI.

Ce mois de may, nompareille princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir,
Mon cueur avez et quanque puis avoir:
Ordonnez-en comme dame et maistresse.

Pour ce, requier vostre doulce jeunesse
Qu'en gré vueille mon present recevoir,
Ce mois de may, nompareille princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir.

Et vous supply, pour me tollir tristesse,
Très humblement et de tout mon povoir,
Qu'a m'esmayer aiez vostre vouloir
D'un reconfort bien garny de liesse,
Ce mois de may, nompareille princesse.

CHANSON XII.

Commandez vostre bon vouloir
A vostre très humble servant;
Il vous sera obéissant
D'entier cueur et loyal povoir.

Prest est de faire son devoir,
Ne l'espargnés ne tant ne quant:
Commandez vostre bon vouloir
A vostre très humble servant

Mettez-le tout en nonchaloir,
Sans luy estre jamais aydant,
S'en riens le trouvez refusant;
Essaiez se je vous dy voir :
Commandez vostre bon vouloir.

CHANSON XIII.

Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichier
De reconfort et de liesse;
Je vous requier, comme maistresse,
Ne me laissiez du tout mourir.

Car je n'ay vouloir ne desir
Fors de vous loyaument servir,
Sans espargnier dueil ne tristesse.
Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichier
De reconfort et de liesse.

Et s'il vous plaist à l'acomplir,
Vueilliez tant seulement bannir
D'avec vostre doulce jeunesse
Dolent-refus, qui trop me blesse,
Dont bien me povez guérir,
Belle se c'est vostre plaisir.

CHANSON XIV.

Rafreschissez le chastel de mon cueur
D'aucuns vivres de joieuse plaisance,
Car Faulx-dangier, avecques son aliance,
L'a assiégié en tour de douleur.

Se ne voulez le siége sans longueur
Tantost lever, ou rompre par puissance;
Rafreschissez le chastel de mon cueur
D'aucuns vivres de joieuse plaisance.

Ne souffrez pas que Dangier soit seigneur,
En conquestant soubz son obeissance
Ce que tenez en vostre gouvernance.
Avancez-vous et gardez vostre honneur :
Rafreschissez le chastel de mon cueur.

CHANSON XV.

Se ma douleur vous savies,
Mon seul joyeux pensement,
Je sçay bien certainement
Que mercy de moy auries.

Du tout refus banniries
Qui me tient en ce tourment,
Se ma douleur vous savies
Mon seul joieux pensement.

Et le don me donneries
Que vous ay requis souvent,
Pour avoir alégement :
Ja ne m'en escondiries,
Se ma douleur vous savies.

CHANSON XVI.

Ma seule plaisant doulce joye,
La maistresse de mon vouloir,

J'ay tel desir de vous véoir,
Que mander ne le vous sauroye.

Helas! pensez que ne pourroye
Aucun bien sans vous recevoir,
Ma seule plaisant doulce joye,
La maistresse de mon vouloir.

Car quant Desplaisir me guerroye
Souventes fois de son povoir,
Et je vueil reconfort avoir,
Espérance vers vous m'envoye,
Ma seule plaisant doulce joye.

CHANSON XVII.

Je ne vueil plus riens que la mort,
Pour ce que voy que Reconfort
Ne peut mon cueur eslyesser.
Aumeins me pourray-je vanter
Que je souffre douleur à tort.

Car puisque n'ay d'Espoir le port,
D'Amours ne puis souffrir l'esfort :
Ne doy-je donc joye laissier.
Je ne vueil plus riens que la mort,
Pourceque voy que Reconfort
Ne peut mon cueur eslyesser.

Au dieu d'Amours je m'en rapport,
Qu'en peine suis bouté si fort,
Que povoir n'ay plus d'endurer,
S'en ce point me fault demourer.
Quant est de moy, je m'i accort,
Je ne vueil plus riens que la mort.

CHANSON XVIII.

Belle que je chéris et crains,
En cest estat suis ordonné,
Que Dangier m'a emprisonné
De vostre grant beaulté loingtains.

N'il ne m'a de tous biens mondains
Qu'un souvenir abandonné :
Belle que je chéris et crains
En cest estat suis ordonné.

Mais de nulle riens ne me plains,
Fors qu'il ne m'a tost raençonné :
Car bien luy seroit guerdonné
Se j'estoie hors de ses mains,
Belle que je chéris et crains.

CHANSON XIX.

Madame, tant qu'il vous plaira
De me faire mal endurer,
Mon cueur est prest de le porter,
Jamais ne le refusera.

En espérant qu'il guérira,
En cest estat veult demourer,
Madame, tant qu'il vous plaira
De me faire mal endurer.

Une fois pitié vous prendra,
Quant seulement vouldrez penser
Que c'est pour loyaument amer
Vostre beauté, qu'il servira,
Madame, tant qu'il vous plaira.

CHANSON XX.

De la regarder vous gardez,
La belle que sers ligement;
Car vous perdez soudainement
Vostre cueur, se la regardez.

Se donner ne le luy voulez,
Clignez les yeulx hastivement;
De la regarder vous gardez
La belle que sers ligement.

Les biens que Dieu luy a donnez
Emblent un cueur soubtilement;
Sur ce, prenez avisement,
Quant devant elle vous vendrez :
De la regarder vous gardez.

CHANSON XXI.

Puisque je ne puis eschapper
De vous, Courrous, Dueil et Tristesse,
Il me convient suir l'adresse
Telle que me vouldrez donner.

Povoir n'ay pas de l'amender,
Car Doleur est de moy maistresse;
Puisque je ne puis eschapper
De vous, Courrous, Dueil et Tristesse.

Si manderay par un penser
A mon las cueur, vuid de liesse,
Quil prangne en gré sa grant destresse :
Car il luy fault tout endurer,
Puisque je ne puis eschapper.

CHANSON XXII.

C'est fait, il n'en fault plus parler,
Mon cueur s'est de moy desparty;
Pour tenir l'amoureux party :
Il m'a voulu abandonner.

Riens ne vault m'en desconforter,
Ne d'estre doulent ou marry.
C'est fait, il n'en fault plus parler :
Mon cueur s'est de moy desparty.

De moy ne se fait que mocquer,
Quant piteusement je luy dy
Que je ne puis vivre sans luy;
A peine me veult escouter;
C'est fait, il n'en fault plus parler.

RONDEL I.

Puisqu'Amour veult que banny soye
De son hostel, sans revenir,
Je voy byen qu'il me fault partir
Effacé du livre de Joye.

Plus demourer je n'y pourroye,
Car pas ne doy ce moys servir,
Puisqu'Amour veult que banny soye
De son hostel sans revenir.

De Confort ay perdu la voye,
Et ne me veult-on plus ouvrir
La barrerie du Doulx-plaisir,
Par Désespoir, qui me guerroye,
Puisqu'Amour veult que banny soye.

RONDEL II.

Pour le don que m'avez donné,
Dont très grant gré vous doy savoir,
J'ay congneu vostre bon vouloir
Qui vous sera bien guerdonné.

Raison l'a ainsi ordonné,
Bienfait doit Plaisir recevoir;
Pour le don que m'avez donné
Dont très grant gré vous doy savoir.

Mon cueur se tient emprisonné
Et obligié, pour dire voir,
Jusqu'à tant qu'ait fait son devoir
Vers vous, et se soit raençonné,
Pour le don que m'avez donné.

CHANSON XXIII.

Se j'eusse ma part de tous biens,
Autant que j'ay de loyauté,
J'en auroye si grant planté
Qu'il ne me fauldroit jamais riens.

Et si gaingneroye des miens,
Madame, vostre voulenté :
Se j'eusse ma part de tous biens
Autant que j'ay de loyauté.

Car pour asseuré je me tiens
Que vostre très plaisant beaulté
De s'amour me feroit rente
Maugré Dangier et tous les siens,
Se j'eusse ma part de tous biens.

CHANSON XXIV.

Pour les grans biens de vostre renommée,
Dont j'oy parler à vostre grant houneur,
Je desire que vous aiez mon cueur,
Comme de moy très loyaument amée.

Tresorière je vous voy ordonnée
A le garder en plaisance et doulceur;
Pour les grans biens de vostre renommée,
Dont j'oy parler à vostre grant houneur.

Recevez-le, s'il vous plaist et agrée;
De mien ne puis vous donner don meillieur :
C'est mon vaillant, c'est mon trésor greigneur,
A vous l'offre de loyale pensée,
Pour les grans biens de vostre renommée.

RONDEL III.

Se mon propos vient à contraire,
Certes je l'ay bien desservy :
Car je congnois que j'ay failly
Envers ce que devoye plaire.

Mais j'espoire que débonnaire
Trouveray sa grace et mercy.
Se mon propos vient à contraire,
Certes je l'ay bien desservy.

Je vueil endurer et me taire,
Quant cause suy de mon soussy :
Las! je me sens en tel party,
Que je ne sçay que pourray faire
Se mon propos vient à contraire.

RONDEL IV.

Par le pourchas du regard de mes yeulx,
En vous servant, ma très belle maistresse,
J'ay essayé qu'est plaisir et tristesse :
Dont j'ay trouvé maint penser envieux.

Mais de celluy que j'amoye le mieulx
N'ay peu avoir qu'a petite largesse,
Par le pourchas du regard de mes yeulx,
En vous servant, ma très belle maistresse.

Car pour un jour qui m'a esté joyeux,
J'ay eu trois mois la fièvre de destrese;
Mais Bon-espoir ma guéri de liesse,
Qui m'a promis de ses biens gracieux,
Par le pourchas du regard de mes yeulx.

CHANSON XXV.

Loingtain de joyeuse sente
Où l'en peut tous biens avoir,
Sans nul confort recevoir,
Mon cueur en tristesse sente.

Parquoy convient que je sente
Mains griefz maulx, pour dire voir;
Loingtain de joyeuse sente,
Où l'en peut tous biens avoir.

En dueil a fait sa descente
De tous poins, sans s'en mouvoir;
Et si fault qu'à mon savoir,

Maugré mien je m'i consente,
Loingtain de joyeuse sente.

CHANSON XXVI.

Dedens mon sein, près de mon cueur,
J'ay mussié un privé baisier
Que j'ay emblé maugré Dangier :
Dont il meurt en peine et langueur.

Mais ne me chault de sa doleur;
Et en deust-il vif enragier,
Dedens mon sein près de mon cueur
J'ay mussié un privé baisier.

Se Madame, par sa doulceur,
Le veult souffrir, sans m'empeschier,
Je pense d'en plus pourchassier,
Et en feray tresor greigneur,
Dedens mon sein, près de mon cueur.

RONDEL V.

De vostre beauté regarder,
Ma très belle, gente, maistresse,
Ce m'est certes tant de lyesse,
Que ne le sauriez penser.

Je ne m'en pourroye lasser :
Car j'oublie toute tristesse
De vostre beauté regarder,
Ma très belle, gente, maistresse.

Mais pour mesdisans destourber

De parler sur vostre jeunesse,
Il fault que souvent m'en délaisse;
Combien que ne m'en puis garder
De vostre beauté regarder.

RONDEL VI.

Prenez tost ce baisier, mon cueur,
Que ma maistresse vous présente,
La belle, bonne, jeune et gente,
Par sa très grant grace et doulceur.

Bon guet feray, sus mon houneur,
Afin que Dangier riens n'en sente :
Prenez tost ce baisier, mon cueur,
Que ma maistresse vous présente.

Dangier toute nuit en labeur
A fait guet : or, gist en sa tente;
Accomplissez brief vostre entente
Tandis qu'il dort, c'est le meillieur :
Prenez tost ce baisier, mon cueur.

CHANSON XXVII.

Comment vous puis-je tant amer
Et mon cueur si tresfort hayr,
Qu'il ne me chault de desplaisir,
Qu'il puisse pour vous endurer.

Son mal m'est joyeux à porter,
Mais qu'il vous puisse bien servir.
Comment vous puis-je tant amer,
Et mon cueur si très fort hayr ?

Las! or ne deusse penser
Qu'a le garder et chier tenir,
Et non pourtant mon seul desir
Pour vous le vueil abandonner:
Comment vous puis-je tant amer?

CHANSON XXVIII.

Je ne prise point telz baisiers
Qui sont donnez par contenance,
Ou par manière d'acointance;
Trop de gens en sont personniers.

On en peut avoir par milliers,
A bon marchié, grant abondance:
Je ne prise point telz baisiers
Qui sont donnez par contenance.

Mais savez-vous lesquelz sont chiers?
Les privez, venans par plaisance;
Tous autres ne sont, sans doubtance,
Que pour festier estrangiers:
Je ne prise point telz baisiers.

CHANSON XXIX.

Se desplaire ne vous doubtoye,
Voulentiers je vous embleroye
Ung doulx baisier privéement,
Et garderoye seurement
Dedens le trésor de ma joye.

Mais que Dangier soit hors de voye
Et que sans presse je vous voye,

Belle que j'aime loyaument !
Se desplaire ne vous doubtoye
Voulentiers je vous embleroye
Ung doulx baisier privéement.

Jamais ne m'en confesseroye,
Ne pour larrecin le tendroye;
Mais grant aumosne, vrayement;
Car à mon cueur joyeusement,
De par vous, le présenteroye,
Se desplaire ne vous doubtoye.

CHANSON XXX.

Si vous plaist vendre voz baisiers,
J'en achaitteray voulentiers,
Et en aurez mon cueur en gage
Pour les prandre par héritage,
Par douzaines, cens, ou milliers.

Ne les me vendez pas si chiers
Que vous feriez à estrangiers;
En me recevant en hommage,
S'il vous plaist vendre voz baisiers,
J'en achaitteray voulentiers,
Et en aurez mon cueur en gage.

Mon vueil et mon desir entiers
Sont vostres, maugre tous dangiers;
Faictes, comme loyalle et sage,
Que pour mon guerdon et partage
Je soye servi des premiers,
S'il vous plaist vendre voz baisiers.

CHANSON XXXI.

Logiez-moy entre voz bras
Et m'envoiez doulx baisiers,
Qui me viengne festier
D'aucun amoureux soulas.

Tandis que Dangier est las
Et le voiez sommeiller,
Logiez-moy entre voz bras
Et m'envoiez doulx baisiers.

Pour Dieu! ne l'esveillez pas
Ce faulx envieux Dangier,
Jamais ne puist-il s'esveillier!
Faictes tost et parlez bas :
Logiez-moy entre voz bras.

CHANSON XXXII.

Se Dangier me toult le parler
A vous, mon bel amis, sans per,
Par le pourchas des envieux;
Nien plus qu'on toucheroit aux cieulx
Ne me tendray de vous amer.

Car mon cueur m'a voulu laissier
Pour soy du tout à vous donner,
Et pour estre vostre en tous lieux.
Se Dangier me toult le parler
A vous, mon bel amis, sans per,
Par le pourchas des envieux.

Tout son povoir ne peut garder
Que sur tous autres n'aye chier,

Vostre gent corps, très gracieux;
Et se ne vous voy de mes yeulx,
Pour tant ne vous veuil-je changier
Se Dangier me toult le parler.

CHANSON XXXIII.

Va tost mon amoureux desir,
Sur quanque me veulx obéir,
Tout droit vers le manoir de Joye;
Et pour plus abregier ta voye,
Prens ta guide Doulx-souvenir.

Metz peine de me bien servir
Et de ton messaige acomplir;
Tu congnois ce que je vouldroye :
Va tost mon amoureux desir,
Sur quanque me veulx obéir,
Tout droit vers le manoir de Joye.

Recommande moy à Plaisir;
Et se brief ne peux revenir,
Fay que de toy nouvelles oye,
Et par Bon-espoir les m'envoye :
Ne vueilles au besoing faillir,
Va tost mon amoureux desir.

CHANSON XXXIV.

Je me metz en vostre mercy
Très belle, bonne, jeune et gente;
On m'a dit qu'estes mal contente
De moy : ne sçay s'il est ainsi.

De toute nuit je n'ay dormy,
Ne pensez pas que je vous mente !
Je me metz à vostre mercy,
Très belle, bonne, jeune et gente.

Pour ce, très humblement vous pry
Que vous me dittes vostre entente :
Car d'une chose je me vente
Qu'en loyauté n'ay point failly :
Je me metz en vostre mercy.

CHANSON XXXV.

Trop estes vers moy endebtée,
Vous me devez plusieurs baisiers :
Je vouldroye moult voulentiers
Que la debte feust acquittée.

Quoyque vous soyez excusée
Que n'osez pour les Faulx-dangiers :
Trop estes vers moy endebtée,
Vous me devez plusieurs baisiers.

J'en ay bonne lettre scellée,
Paiez les sans tenir si chiers :
Autrement, par les officiers
D'Amours vous serez arrestée :
Trop estes vers moy endebtée.

CHANSON XXXVI.

Vostre bouche dit : baisiez-moy,
Se m'est avis, quant la regarde ;

Mais Dangier de trop près la garde,
Dont mainte doleur je reçoy.

Laissiez m'avoir, par vostre foy,
Un doulx baisier sans que plus tarde :
Vostre bouche dit : baisiez-moy,
Se m'est avis, quant la regarde.

Dangier me heit, ne sçay pourquoy,
Et tousiours destourbier me darde :
Se prie à Dieu que mal feu l'arde,
Il feust temps qu'il se tenist coy :
Vostre bouche dit : baisiez-moy.

CHANSON XXXVII.

Au besoing congnoist-on l'amy
Qui loyaument aidier desire,
Pour vous, je puis bien ceci dire,
Car vous ne m'avez pas failly.

Mais avez la vostre mercy
Tant fait, qu'il me doit bien souffire.
Au besoing congnoist-on l'amy
Qui loyaument aider desire.

Bien brief, pense partir de cy,
Pour m'en aler vers vous de tire ;
Loisir n'ay pas de vous escrire,
Et pour ce plus avant ne dy :
Au besoing congnoist-on l'amy.

CHANSON XXXVIII.

Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Celluy que sur tous amer veulx,
Je vous pry que soiez joieux
En espérant que brief vous voye.

Car je ne fais que quérir voye
De venir vers vous, si m'aist dieux!
Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Celluy que sur tous amer veulx.

Et se par souhaitier povoye
Estre emprès vous, un jour ou deux,
Pour quant qu'il a dessoubz les cieulx
Autre rien ne souhaiteroye,
Mon seul amy, mon bien, ma joye.

CHANSON XXXIX.

Fuyes le trait de Doulx-regard,
Cueur qui ne vous savez deffendre;
Veû qu'estes desarmé et tendre :
Nul ne vous doit tenir coüard.

Vous serez pris, ou tost ou tard,
S'Amour le veult bien entreprandre.
Fuyes le trait de Doulx-regard,
Cueur qui ne vous savez deffendre.

Retraiez-vous soubz l'estendart
De Nonchaloir, sans plus attendre
Sa plaisance; vous laissiez rendre,
Vous estes mort : Dieu vous en gard !
Fuyes le trait de Doulx-regard.

CHANSON XL.

Fault-il aveugle devenir?
N'ose l'en plus les yeulx ouvrir
Pour regarder ce qu'on desire.
Dangier est bien estrange sire,
Que tant veult amans asservir.

Vous lerrez-vous anéantir,
Amours, sans reméde quérir;
Ne peut nul Dangier contredire:
Fault-il aveugle devenir?
N'ose l'en plus les yeulx ouvrir
Pour regarder ce qu'on desire.

Les yeulx sont fais pour servir
Et pour raporter tout plaisir
Aux cueurs quant ilz sont en martire;
A les engarder Dangier tire
En ce bien fait de le souffrir:
Fault-il aveugle devenir?

CHANSON XLI.

Regardez-moy sa contenance:
Luy siet-il byen à soy jouer?
Certes c'est le vray miroüer
De toute joyeuse plaisance.

Entre les parfaictes de France
Se peut-elle l'une advouer?
Regardez-moy sa contenance:
Luy siet-il bien à soy joüer.

Pour fol me tien, quant je m'avance

De vouloir les grans biens loüer
Dont Dieu l'a voulüe douer,
Ses faiz en font la démonstrance :
Regardez-moy sa contenance.

CHANSON XLII.

Reprenez ce larron souspir
Qui s'est emblé soudainement,
Sans congié ou commandement,
Hors de la prison de Desir.

Mesdisans l'ont ouy partir,
Dont ilz tiennent leur parlement.
Reprenez ce larron souspir
Qui s'est emblé soudainement.

Se le meschant eust sceu saillir
Sans noyse, tout privéement,
N'en peust chaloir ; mais sotement
L'a fait : pour ce l'en fault pugnir :
Reprenez ce larron souspir.

CHANSON XLIII.

Et eussiez-vous, Dangier, cent yeulx
Assis et derrerière et devant,
Ja n'yrez si près regardant
Que vostre propos en soit mieulx.

Estre ne povez en tous lieux ;
Vous prenez paine pour néant :
Et eussiez-vous, Dangier, cent yeulx
Assis et derrerière et devant.

Les fais des amoureux sont tieulx,
Tousjours vont en assoubeinant;
Jamais ne saurez faire tant
Qu'il ne vous trompent, ce m'aist dieux!
Et eussiez-vous, Dangier, cent yeulx.

CHANSON XLIV.

D'ont vient ce soleil de plaisance,
Qui ainsi m'esbluyst les yeulx?
Beauté, Doulceur et encor mieulx
Y sont à trop grant abondance.

Soudainement luist par semblance
Comme ung escler venant des cieulx.
D'ont vient ce soleil de plaisance
Qui ainsi m'esbluyst les yeulx?

Il fait perdre la contenance
A toutes gens jeunes et vieulx.
Nil n'est éclipse, ce maist dieulx!
Qui de l'obscurier ait puissance:
D'ont vient ce soleil de plaisance?

CHANSON XLV.

Levez ces cuevrechiefs plus hault,
Qui trop cuevrent ces beaulx visaiges;
De riens ne servent telz umbraiges,
Quant-il ne fait hale ne chault.

En fait a beaulté, que tant vault,
De la musser tort et oultraiges:

Levez ces cuevrechiefs plus hault,
Qui trop cueuvrent ces beaulx visaiges.

Je sçay bien qu'a Dangier n'en chault,
Et pense qu'il ait donné gaiges
Pour entretenir telz usages :
Mais l'ordonnance rompre fault,
Levez ces cuevrechiefs plus hault.

CHANSON XLVI.

Dieu vous conduie, Doulx-penser,
Et vous doint faire bon voyage :
Rapportez tost joyeux messaige
Vers le cueur pour le conforter !

Ne vueilliez guères demourer;
Exploittez comme bon et saige:
Dieu vous conduye, Doulx-penser,
Et vous doint faire bon voyage !

Riens ne vous convient ordonner :
Les secrez savez du couraige,
Besougnez à son avantaige,
Et pensez de brief retourner :
Dieu vous conduie, Doulx-penser!

CHANSON XLVII.

Les fourriers d'Amours mont logé
En un lieu bien à ma plaisance;
Dont les mercy de ma puissance
Et m'en tiens à eulx obligé.

Afin que tost soit abrégé
Le mal qui me porte grévance,
Les fourriers d'Amours m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance.

Desja je me sens alégé,
Car acointié m'a Espérance;
Et croy qu'amoureux n'a en France
Qui soit mieulx de moy hébergé:
Les fourriers d'Amours m'ont logé.

RONDEL VII.

Beauté, gardez-vous de mes yeulx,
Car il vous viennent assaillir;
S'il vous povoient conquérir
Il ne demanderoyent mieulx.

Vous estes seule soubz les cieulx
Le trésor de parfait plaisir;
Beauté, gardez-vous de mes yeulx,
Car ils vous viennent assaillir.

Congneus les ay, jeunes et vieulx,
Qu'il ne leur chauldroit de mourir
Mais qu'eussent de vous leur desir;
Je vous avise qu'ils sont tieulx:
Beauté, gardez-vous de mes yeulx.

RONDEL VIII.

Bien viengne doulx regard qui rit:
Quelque bonne nouvelle porte,

Dont Dangier fort se desconforte
Et de corrous en douleur frit.

Ne peut chaloir de son despit
Ne de ceulx qui sont de sa sorte;
Bien viengne doulx regard qui rit;
Quelque bonne nouvelle porte.

Dangier dit: « Baille par escript
Et qu'il n'entre point en la porte; »
Mais Amour, comme la plus forte,
Veult qu'il entre sans contredit:
Bien viengne doulx regard qui rit.

RONDEL IX.

Mes yeulx trop sont bien reclamez
Quant madame si les appelle ;
Leur monstrant sa grant beauté belle,
Il reviennent comme afamez.

Maugré Mesdisans peu amez,
Et Dangier qui tient leur querelle,
Mes yeulx trop sont bien reclamez
Quant madame si les appelle.

Estre devroyent diffamez
S'il ne voloyent de bonne elle
Vers les grans biens qui sont en elle.
De ce ne seront ja blasmez :
Mes yeulx trop sont byen reclamez.

RONDEL X.

Que faut-il plus à ung cueur amoureux
Quant assiégé l'a Dangier de tristesse,
Qu'avitailler tantost sa forteresse
D'assez vivres de Bon-espoir cureux ?

Cappitaine face desir songneux,
Qui nuit et jour fera guet sans peresse,
Que fault-il plus à ung cueur amoureux ?

Artillié soit d'avis avantureux,
Coulevrines et canons à largesse,
Prestz assortiz et chargiez de sagesse,
Es boulevers et lieux avantageux :
Que fault-il plus à mon cueur amoureux.

COMPLAINTE I.

Ma seule dame et ma maistresse,
Où gist de tout mon bien l'espoir,
Et sans qui plaisir ni liesse
Ne me peuvent en riens valoir!
Pleust à Dieu que peussiez sçavoir
Le mal, l'ennuy et le courrous
Qu'a toute heure me fault avoir,
Pourceque je suis loings de vous!

Helas! or ay-je souvenance
Que je vous vy derrainement
A si très joyeuse plaisance,
Qu'il me sembloit certainement
Que jamais ennieux (5) tourment
Ne devoit près de moy venir :

Mais je trouvay bien autrement
Quant me fallu de vous partir.

Car quant ce vint au congié prendre,
Je ne sçavoye, pour le mieulx,
Auquel me valoit plus entendre,
Ou à mon cueur ou à mes yeulx :
Car je trouvay, ainsi m'aist dieux!
Mon cueur courroucié si très fort,
Qu'oncques ne le vy en nulz lieux
Si eslongnié de reconfort.

Et, d'aultre part, mes yeulx estoient
En un tel vouloir de pleurer,
Qu'a paine tenir s'en povoyent,
N'ilz n'osoient riens regarder :
Car, par un seul semblant monstrer
En riens d'en estre desplaisans,
C'eust esté pour faire parler
Les jaloux et les mesdisans.

Et de la grant paour que j'avoye
Que leur deuil si ne feust congneu,
Auquel entendre ne sçavoye
Oncques si esbahy ne fu,
Si dolent, ne si esperdu :
Car, par Dieu, jeusse mieulx amé,
Avant que l'en l'eust apperçu,
N'avoir jamais jour esté né.

Car se par ma folle manière
J'eusse monstré, ou par semblant
Venant de voulenté legière,
L'amour dont je vous aime tant,
Par quoy eussiez eu tant ne quant
De blasme ne de deshonneur :

Je sçay bien que tout mon vivant
Je feusse langui en doleur.

En ce point et encore pire,
Alors de vous je me party ;
Sans avoir loisir de vous dire
Les maulx dont j'estoye party.
Toutesfois, belle, je vous dy
Qu'il vous pleust de vouloir penser
Que je vous avoye servy
Et serviroye sans cesser

Tant comme dureroit ma vie.
Et quant de mort seroye pris,
De m'ame seriez servie ;
Priant pour vous en paradis,
S'il en estoit en son devis,
Et mes biens, mon cueur et mon corps
Je le vous ay du tout soubzmis,
Mais ça esté de leurs accors.

Car il n'est nulle que je clame,
Ne qui se puist nommer de vray
Ma seulle souveraine dame,
Fors que vous à qui me donnay
Le premier jour que regarday
Vostre belle plaisant beauté ;
De qui vray serviteur mourray,
En gardant toujours loyauté.

Or, vueilliez donc avoir pensée,
Puisque lors j'avoye tel dueil,
Belle, très loyaument amée,
Qu'encore plus grant le recueil,
Maintenant que contre mon vueil
Me fault estre de vous loingtains,

Et que veoir ne puis à l'ueil
Voz belles, blanches, doulces mains.

Et vostre beauté nompareille
Que veoye, si voulentiers,
Plaine de doulceur à merveille ;
Dont tous voz faiz sont si entiers
Qu'ilz ont esté les messagiers
De me tollir et près et loing
Mes vouloirs et mes desiriers ;
Ainsi m'aist Dieu à mon besoing.

Si vous suppli, très bonne et belle,
Qu'ayez souvenance de moy ;
Car à tousiours vous serez celle
Que serviray comme je doy.
Je le vous prometz, par ma foy,
Du tout à vous me suis donné.
Se Dieu plaist, je feray ; pourquoy
J'en seray très bien guerdonné.

BALLADE XI.

A madame ! Je ne sçay que je die,
Ne par quel bout je doye commencer,
Pour vous mander la doloreuse vie
Qu'Amour me fait chascun jour endurer.
Trop myeulx vaulsist me taire que parler ;
Car proufiter ne me pevent mes plains,
Ne je ne puis guerison recouvrer,
Puisqu'ainsi est de vous suis loingtains.

Quanque je voy me desplaist et ennuye
Et n'en ose contenance monstrer ;
Mais ma bouche fait semblant que je rie

Quant maintefoiz je sens mon cueur plourer.
Au fort, martir on me devra nommer,
Se dieu d'Amours fait nulz amoureux saints :
Car j'ay des maulx plus que ne sçay compter,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

Et non pourtant humblement vous mercye,
Car par escript vous a pleu me donner
Ung doulx confort, que j'ay à chière lie
Receu de cueur et de joyeux penser,
Vous suppliant que ne vueilliez changier :
Car en vous sont tous mes plaisirs mondains,
Desquelz me fault apresent desporter,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

BALLADE XII.

Loingtain de vous, ma très belle maistresse,
Fors que de cueur, que laissié je vous ay,
Acompaignié de Dueil et de Tristesse
Jusques a tant que reconfort auray
D'un doulx plaisir, quant revéoir pourray
Vostre gente corps, plaisant et gracieux :
Car lors lairay tous mes maulx ennuieux
Et trouveray, ce m'a dit Espérance,
Par le pourchas du regard de mes yeulx,
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

Car s'oncques nul sceut que c'est de destresse,
Je pense bien que j'en ay (6) fait l'essay ;
Si très avant, et à telle largesse,
Qu'en dueil pareil nulluy de moy ne sçay ;
Mais ne m'en chault : certes j'endureray
Au desplaisir des jaloux envieux,
Et me tendray, par semblance, joyeux :

Car quant je suy en greveuse penance
Ilz reçoivent, que mal jour leur doint dieux!
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

Tout prens en gré, jeune, gente princesse,
Mais qu'en sachiez tant seulement le vray.
En attendant le guerdon de lyesse,
Qu'à mon povoir vers vous desserviray :
Car le conseil de loyauté feray,
Que garderay près de moy en tous lieux
Vostre tousjours, soye jeunes ou vieulx,
Priant à Dieu, ma seule desirance,
Qu'il vous envoit, s'avoir ne povez mieulx,
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

BALLADE XIII.

Puis qu'ainsi est que loingtain de vous suis,
Ma maistresse, dont Dieu scet s'il m'annuie,
Si chièrement vous requier que je puis
Qu'il vous plaise de vostre courtoisie,
Quand vous estes seule sans compagnie,
Me souhaidier un baisier amoureux
Venant du cueur et de pensée lye,
Pour alégier mes griefs maulx doloreux.

Quant en mon lit doy reposer de nuis,
Penser m'assault et Desir me guerrie ;
Et en pensant maintesfois m'est advis
Que je vous tiens entre mes bras m'amye.
Lors acolle mon oreillier et crye :
« Mercy, Amours, faictes-moy si eureux
Qu'avenir puis mon penser en ma vie,
Pour alégier mes griefs maulx doloreux. »

Espoir m'a dit et par sa foy promis
Qu'il m'aydera et que ne m'en soussie;
Mais tant y met qu'un an me semble dis.
Et non pourtant, soit ou sens ou folie,
Je m'y attens, et en luy je m'afie
Qu'il fera tant que Dangier le crueux
N'aura briefment plus sur sur moy seigneurie,
Pour alégier mes griefs maulx doloreux.

A Loyauté de plus en plus m'alye,
Et à Amours humblement je supplie
Que de mon fait vueillent estre piteux,
En me donnant (7) de mes vouloirs partie
Pour alégier mes griefs maulx doloreux.

BALLADE XIV.

Pourtant, se souvent ne vous voy,
Pensez-vous plus que vostre soye ?
Par le serement que je vous doy,
Si suis autant que je souloye.
N'il n'est plaisance, ne joye,
N'autre bien qu'on me peut donner,
Je le vous prometz loyaument,
Qui me puist ce vouloir oster
Fors que la mort tant seulement.

Vous savez que je vous feis foy,
Pieça de tout ce que j'avoye;
Et vous laissay, en lieu de moy,
Le gage que plus chier j'amoye:
C'estoit mon cueur, que j'ordonnoye
Pour avecques vous demourer,
A qui je suis entièrement:

Nul ne m'en pourroit destourber
Fors que la mort tant seulement.

Combien, certes, que je reçoy
Tel mal que, je le vous disoye,
Vous auriez, comme je croy,
Pitié du mal qui me guerroye:
Car de tout dueil suis en la voye.
Vous le povez assez penser,
Et ay esté si longuement,
Que je ne (8) doy riens desirer
Fors que la mort tant seulement.

Belle, que tant véoir vouldroye,
Je prie à Dieu que brief vous voye;
Où s'il ne le veult accorder,
Je luy supply très humblement
Que riens ne me vueille donner
Fors que la mort tant seulement.

BALLADE XV.

Quelles nouvelles, ma maistresse;
Comment se porte vos amours?
De ma part je vous fais promesse
Qu'en ung propos me tiens tousjours,
Sans jamais penser le rebours.
C'est que seray toute ma vie
Vostre du tout entièrement:
Et pour ce, de vostre partie
Acquittez-vous pareillement.

Combien que Dangier et Destresse
Ont fait longuement leurs séjours
Avec mon cueur, et par rudesse

Luy ont monstré d'estranges tours;
Helas! en amoureuses cours
C'est pitié qu'ilz ont seigneurie:
Si mettray paine que briefment
Loyauté sur eulx ait maistrie;
Acquittez-vous pareillement.

Quoyque la nué de Tristesse
Par ung long temps ait fait son cours,
Après, le beau temps de liesse
Vendra qui donnera secours
A noz deux cueurs: car mon recours
J'ay en espoir en qui me fie
Et en vous, belle, seulement,
Car jamais je ne vous oublie:
Acquittez-vous pareillement.

Soiez seure, ma doulce amie,
Que je vous aime loyaument:
Or vous requier et vous supplie
Acquittez-vous pareillement.

BALLADE XVI.

Belle que je tiens pour amye
Pensez, quelque part que je soie,
Que jamais je ne vous oublie.
Et pour ce, prier vous vouldroye,
Jusques à tant que vous revoye,
Qu'il vous souviengne de celluy
Qui a trouvé peu de mercy
En vous, se dire je l'osoye.

Combien que je ne die mie
Que n'aye receu bien et joye

En votre doulce compagnie,
Plus que desservir ne sçauroye :
Non pourtant, voulentiers j'auroye
Le guerdon de loyal amy
Qu'oncques ne trouvay jusqu'à cy
En vous se dire je l'osoye.

Je vous ay longuement servie ;
Si m'est advis qu'avoir devroye
Le don que de sa courtoisie
Amour à ses servans envoye :
Or, faictes qu'estre content doye
Et m'accordez ce que je dy :
Car trop avez refus nourry
En vous, se dire je l'osoye.

BALLADE XVII.

Madame vous povez sçavoir
Les biens qu'ay euz à vous servir ;
Car, par ma foy, pour dire voir,
Oncques je n'y peuz acquérir
Tant seulement un doulx plaisir,
Que sitost que je le tenoye
Dangier le me venoit tolir,
Ce peu de plaisir que j'avoye.

Je n'en sçavoye nul avoir
Qui peust contenter mon desir,
Se non quant vous povoye veoir,
Ma joye, mon seul souvenir !
Or m'en a fait Dangier banir
Tant, qu'il fault que loing de vous soye ;
Par quoy a fait de moy partir
Ce peu de plaisir que j'avoye.

Non pas peu, car de bon vouloir
Content m'en devoye tenir :
En espérant de recevoir
Un trop plus grant bien avenir.
Je n'y cuidoye point faillir
A la paine que g'y mettoye,
Cela me faisoit enrichir
Ce peu de plaisir que j'avoye.

Belle, je vous vueil requérir,
Pensez, quant serez de loisir,
Qu'en grant mal, qui trop me guerroye,
Est tourné, sans vous en mentir,
Ce peu de plaisir que j'avoye.

BALLADE XVIII.

En ce joyeux temps de jourd'uy
Que le mois de may se commence,
Et que l'en doit laissier ennuy,
Pour prandre Joyeuse-plaisance,
Je me treuve sans recouvrance.
Loingtain de joye conquester,
De Tristesse si bien renté,
Que j'ay, je m'en puis bien vanter,
Le rebours de ma voulenté.

Las! Amours, je ne voy nulluy
Qui n'ait aucune suffisance,
Fors qui moy seul, qui suis celluy
Qui est le plus dolent de France.
J'ay failli à mon espérance :
Car quant à vous me voulz donner
Pour estre vostre serementé,

Jamays je ne cuidoye treuver
Le rebours de ma voulenté

Au fort, puis qu'en ce point je suy,
Je porteray ma grant penance
Ayant vers loyauté reffuy,
Où j'ay mis toute ma fiance :
Ne Dangier, qui ainsi m'avance,
Quelque mal que doye porter,
Combien que trop ma tourmenté,
Ne pourra ja en moy bouter
Le rebours de ma voulenté.

D'aucun reconfort accointer
Plusieurs fois m'en suis dementé ;
Mais j'ay tousjours, au par aler,
Le rebours de ma voulenté.

BALLADE XIX.

Douleur, Courroux, Desplaisir et Tristesse,
Quelque tourment que j'aye main et soir,
Ne pour doubte de mourir de destresse,
Ja ne sera en tout vostre povoir
De me changier le très loyal vouloir
Qu'ay eu tousjours de la belle servir,
Par qui je puis et pense recevoir
Le plus grant bien qui me puist avenir.

Quant j'ay par vous au cueur mal qui me blesse,
Je l'endure par le conseil d'Espoir,
Qui m'a promis qu'à ma seule maistresse
Lui fera brief mon angoisse sçavoir,
En luy mandant qu'en faisant mon devoir
J'ay tous les maulx que nul pourroit souffrir ;

Lors trouveray, je ne sçay s'il dit voir,
Le plus grant bien qui me puist avenir.

Ne m'espargniez donc en rien de rudesse,
Je vous feray bien brief appercevoir
Qu'auray secours d'un confort de liesse,
Longtemps ne puis en ce point remanoir;
Pour ce, je metz du tout à nonchaloir
Les très grans maulx que me faictes sentir;
Bien aurez dueil, se me voiez avoir
Le plus grant bien qui me puist avenir.

Je suis celluy au cueur vestu de noir
Qui dy ainsi, qui que le vueille ouyr,
J'auray briefment, Loyauté m'en fait hoir,
Le plus grant bien qui me puist avenir.

BALLADE XX.

Jeune, gente, plaisant et débonnaire,
Par ung prier qui vault commandement,
Chargié m'avez d'une balade faire.
Si l'ay faicte de cueur joyeusement:
Or la vueilliez recevoir doulcement,
Vous y verres, s'il vous plaist à la lyre,
Le mal que j'ay, combien que vrayement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

Vostre doulceur m'a sceu si bien attraire,
Que tout vostre je suis entièrement,
Très desirant de vous servir et plaire.
Mais je souffre maint doloreux tourment,
Quant à mon gré je ne vous voy souvent
Et me desplait quant me fault vous escrire :

Car se faire se povoit autrement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

C'est par Dangier, mon cruel adversaire,
Qui m'a tenu en ses mains longuement,
En tous mes faiz je le trouve contraire;
Et plus se rit quant plus me voit dolent.
Se vouloye raconter plainement
En cest escript mon ennuieux martire,
Trop long seroit : pour ce certainement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

BALLADE XXI.

Quant je party derrainnement
De ma souveraine sans per,
Que Dieu gard et lui doint briefment
Joye de son loyal penser!
Mon cueur lui laissay emporter;
Oncques puis ne le peuz ravoir :
Si m'esmerveille main et soir,
Comment j'ay vesqu tant de jours
Depuis sans cueur; mais pour tout voir,
Ce n'est que miracle d'Amours.

Qui est cellui qui longuement
Peut vivre sans cueur, ou durer
Comme j'ay fait en grief tourment?
Certes nul, je m'en puis vanter;
Mais Amours ont voulu monstrer
En ce leur gracieux povoir,
Pour donner aux amans vouloir
D'eulx fier en leurs doulx secours :
Car bien pevent appercevoir,
Ce n'est que miracle d'amours.

Quant Pitié vit que franchement
Voulu mon cueur abandonner,
Envers madame tellement
Traicta, que lui fist me laisser
Son cueur, me chargeant le garder :
Dont j'ay fait mon loyal devoir,
Maugré Dangier, qui recevoir
M'a fait chascuns jours de telz tours,
Que sans mort en ce point manoir
Ce n'est que miracle d'amours.

BALLADE XXII.

Loué soit celluy qui trouva
Premier la manière d'escrire!
En ce grant confort ordonna
Pour amans si sont en martire :
Car quant ne pevent aler dire
A leurs dames leur grief tourment,
Ce leur est moult d'aligement
Quant par escrit pevent mander
Les maulx qu'ilz portent humblement
Pour bien et loyaument amer.

Quant un amoureux escrira
Son dueil, qui trop le tient de rire,
Au plus tost qu'envoyé l'aura
A celle qui est son seul mire,
S'il lui plaist à la lettre lire
Elle peut voir clérement
Son doloreux gouvernement ;
Et lors Pitié lui scet monstrer
Qu'il dessert bon guerdonnement
Pour bien et loyaument amer.

Par mon cueur, je congnois pieça
Ce mestier ; car quant il souspire,
Jamais rapaisé ne sera
Tant qu'il ait envoyé de tire
Vers la belle que tant desire :
Et puis, s'il peut aucunement
Oï nouvelles seulement
De sa doulce beauté sans per,
Il oublie l'ennuy qu'il sent
Pour bien et loyaument amer.

Madame, Dieu doint que briefment
Vous puisse de bouche compter
Ce que j'ay souffert longuement
Pour bien et loyaument amer.

BALLADE XXIII.

Belle, combien que de mon fait
Je croy qu'avez peu souvenance,
Toutesfois, se sçavoir vous plait
Mon estat et mon ordonnance,
Sachiez que, loingtain de Plaisance
Je suis de tous maulx bien garny,
Autant que nul qui soit en France ;
Dieu scet en quel mauvais party !

Helas ! or n'ay-je riens forfait,
Dont porter je doye penance :
Car tousjours je me suis rettrait
Vers Loyauté et Espérance
Pour acquérir leur bienvueillance ;
Mais au besoing ilz m'ont failly
Et m'ont laissié sans recouvrance,
Dieu scet en quel mauvais party !

Dangier ma joué de ce trait;
Mais se je puis avoir puissance
Je feray maugré qu'il en ait
Encontre luy une aliance,
Et si luy rendray la grevance,
Le mal, le dueil et le soussy
Où il m'a mis jusqu'à oultrance,
Dieu scet en quel mauvais party !

Aydiez-moy à l'outrecuidance
Vengier, com' en vous ay fiance,
Ma maistresse, je vous supply,
De ce Faulx-dangier qui m'avance,
Dieu scet en quel mauvais party !

BALLADE XXIV.

Loyal-espoir trop je vous voy dormir;
Resveilliez-vous et Joyeuse-pensée,
Et envoyez un plaisant souvenir
Devers mon cueur, de la plus belle née
Dont aujourd'uy coure la renommée :
Vous ferez bien d'un peu le resjoïr,
Tristesse s'est avecques luy logée :
Ne luy vueilliez à son besoing faillir.

Car Dangier la desrobé de plaisir,
Et, qui pis est, a de luy eslongnée
Celle qui plus le povoit enrichir;
C'est sa dame très loyaument amée.
Oncques cueur n'eut si dure destinée.
Pour Dieu ! Espoir, venez le secourir;
Il a en vous sa fiance fermée,
Ne luy vueilliez à son besoing faillir.

Par pouerté lui fault son pain quérir
A l'uis d'Amours, par chascune journée;
Or lui vueilliez l'aumosne départir
De Liesse, que tant a desirée.
Avanciez-vous sans faire demourée,
Pensez de lui, vous savez son désir;
Par vous lui soit quelque grace donnée :
Ne lui vueilliez à son besoing faillir.

Seulle sans per, de toutes gens louée
Et de tous biens entièrement douée,
Mon cueur ces maulx seuffre pour vous servir.
Sa loyauté vous soit recommandée,
Ne lui vueilliez à son besoing faillir.

BALLADE XXV.

Mon cueur, au derrain, entrera
Où paradis des amoureux;
Autrement, tort fait lui sera :
Car il a de maulx doloreux
Plus d'un cent, non pas un ou deux,
Pour servir sa belle maistresse;
Et le tient Dangier le crueux
Où purgatoire de Tristesse.

Ainsi l'a tenu longtemps a
Ce faulx, traistre, vilain, hydeux.
Espoir dit que hors le mettra,
Et que n'en soie jà doubteux;
Mais trop y met, dont je me deulx;
Dieu doint qu'il tiengne sa promesse!
Vers lui tant est angoisseux
Où purgatoire de Tristesse.

Amour grant aumosne fera,
En ce fait-cy d'estre piteux ;
Et bon exemple monstrera
A toutes celles et à ceulx
Qui le servent, quant desireux
Le verront, par sa grant humblesse,
D'aidier ce poure soufreteux
Où purgatoire de Tristesse.

Amour, faictes-moy si eureux
Que mettez mon cueur en liesse;
Laissiez Dangier et Dueil tous seulx
Où purgatoire de Tristesse.

BALLADE XXVI.

Mon cueur a envoyé quérir
Tous ses bien-vueillans et amis ;
Il veult son grant conseil tenir
Avec eulx, pour avoir advis
Comment pourra ses ennemis,
Soussy, Dueil et leur aliance,
Surmonter et tout desconfire ,
Qui desirent de le destruire
En la prison de Desplaisance.

En desert ont mis son plaisir,
Et joye tenue en pastis ;
Mais Confort lui a , sans faillir,
De nouvel loyaument promis
Qu'ilz seront desfaiz et bannis;
De ce se fait fort Espérance,
Et plus avant que n'ose dire;
C'est ce qui estaint son martire
En la prison de Desplaisance.

Briefment voye le temps venir,
J'en prie à Dieu de paradis,
Que chascun puist vers son desir
Aler, sans avoir saufzconduis.
Adonc Amour et ses noürris
Auront de Dangier moins doubtance ;
Et lors sentiray mon cueur rire,
Qui aprésent souvent souspire
En la prison de Desplaisance.

Pour ce que véoir ne vous puis ,
Mon cueur se complaint jours et nuis,
Belle, nompareille de France,
Et m'a chargié de vous escrire
Qu'il n'a pas tout ce qu'il desire
En la prison de Desplaisance

BALLADE XXVII.

Desploiez vostre bannière
Loyauté, je vous en prie,
Et assailliez la frontière
Où Dueil et Mérencolie,
A tort et par félonnie,
Tiennent Joye prisonnière ;
De moy la font estrangière :
Je pri Dieu qu'il les maudie.

Quant je deusse bonne chière
Démener en compaignie,
Je n'en fais que la manière :
Car quoique ma bouche rie,
Ou parle parolle lye,
Dangier et Destresse fière

Boutent mon plaisir arrière :
Je prie Dieu qu'il les maudie.

Helas ! tant avoye chière,
Ja pieça, joyeuse vie ;
Se rayson fust droitturière
J'en eusse quelque partie :
Or est de mon cueur bannie
Par Fortune losengière,
Et Durté, sa conseillière :
Je prie Dieu qu'il les maudie.

Se j'avoye la maistrie
Sur ceste faulse mesgnie
Je les meisse tous en bière.
Si est telle ma prière :
Je prie Dieu qu'il les maudie.

BALLADE XXVIII.

Ardant desir de voir ma maistresse
A assailly de nouvel le logis
De mon las cueur, qui languist en tristesse ;
Et puis dedens partout a le feu mis :
En grant doubte certainement je suis
Qu'il ne soit pas légièrement estaint,
Sans grant grace. Si vous pry, dieu d'Amours ;
Sauvez mon cueur ainsy qu'avez fait maint.
Je l'oy crier piteusement : secours !

J'ay essayé par lermes à largesse
De l'estaindre ; mais il n'en vault que pis
C'est feu grégois (9), ce croy-je, qui ne cesse
D'ardre, s'il n'est estaint par Bon-avis.
Au feu ! au feu ! courez tous mes mis,

S'aucun de vous, comme lasche remaint
Sans y aler, je le hé pour tousjours.
Avancez-vous, nul de vous ne soit faint :
Je l'oy crier piteusement: secours!

S'il est ainsi mort par vostre péresse,
Je vous requier, au moins tant que je puis,
Chascun de vous donnez luy une messe;
Et j'ay espoir que brief où Paradis
Des amoureux sera moult hault assis,
Comme martir et très hounoré saint,
Qui a tenu de Loyauté le cours.
Grant tourment a, puisque si fort se plaint :
Je l'oy crier piteusemint: secours!

BALLADE XXIX.

En la nef de bonne nouvelle
Espoir a chargié Reconfort
Pour l'amener, de par la belle,
Vers mon cueur qui l'ayme si fort.
A joye puist venir au port
De Desir, et pour tost passer
La mer de Fortune, trouver
Un plaisant vent venant de France,
Où est a present ma maistresse,
Qui est ma doulce souvenance
Et le trésor de ma lyesse.

Certes moult suis tenu à elle:
Car j'ay sceu, par loyal raport,
Que contre Dangier le rebelle,
Qui maintesfois me nuist à tort,
Elle veult faire son effort
De tout son povoir de m'aidier,

Et pour ce luy plaist m'envoyer
Ceste nef, plaine de plaisance,
Pour estoffer la forteresse
Où mon cueur garde l'espérance,
Et le trésor de ma lyesse.

Pour ce, ma voulenté est telle
Et sera jusques à la mort,
De tousiours tenir la querelle
De Loyauté, où mon ressort
J'ay mis: mon cueur en est d'accord.
Si vueil en ce point demourer
Et souvent Amour mercier
Qui me fist avoir l'acointance
D'une si loyalle princesse,
En qui puis mettre ma fiance
Et le trésor de ma lyesse.

Dieu vueille celle nef garder
Des robeurs, escumeurs de mer,
Qui ont à Dangier aliance:
Car s'ils povoient, par rudesse
M'osteroient ma desirance
Et le trésor de ma lyesse.

BALLADE XXX.

Je ne crains Dangier ne les siens,
Car j'ay garni la forteresse
Où mon cueur a rettrait ses biens,
De Reconfort et de Lyesse:
Et ay fait Loyauté maistresse
Qui la place bien gardera.
Dangier desfy et sa rudesse :
Car le dieu d'Amours m'aidera.

Raison est et sera des miens,
Car ainsi m'en a fait promesse;
Et Espoir mon chier ami tiens,
Qui a maintesfois, par proesse,
Bouté hors d'avec moy Destresse;
Dont Dangier dueil et despit a;
Mais ne me chault de sa tristesse,
Car le dieu d'Amours m'aidera.

Pource, requérir je vous viens,
Mon cueur, que prenez hardiesse;
Courez lui sus, sans craindre riens,
A Dangier qui souvent vous blesse;
Si tost que vous prendrez l'adresse
De l'assaillir, il se rendra.
Je vous seccourray sans peresse:
Car le dieu d'Amours m'aidera.

Se vous m'aidiez, gente princesse,
Je croy que brief le temps venrra
Que j'auray des biens à largesse,
Car le dieu d'Amours m'aidera.

BALLADE XXXI.

Belle, bien avez souvenance,
Comme certainement je croy,
De la très plaisant aliance
Qu'Amour fist entre vous et moy.
Son secrétaire Bonne-foy
Escrist la lettre du traicté,
Et puis la scella Loyauté,
Qui la chose tesmoingnera,
Quant temps et besoing en sera.

Joyeux-desir fut en présence.
Qui alors ne se tint pas coy;
Mais mist le fait en ordonnance
De par Amour le puissant roy,
Et selon l'amoureuse loy.
De noz deux vouloirs, pour seurté,
Fist une seule voulenté :
Bien m'en souvient et souviendra
Quant temps et besoing en sera.

Mon cueur n'a en nulluy fiance
De garder la lettre qu'en soy;
Et certes ce m'est grant plaisance
Quant si très loyal je le voy
Et lui conseille, comme doy,
De tousjours hair Faulseté :
Car quiconque l'a en chierté
Amour chastier l'en fera
Quant temps et besoing en sera.

Pensez en ce que j'ay compté,
Madame, car en vérité
Mon cueur de foy requerra
Quant temps et besoing en sera.

BALLADE XXXII.

Venez vers moy Bonne-nouuelle
Pour mon las cueur reconforter,
Contez-moy comment fait la belle,
L'avez-vous point oy parler
De moy, et amy me nommer?
A-elle point mis en oubly
Ce qu'il lui pleut de m'accorder
Quant me donna le nom d'amy?

Combien que Dangier le rebelle,
Me fait loing d'elle demourer,
Je congnois tant de bien en elle,
Que je ne pourroye penser
Que tousjours ne vueille garder
Ce que me promist sans nul sy,
Faisant noz deux mains assembler
Quant me donna le nom d'amy.

Pitié seroit se dame telle
Qui doit tout houneur desirer,
Failloit de tenir la querelle
De bien et loyaument amer.
Son sens lui scet bien remonstrer
Toutes les choses que je dy,
Et ce qu'Amour nous fist jurer
Quant me donna le nom d'amy.

Loyauté, vueilliez assurer
Madame que sien suis, ainsy
Qu'elle me voulu commander,
Quant me donna le nom d'amy.

BALLADE XXXIII.

Belle, s'il vous plaist escouter
Comment j'ay gardé en chierté
Vostre cueur, qu'il vous pleut laissier
Avec moy, par vostre bonté,
Sachiez qu'il est enveloppé
En ung cueuverchief de plaisance (10)
Et enclos, pour plus grant seurté,
Où coffre de ma souvenance.

Et pour nettement le garder

Je l'ay souventesfois lavé
En larme de Piteux-penser,
Et regrettant vostre beauté.
Après ce sans délay porté
Pour sécher au feu d'Espérance;
Et puis doulcement rebouté
Où coffre de ma souvenance.

Pour ce, vueilliez-vous acquiter
De mon cueur que vous ay donné;
Humblement vous en vueil prier,
En le gardant en loyauté
Soubz clef de Bonne-voulenté,
Comme j'ay fait, de ma puissance,
Le vostre, que tiens enfermé
Où coffre de ma souvenance.

Madame, je vous ay compté
De vostre cueur la gouvernance,
Comment il est et a esté
Où coffre de ma souvenance.

BALLADE XXXIV.

Mon cueur ouvrez l'uis de pensée
Et recevez un doulx présent,
Que la très loyaument amée
Vous envoye nouvellement;
Et vous tenez joyeusement :
Car bien devez avoir liesse,
Quant la trouvez, sans changement,
Tousjours très loyalle maistresse.

Bion devez prisier la journée
Que fustes sien premièrement;

Car sa grace vous a donnée,
Sans faintise, très loyaument :
Vous le povez véoir clérement,
Car elle vous tient sa promesse,
Soy monstrant vers vous fermement (11)
Tousjours très loyalle maistresse.

Par vous soit doncques hounorée
Et servie soingneusement
Tant comme vous aurez durée,
Sans point faire de partement :
Car vous aurez certainement
Par elle des biens à largesse ;
Puis qu'elle est si entièrement
Tousjours très loyalle maistresse.

Grans mercis des foiz plus de cent,
Madame, ma seule princesse,
Car je vous treuve vrayement
Tousjours très loyalle maistresse.

BALLADE DIALOGUÉE XXXV.

L'AMANT. — LE CUEUR.

L'AMANT.

Se je vous dy bonne nouvelle,
Mon cueur, que voulez-vous donner ?

LE CUEUR.

Elle pourroit bien estre telle
Que moult chier la vueil acheter.

L'AMANT.

Nul guerdon n'en quier demander.

LE CUEUR.

Dictes tost doncques, je vous prie :
J'ay grant desir de la sçavoir.

L'AMANT.
C'est de vostre dame et amie
Qui loyaument fait son devoir.

LE CUEUR.
Que me savez-vous dire d'elle,
Dont me puisse reconforter?
L'AMANT.
Je vous dy, sans que plus le celle,
Qu'elle vient par deça la mer.
LE CUEUR.
Dictes-vous vray, sans me mocquer!
L'AMANT.
Ouil, je le vous certiffie,
Et dit que c'est pour vous véoir.
LE CUEUR.
Amour humblement j'en mercie,
Qui loyaument fait son devoir.

L'AMANT.
Que pourroit plus faire la belle
Que de (12) tant pour vous se pener.
LE CUEUR.
Loyauté soustient ma querelle,
Qui lui fait faire sans doubter.
L'AMANT.
Pensez doncques de bien l'amer.
LE CUEUR.
Si feray-je toute ma vie,
Sans changier, de tout mon povoir.
L'AMANT.
Bien doit estre dame chérie
Qui loyaument fait son devoir.

BALLADE XXXVI.

J'ay, où trésor de ma pensée,
Ung mirouer qu'ay acheté;
Amour, en l'année passée,
Le me vendy de sa bonté;
Ou quel voy tousjours la beauté
De celle que l'en doit nommer,
Par droit, la plus belle de France.
Grant bien me fait à m'y mirer,
En attendant Bonne-espérance.

Je n'ay chose qui tant m'agrée,
Ne dont tiengne si grant chierté;
Car, en ma dure destinée,
Maintesfoiz m'a reconforté,
Ne mon cueur n'a jamais santé
Fors quant il y peut regarder.
Des yeulz de Joyeuse-plaisance
Il s'y esbat pour temps passer,
En attendant Bonne-espérance.

Advis m'est chascunne journée
Que m'y mire, qu'en vérité
Toute doleur si m'est ostée.
Pour ce, de bonne voulenté,
Par le conseil de Léauté,
Mettre le vueil et enfermer
Où coffre de ma souvenance,
Pour plus seurement le garder
En attendant Bonne-espérance.

BALLADE XXXVII.

Je ne vous puis ne sçay amer,

Madame, tant que je vouldroye,
Car escript m'avez pour m'oster
Ennuy, qui trop fort me guerroye.
Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Cellui que sur tous amer veulx,
Je vous pry que soyez joyeux
En espérant que brief vous voye.

Je sens ces motz mon cueur perser
Si doulcement, que ne sauroye
Le confort au vray vous mander
Que vostre messaige m'envoye :
Car vous dictez que querez voye
De venir vers moy. Se m'aist Dieux!
Demander ne vouldroye mieulx
En espérant que brief vous voye.

Et quant il vous plaist souhaidier
D'estre emprès moy, où que je soye,
Par Dieu! nompareille, sans per,
C'est trop fait, se dire l'osoye.
Se suy-je qui plus le devroye
Souhaidier de cueur très soingneux :
C'est ce dont tant suis désireux,
En espérant que brief vous voye.

COMPLAINTE II.

Amour, ne vous vueille desplaire,
Se trop souvent à vous me plains ;
Je ne puis mon cueur faire taire (13)
Pour la doleur dont il est plains.
Helas ! vueilliez penser aumoins
Au service qu'il vous a fais,

Je vous empry à jointes mains,
Car il en est temps ou jamais.

Monstrez qu'en avez souvenance
En lui donnant aucun secours;
Faisant semblant qu'avec plaisance
Plus à son bien qu'à ses dolours.
On me dictes, pour Dieu! Amours,
Se le lairez en cest estat?
Car d'ainsi demourer tousjours
Cuidez-vous que ce soit esbat?

Nennil: car Dangier qui desire
De le mettre du tout à mort,
L'a mis, pour plustost le destruire,
En la prison de Desconfort.
Ne jamais en sera d'accort
Qu'il en parte par son vouloir:
Combien que trop et à grant tort
Longtemps lui a fait mal avoir.

Et pour la très mauvaise vie
Que lui fait souffrir ce villain,
Il est encheu en maladie:
Car de tout ce qui lui est sain
A le rebours, j'en suy certain,
En ceste dolente prison;
Ne sçay s'il passera demain,
Qu'il ne meure sans guérison.

Car il n'a que poires d'angoisse
Au matin pour se desjeuner;
Qui tant le refroidist et froisse,
Qu'il ne puet santé recouvrer.
D'eaue ne lui fault point donner,
Il en a de larmes assez:

Tant a de mal, à vray parler,
Que cent en seroient lassés.

Et n'a que le lit de Pensée
Pour soy reposer et gesir:
Mais Plaisance s'en est alée,
Qui plus ne le povoit souffrir.
A peine l'a peu retenir,
S'Espoir ne fust, jusques à cy:
N'a-il donc raison, sans mentir,
S'il fait requeste de mercy?

Il porte le noir de Tristesse
Pour Reconfort qu'il a perdu;
N'oncques hors des fers de Destresse
N'est party pour mal qu'il ait eû.
Toutesfois, vous avez bien sceu
Qu'à vous s'estoit du tout donné,
Quelque doleur qu'il ait receu:
Et vous l'avez abandonné!

Par m'ame! cest donner couraige
A chascun de voz serviteurs
De vous laissier s'il estoit saige
Et querir son party ailleurs:
Car tant qu'aurez telz gouverneurs,
Comme Dangier le desloyal,
Vous n'aurez que plains et clameurs,
Car il ne fist oncques que mal.

A mon cueur le conseilleroye
Qu'il vous laissast; mais, par ma foy:
Ja consentir ne lui feroye,
Car tant de son vueil j'aperçoy
Quelque doleur qu'il ait en soy,
Qu'il est vostre par devant tous

Et, par mon serement, je le croy
Qu'autre maistre n'aura que vous.

Or, regardez : n'est-ce merveille
Qu'il vous ayme si loyaument?
Quant toute doleur nompareille
A receu sans alégement.
Et si le porte lyement,
Pensant une fois myeulx sera,
A vous s'en attent seulement,
Ne ja autrement ne fera.

Si m'a chargié que vous requière,
Comme pieça vous a requis,
Que vueilliez oir sa prière,
C'est qu'il soit hors de prison mis,
Et Dangier et les siens bannis,
Que jamais ne vouldront son bien :
Ou au moins qu'aye saufz-conduis
Qu'ilz ne lui mesfacent de rien,

Afin qu'il puist oïr nouvelle
De celle dont il est servant,
Et souvent veoir la beauté belle ;
Car d'autre rien n'est desirant
Que la servir tout son vivant,
Comme la plus belle qui soit ;
A qui Dieu doint des biens autant
Que son loyal cueur en vouldroit.

BALLADE XXXVIII.

L'autr'ier alay mon cueur véoir
Pour sçavoir comment se portoit ;
Si trouvay avec luy Espoir,

Qui doulcement le confortoit
Et ces parolles luy disoit :
« Cueur, tenez-vous joyeusement,
Je vous fais loyalle promesse
Que je vous garde seurement
Trésor d'amoureuse richesse.

Car je vous fais pour vray sçavoir,
Que la plus très belle qui soit
Vous ayme de loyal vouloir
Et voulentiers pour vous feroit
Tout ce qu'elle faire pourroit.
Et vous mande que vrayement,
Maugré Dangier et sa rudesse,
Départir vous veult largement
Trésor d'amoureuse richesse. »

Alors mon cueur, pour dire voir,
De joye souvent souspiroit ;
Et combien qu'il portast le noir,
Toutesfoiz, pour lors oublioit
Toute la douleur qu'il avoit,
Pensant de recouvrer briefment
Plaisance, Confort et Liesse,
Et d'avoir en gouvernement
Trésor d'amoureuse richesse.

A Bon-espoir mon cueur s'atent
Et à vous, ma belle maistresse,
Que luy espargniez loyaument
Trésor d'amoureuse richesse.

BALLADE XXXIX.

Ha! a! Doulx-penser, jamais je ne pourroye

Vous desservir les biens que me donnez :
Car quant Ennuy mon poure cueur guerroye
Par Fortune, comme bien le sçavez,
Toutes les fois qu'amener me voulez
Un souvenir de ma belle maistresse,
Tantost Doleur, Desplaisir et Tristesse,
S'en vont fuiant : ilz n'osent demourer,
Ne se trouver en vostre compaignie ;
Mais se meurent de courrous et d'ennuye,
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

L'aise que j'ay dire je ne sçauroye
Quant souvenir et vous me racontez
Les très doulx fais, plaisans et plains de joye
De madame, qui sont congneuz assez
En plusieurs lieux, et si bien renommez,
Que d'en parler chascun en a lyesse.
Pour ce, tous deulx pour me tollir destresse
D'elle vueilliez nouvelles m'aporter
Le plus souvent que pourrez, je vous prie ;
Vous me sauvez et maintenez la vie
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

Car lors Amour par vous deux si m'envoye
Un doulx espoir que vous me présentez,
Qui me donne conseil que joyeux soye,
Et puis après tous trois me promettez
Qu'à mon besoing jamais ne me fauldrez !
Ainsy m'attens tout en vostre promesse ;
Car par vous puis avoir à grant largesse
Des biens d'amours plus que ne sçay nombrer,
Maugré Dangier, Dueil et Mérencolie,
Que je ne crains en riens ; mais les deffie,
Quant il vous plaist d'ainsy me conforter.

Jeune, gente, nompareille princesse,

Puisque ne puis véoir vostre jeunesse,
De m'escrire ne vous vueilliez lasser :
Car vous faictes, je le vous certiffie,
Grant aumosne dont je vous remercie,
Quant il vous plaist d'ainsi me conforter.

BALLADE XL.

Se je povoye mes souhais
Et mes souspirs faire voler,
Si tost que mon cueur les a fais
Passer leur feroye la mer
Et vers celle tout droit aler,
Que j'ayme du cueur si très fort
Comme ma lyesse mondaine,
Que je tendray jusqu'à la mort
Pour ma maistresse souveraine.

Helas ! la verray-je jamais,
Qu'en dictes-vous très Doulx-penser ?
Espoir m'a promis ouil ; mais
Trop loing temps me fait endurer.
Et quant je luy viens demander
Secours à mon besoing, il dort :
Ainsi suis chascune sepmaine
En maint ennuy, sans reconfort,
Pour ma maistresse souveraine.

Je ne puis demourer en pais,
Fortune ne m'y veult laissier.
Au fort, à présent je me tais
Et vueil laissier le temps passer,
Pensant d'avoir, au par aler,
Par Beauté, où mon ressort
J'ay mis, de Plaisance l'estraine,

En guerdon des maulx qu'ai à tort
Pour ma maistresse souveraine.

BALLADE XLI.

Fortune, vueilliez-moi laissier
En paix une fois, je vous prie ;
Trop longuement, à vray compter,
Avez eu sur moy seigneurie.
Tousjours faictes la renchérie
Vers moy, et ne voulez oïr.
Les maulx que m'avez fait souffrir
Il a ja plusieurs ans passez :
Doy-je tousjours ainsy languir
Hélas! et n'est-ce pas assez?

Plus ne puis en ce point durer,
A! a! mercy! mercy! je crie :
Souspirs m'empeschent le parler
Veoir le povez, sans mocquerie.
Il ne fault ja que je le die :
Pour ce vous vueil-je requérir
Qu'il vous plaise de me tollir
Les maulx que m'avez amassez,
Qui m'ont mis jusques au morir
Hélas! et n'est-ce pas assez?

Tous maulx suy content (14) de porter,
Fors un seul, qui trop fort m'ennuye.
C'est qu'il me fault loing demourer
De celle que tiens pour amye;
Car pieça en sa compaignie
Laissay mon cueur et mon desir,
Vers moy ne veulent revenir,
D'elle ne sont jamais lassez :

Ainsi suy seul sans nul plaisir :
Hélas ! et n'est-ce pas assez ?

De balader j'ay beau loisir,
Autres deduis me sont cassez,
Prisonnier suis, d'amour martir :
Hélas ! et n'est-ce pas assez ?

BALLADE XLII.

Espoir m'a apporté novelle,
Qui trop me doit reconforter.
Il dit que Fortune, la felle,
A vouloir de soy raviser
Et toutes faultes amender
Qu'a faictes contre mon plaisir.
En faisant sa roe tourner,
Dieu doint qu'ainsi puist avenir !

Quoique m'ait fait guerre mortelle
Je suy content de l'esprouver !
Et le débat qu'ay et querelle
Vers elle je vueil délaissier
Et tout courrous luy pardonner ;
Car d'elle me pui bien servir
Se loyaument veult s'acquiter :
Dieu doint qu'ainsi puist avenir !

Se la povoye trouver telle,
Qu'elle me voulsist tant aidier
Qu'en mes bras je peusse la belle
Une fois à mon gré trouver,
Plus ne vouldroye demander,
Car lors j'auroye mon desir

Et tout quanque doy souhaidier.
Dieu doint qu'ainsi puist avenir!

Amour, s'il vous plaist commander
A Fortune de me chiérir,
Je pense joye recouvrer.
Dieu doint qu'ainsi puist avenir!

BALLADE XLIII.

Je ne sçay en quel point maintenir,
Ce premier jour de may plain de liesse :
Car, d'une part, puis dire sans faillir
Que, dieu-mercy, j'ay loyalle maistresse
Qui de tous biens à trop plus qu'à largesse :
Et si pense que la sienne mercy
Elle me tient son servant et amy,
Ne doy-je bien doncques joye mener;
Et me tenir en joyeuse plaisance?
Certes ouil, et Amour mercier
Très humblement de toute ma puissance.

Mais, d'autre part, il me convient souffrir
Tant de douleur et de dure destresse
Par Fortune, qui me vient assaillir
De tous costez, qui de maulx est princesse,
Passer m'a fait le plus de ma jeunesse,
Dieu scet comment, en doloreux party,
Et si me fait demourer en soussy
Loings de celle par qui puis recouvrer
Le vray trésor de ma droitte espérance,
Et que je vueil obéir et amer
Très humblement de toute ma puissance.

Et pour ce May, je vous viens requérir,

Pardonnez-moy, de vostre gentilesse,
Se je ne puis aprésent vous servir
Comme je doy; car, je vous fais promesse,
J'ay bon vouloir envers vous; mais Tristesse
M'a si longtemps en son dangier nourry,
Que j'ay du tout joye mis en oubly.
Si me vault mieulx seul de gens eslongnier;
Qui dolent est ne sert que d'encombrance:
Pour ce, reclus me tendray en penser
Très humblement de toute ma puissance.

Doulx-souvenir, chièrement je vous pry,
Escrivez tost ceste balade-cy:
De par mon cueur la feray présenter
A madame, ma seule desirance,
A qui pieçà je l'ay voulu donner,
Très humblement de toute ma puissance.

BALLADE XLIV.

Mon cueur est devenu hermite
En l'ermitage de Pensée:
Car Fortune l'a très despité,
Qui l'a hay mainte journée,
S'est nouvellement aliée
Contre lui, avecques Tristesse
Et l'ont banny hors de Lyesse.
Place n'a où puist demourer,
Fors où bois de Mérencolye.
Il est content de s'y logier:
Si lui dis-je que c'est folie.

Mainte parolle lui ay dicte;
Mais il ne l'a point escoutée.
Mon parler riens ne lui proufite,

Sa voulenté y est fermée.
De légier ne seroit changiée :
Il se gouverne par Destresse,
Qui contre son prouffit ne cesse
Nuit et jour de le conseiller.
De si près luy tient compaignie
Qu'il ne puet Ennuy delaissier :
Si luy dis-je que c'est folie.

Pour ce, sachiez, je m'en acquitte,
Belle très loyaument amée,
Se lettre ne luy est escripte
Par vous, ou nouvèlle mandée
Dont sa doleur soit allégée,
Il a fait son veu et promesse
De renoncer à la richesse
De Plaisir et de Doulx-penser ;
Et après ce, toute sa vie
L'abit de Desconfort porter :
Si luy dis-je que c'est folie.

Se par vous n'est, belle sans per,
Pour quelque chose que lui die
Mon cueur ne se veult conforter :
Si lui dis-je que c'est folie.

BALLADE XLV.

Dangier, je vous giette mon gant,
Vous appellant de traïson
Devant le dieu d'Amours puissant,
Qui me fera de vous raison :
Car vous m'avez mainte saison
Fait douleur à tort endurer,
Et me faictes loings demourer

De la nompareille de France.
Mais vous l'avez tousjours d'usance
De grever loyaulx amoureux :
Et pour ce que je suis un d'eulx,
Pour eulx et moy prens la querelle.
Par dieu ! vilain, vous y mourrez
Par mes mains, point ne le vous celle,
S'à Léauté ne vous rendez.

Comment avez-vous d'orgueil tant
Que vous osez, sans achoison,
Tourmenter aucun vray amant,
Qui de cueur et d'entencion
Sert Amours sans condicion.
Certes moult estes à blasmer :
Pensez doncques de l'amender
En laissant vostre malvueillance ;
Et par très humble repentance
Alez crier mercy à ceulx
Que vous avez fais douloureux,
Et qui vous ont trouvé rebelle ;
Autrement pour seur (15) vous tenez
Que de gage je vous appelle
S'à Léauté ne vous rendez.

Vous estes tous temps mal pensant
Et plain de faulse souspeçon ;
Ce vous vient de mauvais talant,
Nourry en couraige félon.
Quel mal ou ennuy vous fait-on ?
Se par amours on veult amer,
Pour plus ayse le temps passer
En lye et joyeuse plaisance ?
C'est gracieuse desirance.
Pour ce, faulx, vilain, orgueilleux,
Changiez voz vouloirs oultragieux,

Ou je vous feray guerre telle
Que sans faillir vous trouverez
Qu'elle vauldra pis que mortelle,
S'à Léauté ne vous rendez.

BALLADE XLVI.

Se Dieu plaist, briefment la nuée
De ma tristesse passera,
Belle très loyaument amée !
Et le beau temps se monstrera.
Mais sçavez-vous quant ce sera ?
Quant le doulx souleil gracieux
De vostre beauté entrera
Par les fenestres de mes yeulx.

Lors la chambre de ma pensée
De grant plaisance reluira
Et sera de joye parée.
Adonc mon cueur s'esveillera,
Qui en dueil dormy long temps a,
Plus ne dormira, se m'aist dieux !
Car ceste clarté le ferra
Par les fenestres de mes yeulx.

Hélas ! quant vendra la journée
Qu'ainsi avenir me pourra
Ma maistresse très désirée ?
Pensez-vous que brief avendra ?
Car mon cueur tousjours languira
En ennuy sans point avoir mieulx,
Jusqu'à tant que ceci verra
Par les fenestres de mes yeulx.

De reconfort mon cueur aura

Autant que nul desoubz les cieulx,
Belle, quant vous regardera
Par les fenestres de mes yeulx.

BALLADE XLVII.

Au court jeu des tables (16) jouer
Amour me fait moult longuement;
Car tousjours me charge garder
Le point d'atente seulement,
En me disant que vrayement
Se ce point lye sçay tenir,
Qu'au derrain, je doy sans mentir
Gaangnier le jeu entièrement.

Je suis pris et ne puis entrer
Où point que desire souvent.
Dieu me doint une fois gietter
Chance qui soit aucunement
A mon propos : car autrement,
Mon cueur sera pis que martir,
Se ne puis, ainsy qu'ay desir,
Gaangnier le jeu entièrement.

Fortune fait souvent tourner
Les dez contre moy mallement;
Mais Espoir, mon bon conseillier,
M'a dit et promis seurement
Que Loyauté prouchainnement
Fera bon eur vers moy venir,
Qui me fera à mon plaisir
Gaangnier le jeu entièrement.

Je vous supply très humblement,
Amour, aprenez-moy comment

J'asserray les dez, sans faillir;
Par quoy puisse, sans plus languir,
Gaangnier le jeu entièrement.

BALLADE XLVIII.

Vous, soiez la très bien venue
Vers mon cueur, Joyeuse-nouvelle!
Avez-vous point madame veue?
Contez-moy quelque chose d'elle.
Dictez-moy, n'est-elle pas telle
Qu'estoit quant derrenièrement
Pour m'oster de mérencolie,
M'escrivy amoureusement:
C'estes vous de qui suis amye.

Son vouloir jamais ne se mue:
Ce croy-je? mais tient la querelle
De Léauté, qu'a retenue
Sa plus prochaine damoisseille.
Bien le monstre, sans que le celle:
Qu'elle se maintient loyaument
Quant luy plaist, dont je la mercye,
Me mander si très doulcement:
C'estes vous de qui suis amye?

Pour le plus eureux soubz la nue
Me tiens, quant m'amye s'appelle:
Car en tous lieux où est congneue
Chascun la nomme la plus belle.
Dieu doint que maugré le rebelle
Dangier, je la voye briefment
Et que de sa bouche me die:
« Amy pensez que seulement
C'estes vous de qui suis amye.

J'ay en mon cueur joyeusement
Escript, afin que ne l'oublie,
Le refrain qu'ayme chièrement :
C'estes vous de qui suis amye.

BALLADE XLIX.

Trop long temps vous voy sommeillier,
Mon cueur, en dueil et desplaisir ;
Vueilliez vous ce jour esveillier,
Alons au boys le may cueillir,
Pour la coustume maintenir,
Nour oïrons des oyseaulx le glay,
Dont ilz font les boys retentir
Ce premier jour du mois de may.

Le dieu d'Amours est coustumier (17),
A ce jour de feste tenir
Pour amoureux cueurs festier,
Qui desirent de le servir.
Pour ce, fait les arbres couvrir
De fleurs et les champs de vert-gay
Pour la feste plus embellir,
Ce premier jour du mois de may.

Bien sçay mon cueur que Faulx-dangier
Vous fait mainte peine souffrir :
Car il vous fait trop eslongnier
Celle qui est vostre désir.
Pour tant vous fault esbat quérir,
Mieulx conseillier je ne vous sçay,
Pour vostre douleur amendrir,
Ce premier jour du mois de may.

Madame, mon seul souvenir,

En cent jours n'auroye loisir
De vous raconter tout au vray
Le mal qui tient mon cueur martir,
Ce premier jour du mois de may.

BALLADE L.

J'ay mis en escript mes souhais
Où plus parfont de mon penser,
Et combien, quant je les ay fais,
Que peu me pevent prouffiter,
Je ne les (18) vouldroye donner
Pour nul or qu'on me seust ouffrir,
En espérant qu'au par aler
De mille l'un puist avenir.

Par la foy de mon corps! jamais
Mon cueur ne se puet d'eulx lasser :
Car si richement sont pourtrais,
Que souvent les vient regarder
Et s'i esbat, pour temps passer,
En disant, par ardant désir :
Dieu doint que pour me conforter
De mille l'un puist avenir.

C'est merveille quant je me tais
Que j'oy mon cueur ainsi parler,
Et tient avec Amour ses plais (19)
Que tousjours veult acompaignier :
Car il dit que des biens d'amer
Cent mille luy veult despartir ;
Plus ne quier, mais que sans tarder
De mille l'un puist avenir.

Vueilliez à mon cueur accorder,

Sans par parolles le mener,
Amour, que par vostre plaisir
Des biens que lui voulez donner
De mille l'un puist avenir.

BALLADE LI.

Par le commandement d'Amours
Et de la plus belle de France,
J'enforcis mon chastel tousjours
Appellé Joyeuse-playsance,
Assis sur roche d'Espérance.
Avitaillié l'ay de confort,
Contre Dangier et sa puissance,
Je le tendray jusqu'à la mort.

En ce chastel y a trois tours,
Dont l'une se nomme Fiance
D'avoir briefment loyal secours;
Et la seconde Souvenance:
La tierce Ferme-desirance.
Ainsi le chastel est si fort
Que nul n'y puet faire grevance:
Je le tendray jusqu'à la mort.

Combien que Dangier, par faulx tours,
De le m'oster souvent s'avance;
Mais il trouvera le rebours,
Se Dieu plaist, de sa malvueillance.
Bon-droit est de mon aliance;
Loyauté et luy sont d'accort
De m'aidier: pour ce, sans doubtance,
Je le tendray jusqu'à la mort.

Faisons bon guet, sans décevance,

Et assayllons, par ordonnance,
Mon cueur, Dangier qui nous fait tort,
Se prendre le puis par vaillance :
Je le tendray jusqu'à la mort.

BALLADE LII.

La première fois, ma maistresse,
Qu'en vostre présence vendray,
Si ravi seray de lyesse
Qu'à vous parler je ne pourray.
Toute contenance perdray :
Car quant vostre beauté luira
Sur moy, si fort esbloïra
Mes yeulx, que je ne verray goutte ;
Mon cueur aussi se pasmera :
C'est une chose que fort doubte.

Pour ce, nompareille princesse,
Quant ainsi devant vous seray,
Vueilliez, par vostre grant humblesse,
Me pardonner se je ne sçay
Parler à vous comme devray.
Mais, tost après, s'asseurera
Mon cueur et puis vous comptera
Son fait, mais que nul ne l'escoute.
Dangier grant guet sur luy fera :
C'est une chose que fort doubte.

Et se mettra souvent en presse
D'ouir tout ce que je diray ;
Mais je pense que par sagesse
Si très bien me gouverneray
Et telle manière tendray,
Que Faulx-dangier trompé sera,

Ne nulle riens n'apercevra.
Si mettra-il sa painne toute
D'espier tout ce qu'il pourra :
C'est une chose que fort doubte.

BALLADE LIII.

Me mocquez-vous, Joyeux-espoir ?
Par parolles trop me menez.
Pensez-vous de me décevoir ?
Chascun jour vous me promettez
Que briefment véoir me ferez
Madame, la gente princesse
Qui a mon cueur entièrement.
Pour Dieu ! tenez vostre promesse :
Car trop ennuye qui attent.

Il a longtemps, pour dire voir,
Que tout mon estat congnoissez :
N'ay-je fait mon loyal devoir
D'endurer comme bien sçavez ?
Ouil, ce croy-je, plus qu'assez
Temps est que me donnez lyesse :
Desservy l'ay loyaument.
Pardonnez-moy se je vous presse :
Car trop ennuye qui attent.

Ne me mettez à nonchaloir :
Honte sera se me failliez,
Veu que me fie main et soir,
En tout ce que faire vouldrez.
Se myeulx faire ne me povez,
Au moins monstrez-moy ma maistresse
Une fois, pour aucunement

Allegier le mal qui me blesse :
Car trop ennuye qui attent.

Espoir, tousjours vous m'asseurez
Que bien mon fait ordonnerez.
Bel me parlez, je le confesse ;
Mais tant y mettez longuement
Que je languis en grant destresse :
Car trop ennuye qui attent.

BALLADE LIV.

Le premier jour du mois de may
S'acquitte vers moi grandement :
Car ainsi qu'à présent je n'ay
En mon cueur que dueil et tourment,
Il est aussy pareillement
Troublé, plain de vent et de pluie.
Estre souloit tout autrement
Où temps qu'ay congneu en ma vie.

Je croy qu'il se meit en essay
De m'acompaignier loyaument :
Content m'en tiens, pour dire vray,
Car meschans en leur pensement
Recouvrent grant allègement
Quant en leurs maulx ont compaignie.
Essayé l'ay, certainement,
Où temps qu'ay congneu en ma vie.

Las ! j'ay veu may joyeux et gay,
Et si plaisant à toute gent,
Que raconter au long ne sçay
Le plaisir et esbatement
Qu'avoit en son commandement :

Car Amour, en son abbaye,
Le tenoit chief de son couvent,
Ou temps qu'ay congneu en ma vie.

Le temps va je ne sçay comment;
Dieu l'amende prouchainnement!
Car Plaisance est endormie,
Qui souloit vivre lyement,
Où temps qu'ay congneu en ma vïe.

BALLADE LV.

Pour Dieu! gardez bien souvenir
Enclos dedans vostre pensée;
Ne le laissiez dehors yssir,
Belle très loyaument amée!
Faictes que chascune journée
Vous ramentoive bien souvent
La manière quoy et comment
Ja pieça me feistes promesse,
Quant vous retins premièrement,
Madame, ma seule maistresse!

Vous sçavez que par Franc-desir
Et Loyal-amour conseillée,
Me deistes que sans despartir
De m'amer esties fermée,
Tant comme j'auroye durée.
Je metz en vostre jugement
Se ma bouche dit vray ou ment:
Si tiens que parler de princesse
Vient du cueur sans décévement,
Madame, ma seule maistresse!

Non pourtant, me fault vous ouvrir

La doubte qu'en moy est entrée :
C'est que j'ay paour, sans vous mentir,
Que ne m'aiez, très belle née,
Mis en oubly : car mainte année
Suis loingtain de vous longuement,
Et n'oy de vous aucunement
Nouvelle, pour avoir lyesse :
Pourquoy vis doloreusement,
Madame, ma seule maistresse.

Nul remède ne sçay quérir
Dont ma doleur soit alégiée,
Fors que souvent vous requérir
Que la foy que m'avez donnée
Soit par vous loyaument gardée :
Car vous congnoissiez clérement,
Que par vostre commandement
Ay despendu de ma jeunesse
Pour vous attendre seulement,
Madame, ma seule maistresse.

Plus ne vous convient esclarsir
La chose que vous ay comptée :
Vous la congnoissiez sans faillir.
Pour ce, soyez bien advisée
Que je ne vous treuve muée :
Car, s'en vous treuve changement,
Je requerray tout haultement
Devant l'amoureuse Déesse
Que j'aye de vous vengement,
Madame, ma seule maistresse.

Se je puis véoir seurement
Que m'amez tousjours loyaument,
Content suis de passer destresse
En vous servant joyeusement,
Madame, ma seule maistresse !

BALLADE LVI.

SUR LA MALADIE DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Hélas! hélas! qui a laissié entrer
Devers mon cueur doloreuse nouvelle!
Compté luy a (20) plainement, sans céler,
Que sa dame, la très plaisant et belle,
Qu'il a longtemps très loyaument servie,
Est à présent en griefve maladie:
Dont il est cheu en désespoir si fort,
Qu'il souhaide piteusement la mort
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

Je suis alé pour le réconforter,
En luy priant qu'il n'ait nul soussy d'elle:
Car, se Dieu plaist, il oira brief compter
Que ce n'est pas maladie mortelle
Et que sera prochainnement guérye.
Mais ne luy chault de chose que luy dye:
Ainçois en pleurs à tousjours son ressort,
Par Tristesse qui aspremente le mort,
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

Quant je luy dy qu'il ne se doit doubter,
Car Fortune n'est pas si très cruelle
Qu'elle voulsist hors de ce monde oster
Celle qui est des princesses l'estoile,
Qui partout luist des biens dont est garnie:
Il me respond qu'il est foul qui se fie
En Fortune, qui a fait à maint tort:
Ainsi ne voult recevoir reconfort,
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

Dieu tout puissant! par vostre courtoisie!
Guérissez la, ou mon cueur vous supplie
Que vous souffrez que la mort son esfort
Face sur luy : car il en est d'accort
Et dit qu'il est ennuyé de sa vie.

BALLADE LVII.

SUR LA GUÉRISON DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Si tost que l'autre jour j'ouy
Que ma souveraine sans per
Estoit guérie, Dieu mercy!
Je m'en alay sans point tarder
Vers mon cueur pour le luy compter.
Mais, certes, tant le désiroit
Qu'à paine croire le povoit,
Pour la grant amour qu'a en elle.
Et souvent à par soy disoit :
Saint-Gabriel! bonne nouvelle!

Je lui dis : « mon cueur, je vous pry,
Ne vueilliez croire ne penser
Que moy, qui vous sui vray amy,
Vous vueille mensonges trouver
Pour en vain vous reconforter;
Car trop mieulx taire me vauldroit
Que le dire, si vray n'estoit.
Mais la vérité si est telle.
Soyez joyeux comment qu'il soit :
Saint-Gabriel! bonne nouvelle! »

Alors mon cueur me respondy :
« Croire vous vueil sans plus doubter,
Et tout le courrous et soussy
Qu'il m'a convenu endurer
En joye le vueil retourner. »
Puis après, ses yeux essuyoit
Que de plourer moilliez avoit,
Disant : « Il est temps que rappelle
Espoir qui délaissié m'avoit :
Saint-Gabriel! bonne nouvelle! »

Il me dist aussy qu'il feroit

Dedens l'amoureuse chappelle
Chanter la messe qu'il nommoit
Saint-Gabriel! bonne nouvelle!

BALLADE LVIII.

AU DUC DE BOURBON (21).

Puis qu'ainsi est que vous alez en France,
Duc de Bourbon, mon compaignon très chier,
Où Dieu vous doint, selon la desirance
Que tous avons, bien povoir besongnier;
Mon fait vous vueil descouvrir et changier
Du tout en tout, en sens et en folie,
Trouver ne puis nul meillieur messagier:
Il ne fault jà que plus je vous en dye.

Premièrement, se c'est vostre plaisance,
Recommandez-moy, sans point l'oublier,
A madame; aiez en souvenance
Et lui dittes, je vous pry et requier,
Les maulx que j'ay quant me fault esloingnier,
Maugré mon vueil, sa doulce compaignie;
Vous sçavez bien que c'est de tel mestier:
Il ne fault jà que plus je vous en dye.

Or y faictes, comme j'ay la fiance,
Car ung amy doit pour l'autre veillier.
Se vous dictes: « Je ne sçay, sans doubtance,
Qui est celle? vueilliez la ensegnier, »
Je vous respons, qu'il ne vous fault serchier,
Fors que celle qui est la mieulx garnie
De tous les biens qu'on sçauroit souhaidier.
Il ne fault jà que plus je vous en dye.

Sy ay chargié à Guillaume Cadier

Que par delà bien souvent vous supplye;
Souviengne-vous du fait du prisonnier :
Il ne fault jà que plus je vous en dye.

CHANSON XLVIII.

En songe, souhaid et pensée,
Vous voy chascun jour de sepmaine;
Combien qu'estes de moy loingtaine,
Belle, très loyaument amée.

Pour ce qu'estes le myeulx parée
De toute Plaisance-mondaine,
En songe, souhaid et pensée,
Vous voy chascun jour de sepmaine.

Du tout vous ay m'amour donnée;
Vous en povez estre certaine,
Ma seule dame souveraine,
De mon las cueur moult desirée,
En songe, souaid et pensée.

CHANSON XLIX.

De léal cueur, content de joye,
Ma maistresse, mon seul desir,
Plus qu'oncques vous vueil servir
En quelque place que je soye.

Tout prest en ce que je pourroye
Pour vostre vouloir accomplir,
De léal cueur, content de joye,
Ma maistresse, mon seul desir.

En desirant que je vous voye
A vostre houneur et mon plaisir,
Qui seroit briefment sans mentir,
S'il fust ce que souhaideroye
De léal cueur content de joye.

CHANSON L.

Pour vous monstrer que point ne vous oublye
Comme vostre que suis où que je soye,
Présentement ma chançon vous envoye :
Or la prenez en gré, je vous en prye.

En passant temps plain de mérencolye,
Lautr'ier la fis, ainsy que je pensoye,
Pour vous monstrer que point ne vous oublye
Comme vostre que suis où que je soye.

Mon cueur tousjours si vous tient compaignie,
Dieu doint que brief vous puisse veoir à joye!
Et à briefz motz, en ce que je pourroye,
A vous m'offre du tout à chière lye,
Pour vous monstrer que point ne vous oublye.

CHANSON LI.

Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loing de vous demourer,
Je n'ay plus riens à me reconforter
Qu'un souvenir pour retenir Lyesse.

En allégiant, par Espoir, ma destresse,
Me convendra le temps ainsy passer,

Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loing de vous demourer.

Car mon las cueur, bien garny de tristesse,
S'en est voulu avecques vous aler ;
Ne je ne puis jamais le recouvrer
Jusques verray vostre belle jeunesse,
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse.

CHANSON LII.

Malade de mal ennuyeux,
Faisant la pesneuse sepmaine,
Vous envoye, ma souveraine,
Un souspir mérencolieux.

Par luy sçaurez, mon bien joyeux,
Comment Desplaisir me demaine,
Malade de mal ennuyeux
Faisant la pesneuse sepmaine.

Car aler ne pevent mes yeulx
Vers la beauté dont estes plaine ;
Mais au fort, ma joye mondaine,
J'endureray, pour avoir mieulx,
Malade de mal ennuyeux.

CHANSON LIII.

Ma seule amour que tant desire,
Mon reconfort, mon doulx penser,
Belle nompareille, sans per,
Il me desplait de vous escrire.

Car j'aymasse mieulx à le dire
De bouche, sans le vous mander,
Ma seule amour que tant desire,
Mon reconfort, mon doulx penser !

Las ! or n'y puis-je contredire ;
Mais Espoir me fait endurer,
Qui m'a promis de retourner
En lyesse, mon grief martire,
Ma seule amour que tant desire !

CHANSON LIV.

Laissiez-moy penser à mon aise :
Hélas ! donnez m'en le loysir.
Je devise avecques plaisir,
Combien que ma bouche se taise.

Quant Mérencolie mauvaise,
Me vient maintes fois assaillir ;
Laissiez-moy penser à mon aise,
Hélas ! donnez m'en le loysir.

Car afin que mon cueur rapaise,
J'appelle Plaisant-souvenir ;
Que tantost me vient resjoüir :
Pour ce, pour Dieu ! ne vous desplaise,
Laissiez-moy penser à mon aise.

RONDEL XI.

Me fauldrez-vous à mon besoing,
Mon Reconfort et ma Fiance ;

M'avez-vous mis en oubliance,
Pour tant se de vous je suis loing?

N'avez-vous pitié de mon soing?
Sans vous, savez que n'ay puissance;
Me fauldrez-vous, à mon besoing,
Mon Reconfort et ma Fiance?

On feroit des larmes ung baing
Qu'ay pleurées de desplaisance,
Et crié par désespérance
Férant ma poitrine du poing;
Me fauldrez-vous à mon besoing?

BALLADE LIX.

SUR LA MORT DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Las mort! qui t'a fait si hardie
De prendre la noble princesse
Qui estoit mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse!
Puisque tu as prins ma maistresse,
Prens-moy aussy, son serviteur;
Car j'ayme mieulx prouchainnement
Mourir, que languir en tourment,
En paine, soussy et douleur.

Las! de tous biens estoit garnie
Et en droitte fleur de jeunesse:
Je prye à Dieu qu'il te maudie,
Faulse-mort, plaine de rudesse!
Se prise l'eusses en (22) vieillesse,
Ce ne fust pas si grant rigueur;
Mais prise l'as hastivement

Et m'a laissié piteusement
En paine, soussy et douleur.

Las! je suy seul sans compaignie :
Adieu madame, ma lyesse.
Or est nostre amour despartie!
Non pourtant : je vous fais promesse
Que de prières à largesse,
Morte, vous servirai de cueur,
Sans oublier aucunement,
Et vous regretteray souvent
En paine, soussy et douleur.

Dieu, sur tout souverain seigneur,
Ordonnez, par grâce et doulceur,
A l'âme d'elle tellement
Qu'elle ne soit pas longuement
En paine, soussy et douleur.

BALLADE LX.

J'ay aux eschés joué devant Amours,
Pour passer temps avecques Faulx-dangier :
Et seurement me suy gardé tousjours
Sans riens perdre, jusques au derrenier,
Que Fortune luy est venu aidier;
Et par meschief, que maudite soit-elle!
A madame prise soudainnement (23) :
Par quoy suy mat, je le voy clèrement,
Se je ne fais une dame nouvelle.

En ma dame j'avoye mon secours
Plus qu'en aultre : car souvent d'encombrier
Me délivroit, quant venoit à son cours,
Et en gardes faisoit mon jeu lier.

Je n'avoye pion, ne chevalier,
Auffin, ne rocq, qui puissent ma querelle
Si bien aidier; il y pert vrayement :
Car j'ay perdu mon jeu entièrement,
Se je ne fais une dame nouvelle.

Je ne me sçay jamais garder des tours
De Fortune, qui maintes fois changiér
A fait mon jeu et tourner à rebours.
Mon dommaige scet bientost espier :
Elle m'assault sans point me desfier;
Par mon serement, oncques ne congneu telle,
En jeu party suy si estrangement,
Que je me rens et n'y voy sauvement
Se je ne fais une dame nouvelle.

BALLADE LXI.

SUR LA MORT DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Je me souloye pourpenser
Au commencement de l'année,
Quel don je pourroye donner
A madame, la bien amée.
Or suis hors de ceste pensée :
Car Mort l'a mise soubz la lame,
Et l'a hors de ce monde ostée.
Je pry à Dieu qu'il en ait l'âme!

Non pourtant : pour tousjours garder
La coustume que j'ay usée,
Et pour à toutes gens monstrer
Que pas n'ay madame oubliée,
De messes je l'ay estrénée :
Car ce me seroit trop de blasme

De l'oublier ceste journée.
Je pry à Dieu qu'il en ait l'ame!

Tellement luy puist prouffiter
Ma prière, que confortée
Soit son âme sans point tarder,
Et de ses bienfais guerdonnée
En paradis, et couronnée
Comme la plus loyalle dame
Qu'en son vivant j'aye trouvée.
Je pry à Dieu qu'il en ait l'âme!

Quant je pense à la renommée
Des grans biens dont estoit parée,
Mon poure cueur de dueil se pasme :
De luy souvent est regretée.
Je pry à Dieu qu'il en ait l'ame!

BALLADE LXII.

SUR LA MORT DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Quant Souvenir me ramentoit
La grant beauté dont estoit plaine,
Celle que mon cueur appelloit
Sa seule dame souveraine,
De tous biens la vraye fontaine,
Qui est morte nouvellement,
Je dy en pleurant tendrement :
Ce monde n'est que chose vaine.

Ou vieil temps, grant renom couroit
De Criséis, de Yseud et Elaine (24),
Et maintes autres qu'on nommoit
Parfaictes en beauté haultaine.
Mais au derrain, en son domaine

La Mort les prist piteusement,
Par quoy puis véoir clèrement :
Ce monde n'est que chose vaine.

La mort a voulu et vouldroit
Bien le congnois, mettre sa paine
De destruire, s'elle povoit,
Lyesse et Plaisance-mondaine,
Quant tans de belles dames maine
Hors du monde : car vrayement
Sans elles, à mon jugement,
Ce monde n'est que chose vaine.

Amours, pour vérité certaine,
Mort vous guerrie fellement ;
Se n'y trouvez amendement
Ce monde n'est que chose vaine.

BALLADE LXIII.

Le premier jour du mois de may (25),
Trouvé me suis en compagnie
Qui estoit, pour dire le vray,
De gracieuseté guarnie ;
Et pour oster mérencolie,
Fut ordonné qu'on choisiroit
Comme Fortune donneroit,
La feuille plaine de verdure
Ou la Fleur, pour toute l'année.
Si prins la Feuille pour livrée,
Comme lors fut mon aventure.

Tantost après je m'avisay
Qu'à bon droit je l'avoye choisie :
Car puisque par mort perdu ay

La Fleur de tous biens enrichie,
Qui estoit madame, m'amie,
Et qui de sa grace m'aimoit
Et pour son amy me tenoit,
Mon cueur d'aultre flour n'a plus cure.
Adonc, congneu que ma pensée
Accordoit à ma destinée,
Comme lors fut mon aventure.

Pour ce, la Feuille porteray :
C'est an sans que point je l'oublie,
Et à mon povoir me tendray
Entièrement de sa partie;
Je n'ay de nulle flour envie;
Porte la, qui porter la doit :
Car la Fleur que mon cueur amoit
Plus que nulle autre créature
Est hors de ce monde passée,
Qui son amour m'avoit donnée,
Comme lors fut mon aventure.

Il n'est Feuille, ne Fleur, qui dure
Que pour un temps : car esprouvée
J'ay la chose que j'ay comptée,
Comme lors fut mon aventure.

BALLADE LXIV.

Le lendemain du premier jour de may,
Dedens mon lit ainsi que je dormoye,
Au point du jour, m'avint que je songeay
Que devant moy une Fleur je véoye,
Qui me disoit : « Amy, je me souloye
En toy fier, car pieça mon party
Tu ténoies : mes mis l'as en oubly

En soustenant la Feuille contre moy.
J'ay merveille que tu veulx faire ainsy,
Riens n'ay mesfait, se pense-je, vers toy.

Tout esbahy alors je me trouvay,
Si respondy au mieulx que je sçavoye :
« Très belle Fleur, oncques je ne pensay
Faire chose qui desplaire te doye,
Se, pour esbat, aventure m'envoye
Que je serve la Feuille cest an cy
Doy-je pourtant estre de toy banny?
Nennil certes; je fais comme je doy,
Et se je tiens le party qu'ay choisy
Riens n'ay mesfait, ce pense-je, vers toy.

Car non pourtant houneur te porteray
De bon vouloir, quelque part que je soye;
Tout pour l'amour d'une Fleur que j'amay
Ou temps passé. Dieu doint que je la voye
En paradis, après ma mort, en joye (26)!
Et pour ce, Fleur, chièrement je te pry
Ne te plains plus; car cause n'as pourquoy,
Puisque je fais ainsi que tenu suy :
Riens n'ay mesfait, ce pense-je, vers toy.

La vérité est telle que je dy :
J'en fais juge Amour, le puissant roy;
Très doulce Fleur point ne te cry mercy,
Riens n'ay mesfait ce pense-je vers toy.

BALLADE LXV.

En la forest d'ennuyeuse Tristesse,
Un jour m'avint qu'à par moy cheminoye;
Si rencontray l'amoureuse déesse

Qui m'appella, demandant où j'aloye.
Je respondy que par fortune estoye
Mis en exil, en ce bois longtemps a,
Et qu'à bon droit appeller me povoye
L'omme esgaré qui ne scet où il va

En sousriant, par sa très grant humblesse
Me respondy : « Amy, se je sçavoye
Pourquoy tu es mis en ceste destresse,
A mon povoir voulentiers t'aideroye :
Car ja pieça je mis ton cueur en voye
De tout plaisir ; ne sçay qui l'en osta :
Or me desplaist qu'à présent je te voye
L'omme esgaré qui ne scet où il va. »

— « Hélas ! dis-je, souverainne princesse,
Mon fait sçavez ; pourquoy le vous diroye.
C'est par la mort, qui fait à tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
En qui estoit tout l'espoir que j'avoye,
Qui me guidoit, si bien m'acompaigna
En son vivant, que point ne me trouvoye
L'omme esgaré qui ne scet où il va. »

Aveugle suy, ne sçay où aler doye ;
De mon baston, affin que je forvoye,
Je vais tastant mon chemin çà et là.
C'est grant pitié qu'il convient que je soye
L'omme esgaré qui ne scet où il va.

BALLADE LXVI.

J'ay esté de la compaignie
Des amoureux moult longuement,
Et m'a Amour, dont le mercie,

Donné de ses biens largement;
Mais au derrain, ne sçay comment,
Mon fait est venu au contraire,
Et, à parler ouvertement:
Tout est rompu, c'est à reffaire.

Certes, je ne cuidoye mie
Qu'en amer eust tel changement;
Car chascun dit que c'est la vie
Où il a plus d'esbatement.
Hélas! j'ay trouvé autrement:
Car quant, en l'amoureux repaire,
Cuidoye vivre seurement,
Tout est rompu, c'est à reffaire.

Au fort, en Amour je m'affie;
Qui m'aidera aucunement
Pour l'amour de sa seigneurie,
Que j'ay servie loyaument.
N'oncques ne fis, par mon serement,
Chose qui luy doye desplaire;
Et non pourtant estrangement,
Tout est rompu, c'est à reffaire.

Amour, ordonnez tellement
Que j'aye cause de me taire,
Sans plus dire de cueur dolent:
Tout est rompu, c'est à reffaire.

BALLADE LXVII.

Plaisant-beauté mon cueur nasvra,
Jà pieçà, si très durement,
Qu'en la fièvre d'amours entra,
Qui l'a tenu moult asprement;

Mais de nouvel, présentement,
Un bon médecin, qu'on appelle
Nonchaloir, que tiens pour amy,
Ma guéry, la sienne mercy (27),
Se la playe ne renouvelle.

Quant mon cueur tout sain se trouva,
Il l'en mercia grandement,
Et humblement lui demanda
S'en santé seroit longuement.
Il respondy très sagement :
« Mais que gardes bien ta fourcelle
Du vent d'Amours, qui te féry,
Tu es en bon point jusqu'à cy,
Se la playe ne renouvelle.

L'embusche de Plaisir entra
Parmy tes yeulx, soutivement.
Jeunesse ce mal pourchassa,
Qui t'avoit en gouvernement,
Et puis bouta privéement
Dedens ton logis l'estincelle
D'Ardant-desir, qui tout ardy.
Lors fus nasvré : or t'ay guéry,
Se la playe ne renouvelle. »

BALLADE LXVIII.

Le beau souleil, le jour Saint-Valentin,
Qui apportoit sa chandelle alumée,
N'a pas longtemps, entra un bien matin
Privéement en ma chambre fermée.
Celle clarté qu'il avoit apportée
Si m'esveilla du somme de Soussy

Où j'avoye toute la nuit dormy,
Sur le dur lit d'Ennuieuse-pensée.

Ce jour, aussy, pour partir leur butin
Des biens d'Amours faisoient assemblée
Tous les oyseaulx, qui, parlans leur latin,
Crioyent fort, demandans la livrée
Que nature leur avoit ordonnée.
C'estoit d'un per, comme chascun choisy;
Si ne me peu rendormir pour leur cry,
Sur le dur lit d'Ennuieuse-pensée.

Lors, en moilliant de larmes mon coissin,
Je regrettay ma dure destinée,
Disant : « Oyseaulx, je vous voy en chemin
De tout plaisir et joye desirée;
Chascun de vous a per qui luy agrée,
Et point n'en ay : car mort, qui m'a trahy,
A prins mon per, dont en dueil je languy
Sur le dur lit d'Ennuieuse-pensée. »

Saint-Valentin choisissent ceste année
Ceulx et celles de l'amoureux party;
Seul me tendray de confort desgarny,
Sur le dur lit d'Ennuieuse-pensée.

BALLADE LXIX.

SUR LES OBSÈQUES DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

J'ay fait l'obsèque de madame
Dedens le moustier amoureux,
Et le service pour son ame
A chanté Penser-doloreux.
Mains sierges de Souspirs-piteux
Ont esté en son luminaire,

Aussy j'ay fait la tombe faire
De regretz, tous de larmes paints,
Et tout entour moult richement
Est escript : « Cy gist vrayement
Le trésor de tous biens mondains. »

Dessus elle gist une lame
Faicte d'or et de saffirs bleux ;
Car saffir est nommé la jame
De loyauté et l'or eureux.
Bien lui appertiennent ces deux :
Car eur et loyauté pourtraire
Voulu en la très débonnaire
Dieu qui la fist de ses deux mains
Et forma merveilleusement ;
C'estoit à parler plainnement
Le trésor de tous biens mondains.

N'en parlons plus, mon cueur se pasme
Quant il oyt les fais vertueux
D'elle, qui estoit, sans nul blasme,
Comme jurent celles et ceulx
Qui congnoissoyent ses conseulx.
Si croy que Dieu l'a voulu traire
Vers lui, pour parer son repaire
De paradis, où sont les saints :
Car c'est d'elle bel parement
Que l'en nommoit communement
Le trésor de tous biens mondains.

De riens ne servent plours ne plains :
Tous mourrons ou tard ou briefment,
Nul ne puet garder longuement
Le trésor de tous biens mondains.

BALLADE LXX.

TESTAMENT ALLÉGORIQUE DU DUC D'ORLÉANS.

Puisque mort a prins ma maistresse
Que sur toutes amer souloye,
Mourir me convient en tristesse,
Certes plus vivre ne pourroye.
Pour ce, par deffaulte de joye,
Très malade, mon testament
J'ay mis en escript doloreux,
Lequel je présente humblement
Devant tous loyaulx amoureux.

Premièrement à la haultesse
Du dieu d'Amours donne et envoye
Mon esperit; et en humblesse
Lui supplie qu'il le convoye
En son paradis et pourvoye :
Car je jure que loyaument
L'a servi de vueil desireux.
Advouer le puis vrayement,
Devant tous loyaulx amoureux.

Oultre plus, vueil que la richesse
Des biens d'Amours qu'avoir souloye,
Départie soit à largesse
A vrais amans; et ne vouldroye
Que faulx amans, par nulle voye,
En eussent part aucunement.
Oncques n'euz amistié à eulx :
Je le prans sur mon sauvement,
Devant tous loyaulx amoureux.

Sans espargnier or ne monnoye,
Loyauté veult qu'enterré soye
En sa chappelle grandement;

Dont je me tiens pour biens eureux
Et l'en mercie chièrement,
Devant tous loyaulx amoureux.

BALLADE LXXI.

Mon cueur dormant en nonchaloir
Réveilliez-vous joyeusement !
Je vous fais nouvelles sçavoir
Qui vous doient plaire grandement.
Il est vray que présentement
Une dame très honnorée (28),
En toute bonne renommée
Désire de vous acheter ;
Dont je suy joyeux et d'accort :
Pour vous son cueur me veult donner,
Sans départir, jusqu'à la mort.

Ce change doy je recevoir
En grant gré, très joyeusement :
Or vous charge d'entier povoir,
Si chier et tant estroictement
Que je puis, plus que loyaument
Soit par vous chérie et amée
Et en tous lieux, nuit et journée,
L'acompaignez, sans la laissier,
Tant que j'en aye bon rapport.
Il vous convient sien demourer
Sans départir, jusqu'à la mort.

Alez-vous logier où manoir
De son très gracieux corps, gent,
Pour y demourer main et soir
Et l'onnourer entièrement :
Car, par son bon commandement,

Lieutenant vous veult ordonner
De son cueur en joyeux déport.
Penses de bien vous gouverner
Sans départir, jusqu'à la mort.

BALLADE LXXII.

Belle, se ne m'osez donner
De voz doulx baisiers amoureux,
Pour paour de Dangier courroucer,
Qui tousjours est fel et crueux,
J'en embleray bien ung ou deux
Mais que n'y preniez desplaisir,
Et que ce vueilliez consentir (29)
Maugré Dangier et ses conseulx.

De ce faulx vilain aveugler
Dieu scet se j'en suy desireux!
Nul ne le puet aprivoiser.
Tous temps est si souspeçonneux,
Qu'en penser languist doloreux
Quant il voit Plaisance venir;
Mais elle se scet bien chevir
Maugré Dangier et ses conseulx.

Quant estroit la cuide garder,
Hardy cueur, secret et eureux,
S'avecques lui scet amener
Avis bon et aventureux,
Desguisé soulz maintien honteux,
Bien pevent Dangier endormir;
Lors Plaisance fait son désir
Maugré Dangier et ses conseulx.

Bien dessert guerdon plantureux

Advis, qui scet si bien servir
Au besoing et trouver loisir,
Maugré Dangier et ses conseulx.

BALLADE LXXIII.

J'oy estrangement
Plusieurs gens parler,
Qui trop mallement
Se plaingnent d'amer :
Car légièrement,
Sans paine porter,
Vouldroient briefment
A fin amener
Tout leur pensement.

C'est fait follement
D'ainsi desirer :
Car qui loyaument
Veulent acquester
Bon guerdonnement,
Maint mal endurer
Leur fault, et souvent
A rebours trouver
Tout leur pensement.

S'Amour humblement
Veulent hounourer
Et soingneusement
Servir, sans fausser,
Des biens largement
Leur fera donner;
Mais premièrement
Il veult esprouver
Tout leur pensement.

RONDEL XII.

Le voulez-vous
Que vostre soye!
Rendu m'ottroye
Pris ou recours.

Ung mot pour tous
Bas qu'on ne l'oye :
Le voulez-vous
Que vostre soye!

Maugre jalous
Foy vous tendroye :
Or ça ma joye
Accordons nous :
Le voulez-vous!

RONDEL XIII.

Crevez-moy les yeulx
Que ne voye goutte ;
Car trop je redoubte
Beaulté en tous lieux.

Ravir jusqu'aus cieulx
Veult ma joye toute;
Crevez-moy les yeulx (30)
Que ne voye goutte.

D'elle, me gard Dieux (31)
Affin qu'en sa route
Jamais ne me boute.
N'esse pour le mieulx?
Crevez-moy les yeulx.

BALLADE LXXIV.

ORLÉANS CONTRE GARENCIÈRES (32).

Je qui suis dieu des amoureux,
Prince de Joyeuse-plaisance,
A toutes celles et à ceulx
Qui sont de mon obéissance :
Requier, qu'à toute leur puissance
Me viengnent aidier et servir,
Pour l'outrecuidance punir
D'aucuns qui par leur janglerie
Veulent par force conquérir
Des grans biens de ma seigneurie.

Car Garencières, l'un d'entr'eulx,
Si dit, en sa folle vantance,
Pour faire le chevalereux,
Qu'avant-yer, par sa grant vaillance,
Luy et son cueur d'une aliance
Furent devant Beauté courir;
Je ne luy vy pas, sans faillir,
Mais croy qu'il soit en resverie;
Car si près n'oseroit venir
Des grans biens de ma seigneurie.

Il dit qu'il est tant doloreux
Et qu'il est mort sans recouvrance;
Mais bien seroit-il maleureux
Qui donneroit en ce créance.
On peut veoir que celle penance
Qu'il luy a convenu souffrir
N'a fait son visaige pallir
Ne amaigrir de maladie,
Ainsy se mocque pour chevir
Des grans biens de ma seigneurie.

Sur tous me plaist le retenir,
Roy des héraulx pour bien mentir,
C'est office je luy octrie,
C'est ce que luy vueil despartir
Des grans biens de ma seigneurie (33).

BALLADE LXXV.

En acquittant nostre temps vers jeunesse,
Le nouvel an et la saison jolie,
Plains de plaisir et de toute liesse,
Qui chascun d'eulx chiérement nous en prie,
Venues sommes en ceste mommerie,
Belles, bonnes, plaisans et gracieuses,
Prestés de dancer et faire chière lie
Pour resveillier voz pensées joyeuses.

Or, bannissiez de vous toute peresse,
Ennuy, Soussy, avec Mérencolie;
Car froit yver, qui ne veult que rudesse,
Est desconfit et convient qu'il s'enfuye :
Avril et may amainent doulce vie
Avecques eulx. Pour ce, soiez soingneuses
De recevoir leur plaisant compaignie,
Pour resveillier voz pensées joyeuses.

Vénus aussy, la très noble déesse,
Qui sur femmes doit avoir la maistrie,
Vous envoye de confort à largesse
Et Plaisance de grans biens enrichie :
En vous chargeant que de vostre partie
Vous acquittiez, sans estre dangereuses.
Aidier vous veult, sans que point vous oublie,
Pour resveillier voz pensées joyeuses.

BALLADE LXXVI.

Bien monstrez, printemps gracieux,
De quel mestier sçavez servir;
Car yver fait cueurs ennuyeux
Et vous les faictes resjoüir.
Si tost comme il vous voit venir,
Lui et sa meschant retenüe,
Sont contrains et prestz de fuir
A vostre joyeuse venüe.

Yver fait champs et arbres vieulx,
Leur barbe de neige blanchir,
Et est si froid, ord, et pluvieux
Qu'emprès le feu convient croupir.
On ne puet hors des huis yssir,
Comme un oiseil qui est en mue;
Mais vous faictes tout rajeunir
A vostre joyeuse venüe.

Yver fait le souleil, ès cieulx,
Du mantel des nues couvrir:
Or, maintenant, loué soit Dieux!
Vous estes venu esclersir
Toutes choses et embellir.
Yver a sa peine perdüe:
Car l'an nouvel l'a fait bannir,
A vostre joyeuse venüe.

RONDEL XIV.

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau
Qui en son jargon ne chante ou crye ;
Le temps a laissié son manteau.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolye
Goultes d'argent d'orfaverie;
Chascun s'abille de nouveau,
Le temps a laissié son manteau.

RONDEL XV.

En regardant ces belles fleurs,
Que le temps nouveau d'amours prie,
Chascune d'elles s ajolie
Et farde de plaisans couleurs.

Quant embosmées sont d'odeurs,
Qu'il n'est cueur qui ne rajeunie,
En regardant ces belles fleurs, etc.

Les oyseaux deviennent danceurs
Dessus mainte branche fleurie,
Et font joyeuse chanterie
De contres de chans et teneurs,
En regardant ces belles fleurs.

RONDEL XVI.

Retraiez-vous, regart mal avisé,
Vous cuidez bien que nulluy ne vous voye;
Certes Aguet, par tous lieux vous convoye,
Privéement en habit desguisé.

De gens saichans en estes moins prisé,
D'ainsi tousjours trotter parmi la voye;
Retraiez-vous regart mal avisé,
Vous cuidez bien que nulluy ne vous voye.

Dangier avez contre vous atisé
Quant Sot-mentien tellement vous forvoye;
Au derrenier fauldra qu'il y pourvoye.
Il est ainsi que je l'ay devisé :
Retraiez-vous regart mal avisé.

RONDEL XVII.

Regart, vous prenez trop de paine,
Tousjours courez et racourez;
Il semble qu'aux barres jouez :
Reprenez ung peu vostre alaine.

Cueurs qu'Amours tient en son demaine
Cuident qu'assaillir les voulez;
Regart, vous prenez trop de paine,
Tousjours courez et racourez.

Au moins une fois la sepmaine
C'est raison que vous reposez;
Et afin que ne morfondez,
Il fauldra que l'en vous pourmaine :
Regart, vous prenez trop de paine.

RONDEL XVIII.

Gardez le trait de la fenestre,
Amans, qui par ruez passez :

Car plus tost en serez blessez
Que de trait d'arc ou d'arbalestre.

N'allez à destre ne à senestre
Regardant; mais les yeulx baissez :
Gardez le trait de la fenestre.

Se n'avez médicin bon maistre
Se tost que vous serez navrez
A Dieu soyez recommandez.
Mors vous tiens; demandez le prestre :
Gardez le trait de la fenestre.

RONDEL XIX.

Des malheureux porte le pris,
Servant dame loyalle et belle
Qui pour mourir en la querelle
N'aschève ce qu'a entrepris.

Diffamé de droit et repris
Par devant dame et damoiselle;
Des maleureux porte le pris, etc.

Pourquoy est d'amer si espris?
Quant congnoit que son cueur chancelle
En soy donnant repreuve telle.
Ou a-yl ce mestier apris?
Des maleureux porte le pris.

RONDEL XX.

En gibessant toute l'après-disnée
Parmy les champs, pour me desennuyer,

N'a pas longtems que faisoye l'autrier,
Voler mon cueur après mainte pensée.

L'aquilote, Souvenance nommée,
Sourdoit deduit et sçavoit remerchier,
En gibessant toute l'après-disnée, etc.

Gibessière de passe-temps ouvrée,
Emply toute d'assez plaisant gibier,
Et puis je peû mon cueur au derrenier
Sur ung faisan d'espérance celée,
En gibessant toute l'après-disnée.

RONDEL XXI.

Cueur endormy en pensée,
En transes moitié veillant,
L'on luy va riens demandant
Il respond à la volée.

Et parle de vois cassée
Sans porpos, ne tant que quant,
Cueur endormy en pensée, etc.

Tout met en galimafrée
Lombars, Anglois, Alemant,
François, Picart et Normant;
C'est une chose faée,
Cueur endormi en pensée.

RONDEL XXII.

Mon cueur plus ne volera,
Il est enchaperonné;

Nonchaloir l'a ordonné,
Qui ja pieça le m'osta.

Confort depuis ne luy a,
Cure ne a tirer donné,
Mon cueur plus ne volera, etc.

Se sa gorge gettera,
Je ne sçay; car gouverné
Ne l'ay, mais abandonné;
Soit com advenir pourra,
Mon cueur plus ne volera.

RONDEL XXIII.

A ce jour Saint-Valentin,
Que chascun doit choisir son per,
Amours demourray-je non per?
Sans partir à vostre butin.

A mon resveillier, au matin,
Je n'y ay cessé de penser,
A ce jour Saint-Valentin, etc.

Mais Nonchaloir, mon médecin,
M'est venu le poulse taster,
Qui m'a conseillié reposer,
Et rendormir sur (34) mon coussin
A ce jour Saint-Valentin.

RONDEL XXIV.

J'ay esté poursuivant d'amours,
Mais maintenant je suis hérault;

Monter me fault en l'eschafault
Pour jugier des amoureux tours.

Quant je verray riens à rebours,
Dieu scet se je crieray bien hault:
J'ay esté poursuivant d'amours, etc.

Et s'amans vont faisant les lours,
Tantost congnoistray leur deffault,
Ja devant mon clochier ne fault;
D'amer sçay par cueur le droit cours,
J'ay esté poursuivant d'amours.

RONDEL XXV. (35)

Soubz parler couvert
D'estrange devise,
Monstrez qu'avez prise
Douleur. Il y pert.

Du tout en desert
N'est pas vostre emprise,
Soubz parler couvert, etc.

Se Confort ouvert
N'est a vostre guise,
Tost, s'Amour s'avise,
Sera recouvert,
Soubz parler couvert.

RONDEL XXVI.

Veu que j'ay tant amour servy,
Ne suy-je pas mal guerdonné

Du plaisir qu'il m'avoit donné?
Sans cause m'a tost desservy.

Mon cueur loyaument son serf vy;
Mais à tort l'a abandonné;
Veu que j'ay tant amour servy, etc.

Plus ne lui sera asservy;
Pour Dieu! qu'il me soit pardonné:
Je croy que suis à ce donné
D'avoir mal pour bien desservy,
Veu que j'ay tant amour servy.

RONDEL XXVII.

AU ROY DE SICILE (36).

Chascune vieille son deuil plaint,
Vous cuidez que vostre mal passe
Tout aultre; mais ja ne parlasse
Du mien, se ny feusse contraint.

Saichez de voir qu'il n'est pas faint
Le torment que mon cueur en lasse: (37)
Chascune vieille son dueil plaint, etc.

Ma paine pers, comme fait maint,
Et contre Fortune je chasse,
Désespoir de pis me menasse;
Je sens ou mon pourpoint m'estraint,
Chascune vieille son dueil plaint.

RONDEL XXVIII.

Bien assailly, bien deffendu,

Quant assez aurons débatu
Il fault assembler noz raisons,
Et que les fons voler faisons
Du débat nouvel advenu.

Très fort vous avez combatu,
Et j'ay mon billart bien tenu;
C'est beau débat que de deux bons:
Bien assailly, bien deffendu.

Vray est qu'estes d'Amours feru
Et en ses fers estroit tenu:
Mais moy non ainsi l'entendons;
Il a passé maintes saisons
Que me suis aux armes rendu;
Bien assailly, bien deffendu.

SONGE EN COMPLAINTE III.

Après le jour qui est fait pour traveil,
Ensuit la nuit pour repos ordonnée.
Pour ce m'avint que chargié de sommeil
Je me trouvay moult fort, une vesprée,
Pour la paine que j'avoye portée
Le jour devant. Si fis mon appareil
De me couschier si tost que le souleil
Je vy retrait et sa clarté mussée.

Quant couchié fu, de légier m'endormy:
Et en dormant, ainsi que je songoye,
Advis me fut que devant moy je vy
Ung vieil homme que point ne congnoissoye.
Et non pourtant, autresfoiz veu l'avoye,
Ce me sembla. Si me trouvay marry,
Que j'avoye son nom mis en oubly,
Et pour honte parler à luy n'osoye.

Ung peu se teut et puis m'arraisonna
Disant : « Amy, n'avez-vous de moi cure » :
Je suis Aage qui lettres apporta
A Enfance, de par dame Nature,
Quant lui chargeay que plus la nourriture
N'auroit de vous. Alors vous délivra
A Jeunesse, qui gouverné vous a
Moult longuement, sans raison et mesure.

Or est ainsi, que Raison qui sur tous
Doit gouverner, a fait très grant complainte
A Nature de Jeunesse et de vous,
Disant : « Qu'avez tous deux fait faulte mainte;
Avisez-vous, ce n'est pas chose fainte,
Car Vieillesse, la mère de courrous,
Qui tout abat et amaine audessoubz
Vous donnera dedens brief une atainte.

Au derrenier ne la povez fuir,
Si vous vault mieulx, tantdis qu'avez jeunesse,
A vostre honneur de Folie partir,
Vous eslongnant de l'amoureuse adresse :
Car en discort sont Amour et Vieillesse.
Nul ne les puet à leur gré bien servir;
Amour vous doit pour excusé tenir,
Puisque la mort a prins vostre maistresse.

Et tout ainsi qu'assez est avenant
A jeunes gens en l'amoureuse voye
De temps passer; c'est aussy mal séant
Quant en amours un vieil homme folloye,
Chascun s'en rit, disant : Dieu quelle joye!
Ce foul vieillart veult devenir enfant.
Jeunes et vieulx du doy le vont monstrant,
Mocquerie par tous lieux le convoye.

A vostre houneur povez Amours laissier
En jeune temps, comme par nonchalance;
Lors ne pourra nul de vous raconter
Que l'ayez fait par faulte de puissance;
Et dira l'en que c'est par desplaisance
Que ne voulez en aultre lieu amer,
Puisqu'est morte vostre dame sans per,
Dont loyaument gardez la souvenance.

Au dieu d'Amours requerez humblement
Qu'il lui plaise de reprandre l'ommaige
Que luy feistes, par son commandement;
Vous rebaillant vostre cueur qu'a en gaige,
Merciez-le des biens qu'en son servaige
Avez receus : lors gracieusement
Départirez de son gouvernement
A grant houneur, comme loyal et saige:

Puis requerez à tous les amoureux
Que chascun d'eulx tout ouvertement dye
Se vous avez riens failly envers eulx,
Tant que suivy avez leur compaignie,
Et que par eulx soit la faulte punie
Leur requérant pardon de cueur piteux:
Car de servir estiés désireux
Amours et tous ceulx de sa seigneurie.

Ainsi pourrez départir du povoir
Du dieu d'Amours, sans avoir charge aucune.
C'est mon conseil, faictes vostre vouloir :
Mais gardez-vous que ne croiez Fortune
Qui de flatter est à chascun commune:
Car tousjours dit qu'on doit avoir espoir
De mieulx avoir; mais c'est pour décevoir.
Je ne congnois plus faulse soubz la lune!

Je sçay trop bien, s'escouter la voulez,
Et son conseil plus que le mien eslire,
Elle dira que s'Amours délaissiez
Vous ne povez mieulx vostre cueur destruire :
Car vous n'aurez lors à quoy vous desduire,
Et tout plaisir à nonchaloir mettrez.
Ainsi le temps en grant ennuy perdrez,
Qui pis vauldra que l'amoureux martire.

Et puis après, pour vous donner confort,
Vous promettra que recevrez amende
De tous les maulx qu'avez souffers à tort,
Et que c'est droit qu'aucun guerdon vous rende
Mais il n'est nul, qui à elle s'attende,
Qui tost ou tart ne soit, je m'en fais fort,
Deceu d'elle; à vous je m'en rapport :
Si pry à Dieu que d'elle vous deffende! »

En tressaillant, sur ce point m'esveillay,
Tremblant, ainsi que sur l'arbre la feuille,
Disant : « Hélas! oncques mais ne songeay
Chose dont tant mon poure cueur se dueille :
Car s'il est vray que Nature me veuille
Abandonner, je ne sçay que feray :
A Vieillesse tenir pié ne pourray,
Mais convendra que tout ennuy m'acueille.

Et non pourtant le vieil homme qu'ay veu
En mon dormant, lequel Aage s'appelle,
Si m'a dit vray, car j'ay bien aperceu
Que Vieillesse veult emprendre querelle
Encontre moy. Ce m'est dure nouvelle!
Et jà soit ce qu'à présent suy pourveu
De jeunesse sans me trouver recreu :
Ce n'est que sens de me pourvoir contr'elle.

A celle fin que quant vendra vers moy
Je ne soye despourveu, comme nice,
C'est pour le myeul savant, je me pourvoy
Et troveray Vieillesse plus propice,
Quant congnoistra qu'ay laissié tout office
Pour la fuir; alors en bonne foy
Recommandé m'aura, comme je croy,
Et meins soussy auray en son service.

Si suis content, sans changier désormais,
Et pour tousjours entièrement propose
De renoncer à tous amoureux fais :
Car il est temps que mon cuer se repose.
Mes yeulx cligniés et mon oreille close
Tendray, afin que n'i entrent jamais,
Par Plaisance, les amoureux atrais;
Tant les congnois qu'en eulx fier ne m'ose.

Qui bien se veult garder d'amoureux tours,
Quant en repos sent que son cueur sommeille,
Garde ses yeulx emprisonnez tousjours.
S'ils eschappent, ilz crient en l'oreille
Du cueur, qui dort, tant, qu'il fault qu'il s'esveille,
Et ne cessent de lui parler d'amour;
Disant qu'ilz ont souvent hanté ses cours
Où ilz ont veu plaisance nompareille.

Je sçay par cueur ce mestier bien à plain,
Et m'a longtemps esté si agréable
Qu'il me sembloit qu'il n'estoit bien mondain
Fors en Amours, ne riens si hounorable.
Je trouvoye par maint conte notable
Comment Amour, par son povoir haultain,
A avancié, comme roy souverain,
Ses serviteurs en estat proufitable.

Mais en ce temps, ne congnoissoye pas
La grant doleur qu'il convient que soustiengne
Ung poure cueur pris ès amoureux las.
Depuis l'ay sceu : bien sçay à quoy m'en tiengne.
J'ay grant cause que tousjours m'en souviengne :
Or en suis hors, mon cueur en est tout las,
Il ne veult plus d'Amour passer le pas,
Pour bien ou mal que jamais lui adviengne.

Pour ce, tantost sans plus prandre respit,
Escrire vueil en forme de requeste
Tout mon estat, comme devant est dit ;
Et quant j'auray fait ma cédulle preste,
Porter la vueil à la première feste
Qu'Amours tendra, luy monstrant par escript
Les maulx qu'ay euz et le peu de prouffit
En poursuivant l'amoureuse conqueste.

Ainsi d'Amours, devant tous les amans,
Prendray congié en honneste manière ;
En estouppant la bouche aux mesdisans.
Qui ont langue pour mesdire légière,
Et requerray par très humble prière
Qu'il me quicte de tous les convenans
Que je lui fis, quant l'un de ses servans
Devins pieçà de voulenté entière.

Et reprendray hors de ses mains mon cueur
Que j'engagay par obligation
Pour plus seurté d'estre son serviteur,
Sans faintise ou excusation ;
Et puis après recommandation
Je delairray à mon très grant houneur
A jeunes gens, qui sont en leur verdeur,
Tous fais d'amours par résignacion.

LA REQUESTE AU DIEU D'AMOUR.

Aux excellens et puissans en noblesse
Dieu Cupido et Vénus la déesse.

Supplie présentement,
Humblement,
Charles le duc d'Orléans,
Qui a esté longuement,
Ligement,
L'un de voz obéissans,
Et entre les vrais amans
Voz servans;
A despendu largement
Le temps de ses jeunes ans,
Très plaisans,
A vous servir loyaument.

Qu'il vous plaise regarder
Et passer
Ceste requeste présente,
Sans la vouloir refuser,
Mais penser,
Que d'umble vueil la présente
A vous, par loyalle entente.
En attente,
Et vostre grâce trouver;
Car sa fortune dolente
Le tourmente
Et le constraint de parler.

Comme ainsi soit que la mort,
A grant tort,
En droitte fleur de jeunesse
Lui ait osté son déport,
Son ressort,

Sa seule dame et liesse,
Dont à fait veu et promesse,
Par Destresse,
Désespoir et Desconfort,
Que jamais n'aura princesse,
Ne maistresse,
Car son cueur en est d'accord.

Et pour ce que, jà piecà,
Vous jura
De vous loyaument servir,
Et en gage vous laissa
Et donna
Son cueur par léal desir;
Il vient pour vous requérir
Que tenir
Le vueilliez tant qu'il vivra
Excusé; car sans faillir,
Pour mourir,
Plus amoureux ne sera.

Et lui vueilliez doulcement,
Franchement,
Rebaillier son poure cueur,
En lui quittant son serement;
Tellement,
Qu'il se parte à son houneur
De vous : car bon serviteur,
Sans couleur,
Vous a esté vraiement.
Montrez lui quelque faveur,
En doulceur,
Au moins à son partement.

A Bonne-foy, que tenez
Et nommez

Vostre principal notaire.
Escriptement ordonnez
    Et mandez,
Sur peine de vous desplaire,
Qu'il vueille sans délay traire,
    Lettre faire,
En laquelle affermerez
Que congié de soy retraire,
    Sans forfaire,
Audit cueur donné avez.

Afin que le suppliant
    Cy devant
Nommez, la puisse garder
Pour sa descharge et garant,
    En monstrant
Que nul ne le doit blasmer
S'Amour a voulu layssier :
    Car d'amer
N'eut oncques puis son talent
Que mort lui voulu oster
    La nomper
Qui fust ou monde vivant.

Et s'il vous plaist faire ainsy
    Que je dy,
Ledit suppliant sera
Allégié de son soussy,
    Et ennuy
D'avec son cueur bannira,
Et après tant que vivra
    Priera
Pour vous, sans mettre en oubly
La grâce qu'il recevra
    Et aura,
Par vostre bonne mercy (38).

BALLADE LXXVII.

LA DÉPARTIE D'AMOURS, EN BALLADES. — I.

Quant vint à la prochaine feste
Qu'Amours tenoit son Parlement,
Je lui présentay ma requeste,
Laquelle leut très doulcement,
Et puis me dit : « Je suis dolent
Du mal qui vous est advenu ;
Mais il n'a nul recouvrement
Quant la mort a son cop féru.

Eslongnez hors de vostre teste
Vostre douloureux pensement ;
Monstrez-vous homme, non pas beste :
Faictes que sans empeschement
Ait en vous le gouvernement
Raison, qui souvent a pourveu
En maint meschief très sagement,
Quant la mort a son cop féru.

Reprenez nouvelle conqueste :
Je vous aideray tellement,
Que vous trouverez dame preste
De vous amer très loyaument,
Qui des biens aura largement ;
D'elle serez amy tenu.
Je n'y voy aultre amendement,
Quant la mort a son cop féru. »

BALLADE LXXVIII. — II.

« Hélas ! Sire, pardonnez-moy
Se dis-je, car toute ma vie

Je vous asseure, par ma foy,
Jamais n'auray dame n'amie;
Plaisance s'est de moy partie,
Qui m'a de Liesse forclos;
N'en parlez plus, je vous supplie
Je suis bien loings de ce propos.

Quant ces parolles de vous oy :
Vous m'essaiez, ne faictez mie,
A vous dire vray je le croy,
Ou ce n'est dit qu'en mocquerie :
Ce me seroit trop grant folie,
Quant demourer puis en repos,
De reprendre mérencolie :
Je suis bien loings de ce propos.

Acquittié me suis comme doy
Vers vous et vostre seigneurie;
Désormais me vueil tenir coy :
Pour ce, de vostre courtoisie
Accordez-moy, je vous en prie,
Ma requeste, car à briefs mos
De plus amer, quoyque nul die,
Je suis bien loings de ce propos. »

BALLADE LXXIX. — III.

Amour congneu bien que j'estoye
En ce propos sans changement,
Pour ce respondy : « Je vouldroye
Que voulsissiez faire aultrement
Et me servir plus longuement;
Mais je voys bien que ne voulez :
Si vous accorde franchement
La requeste que faicte avez.

Escondire ne vous pourroye,
Car servir m'avez loyaument ;
N'oncques ne vous trouvay en voye
N'en voulenté aucunement
De rompre le loyal serement
Que me féistes, comme sçavez !
Ainsy le compte largement
La requeste que faicte avez.

Et afin que tout chascun voye
Que de vous je suis très content,
Une quittance vous octroye
Passée par mon Parlement
Qui relaissera plainement
L'ommage que vous me devez,
Comme contient ouvertement
La requeste que faicte avez. »

BALLADE LXXX. — IV.

Tantost Amour, en grant array,
Fist assembler son Parlemens.
En plain conseil mon fait contay ;
Par congié et commandement.
Là fut passée plainement
La quittance que demandoye :
Baillée me fut franchement,
Pour en faire ce que vouldroye.

Oultre plus, mon cueur demanday
Qu'Amour avoit eu longuement :
Car en gage le lui baillay,
Quant je me mis premièrement
En son service ligement.
Il me dist que je le rauroye,

Sans refuser aucunement,
Pour en faire ce que vouldroye.

A deux genoulx m'agenoillay,
Merciant Amour, humblement,
Qui tira mon cueur sans délay
Hors d'un escrin privéement:
Le me baillant courtoisement
Lyé en un noir drap de soye:
En mon sein le mist doulcement
Pour en faire ce que vouldroye.

COPIE DE LA QUICTANCE DESSUSDICTE. — V.

Sachent présent et avenir
Que nous, Amours, par Franc-désir
Conseilliez, sans nulle constrainte,
Après qu'avons oy la plainte
De Charles le duc d'Orléans,
Qui a esté par plusieurs ans
Nostre vray loyal serviteur,
Rebaillié lui avons son cueur
Qu'il nous bailla piecà en gage,
Et le serement foy et hommage
Qu'il nous devoit quitié avons
Et par ces présentes quictons.
Oultre plus, faisons asçavoir
Et certiffions, pour tout voir,
Pour estoupper aux mesdisans
La bouche, qui trop sont nuisans,
Qu'il ne part de nostre service
Par deffaulte, forfait, ou vice,
Mais seulement la cause est telle :
Vray est que la mort, trop cruelle,
A tort lui est venu oster
Celle que tant souloit amer.

Qui estoit sa dame et maistresse,
Sa mie, son bien, sa léesse;
Et pour sa loyauté garder,
Il veult désormais ressembler
A la loyalle turturelle
Qui seule se tient a par elle
Après qu'elle a perdu son per.
Si lui avons voulu donner
Congié du tout de soy retraire,
Hors de nostre court, sans forfaire.
Fait par bon conseil et advis
De nos subgiez et vrais amis,
En nostre présent Parlement
Que nous tenons nouvellement.
En tesmoing de ce avons mis
Nostre scel, plaqué et assis
En ceste présente quictance,
Escripte par nostre ordonnance:
Présens mains notables recors,
Le jour de la feste des mors,
L'an mil quatre cens trente sept
Où chastel de Plaisant-recept.

BALLADE LXXXI. — VI.

Quant j'eux mon cueur et ma quictance
Ma voulenté fut assouvie;
Et non pourtant, pour l'accointance
Qu'avoye de la seigneurie
D'Amour et de sa compaignie,
Quant vins à congié demander,
Trop mal me fist la despartie
Et ne cessoye de pleurer.

Amour vit bien ma contenance,

Si me dist : « amy, je vous prie,
S'il est riens dessoubz ma puissance
Que vueilliez, ne l'espargniez mie. »
Tant plain fu de mérencolie,
Que je ne peuz à lui parler
Une parolle, ne demie,
Et ne cessoye de plurer.

Ainsy party en desplaisance
D'Amour, faisant chière marrie,
Et comme tout ravy en trance
Prins congié, sans que plus mot die.
A Confort dist qu'il me conduye,
Car je ne m'en sçavoye aler :
J'avoye la vue esblouye,
Et ne cessoye de pleurer.

BALLADE LXXXII. — VII.

Confort me prenant par la main
Hors de la porte me convoye ;
Car Amour, le roy souverain,
Lui chargea moy monstrer la voye
Pour aler où je désiroye.
C'estoit vers l'ancien manoir
Où en enfance demouroye,
Que l'en appelle Nonchaloir.

A Confort dis : « Jusqu'à demain
Ne me laissiez, car je pourroye
Me forvoier, pour tout certain,
Par desplaisir, vers la Saussoye (39)
Où est Vieillesse, rabat-joye.
Se nous travaillons fort ce soir,

Tost serons où lieu que vouldroye,
Que l'en appelle Nonchaloir. »

Tant cheminasmes, qu'au derrain
Veismes la place que queroye.
Quant de la porte fu prouchain,
Le portier, qu'assez congnoissoye,
Si tost comme je l'appelloye
Nous receu, disant : que pour voir
Ou dit lieu bien venu estoye
Que l'en appelle Nonchaloir.

BALLADE LXXXIII. — VIII.

Le gouverneur de la maison,
Qui Passe-temps se fait nommer,
Me dist : « Amy, ceste saison
Vous plaist-il céans séjourner ? »
Je respondy qu'à brief parler,
Se lui plaisoit ma compaignie,
Content estoye de passer
Avecques lui toute ma vie.

Et lui racontay l'achoison
Qui me feist Amour delaissier.
Il me dist qu'avoye raison,
Quant eut veu ma quittance au cler
Que je lui bayllay à garder.
Aussy de ce me remercie
Que je vouloye demourer
Avecques lui toute ma vie.

Le lendemain, lettres-foison
A Confort baillay à porter
D'umble recommandacion

Et le renvoyay, sans tarder,
Vers Amour, pour lui reconter
Que Passe-temps à chière lie
M'avoit receu, pour reposer
Avecques lui toute ma vie.

LETTRE EN BALLADE LXXXIV. — IX.

A très noble, hault et puissant seigneur,
Amour, prince de mondaine doulceur.

Très excellent, très hault et noble prince,
Très puissant roy en chascune province,
Si humblement que se puet serviteur
Recommander à son maistre et seigneur
Me recommande à vous tant que je puis :
Et vous plaise sçavoir que tousjours suis
Très desirant d'oïr souvent nouvelles
De vostre estat, que Dieu doint estre telles
Et si bonnes comme je le desire
Plus que ne sçay raconter ou escrire !
Dont vous supplye que me faictes sentir,
Par tous venans, s'il vous vient à plaisir :
Car d'en oïr en bien et en houneur
Ce me sera parfaicte joye au cueur;
Et s'il plaisoit à vostre seigneurie
Vouloir oïr, par sa grant courtoisie,
De mon estat : je suis en très bon point,
Joyeux de cueur, car Soussy n'ay-je point ;
Et Passe-temps où lieu de Nonchaloir
M'a retenu, pour avec lui m'avoir
Et séjourner, tant comme me plaira
Jusques à tant que Vieillesse viendra ;
Car lors fauldra qu'avec elle m'envoise
Finer mes jours : ce penser fort me poise

Dessus le cueur, quant j'en ay souvenance;
Mais Dieu mercy loing suis de sa puissance.
Présentement je ne la crains en riens
N'en son dangier aucunement me tiens.
En oultre plus, sachez que vous renvoye
Confort, qui m'a conduit la droitte voye
Vers Nonchaloir, dont je vous remercie
De sa bonne joyeuse compaignie.
En ce fait a vostre commandement
De bon vouloir et très soingneusement:
Auquel vueilliez donner foy et fiance
En ce que lui ay chargié en créance
De vous dire plus plainement de bouche,
Vous suppliant, qu'en tout ce qui me touche,
Bien à loisir le vueilliez escoutter,
Et vous plaise me vouloir pardonner
Se je n'escris devers vostre excellence
Comme je doy en telle révérence
Qu'il appertient : car c'est par non sçavoir,
Qui destourbe d'acomplir mon vouloir.
En oultre plus, vous requérant mercy,
Je congnois bien que grandement failly
Quant me party derrainement de vous,
Car j'estoye si ramply de courrous
Que je ne peu ung mot à vous parler,
Ne mon congié au partir demander.
Avecques ce humblement vous mercie
Des biens qu'ay euz soubz vostre seigneurie.
Aultre chose n'escris quant à présent,
Forsque je pry à Dieu le tout-puissant
Qu'il vous octroit houneur et longue vie,
Et que puissiez tousjours la compaignie
De Faulx-Dangier surmonter et deffaire,
Qui en tous temps vous a esté contraire.
Escript ce jour troisiesmes, vers le soir,
En novembre où lieu de Nonchaloir.

Le bien vostre Charles duc d'Orléans,
Qui jadis fut l'ung de voz vrais servans.

BALLADE LXXXV.

Balades, chançons et complaintes
Sont pour moy mises en oubly ;
Car ennuy et pensées maintes
M'ont tenu longtemps endormy.
Non pourtant, pour passer soussy
Essaier vueil se je sçauroye
Rimer, ainsi que je souloye :
Au moins j'en feray mon povoir,
Combien que je congnois et sçay
Que mon langage trouveray
Tout enroillié de nonchaloir.

Plaisans parolles sont estaintes
En moy, qui deviens rassoty :
Au fort, je vendray aux attaintes,
Quant beau parler m'aura failly.
Pourquoy pry ceulx qui m'ont oy
Langagier, quant pieça j'estoye
Jeune, nouvel et plain de joye,
Que veuillent excusé m'avoir.
Oncques mais je ne me trouvay
Si rude ; car je suis pour vray
Tout enroillié de nonchaloir.

Amoureux ont parolles paintes
Et langage frais et joly ;
Plaisance dont ilz sont accointes
Parle pour eulx en ce party.
J'ay esté, or n'est plus ainsy :
Alors de beau parler trouvoye

A bon marchié tant que vouloye.
Si ay despendu mon sçavoir
Et s'un peu espargnié en ay,
Il est, quant vendra à l'essay,
Tout enroillié de nonchaloir.

Mon jubilé faire devroye;
Mais on diroit que me rendroye
Sans coup férir, car Bon-espoir
M'a dit que renouvelleray.
Pour ce mon cueur fourbir feray
Tout enroillié de nonchaloir.

BALLADE LXXXVI.

L'emplastre de nonchaloir
Que sus mon cueur piéça mis,
M'a guéry, pour dire voir,
Si nettement, que je suis
En bon point, ne je ne puis
Plus avoir jour de ma vie
L'amoureuse maladie.

Si font mes yeulx leur povoir
D'espier, par le palis,
S'ilz pourroient plus veoir
Plaisant-beauté, qui jadis
Fut l'un de mes ennemis,
Et mist en ma compaignie
L'amoureuse maladie.

Mes yeulx tense main et soir,
Mais ilz sont à très hastis
Et trop plains de leur vouloir.
Au fort je les metz au pis,

Facent selon leur advis :
Plus ne crains, dont Dieu mercie
L'amoureuse maladie.

Quant je voy en doleur pris
Les amoureux, je m'en ris ;
Car je tiens pour grant folie
L'amoureuse maladie.

BALLADE LXXXVII (40).

Dames qui cuidez trop sçavoir,
Mais vostre sens tourne en folie
Et cuidez les gens décevoir
Par vostre cautelle jolie!
Qui croiroit vostre chière lie,
Tantost seroit pris en vos las ;
Encore ne m'avez-vous mie,
Encore ne m'avez-vous pas.

Vous cuidez bien qu'appercevoir
Ne sache vostre mocquerie ;
Si fais, pour vous dire le voir,
Et pour ce chièrement vous prie
Alez jouer de l'escremie
Aultre part ; car quant en ce cas
Encore ne m'avez-vous mie,
Encore ne m'avez-vous pas.

Vous ferez bien vostre devoir,
Se m'atrapez par tromperie :
Car trop ay congneu main et soir
Les faulx tours dont estes garnie
On vous appelle foul si fie ;
Déportez-vous de telz esbas ;

Encore ne m'avez-vous mie,
Encore ne m'avez-vous pas.

BALLADE LXXXVIII (41).

Un jour à mon cueur devisoye
Qui en secret à moy parloit,
Et en parlant lui demandoye
Se point d'espargne fait avoit
D'aucuns biens quant Amours servoit :
Il me dist que très voulentiers
La vérité m'en compteroit,
Mais qu'eust visité ses papiers.

Quant ce m'eut dit, il print sa voye
Et d'avecques moy se partoit.
Après entrer je le véoye
En ung comptouer qu'il avoit :
Là, de çà et de là quéroit,
En cherchant plusieurs vieulx caïers,
Car le vray monstrer me vouloit,
Mais qu'eust visitez ses papiers.

Ainsi par ung temps l'atendoye :
Tantost devers moy retournoit
Et me monstra, dont j'eux grant joye,
Ung livre qu'en sa main tenoit,
Oùquel dedens escript portoit
Ses faiz au long et bien entiers
Desquelz informer me feroit,
Mais qu'eust visitez ses papiers.

Lors demanday se j'y liroye,
Ou se mieulx lire lui plaisoit;
Il dist que trop peine prendroye.

Pourtant à lire commençoit,
Et puis gettoit et assommoit
Le compte des biens et dangiers.
Tout à ung vy que revendroit,
Mais qu'eust visitez ses papiers.

Lors dys : « Jamais je ne cuidoye
Ne nul aultre ne le croiroit
Qu'en amer ou chascun s'employe
De prouffit n'eust plus grand exploit.
Amours ainsi les gens déçoit :
Plus ne m'aura en telz santiers,
Mon cueur bien esfacier pourroit,
Mais qu'eust visitez ses papiers. »

Amours sçavoir ne me devroit
Mal gré, se blasme ses mestiers ;
Il verroit mon gaing bien estroit,
Mais qu'eust visitez ses papiers.

CHANSON LV.

Je ne les prise pas deux blans
Tous les biens qui sont en amer ;
Car il n'y a que tout amer
Et grant foison de faulx semblans.

Pour les maulx qui y sont doublans
Pires que les perilz de mer :
Je ne les prise pas deux blans
Tous les biens qui sont en amer.

Ilz ne sont à riens ressemblans :
Car un jour viennent entamer
Le cueur et après embasmer.

Ce sont amourétes tremblans :
Je ne les prise pas deux blans.

CHANSON LVI.

Entre les amoureux fourrez,
Non pas entre les décoppez
Suis ; car le temps sans refroidy
Et le cueur de moy est aussy :
Tel me véez, tel me prenez.

Jeunes gens qui Amours servez,
Pour Dieu ! de moy ne vous mocquez :
Il est ainsi que je vous dy :
Entre les amoureux fourrez,
Non pas entre les décoppez
Suis : car le temps sans refroidy.

Car quant Amours servi aurez
Autant que j'ay, vous devendrez
Pareillement en mon party :
Et quant vous trouverez ainsy
Comme je suy, lors vous serez
Entre les amoureux fourrez.

CHANSON LVII.

Que c'est estrange compaignie
De Penser joint avec Espoir !
Aidier savent et décevoir
Ung cueur, qui tout en eulx se fie.

Il ne fault jà que je le die :
Chascun le peut en soy sçavoir,

Que c'est estrange compaignie
De Penser joint avec Espoir.

D'eulx me plains et ne m'en plains mie :
Car mal et bien m'ont fait avoir.
Menty m'ont et aussi dit voir ;
Je l'aveue et si le renie,
Que c'est estrange compaignie.

RONDEL XXIX.

En la promesse d'Espérance,
Où j'ay temps perdu et usé,
J'ay souvent conseil refusé
Qui me povoit donnér plaisance.

Las ! ne suis le premier de France
Qui sottement s'est abusé
En la promesse d'Espérance,
Où j'ay temps perdu et usé.

Et de ma nice gouvernance
Devant raison j'ay accusé
Mon cœur ; mais il s'est excusé,
Disant : que déceu l'a Fiance
En la promesse d'Espérance.

RONDEL XXX.

Mon cueur il me fault estre mestre,
A ma fois aussy bien que vous ;
N'en aiez ennuy ou courrous
Certes il convient ainsi estre.

Trop longuement m'avez fait pestre
Et tousjours tenu au dessoubz ;
Mon cueur il me fault estre mestre
A ma fois, aussi bien que vous.

Alez à destre ou à senestre,
Pris serez sans estre recoulx ;
Passer vous fault, mon ami, doulx,
Ou par là, ou par la fenestre :
Mon cueur il me fault estre mestre.

RONDEL XXXI.

En amer n'a que martire,
Nulluy ne le devroit dire
Mieulx que moy.
J'en sçauroye, sur ma foy,
De ma main ung livre escrire,

Où amans pourroient lire
Des yeulx larmoyans sans rire :
Je m'en croy,
En amer n'a que martire, etc.

Des maulx qu'on y puet eslire,
Celluy qui est le moins pire
C'est aroy,
Qui n'est jamais à part soy :
Plus n'en dy, bien doit souffire,
En amer n'a que martire.

RONDEL XXXII.

Oncques feu ne fut sans fumée,

Ne doloreux cueur sans pensée,
Ne reconfort sans espérance,
Ne joyeux regart sans plaisance,
Ne beau soleil qu'après nuée.

J'ay tost ma sentence donnée,
De plus saichant soit amendée.
J'en dy selonc ma congnoissance :
Oncques feu ne fut sans fumée.

Esbatement n'est sans risée,
Souspir sans chose regrétée;
Souhait sans ardant desirance,
Doubte sans muer contenance,
C'est chose de vray esprouvée :
Oncques feu ne fut sans fumée.

RONDEL XXXIII.

On ne puet servir en deux lieux,
Choisir convient ou ça ou là;
Au festu tire qui pourra
Pour prendre le pis ou le mieulx.

Qu'en dittez-vous jeunes et vieulx?
Parle qui parler en vouldra;
On ne peut servir en deux lieux, etc.

Les faiz de ce monde sont tieulx :
Qui bien fera bien trouvera,
Chascun son paiement aura :
Tesmoing les déesses et dieux :
On ne puet servir en deux lieux.

RONDEL XXXIV.

J'ayme qui m'ayme, aultrement non;
Et non pourtant, je ne hay rien,
Mais vouldroye que tout fut bien,
A l'ordonnance de Raison.

Je parle trop, las, se faiz mon
Au fort en ce propos me tien :
J'ayme qui m'ayme, autrement non, etc.

De pensées son chapperon
A brodé le poure cueur mien :
Tout droit de devers luy je vien
Et m'a baillé ceste chançon :
J'ayme qui m'ayme, autrement non.

RONDEL DOUBLE XXXV.

Que voulez-vous que plus vous die
Jeunes assotez amoureux?
Par Dieu! j'ay esté l'un de ceulx
Qui ont eu vostre maladie.

Prenez exemple, je vous prie,
A moy, qui m'en complains et deulx :
Que voulez-vous que plus vous die? etc.

Et pour ce, de vostre partie,
Se voulez croire mes conseulx,
D'abregier conseiller vous veulx
Voz faiz en sens ou en folie :
Que voulez-vous que plus vous die?

Plusieurs y treuvent chière lie,

Maintes foiz et plaisans acueulx :
Que voulez-vous que plus vous die? etc.

Mais au derrain mérencolie
De ses huis fait passer les cieulx
En dueil, en soussy, Dieu scet quieulx !
Lors ne chault de mort ou de vie,
Que voulez-vous que plus vous die?

COMPLAINTE DE FRANCE IV.

France, jadis on te souloit nommer
En tous païs, le trésor de noblesse;
Car un chacun pouvoit en toy trouver
Bonté, houneur, loyauté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse :
Tous estrangiers amoient te suir,
Et maintenant voy, dont j'ay desplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soustenir,
Très crestien, franc Royaume de France.

Sces-tu dont vient ton mal, a vrai parler?
Congnois-tu point pourquoy es en tristesse?
Conter le vueil pour vers toi m'acquiter,
Escoute-moy et tu feras sagesse :
Ton grant orgueil, glotonie, peresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eü abondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir
Très crestien, franc Royaume de France.

Ne te vueilles pourtant désespérer;
Car Dieu est plain de mercy à largesse.
Va t'en vers lui sa grace demander,
Car il t'a fait déjà pieçà promesse;

Mais que faces ton advocat Humblesse,
Que très joieux sera de toy guérir
Entièrement : metz en lui ta fiance.
Pour toy et tous voulu en crois mourir,
Très crestien, franc Royaume de France.

Souviengne-toy comment voult ordonner
Que tu criasses : Mon joye! par liesse!
Et qu'en escu d'azur deusses porter
Trois fleurs de lis d'or; et pour ardiesse
Fermer en toy (42) t'envoya sa haultesse
L'auriflamme, qui t'a fait seigneurir
Tes ennemis. Ne metz en oubliance
Telz dons haultains, dont lui pleut t'enrichir,
Très crestien, franc Royaume de France.

En oultre plus, te voulu envoyer,
Par ung coulomb, qui est plain de simplesse,
La unccion dont dois tes rois sacrer;
Afin qu'en eulx dignité plus en cresse,
Et plus qu'à nul t'a voulu sa richesse
De reliques et corps saints départir.
Tout le monde en a la congnoissance :
Soyes certain qu'il ne se veult faillir,
Très crestien, franc Royaume de France.

Court de Romme, si te fait appeller
Son bras destre, car souvent de destresse
L'a mise hors. Et pour ce approuver,
Les papes font te séoir seul sans presse
A leur destre; se droit jamais ne cesse.
Et pour ce, dois fort plourer et gémir
Quant tu desplais à Dieu, qui tant t'avance
En tous Estats, lequel deusse chérir,
Très crestien, franc Royaume de France.

Quelz champions souloit en toy trouver
Crestienté : ja ne fault que l'expresse :
Charlemaine, Roland et Olivier
En sont tesmoings, pour ce je m'en délaisse,
Et Saint-Loys roy, qui fist la rudesse
Des Sarrasins souvent anéantir
En son vivant, par travail et vaillance
Les croniques le monstrent, sans mentir,
Très crestien, franc Royaume de France.

Pour ce, France, vueilles toy adviser
Et tost reprens de bien vivre l'adresse;
Tous tes mesfais metz paine d'amender,
Faisant chanter et dire mainte messe
Pour les âmes de ceulx qui ont l'aspresse
De dure mort souffert pour te servir.
Leurs loyautéz ayes en souvenance :
Riens espargnié n'ont pour toy garantir
Très-crestien, franc Royaume de France.

Dieu a les bras ouvers pour t'acoler,
Prest d'oublier ta vie pécheresse :
Requier pardon, bien te vendra aidier
Nostre-Dame, la très-puissant princesse,
Qui est ton cry et que tiens pour maistresse.
Les saints aussy te vendront secourir,
Desquelz les corps ont en toy demourance;
Ne vueilles plus en ton péchié dormir,
Très-crestien, franc Royaume de France.

Et je Charles duc d'Orléans, rimer
Voulu ces vers, où temps de ma jeunesse,
Devant chascun les vueil bien advoüer;
Car prisonnier les fis, je le confesse,
Priant à Dieu qu'avant qu'aye vieillesse
Le temps de paix partout puit advenir,

Comme de cueur j'en ay la desirance,
Et que voye tous ces maulx brief finir
Très-crestien, franc Royaume de France.

BALLADE LXXXIX.

En regardant vers le païs de France,
Ung jour m'avint, à Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloye oùdit païs trouver.
Si commençay de cueur à souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estoit non sçavance
De telz souspirs dedens mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner.
Pour ce, tournay en confort mon penser :
Mais non pourtant mon cueur ne se lassoit
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Alors, chargeay en la nef d'Espérance
Tous mes souhaitz en les priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder!
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer,
Je hé guerre, point ne la doy priser;
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,
De veoir France, que mon cueur amer doit.

BALLADE SUR LA PAIX XC.

Priez pour paix, doulce vierge Marie,
Royne des cieulx et du monde maistresse;
Faictes prier, par vostre courtoisie,
Saints et saintes, et prenez vostre adresse
Vers vostre filz, requérant sa haultesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder
Que de son sang a voulu racheter,
En desboutant guerre qui tout desvoye.
De prièrez ne vous vueilliez lasser :
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez prélats et gens de sainte vie,
Religieux ne dormez en peresse;
Priez maistres et tous suivans clergie,
Car par guerre fault que l'estude cesse.
Moustiers destruis sont, sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous fault laissier
Quant ne povez en repos demourer.
Priez si fort que briefment Dieu vous oye;
L'église voult à ce vous ordonner :
Priez pour paix le vray trésor de joye.

Priez princes qui avez seigneurie,
Rois, ducs, contes, barons plains de noblesse,
Gentilz-hommes avec chevalerie;
Car meschans gens surmontent Gentillesse,
En leurs mains ont toute vostre richesse.
Débatz les font en hault estat monter;
Vous le povez chascun jour veoir au cler,
Et sont riches de voz biens et monnoye,
Dont vous deussies le peuple supporter.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez peuple qui souffrez tirannie :

Car voz seigneurs sont en telle foiblesse
Qu'ilz ne pevent vous garder par mestrie,
Ne vous aidier en vostre grant destresse.
Loyaulx marchans la selle si vous blesse,
Fort sur le dos chascun vous vient presser
Et ne povez marchandise mener :
Car vous n'avez seur passage ne voye
Et maint péril vous convient-il passer.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Priez galans, joyeulx en compaignie,
Qui despendre desirez à largesse;
Guerre vous tient la bourse desgarnie.
Priez amans qui voulez en liesse
Servir amours; car guerre par rudesse
Vous destourbe de voz dames hanter,
Qui maintes foiz fait leurs vouloirs tourner :
Et quant tenez le bout de la courroye
Ung estrangier si le vous vient oster.
Priez pour paix, le vray trésor de joye.

Dieu tout puissant nous vueille conforter
Toutes choses en terre, ciel et mer!
Priez vers lui que brief en tout pourvoye,
En lui seul est de tous maulx amender :
Priez pour paix le vray trésor de joye.

BALLADE XCI.

Je fu en fleur, ou temps passé d'enfance,
Et puis après devins fruit en jeunesse;
Lors m'abaty de l'arbre de Plaisance
Vert et non meur, Folie, ma maistresse :
Et pour ce, la Raison, qui tout redresse
A son plaisir, sans tort et mesprison,

M'a à bon droit, par sa très grant sagesse,
Mis pour meurir où feurre de prison.

En ce, j'ay fait longue continuance
Sans estre mis à l'essor de largesse.
J'en suis contant et tiens que sans doubtance
C'est pour le mieulx combien que par peresse
Deviens flétry et tire vers vieillesse.
Assez estaint est en moy le tison
De Sot-desir, puisqu'ay esté en presse
Mis pour meurir où feurre de prison.

Dieu nous doint paix : car c'est ma desirance,
Adonc seray en l'eaue de Liesse
Tost refreschi et au soleil de France,
Bien nettié du moysy de Tristesse ;
J'attens bon temps, endurant en humblesse :
Car j'ay espoir que Dieu ma guérison
Ordonnera. Pour ce, m'a sa haultesse
Mis pour meurir où feurre de prison,

Fruit suis d'iver qui a meins de tendresse
Que fruit d'esté ; si suis en garnison
Pour amolir ma trop verde duresse
Mis pour meurir où feurre de prison.

BALLADE CXII.

Cueur trop es plain de folie :
Cuides-tu de t'eslongnier
Hors de nostre compaignie
Et en repos te logier?
Ton propos ferons changier :
Soing et Ennuy nous nommons :
Avecques toy demourrons :

Car c'est le commandement
De Fortune, qui en serre
T'a tenu moult longuement
Où royaume d'Angleterre.

Dy-nous : ne congnois-tu mie
Que l'estat de prisonnier
Est que souvent luy ennuie,
Et endure maint dangier
Dont il ne se peut vengier.
Pour ce, nous ne te faisons
Nul tort; se te gouvernons
Ainsi que communément
Sont prisonniers pris en guerre,
Dont es l'un présentement
Où royaume d'Angleterre.

En lieu de plaisance lie,
Au lever et au couchier
Trouveras Mérencolie :
Souvent te feras veillier,
La nuit et le jour songier.
Ainsi te guerdonnerons
Et es fers te garderons,
De Soussy et pensement
Se tu peux si te desferre,
Par nous n'auras aultrement
Où royaume d'Angleterre.

BALLADE CXIII.

Nouvelles ont couru en France,
Par maints lieux, que j'estoye mort,
Dont avoient peu de desplaisance
Aucuns qui me hayent à tort.

Autres en ont eu desconfort.
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu mal ne grevance (43)
Dieu mercy, mais suis sain et fort:
Et passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceulx qui sont dolents de veoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance;
Mais Vieillesse fais son esfort
De m'avoir en sa gouvernance.
A présent faillira son sort:
Je suis assez loing de son port.
De plourer vueil garder mon hoir.
Loué soit Dieu de paradis
Qui m'a donné force et povoir
Qu'encore est vive la souris.

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meillieur marchié drap gris:
Or tiengne chascun pour tout voir
Qu'encore est vive la souris.

BALLADE XCIV.

AU DUC DE BOURBON.

Mon gracieux cousin, duc de Bourbon,

Je vous requier, quant vous aurez loisir,
Que me faittes par balade ou chançon
De vostre estat aucunement sentir :
Car, quant à moy, saichez que, sans mentir,
Je sens mon cueur renouveller de joye,
En espérant le bon temps advenir
Par bonne paix que brief Dieu nous envoye.

Tout crestien qui est loyal et bon
Du bien de paix se doit fort resioïr,
Veu les grans maulx et la destruction
Que guerre fait par tous pays courir.
Dieu a voulu crestienté punir,
Qui a laissié de bien vivre la voye;
Mais puis après il l'a veult secourir
Par bonne paix que brief Dieu nous envoye.

Et pour cela, mon très chier compaignon,
Vueilliez de vous Desplaisance bannir,
En oubliant vostre longue prison
Qui vous a fait mainte doleur souffrir,
Merciez Dieu, pensez de le servir :
Il vous garde de tous biens grant mont-joye,
Et vous fera avoir vostre désir
Par bonne paix que brief Dieu nous envoye.

Resveilliez-vous en joyeux souvenir :
Car j'ay espoir qu'encore je vous voye
Et moy aussi en confort et plaisir :
Par bonne paix que brief Dieu nous envoye.

BALLADE XCV.

Mon chier cousin de bon cueur vous mercie
Des blancs connins que vous m'avez donnez,

Et oultre plus pour vray vous certiffie (44);
Quant aux connins que dictes qu'ay amez,
Ilz sont pour moy plusieurs ans passez
Mis en oubly, aussy mon instrument
Qui les servoit a fait son testament
Et est retrait et devenu hermite.
Il dort tousjours, à parler vrayement,
Comme celluy qui en riens ne prouffite.

Ne parlez plus de ce, je vous en prie;
Dieux ait l'âme de tous les trespassez!
Parler vault mieulx pour faire chière lie
De bons morceaulx et de frians pastez;
Mais qu'ilz soient tous chaudement tastez :
Pour le présent c'est bon esbatement
Et qu'on ait vin pour nettier la dent,
En char crue mon cueur ne se délicte :
Oublions tout le vieil gouvernement,
Comme celluy qui en riens ne prouffite.

Quant jeunesse tient gens en seigneurie,
Les jeulx d'Amour sont grandement prisez;
Mais Fortune qui m'a en sa baillie
Les a du tout de mon cueur desboutez,
Et désormais vous et moy excusez.
De telz esbas serons legièrement;
Car faiz avons noz devoirs grandement
Où temps passé, vers Amours me tiens quitte;
Je n'en vueil plus, mon cueur si s'en repent,
Comme celluy qui en riens ne prouffite.

Vieulx soudoiers avecques jeune gent
Ne sont prisiez la valeur d'une mitte :
Mon office résigne plainement,
Comme celluy qui en riens ne prouffite.

BALLADE XCVI.

AU DUC DE BOURGOIGNE.

Puisque je suis vostre voisin
En ce païs, présentement,
Mon compaignons, fraire et cousin,
Je vous requier très chièrement
Que de votre gouvernement
Et estat me faittes sçavoir :
Car j'en orroye bien souvent,
S'il en estoit à mon vouloir.

Il n'est jour, ne soir, ne matin,
Que ne prie Dieu humblement
Que la paix prengne telle fin,
Que je puisse joyeusement
A mon desir prouchainement
Parler à vous et vous véoir :
Ce seroit très hastivement,
S'il en estoit à mon vouloir.

Chascun doit estre bien enclin
Vers la paix : car certainement
Elle départira butin
De grans biens à tous largement.
Guerre ne sert que de tourment :
Je la hé, pour dire le voir;
Bannie seroit plainnement
S'il en estoit à mon vouloir.

Va ma balade prestement
A Saint-Omer, monstrant comment
Tu vas pour moy ramentevoir
Au duc, à qui suis loyaument;
Et tout à son commandement,
S'il en estoit à mon vouloir (45).

BALLADE XCVII.

AU DUC DE BOURGOIGNE.

Pour le haste de mon passaige
Qu'il me convient faire oultre mer,
Tout ce que j'ay en mon couraige
A présent ne vous puis mander ;
Mais non pourtant, à brief parler,
De la balade que m'avez
Envoyée (45) comme sçavez
Touchant paix et ma délivrance,
Je vous mercie chièrement
Comme tout vostre entièrement
De cueur, de corps et de puissance.

Je vous envoyeray messaige,
Se Dieu plaist, briefment sans tarder.
Loyal, secret, et assez saige,
Pour bien à plain vous informer
De tout ce que pourray trouver
Sur ce que sçavoir desirez.
Pareillement fault que mettez
Et faictes, vers la part de France,
Diligence soingneusement,
Je vous en requier humblement
De cueur, de corps et de puissance.

Et sans plus despendre langage
A courts mots, plaise vous penser
Que vous laisse mon cueur en gage
Pour tousiours, sans jamais faulser.
Si me vueilliez recommander
A ma cousine : car croyez
Que en vous deux tant que v vrez
J'ay mise toute ma fiance,
Et vostre party loyaument

Tendray, sans faire changement,
De cueur, de corps et de puissance.

Or y parra que vous ferez
Et se point ne m'oublierez,
Ainsi que j'y ay espérance.
A Dieu vous dy présentement,
Tout Bourgongnon sui vrayement
De cueur, de corps et de puissance (46).

BALLADE XCVIII.

AU DUC DE BOURGOIGNE.

Des nouvelles d'Albion
S'il vous en plaist escoutter,
Mon fraire et mon compaignon,
Saichiez qu'à mon retourner
J'ay esté deçà la mer
Receu à joyeuse chière
Et a fait le roy passer
En bons termes ma matière.

Je doy estre une saison
Eslargy pour pourchasser
La paix, et aussy ma raençon
Se je puis seurté trouver
Pour aler et retourner;
Il fault qu'en haste la quière,
Se je vueil brief achever
En bons termes ma matière.

Or gentil duc bourgongnon
A ce cop vueilliez m'aydier
Comme mon entention
Est vous servir et amer

Tant que vif pourray durer
En vous ay fiance entière
Que m'aiderez à finer
En bons termes ma matière.

Mes amis fault esprouver
S'ilz vouldront, à ma prière,
Me secourir pour mener
En bons termes ma matière.

BALLADE XCIX.

J'ay tant joué avecques Aage
A la paulme, que maintenant
J'ay quarante cinq, sur bon gaage.
Nous jouons, non pas pour néant,
Assez me sens fort et puissant
De garder mon jeu jusqu'à cy,
Ne je ne crains riens que Soussy.

Car Soussy tant me descourage
De jouer et va estouppant
Les coups que fiers à l'avantage,
Trop seurement est rachassant.
Fortune si lui est aidant,
Mais Espoir est mon bon amy,
Ne je ne crains riens que Soussy.

Vieillesse de doleur enrage
De ce que le jeu dure tant,
Et dit en son félon langage
Que les chasses doresenavant
Merchera pour m'estre nuisant;
Mais ne m'en chault, je la deffy :
Ne je ne crains riens que Soussy.

Se bon eur me tient convenant,
Je ne doubte ne tant ne quant
Tout mon adversaire party
Ne je ne crains riens que Soussy.

BALLADE C.

AU DUC DE BOURGOIGNE (47).

Beau fraire, je vous remercie,
Car aidié m'avez grandement,
Et oultre plus vous certiffie
Que j'ay mon fait entièrement.
Il ne me fault plus riens qu'argent
Pour avancier tost mon passaige;
Et pour en avoir prestement
Mettroye corps et ame en gage.

Il n'a marchant en Lombardie,
S'il m'en prestoit présentement
Que ne fusse, toute ma vie,
Du cueur à son commandement :
Et tant que l'eusse fait content
Demourer vouldroye en servaige,
Sans espargnier aucunement
Pour mettre corps et ame en gage.

Car se je suis en ma patrie
Et oultre la mer franchement,
Dieu mercy point ne me soussie
Que n'aye des biens largement,
Et desserviray loyaument
A ceulx qui m'ont de bon couraige
Aidié, sans faillir nullement,
Pour mettre cueur et corps en gaige.

Qui m'ostera de ce tourment,
Il m'achètera plainement
A tousjours-mes a héritage;
Tout sien seray sans changement
Pour mettre corps et âme en gage.

BALLADE CI.

AU DUC DE BOURGOIGNE.

Pour ce que je suis à présant
Avec la gent vostre ennemie,
Il fault que je face semblant
Faignant que ne vous ayme mie.
Non pourtant, je vous certiffie
Et vous pry que vueilliez penser
Que je seray toute ma vie
Vostre loyaument sans faulser.

Tous maulx de vous je voiz disant
Pour aveugler leur faulse envie;
Non pourtant, je vous ayme tant,
Ainsi m'aid la vierge Marie,
Que je pry Dieu qu'il me maudie
Se ne trouvez au par aler
Que vueil estre, quoy que nu die,
Vostre loyaument sans faulser.

Faignez envers moy mal talant
A celle fin que nul n'espie
Nostre amour; car, par ce faisant,
Sauldray hors du mal qui m'ennuie;
Mais faictes que Bonne-foy lye
Noz cueurs, qu'ilz ne puissent muer:
Car mon vouloir vers vous se plye
Vostre loyaument sans faulser.

Vous et moy avons maint servant
Que convoitise fort mestrie;
Il ne fault pas, ne tant ne quant,
Qu'ilz saichent nostre compaignie;
Peu de nombre fault que manie
Noz faiz secrets, par bien céler,
Tant qu'il soit temps qu'on me publie
Vostre loyaument sans faulser.

Tout mon fait sçaurez plus avant
Par le porteur en qui me fye;
Il est léal et bien saichant
Et se garde de janglerie.
Créez-le de vostre partie
En ce qu'il vous doit raconter,
Et me tenez, je vous en prie,
Vostre loyaument sans faulser.

Dieu me fière d'espidimie
Et ma part ès cieulx je renie,
Se jamais vous povez trouver
Que me faingne par tromperie
Vostre loyaument sans faulser.

BALLADE CII.

Par les fenestres de mes yeulx,
Où temps passé, quant regardoye
Avis m'estoit, ainsi m'aid Dieux!
Que de trop plus belles véoye
Qu'aprésent ne fais; mais j'estoye
Ravy en plaisir et lyesse
Es mains de madame Jeunesse.

Or maintenant que deviens vieulx,

Quant je lis où livre de joye
Les lunettes prens pour le mieulx;
Par quoy la lettre me grossoye
Et n'y voy ce que je souloye :
Pas n'avoye ceste foiblesse
Es mains de madame Jeunesse.

Jeunes gens vous deviendrez tieulx
Se vivez, et suivrez ma voye :
Car aujourd'uy n'a soubs les cieulx
Qui en aucun temps ne fouloye :
Puis fault que raison son compte oye
Du trop despendu en simplesse
Es mains de madame Jeunesse.

Dieu en tout, par grâce, pourvoye
Et ce qui nicement forvoye
A son plaisir, en bien radresse
Es mains de madame Jeunesse.

BALLADE CIII.

Par les fenestres de mes yeulx
Le chault d'Amours souloit passer;
Mais maintenant que deviens vieulx,
Pour la chambre de mon Penser
En esté freschement garder
Ferméez les feray tenir,
Laissant le chault du jour aler (48)
Avant que je les face ouvrir.

Aussy en yver le pluïeux
Qui vens et broillars fet lever
L'air d'Amour epidimieux
Souvent parmy se vient bouter.

Si fault les pertuis estoupper
Par où pourroit mon cueur férir :
Le temps verray plus net et cler
Avant que je les face ouvrir.

Desormais en sains et seurs lieux
Ordonne mon cueur demourer,
Et par Nonchaloir, pour le mieulx,
Mon médecin soi gouverner.
S'Amour à mes huis vient hurter
Pour vouloir vers mon cueur venir,
Seurté lui fauldra me donner
Avant que je les face ouvrir.

Amours, vous venistes frapper
Piéça mon cueur sans menacer :
Or ai fait mes logis bastir
Si fors, que n'y pourriez entrer
Avant que je les face ouvrir.

BALLADE CIV.

En tirant d'Orleans à Blois,
L'autre jour, par eau (je) venoye ;
Si rencontre par plusieurs fois
Vaisseaux, ainsi que je passoye,
Qui singloient leur droitte voye
Et aloient legièrement,
Pour ce qu'eurent comme véoye,
A plaisir et à gré le vent.

Mon cueur, Penser et moy, nous trois
Les regardasmes à grant joye,
Et dit mon cueur à basse vois :
Voulentiers en ce point seroye,

De Confort la voille tendroye,
Se je cuidoye seurement
Avoir, ainsi que je vouldroye,
A plaisir et à gré le vent.

Mais je treuve le plus des mois
L'eaue de Fortune si quoye,
Quant où bateau du monde vois,
Que s'avirons d'Espoir n'avoye,
Souvent en chemin demourroye,
En trop grant ennuy longuement;
Pour néant envain attendroye
A plaisir et à gré le vent!

Les nefz dont cy devant parloye
Montoient et je descendoye
Contre les vagues de tourment;
Quant il luy plaira Dieu m'envoye
A plaisir et à gré le vent!

RONDEL XXXVI (49).

AU DUC DE NEVERS (50).

Pour paier vostre belle chère
Laissez en gage vostre cueur,
Nous le garderons en doulceur
Tant que vous retournez arrière.

Contentez, car c'est la manière,
Vostre hostesse, pour vostre honneur
Pour paier vostre belle chère, etc.

Et se voiez nostre prière
Estre trop plaine de rigueur,
Changeons de cueur, c'est le meillieur

De voulenté bonne et entière
Pour paier vostre belle chière (51).

CHANSON LVIII.

Chascun dit qu'estes bonne et belle,
Mais mon yeul juge n'en sera;
Car lignage m'aveuglera
Qui maintendra vostre querelle.

Quant on parle de demoiselle
Qui à largesse de biens a,
Chascun dit qu'estes bonne et belle.

A nostre assemblée nouvelle
Verray ce qu'il m'en semblera,
Et s'ainsi est, bien me plaira.
Or prenons que vous soiez telle :
Chascun dit qu'estes bonne et belle (52).

RONDEL XXXVII.

Comme j'oy que chascun devise,
On n'est pas tousiours a sa guise,
Beau chanter si ennuie bien,
Jeu qui trop dure ne vault rien
Tant va le pot a l'eau qui brise.

Il convient que trop parler nuise,
Ce dit-on, et trop grater cuise;
Riens ne demeure en un maintien,
Comme j'oy que chascun devise.

Après chault temps vient vent de bise,

Après hucques robbe de frise,
Le monde de passé revien,
A son vouloir joüe du sien
Tant entre gens laiz que d'église,
Comme j'oy que chascun devise.

BALLADE CV.

Comment voy-je ses Anglois esbahis,
Resjoys toy, franc royaume de France,
On apperçoit que de Dieu sont haïs
Puis qu'ilz n'ont plus couraige ni puissance.
Bien pensoient par leur oultrecuidance
Toy surmonter et tenir en servaige,
Et ont tenu à tort ton héritaige.
Mais à présent, Dieu pour toy se combat
Et se monstre du tout de ta partie;
Leur grant orgueil entièrement abat
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

Quant les Anglois as piéça envaïs
Riens n'y valloit ton sens ne ta vaillance.
Lors estoies, ainsi que fut Thaïs
Pécheresse, qui pour faire penance
Enclouse fut par divine ordonnance.
Ainsi as-tu esté en reclusaige
De Desconfort et Doleur de couraige,
Et les Anglois menoient leur sabat
En grans pompes, baubans et tirannie :
Or a tourné Dieu ton dueil en esbat
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

N'ont pas Anglois souvent leurs roys trahis :
Certes ouyl, tous en ont congnoissance;
Et encore le roy de leur païs

Est maintenant en doubteuse balance.
D'en parler mal chascun Anglois s'avance;
Assez monstrent par leur mauvais langaige
Que voulentiers lui feroient oultraige.
Qui sera roy entr'eulx est grant débat:
Pour ce, France, que veulx-tu que te die,
De sa verge Dieu les pugnist et bat
Et t'a rendu Guienne et Normandie.

Roy des François, gangné as l'avantaige :
Parfaiz ton jeu comme vaillant et saige.
Maintenant l'as plus belle qu'au rabat:
De ton bon eur, France, Dieu remercie,
Fortune en bien avecques toy s'embat
Et t'a rendu Guienne et Normandie (53).

BALLADE CVI.

On parle de religion
Qui est d'estroitte gouvernance,
Et par ardant dévocion
Portent mainte dure penance;
Mais, ainsi que j'ay congnoissance
Et selon mon entencion,
Entre tous, j'ay compassion
Des amoureux de l'Observance.

Tousjours, par contemplacion,
Tiennent leurs cueurs raviz en trance;
Pour venir, par perfection,
Au hault paradis de Plaisance,
Chault, froit, soif et fain d'Espérance
Seuffrent, en mainte nation :
Telle est la conversacion
Des amoureux de l'Observance.

Piéz nuz de Consolacion
Quièrent l'aumosne d'Alegence :
Or ne veulent ne pension,
Fors de Pitié, poure pitance !
En bissacs plains de Souvenance
Pour leur simple provision.
N'est-ce saincte condicion,
Des amoureux de l'Observance.

Des bigotz ne quiers l'accointance,
Ne loue leur oppinion ;
Mais me tiens par affeccion
Des amoureux de l'Observance.

BALLADE CVII.

VIDIMUS D'UNE OBLIGACION DE VAILLANT (54).

A ceulx qui verront ces présentes,
Le bailli d'Amoureux-espoir
Salut : plain de bonnes ententes
Mandons et faisons assavoir
Que le tabellion Devoir,
Juré des contraux en amours,
A veu nouvellement, à Tours,
De Vaillant l'obligacion
Entière, de bien vraye sorte :
Dont en fait la relacion,
Ainsi que ce vidimus porte.

A double queue, par patentes,
En cire vert, pour dire voir,
Obligé, soubzmettant ses rentes,
Cueur, corps et biens, sans décevoir,
Soubz le seau d'autruy vouloir,

Pour recouvrer joyeulx secours
Qu'il a desservy par mains jours;
Faisant ratifficacion,
Ledit notaire le rapporte
Par sa certifficacion,
Ainsi que ce vidimus porte.

Et deust-il mettre tout en ventes,
Des biens qu'il pourra recevoir
Veult paier ses debtes contentes,
Tant qu'on pourra apparcevoir
Qu'il fera trop plus que povoir,
Combien qu'ait eu d'estranges tours
Qui lui sont venuz au rebours.
En soit faitte informacion :
Car a Loyaulté se conforte
Qu'en fera l'aprobacion
Ainsi que ce vidimus porte.

Pour plus abréviacion
De l'an et jour, je me déporte,
On en voit déclaracion
Ainsi que ce vidimus porte.

BALLADE CVIII (55).

Je cuide que ce sont nouvelles :
J'oy nouveau bruit, et qu'est-ce là?
Hellas! pourray-je savoir d'elles
Quelque chose qui me plaira?
Car j'ay desiré, longtemps a,
Qu'Espoir m'estrangast de liesse.
Je ne sçay pas qu'il en fera,
Le beau menteur plain de promesse.

S'il ne sont ou bonnes ou belles,
Au fort, mon cueur endurera,
En attendant (56) d'avoir de celles
Que bon eur lui apportera;
Et de l'endormye beuvra
De Nonchaloir, en sa destresse :
Espoir plus ne l'esveillera,
Le beau menteur plain de promesse.

Pour ce, mon cueur se tu me celles
Reconfort, quant vers toy vendra,
Tu feras mal : car tes querelles
J'ay gardées, or y perra :
Adviengne qu'avenir pourra!
Je suis gouverné par Vieillesse,
Qui de legier n'escoutera
Le beau menteur plain de promesse.

Ma bouche plus n'en parlera,
Raison sera d'elle maistresse;
Mais au derrain blasmé sera
Le beau menteur plain de promesse.

BALLADE CIX.

N'a pas longtemps qu'escoutoye parler
Ung amoureux, qui disoit à sa mye :
« De mon estat plaise vous ordonner
Sans me laisser ainsi finer ma vie :
Je meurs pour vous, je le vous certiffie. »
Lors respondit la plaisante aux doulx yeulx :
« Assez le croy, dont je vous remercie
Que m'aymez bien, et vous encores mieulx.

Il ne fault jà vostre pousse tasier,

Fièvre n'avez que de mérencolie,
Vostre orine ne aussi regarder;
Tost se garist légière maladie.
Médicine devez prendre d'oublie;
D'autres ay veu trop pis en plusieurs lieux
Que vous n'estes; et pour ce, je vous prie,
Que m'aymez bien et vous encores mieulx.

Je ne vueil pas de ce vous destourber
Que ne m'aimez de vostre courtoisie;
Mais, que pour moy doyez mort endurer,
De le croire ce me seroit folie.
Pensez de vous et faictes chière lye:
J'en ay ouy parler assez de tieulx
Qui sont tous sains, quoy que point ne desnye.
Que m'aymez bien et vous encores mieulx.

Telz beaulx parlers ne sont en compaignie
Qu'esbatemens entre jeunes et vieulx;
Contente suis, combien que je m'en rye,
Que m'aymez bien et vous encores mieulx. »

BALLADE CX (57).

Ah! Dieu Amours où m'avez-vous logié?
Tout droit au trait de Désir et Plaisance,
Ou de legier je puis estre blécié
Par Doulx-regart et Plaisant-atraiance;
Jusqu'à la mort dont trop suis en doubtance,
Pour moy couvrir prestez-moy ung pavaiz:
Désarmé suis, car pieça mon harnaiz
Je le vendy par le conseil d'Oiseuse
Comme lassé de la guerre amoureuse.

Vous savez bien que me suis esloingné,

Dès longtemps a, d'Amoureuse vaillance,
Où j'estoye moult fort embesoigné
Quant m'aviez en vostre gouvernance.
Or en suis hors, Dieu me doint la puissance
De me garder que n'y rentre jamais !
Car quant congneu j'ay les amoureux fais,
Retrait me suis de vie si péneuse
Comme lassé de la guerre amoureuse.

Et non pourtant, j'ay esté advisé
Que Bel-acueil a fait grant aliance
Encontre moy, et qu'il est embusché
Pour me prandre, s'il peut, par décevance (58).
Ung de ses gens appellé Acoinctance
M'assault tousjours; mais souvent je me taiz,
Monstrant semblant que je ne quier que paiz
Sans me bouter en paine dangereuse,
Comme lassé de la guerre amoureuse.

Voisent faire jeunes gens leurs essaiz :
Car reposer je me veueil désormaiz.
Plus cure n'ay de pensée soingneuse,
Comme lassé de la guerre amoureuse.

BALLADE CXI.

Yeulx rougis, plains de piteux pleurs,
Fourcelle d'espoir reffroidie,
Teste enrumée de douleurs
Et troublée de frénesie,
Corps percus sans plaisance lie,
Cueur du tout pausmé en rigueurs,
Voy souvent avoir à plusieurs
Par le vent de Mérencolie.

Migraine de plaingnans ardeurs,
Transe de sommeil mipartie,
Fièvre frissonnans de maleurs,
Chault ardante en réverie,
Soif que confort ne rassasie,
Dueil baigné en froides sueurs,
Bégayant et changeant couleurs
Par le vent de Mérencolie.

Toute tourmentant en langueurs,
Colique de forcénerie,
Gravelle de soings assailleurs,
Raige de desirant folie,
Anuys enflans d'ydropisie,
Maulx éthiques aussi ailleurs
Assourdissent les escouteurs,
Par le vent de Mérencolie.

Guérir ne se peut maladie
Par phisique ne cireurgie,
Astronomans, ne enchanteurs,
Des maulx que seuffrent poures cueurs
Par le vent de Mérencolie.

BALLADE CXII.

Ce que l'ueil despend en plaisir
Le cueur l'achette chièrement;
Et quand vient à compte tenir,
Raison, président saigement,
Demande pourquoy et comment
Est despendue la richesse
Dont Amours deppart largement
Sans grant espargne de liesse.

Lors respond Amoureux-desir :
« Amours me fist commandement
De joyeuse vie servir
Et obéir entièrement,
Et s'ay failly aucunement
On n'en doit blasmer que Jeunesse,
Qui m'a fait ouvrer sotement
Sans grant espargne de liesse.

Pas ne mourray sans repentir,
Car je m'en repens grandement :
Trouvé m'y suis pis que martir,
Souffrant maint doloureux tourment;
Désormais en gouvernement
Me metz et ès mains de Vieillesse :
Bien sçay qu'y vivray soubrement,
Sans grant espargne de liesse.

Le temps passe comme le vent;
Il n'est si beau jeu qui ne cesse :
En tout fault avoir finement
Sans grant espargne de liesse. »

BALLADE CXIII.

Je qui suis Fortune nommée.
Demande la raison pourquoy
On me donne la renommée
Qu'on ne se peut fier en moy,
Et n'ay ne fermeté ne foy :
Car quant aucuns en mes mains prens
D'en bas je les monte en haultesse
Et d'en hault en-bas les descens,
Monstrant que suis dame et maistresse.

En ce, je suis à tort blasmée,
Tenant l'usaige de ma loy,
Que de longtemps m'a ordonnée
Dieu, sur tous le souverain roy,
Pour donner au monde chastoy.
Et se de mes biens je despens
Souventesfoiz a grant largesse,
Quant bon me semble les suspens,
Monstrant que suis dame et maistresse.

C'est ma manière acoustumée;
Chascun le scet, comme je croy,
Et n'est pas nouvelle trouvée :
Mais fays ainsi comme je doy,
Me mocquant, je les monstre au doy,
Tous ceulx qui en sont malcontens.
En gré pregnent joye ou destresse,
Qu'ayent l'un des deux me consens,
Monstrant que suis dame et maistresse.

Sur ce, s'advise qui a sens
Soit en jeunesse ou vieillesse :
Et qui ne m'entent je m'entens,
Monstrant que suis dame et maistresse.

BALLADE CXIV.

Fortune, je vous oy complaindre
Qu'on vous donne renom à tort,
De savoir et aider et faindre,
Donnant plaisir et desconfort.
C'est vray : et encore plus fort,
Souventesfoiz, contre raison,
Boutez de hault plusieurs en bas

Et de bas en hault. Telz débas
Vous usez en vostre maison.

Bien savez de Plaisance paindre
Et d'Espoir, quant prenez depport;
Après, effacer et destaindre
Toute joye, sans nul support,
Et mener à douloureux port
Ne vous chault en quelle saison;
Jamais vous n'ouvrez par compas.
Beaucop pis, que je ne dy pas,
Vous usez en vostre maison.

Pour Dieu! vueillez-vous en reffraindre,
Affin qu'on ne face rapport
Qui vouldra vostre fait attaindre,
Que vous soyez digne de mort.
Vostre manière chascun mort
Plus qu'autre, sans comparaison;
Qui regarde par tous estas,
Anuy et meschief à grans tas
Vous usez en vostre maison.

Ne jouez plus de vostre sort,
Car trop le passez oultre bort :
Se gens ne laissiez en pais, on
Appellera les advocas
Qui plaideront que très faulx cas,
Vous usez en vostre maison.

BALLADE CXV.

Or çà, puisque il fault que responde,
Moy, Fortune, je parleray ;
Si grant n'est, ne puissant, où monde

A qui bien parler n'ozeray.
J'ay fait, faiz encores et feray
Ainsi que bon me semblera
De ceulx qui sont soubz ma puissance :
Parle qui parler en vouldra,
Je n'en feray qu'à ma plaisance.

Quant les biens qui sont en la ronde
Sont miens, et je les donneray
Par grant largesse dont j'abonde ;
Et après, je les reprendray,
Certes à nul tort ne feray.
Qui est-ce qui m'em blamera ?
Je l'ay ainsi d'acoustumance :
En gré le preigne qui pourra,
Je n'en feray qu'à ma plaisance.

En raison jamais ne me fonde,
Mais mon vouloir acompliray ;
Les aucuns convient que confonde,
Et les autres avanceray.
Mon propos souvent changeray
En plusieurs lieux, puis çà, puis là,
Sans règle ne sans ordonnance :
Où est-il qui m'en gardera ?
Je n'en feray qu'à ma plaisance.

On escript tant qu'il nous plaira
Es lettres des seigneurs de France :
Pareillement de moy sera,
Je n'en feray qu'à ma plaisance.

BALLADE CXVI.

Escollier de mérencolie

A l'estude je suis venu,
Lettres de Mondaine-clergie
Espelant à tout ung festu
Et moult fort m'y trouve esperdu.
Lire, n'escripre, ne sçay mye,
Des verges de Soussy batu
Es derreniers jours de ma vie.

Pieçà, en jeunesse fleurie,
Quant de vif entendement fu,
j'eusse apris en heure et demye
Plus qu'à présent; tant ay vesqu,
Que d'engin je me suis vaincu.
On me deust bien, sans flaterie,
Chastier, despoillier tout nu
Es derreniers jours de ma vie.

Que voulez-vous que je vous die!
Je suis pour ung asnyer tenu,
Banny de bonne compaignie
Et de Nonchaloir retenu.
Pour le servir il est conclu:
Qui vouldra pour moy estudie:
Trop tart je m'y suis entendu
Es derreniers jours de ma vie.

Se j'ay mon temps mal despendu,
Fait l'ay par conseil de folie;
Je m'en sens et m'en suis sentu
Es derreniers jours de ma vie.

BALLADE CXVII.

L'autre jour tenoit son conseil
En la chambre de ma pensée

Mon cueur, qui faisoit appareil
De deffence contre l'armée
De Fortune, mal advisée,
Qui guerrier vouloir Espoir,
Se sagement n'est reboutée
Par Bon eur et Loyal-vouloir.

Il n'est chose, soubz le souleil,
Qui tant doit estre desirée
Que paix; c'est le don non pareil
Dont Grace fait tousjours livrée
A sa gent qu'a recommandée.
Fol est qui ne la veult avoir,
Quant elle est offerte et donnée
Par Bon eur et Loyal-vouloir.

Pour Dieu! laissons dormir Traveil;
Ce monde n'a guères durée,
Et paine tant qu'elle a sommeil;
Souffrons que prengne reposée.
Qui une foiz l'a esprouvée
La doit fuyr de son povoir;
Par tout doit estre déboutée
Par Bon eur et Loyal-vouloir.

Dieu nous doint bonne destinée,
Et chascun face son devoir :
Ainsi ne sera redoubtée
Par Bon eur et Loyal-vouloir.

BALLADE CXVIII.

En la chambre de ma Pensée
Quant j'ay visité mes trésors,
Maintesfoiz la trouve estoffée

Richement de plaisans confors.
A mon cueur je conseille lors
Qu'i prenons nostre demourée,
Et que par nous soit bien gardée
Contre tous envieux rappors.

Par Desplaisance maleurée
Essaye souvent ses efforts
Pour la conquester par emblée
Et nous bouter tous deux dehors.
Se Dieu plaist, assez sommes fors
Pour bien tost rompre son armée,
Se d'Espoir bannyère est portée
Contre tous envieux rappors.

L'inventoire j'ay regardée
De noz meubles en biens et corps :
De légier ne sera gastée,
Et si ne ferons à nulz tors.
Mieulx aymerions estre mors
Mon cueur et moy, que courroucée
Fust Raison saige et redoubtée,
Contre tous envieux rappors.

Demourons tous en bons accors,
Pour parvenir à joyeulx pors,
Où monde qui a peu durée.
Soustenons paix la bien amée
Contre tous envieux rappors.

BALLADE CXIX.

Je n'ay plus soif, tarie est la fontaine ;
Bien eschauffé sans le feu amoureux,
Je voy bien cler, jà ne fault qu'on me maine ;

Folie et Sens me gouvernent tous deux,
En nonchaloir resveillé sommeilleux;
C'est de mon fait une chose meslée
Ne bien ne mal d'aventure menée.

Je gaigne et pers, mescontant par sepmaine;
Ris, jeux, déduiz, je ne tiens compte d'eulx;
Espoir et Dueil me mettent hors d'alaine,
Eur me flatent si m'est trop rigoreux:
Dont vient cela que je ris et me deulx?
Est-ce par sens ou folie esprouvée,
Ne bien ne mal d'aventure menée?

Guerdonné suis de malheureuse estraine,
En combatant je me rens courageux;
Joye et Soussy m'ont mis en leur demaine,
Tout desconfit me tiens ou ranc des preux
Qui me sauroit desnoer tous ses neux?
Teste d'acier y fauldroit fort armée,
Ne bien ne mal d'aventure menée.

Vieillesse fait me jouer à telz jeux
Perdre et gaigner et tout par ses conseulx;
A la faille j'ay joué ceste année
Ne bien ne mal d'aventure menée.

BALLADE CXX.

Pourquoy m'as-tu vendu, Jeunesse,
A grant marchié, comme pour rien,
Es mains de madame Vieillesse
Qui ne me fait guères de bien?
A elle peu tenu me tien,
Mais il convient que je l'endure
Puisque c'est le cours de Nature.

Son hostel de noir de Tristesse
Est tendu; quant dedens je vien,
Je y voy l'istoire de Destresse,
Qui me fait changer mon maintien.
Quant là ly et maint mal soustien
Espargnée n'est créature
Puisque c'est le cours de nature.

Prenant en gré ceste rudesse,
Le mal d'autruy compare au mien ;
Lors me tance dame Sagesse :
Adoncques à moy je revien
Et croy de tout le conseil sien,
Qui est en ce plain de droitture,
Puisque c'est le cours de nature.

Dire, ne sauroye combien
Dedens mon cueur mal je retien
Serré d'une vieille sainture,
Puisque c'est le cours de nature.

BALLADE CXXI.

Mon cueur vous adjourne, Vieillesse,
Par droit huissier de Parlement,
Devant Raison, qui est maistresse
Et juge de vray jugement ;
Depuis que le gouvernement
Avez eu de lui et de moy,
Vous nous avez par tirannie
Mis ès mains de Mérencolie,
Sans savoir la cause pourquoy.

Par avant nous tenoit Jeunesse
Et nourrissoit si tendrement

En plaisir, confort et liesse
Et tout joyeulx esbatement.
Or faictes vous tout autrement :
Se vous est hontes sur ma foy,
Car en douleur et maladie
Nous faictes user nostre vie,
Sans savoir la cause pourquoy.

De quoy vous sert ceste destresse
A donner sans alègement?
Cuidez-vous pour telle rudesse
Avoir honneur aucunement ?
Nennil, certes; car vrayement
Chascun vous monstrera au doy,
Disant : la vieille rassotie
Tient tous maulx en sa compaignie
Sans savoir la cause pourquoy.

Ce Saint-Martin présentement
Qu'avocas, font commencement
De plaidier les faiz de la loy ;
Prenez bon conseil, je vous prie,
Ne faictes débat ne partie
Sans savoir la cause pourquoy.

BALLADE CXXII.

Plus ne voy riens qui reconfort me donne,
Plus dure ung jour que ne me souloient cent,
Plus n'est saison qu'à nul bien m'abandonne,
Plus voy plaisir et mains mon cueur s'en scent,
Plus qu'oncques mais mon vouloir bas descent;
Plus me souvient de vous et plus m'empire ;
Plus quiers esbas c'est lors que plus soupire;
Plus fait beau temps et plus me vient d'ennuys;

Plus ne m'attens fors tousjours d'avoir pire,
Puisque de vous approcher je ne puis.

Plus suis dolent que nul autre personne,
Plus n'ay espoir d'aucun alègement ;
Plus ay desir et crainte d'autre sonne ;
Plus vueil aler vers vous, moins sçay comment ;
Plus suis espris et plus ay de tourment,
Plus pleure et plains et plus pleurer desire ;
Plus chose n'est qui me sauroit suffire;
Plus n'ay repos, je hay les jours, les nuys :
Plus que jamais a douleur me fault duyre,
Puisque de vous approcher je ne puis.

Plus vivre ainsi ne m'est pas chose bonne ;
Plus vueil mourir, et raison si assent ;
Plus qu'à nully Amours des maulx m'ordonne ;
Plus n'a m'a voix bon accort ne assent ;
Plus fait-on jeux, mieulx desire estre absent ;
Plus force n'ay d'endurer tel martire ;
Plus n'est vivant homme qui tel mal tire,
Plus ne congnois bonnement où je suis ;
Plus ne sçay brief que pencer, faire ou dire,
Puisque de vous approcher je ne puis.

Plus n'ay mestier de jouer ne de rire,
Plus n'est le temps si non de tout despire ;
Plus cuide avoir de doulceur les apuys,
Plus suis adonc desplaisant et plain d'ire,
Puisque de vous approcher je ne puis.

BALLADE CXXIII.

Chascun s'esbat au mieulx mentir,
Et voulentiers je l'aprendroye ;

Mais maint mal j'en voy advenir,
Par quoy savoir ne le vouldroye :
De mantir par déduit ou joye,
Ou par passe-temps, ou plaisir :
Ce n'est point mal fait, sans faillir,
Se faulceté ne s'i employe.

Faulx menteurs puisse l'en couvrir,
Sur les montaignes de Savoye
De neiges, tant que revenir
Ne puissent par chemin ne voye.
Jusques quérir je les renvoye,
Pour Dieu! laissiez-les là dormir,
Ilz ne scevent de riens servir
Se faulceté ne s'i employe.

Pourquoy se font-ilz tant haïr?
Veulent-ilz que l'en les guerroye?
Cuident-ilz du monde tenir
Tous les deux boutz de la courroye?
C'est folie, que vous diroye?
Leur prouffit puissent parfournir
Et laissent les autres chevir
Se faulceté ne s'i employe.

Paix crie, Dieu la nous ottroye!
C'est ung trésor qu'on doit chérir;
Tous biens s'en pevent ensuir,
Se faulceté ne s'i employe.

BALLADE CXXIV (58).

Jam nova progenies celo demittitur alto.

O louée concepcion,
Envoyée ça-jus des cieulx,

Du noble lis digne Syon,
Don de Jehsus très précieulx,
Marie, nom très gracieulx,
Font de pitié, source de grace
La joye, confort de mes yeulx,
Qui nostre paix batist et brasse.

La paix, c'est assavoir des riches,
Des poures le substantement;
Le rebours des félons et chiches,
Très nécessaire enfantement
Conceu, portée honnestement
Hors le péchié originel
Que dire je puis sainctement.
Souverain bien Dieu éternel.

Nom recouvré joye de peuple,
Confort des bons, de maulx retraitte,
Du doulx seigneur première et seule
Fille, de son cler sang extraicte;
Du dextre costé Clovis traicte,
Glorieuse ymage en tous fais,
Ou hault ciel créé et pourtraicte
Pour esjouyr et donner paix.

En l'amour et crainte de Dieu,
Es nobles flans César conceue,
Des petiz et grans en tout lieu
A très grande joye receue;
De l'amour Dieu traicté tissue
Pour les discordez ralier,
Et aux enclos donner yssue,
Leurs lians et fers délier.

Aucunes gens, qui bien peu sentent,
Nourriz en simplesse et confiz,

Contre le vouloir Dieu attentent,
Par ignorance desconfiz,
Desirans que feussiez ung filz.
Mais qu'ainsi soit, ainsi m'aist Dieux!
Je croy que ce soit grans proufiz,
Raison Dieu fait tout pour le mieulx.

Du psalmiste je prens les dictz :
Delectasti me Domine!
In factura sua, je ditz :
Noble enfant, de bonne heure né,
A toute doulceur destiné,
Manna du ciel, céleste don,
De tous biensfais le guerdonné
Et de noz maulx le vray pardon.

Combien que j'ay leu en ung dit:
Inimicum putes, y a,
Qui te presentem laudabit,
Toutesfoiz nonobstant cela
Oncques vray homme ne céla
En son courage aucun grant bien
Qui ne le monstrast çà et là,
On doit dire du bien le bien.

Saint Jehan-Baptiste ainsi le fist
Quant l'aignel de Dieu descela;
En ce faisant pas ne mesfist,,
Dont sa voix ès tourbes vola;
De quoy saint André Dieu loua,
Qui de lui si ne sçavoit rien,
Et au filz de Dieu s'aloua,
On doit dire du bien le bien.

Envoyée de Jehsu-Crist
Rappeller, ça-jus, par de çà

Les poures que rigueur prescript
Et que fortune betourna;
Cy sçay bien comment y m'en va,
De Dïeu, de vous, vie je tien;
Benoist celle qui vous porta :
On doit dire du bien le bien.

Cy devant Dieu fais congnoissance
Que créature feusse morte,
Ne feust vostre doulce naissance
En charité puissant et forte,
Qui ressuscite et reconforte
Ce que mort avoit prins pour sien.
Vostre présence me conforte :
On doit dire du bien le bien.

Cy vous rens toute obéissance;
Ad ce faire raison m'exorte
De toute ma poure puissance.
Plus n'est deul qui me desconforte
N'autre ennuy de quelconque sorte.
Vostre je suis et non plus mien,
Ad ce droit et devoir m'enhorte :
On doit dire du bien le bien.

O grace et pitié très immense,
L'entrée de paix et la porte,
Some et benigne clémence
Qui noz faultes toult et supporte :
Si de vous louez me déporte
Ingrat suis et je le maintien,
Dont en ce refrain me transporte :
On doit dire du bien le bien.

Princesse, ce loz je vous porte
Que sans vous je ne feusse rien;

A vous et à vous m'en ráporte :
On doit dire du bien le bien.

BALLADE CXXV.

Je meurs de soif emprès de la fontaine,
Suffisance ay, et si suis convoiteux ;
Une heure m'est plus d'une quarantaine ;
Droit et parfait je chemine en boiteux (59),
Très pacient plus que nul despiteux,
Je retiens tout et ce que j'ay despars,
A moy cruel et aux autres piteux,
Le neutre suis et si tiens les deux pars !

En doubte suis de chose très certaine ;
Infortuné je me répute eureux,
Vraye conclus une chose incertaine,
Rien je n'y fois et suis adventureux.
Flebe me tiens quant me sens (60) vigoreux,
Plain de moisteur, tout tremblant, au feu ars ;
Doulx et begnin, de semblant rigoreux ;
Le neutre suis et si tiens les deux pars !

Quant dueil me prent, grant joye me demaine ;
Par grant plaisir je deviens langoreux ;
Indigent suis possident grant domaine ;
Qui n'a nul goust je le tiens savoreux ;
Qui m'est amer de lui suis amoureux ;
Ignorant suis et si sçay les sept ars ;
En grant seurté fort craintif et paoureux ;
Le neutre suis et si tiens les deux pars !

Qui me loue il m'est injurieux,
Je ne bouge quant d'un lieu je me pars ;

Por bien ouvrer en vain labourieux;
Le neutre suis et si tiens les deux pars (61)!

LETTRE EN COMPLAINCTE V;

FAISANT RESPONCE A FREDET (62).

Fredet, j'ay receu vostre lettre
Dont vous mercie chièrement,
Où dedens avez voulu mettre
Vostre fait bien entièrement.
Fier vous povez seurement
En moy, tout, non pas a demi :
Au besoing congnoist-on l'ami.

S'Amour tient vostre cueur en serre,
Ne vous esbahissez en rien;
Il n'est nulle si forte guerre
Qu'au derrain ne s'appaise bien.
Amour le fait, comme je tien,
Pour esprouver mieulx vostre vueil :
Grant joye vient après grant dueil.

Se vous dittes : « Las! je ne puis
Une telle doleur porter. »
Je vous respons : « Beau sire, et puis
Vous en voulez-vous depporter,
Ou au dieu d'Amours rapporter?
L'un des deux fault, se m'aist Dieu! voire,
Puisqu'il est trait, il le fault boire.

Cuidez-vous par dueil et courroux
Ainsi gaigner vostre vouloir?
Nennil, ce ne sont que coupsroux
Qu'Amours met tout en nonchaloir :
De riens ne vous pevent valoir

Et se les touchez en despense
Trop remaint de ce que fol pense.

Voulez-vous rompre vostre teste
Contre le mur, ce n'est pas sens;
Il fault danser qui est en feste,
Certes autre raison n'y sens;
Et pour cela je me consens
Que souffrez qu'Amours vous demaine:
Grant bien ne vient jamais sans paine.

Mais de voz doleurs raconter
Faittes bien, ainsi qu'il me semble,
Et les assommer et compter
Devant Amours : car il ressemble
A l'ostellier qui met ensemble
Et tout dedens son papier couche :
Pour parler est faicte la bouche.

De piéça je fuz en ce point,
Encores pis, loing d'allégence;
Toutesfoiz, ne voulu-je point
De moy-mesmes faire vengence.
Mais chauldement, par diligence,
Pourchassay et plaiday mon fait :
Peu gaigne cellui qui se tait.

Et pour ce que la lectre dit
Qu'Amours veult que vers moy tirez,
De moy ne serez escondit :
S'aucune chose desirez
A vostre bien, quant l'escriprez,
Paine mectray d'entente franche
Que l'ayez de croq ou de hanche.

Combatez d'estoc et de taille

Vostre dure mérencolie,
Et reprenez, commant qu'il aille,
Espoir, Confort et Chière-lie.
De ne vous oublier me lie
Autant en ce que puis et doy
Que se me tenez par le doy.

Or retournons à mon propos
Et ne parlons plus de cecy :
Vray est que je suis en repos
D'amours, mais non pas de soussy.
Et pour ce, je vous vueil aussi
De me conseillier travaillier :
L'amy doit pour l'autre veillier.

Soussy maintient que c'est raison
Qu'il ait sur tous vers moy puissance ;
Nonchaloir dit qu'en ma maison
Vault mieulx qu'il ait la gouvernance,
Car il raménera Plaisance
Que Soussy a bannye à tort,
Sans reveillier le chat qui dort.

Soussy respond qu'estre ne peut
Tant qu'on est où monde vivant :
Car Fortune partout s'esmeut
Et est à chascun estrivant,
En tous lieux va mal escrivant,
Et toutes choses met en doubte :
Elle a beaux yeulx et ne voit goute.

Si ne sçay que je doye faire,
Ne lequel d'eulx me laissera :
Car veu que tousjours j'ay affaire
Soussy jamais ne cessera,
Mais mon Plaisir rabessera

En quelque place que je voyse,
Bien est aise qui est sans noyse.

Quant en Nonchaloir je m'esbas
Et Desplaisir vueil débouter,
Jamais ne sçay parler si bas
Que Soussy ne viengne escouter.
Las! je le doy tant redoubter,
Car à tort souvent me ravalle,
Mais sans mascher fault que l'avalle.

Je ne sçay reméde quelconques
Quant ay mis ces choses en poys,
Pour tous deux contenter adoncques,
Fors les faire servir par moys.
Mandez-moy sur ce quelque foys
Fredet, bon conseil, par vostre ame,
Foy que devez à vostre dame.

COMPLAINTE DIALOGUÉE VI.

L'AMANT ET L'AMOURS.

AMOURS.

L'autr'ier, en ung lien me trouvay
Triste, pensif et doloreux;
Tout mon fait bien au long comptay
Au hault prince des amoureux,
Lequel m'a esté rigoreux
Où temps que mon cueur le servoit:
Et ainsi qu'il me respondoit,
Souvenir qui fut au plus près,
Ses ditz et les miens escripvoit
En la manière cy après.

L'AMANT.

« Hélas! Amours, de vous me plains,
Mais les griefz maulx le me font faire
Dont mon cueur et moy sommes plains,
Car trop estes de dur afaire :
S'un peu me feussiez débonnaire
Espoir que j'ay dit tout perdu
Si me seroit tantost rendu;
Mais pas n'avez tel vostre vueil,
Ainçois par vous m'est deffendu
Plaisant-desir et Bel-acueil. »

AMOURS.

Amours respond : « A trop grant tort
Vous vous plaignez et sans raison,
Car envers chascun Reconfort
N'est pas tousjours en sa saison;
Et si savez qu'en ma maison
Une coustume se maintient,
C'est assavoir : que qui se tient
Pour serviteur de mon hostel
Maintesfoiz sousfrir lui convient :
L'usaige de mes gens est tel. »

L'AMANT.

« Certes, Sire, vous dictes vray;
Mais l'ordonnance riens ne vault :
Parler en puis, car bien le sçay
Et ay dancié a ce court sault;
Parquoy je congnois le deffault
De doulx plaisir que l'en y a :
Car quant mon cueur vous dépria
Secours, il lui fut escondit :
Adoncques de dueil regnya
Vostre povoir, et s'en partit. »

AMOURS.

« Des beaulx amis, se dit Amours,
Celui qui à servir se met,
S'il veult avoir tantost secours
Et le guerdon qu'on y promet ;
Ou autrement il se desmet
Du service qu'il a empris,
De Loyaulté seroit repris
Quant je tendray mon jugement,
Et si perdroit tout los et pris
Sans jamais nul recouvrement. »

L'AMANT.

« Voire, Sire, doit-on servir
Sans prousfit ou guerdon avoir ?
Nennil, ung cueur devroit mourir
Puisqu'il a fait loyal devoir,
Entièrement à son povoir,
Et qu'il lui fault quérir son pain.
A vous qui estes souverain,
En est le plus de deshonneur,
Veu que par faulte meurt de fain
Vostre bon loyal serviteur. »

AMOURS.

« Qu'on meure de fain ne vueil pas ;
Mais le trop hasté s'eschaulda :
Il convient aler pas à pas,
Et puis après on congnoistra
Qui mieulx son devoir fait aura :
Alors doit estre guerdonné.
Je suis assez abandonné
A grant largesse de mes biens,
Mais quant j'ay maintesfoiz donné
A plusieurs semble qu'ilz n'ont riens. »

L'AMANT.

« De ceulx ne suis quant est à moy ;
Sur ce, je répons à briefz motz :
Je vous asseure, par ma foy,
Oncques ne fuz en ce propos,
J'ay tousjours porté sur mon dos
Paine, Travail à grant planté,
Ne nulle chose n'ay hanté
Dont on dye qu'aye failly,
Combien qu'en dueil m'aiez planté
Comme faint seigneur et amy. »

AMOURS.

« Estre mon maistre vous voulez,
Par vostre parler ce me semble,
Et grandement vous me foulez ;
Mais l'estrif de nous deux ensemble,
Comme en peut congnoistre, ressemble
Au débat du verre et du pot.
Fain avez qu'on vous tiengne à sot;
Devant Raison soit assigné :
Se j'ay tort, paier vueil l'escot
Quant le débat sera finé. »

L'AMANT.

« Il fault que le plus foible, doncques,
Soit tousjours getté soubz le pié ;
Ne je ne vy autrement oncques ;
Rendre se fault qui m'a traictié ;
J'ay cogneu où j'ay peu gaingnié
Vostre court à mont et à val ;
Et soit à pié ou à cheval
On n'y scet trouver droit chemin,
Quoy qu'on y trouve, bien ou mal
Il fault tout partir au butin. »

AMOURS.

« Pour le présent plus n'en parlons,
Puisque j'ay puissance sur tous;
Quelque chose que débatons
A mon plaisir feray de vous :
Ne me chault de vostre courrous
Ne de chose que l'on me dye.
Se je vous ay fait courtoisie,
Se vous voulez, prenez l'en gré :
Car le premier vous n'estes mie
Qu'ay courroucié en grant degré.

CHANSON LIX.

Espoir, confort des maleureux,
Tu m'estourdis trop les oreilles
De tes promesses nompareilles,
Dont trompes les cueurs doloreux.

En amusant les amoureux
Et faisant baster aux corneilles,
Espoir, confort des maleureux,
Tu m'estourdis trop les oreilles.

Ne soiez plus si rigoreux,
Mieulx vault qu'à raison te conseilles :
Car chascun se donne merveilles
Que n'as pitié des langoreux,
Espoir, confort des maleureux!

CHANSON LX.

Paix ou trèves je requier, Desplaisance;
S'en toy ne tient, pas ne tendra à moy

Que ne soyons désormais en requoy,
Accordons-nous, chargeons en espérance.

Que gaigne-tu à me faire grevence?
Assez me mets en devoir, sur ma foy;
Paix ou trèves je requier, Desplaisance;
S'en toy ne tient, pas ne tendra à moy.

Ou combatons tellement à oultrance
Que l'un die : « Je me rens, ou ren toy. »
Mieulx estre mort je vueil, s'estre le doy,
Qu'ainsi languir; d'offrir premier m'avance :
Paix ou trèves je requiers, Desplaisance!

CHANSON LXI.

Si je fois loyalle requeste
Soing et Soucy, et bon vous semble,
Pour Dieu! accordons-nous ensemble,
Qui tort a soit mis en enqueste.

Quant vous ne moy bien n'y aqueste
Pour jugier droit conseil asemble,
Se je fois loyalle requeste
Soing et Soucy et bon vous semble.

Je ne requier autre conqueste
Que d'Espoir, qui larron ressemble,
Et sans cause de mon cueur semble,
Dieu me secoure en ceste queste!
Se je fois loyalle requeste.

CHANSON LXII.

Ne hurtez plus à l'uis de ma pensée,
Soing et Soucy, sans tant vous travailler;
Car elle dort et ne veult s'esveiller,
Toute la nuit en paine a despensée.

En dangier est, s'elle n'est bien pensée;
Cessez, cessez, laissez la sommeiller;
Ne hurtez plus à l'uis de ma pensée
Soing et Soucy sans tant vous travailler.

Pour la guérir Bon-espoir a pensée
Medicine, qu'a fait apareiller;
Lever ne peut son chief de l'oreiller,
Tant qu'en repos se soit récompensée:
Ne hurtez plus à l'uis de ma pensée.

CHANSON LXIII.

L'un ou l'autre desconfira
De mon cueur et Mérencolie;
Auquel que fortune s'alye,
L'autre « je me rens » lui dira.

D'estre juge me suffira
Pour mettre fin en leur folye;
L'un ou l'autre desconfira
De mon cueur et Mérencolie.

Dieu scet comment mon cueur rira
Se gaigne, menant chière lye;
Contre ceste saison jolye,
On verra comment en yra:
L'un ou l'autre desconfira.

CHANSON LXIV.

Qui? quoy? comment? à qui? pourquoy?
Passez, présens ou avenir,
Quant me viennent en souvenir,
Mon cueur en penser n'est pas coy.

Au fort plus avant que ne doy,
Jamais ne pense enquérir:
Qui? quoy? comment? à qui? pourquoy?
Passez, présens ou avenir.

On s'en peut rapporter à moy,
Qui de vivre ay eu beau loysir;
Pour bien aprendre et retenir
Assez ay congneu, je m'en croy,
Qui? quoy? comment? à qui? pourquoy?

CHANSON LXV.

Je prens en mes mains voz débas
Désormais, mon cueur et mes yeulx,
Se longuement vous seuffre tieulx,
Moy mesmes de mon tour m'abas.

Pour vostre prouffit me combas,
Le desirant de bien en mieulx;
Je prens en mes mains vos débas
Désormais, mon cueur et mes yeulx.

Quant voz désirs souvent rabas
Désordonnez en aucuns lieux,
Mon devoir fais; ainsi, m'aid Dieu!
Passons temps en plus beaulx esbas
Je prens en mes mains voz débas.

CHANSON LXVI.

Mon cueur se combat à mon éueil,
Jamais ne les trouve d'accort;
Le cueur dit que l'eueil fait rapport
Que tousjours lui acroist son dueil.

La vérité savoir j'en vueil,
Que semble-il qui ait le tort?
Mon cueur se combat à mon éueil,
Jamais ne les trouve d'accort.

Se je trouve que Bel-acueil
Ait getté entre eulx aucun sort,
Je le condempneray à mort:
Doiz-je sousfrir ung tel orgueil?
Mon cueur se combat à mon éueil.

CHANSON LXVII.

Tant que pasques soient passées,
Se nous avons riens trespassé,
Prions mercy du temps passé
Et pour les ames trespassées.

Chascun pas à pas ses passées
Face avant que soit trespassé,
Tant que pasques soient passées
Se nous avons riens trespassé.

Foleur a fait grandes passées,
Mains cueurs ont tout oultre passé;
Pour ce, par nous soit compassé
D'eschever faultes compassées,
Tant que pasques soient passées.

CHANSON LXVIII.

Sans ce, le demourant n'est rien
Qu'esse? je le vous ay à dire;
N'enquérez plus, il doit suffire,
C'est Conseil que très secret tien.

Pourtant n'y entendez que bien,
Autrement je ne le desire,
Sans ce, le demourant n'est rien;
Qu'esse? je le vous ay à dire.

S'ainsi m'esbas où penser mien
Et mainte chose foiz escripre,
En mon cueur pour le faire rire,
Tout ung est mon fait et le sien:
Sans ce, le demourant n'est rien.

CHANSON LXIX.

Assez pourveu pour decy à grant pièce,
Et plus qu'assez de penser et anuy,
Je me treuve sans congnoistre nulluy
Qui se vente d'en avoir telle pièce.

Fortune dit que tout mon fait despiéce
Que j'endure comme maint aujourd'uy:
Assez pourveu pour decy a grant pièce
Et plus qu'assez de penser et anuy.

Pourquoy souvent je metz soubz mon pièce
Prenant confort d'Espoir, comme celluy
Qui me fye parfaittement en luy,
Ainsi remains qui le croiroit empièce:
Assez pourveu pour decy à grant pièce.

CHANSON LXX.

Çà venez avant Espérance,
Or y verra que respondrez
Et comment vous vous desfendrez :
On se plaint de vous à oultrance.

L'un dit que promectez de loing
Et qu'en estes bonne maistresse,
L'autre que faillez au besoing
En ne tenant guères promesses.

Quoy que tardez, c'est la fiance
Qu'aux faiz de chascun entendez
Et au derrain guerdon rendrez :
Dy-je bien? ou se trop m'avance :
Çà venez avant Espérance.

CHANSON LXXI.

Mon cueur, estouppe tes oreilles
Pour le vent de Mérencolie ;
S'il y entre, ne doubte mye,
Il est dangereux à merveilles.

Soit que tu dormes ou tu veilles
Fay ainsi que dy, je t'en prie;
Mon cueur, estouppe tes oreilles
Pour le vent de Mérencolie.

Il cause doleurs nompareilles
Dont s'engendre la maladie,
Qui n'est pas de légier guérie.

Croy moy, s'a Raison te conseilles,
Mon cueur, estouppe tes oreilles.

CHANSON LXXII.

Aidez ce poure cayment
Souspir, je le vous recommande,
De vous quant aumosne demande
Ne se parte meschantement.

Son cas monstre piteusement,
Il semble que la mort attende :
Aidez ce poure cayment
Souspir, je le vous recommande.

Donnez lui assez largement
Qu'il ne meure, Dieu l'en desfende!
Affin que n'en faictes amende,
Au jour d'amoureux jugement :
Aidez ce poure cayment.

CHANSON LXXIII.

En faulte du logeis de Joye,
L'ostellerie de Pensée
M'est par les fourriers ordonnée :
Ne sçay combien fault que je y soye.

Autre part ne me bouteroye :
Content m'en tien, et bien m'agrée,
En faulte du logeis de Joye,
L'ostellerie de Pensée.

Je parle tout bas qu'on ne l'oye,

Pensant de veoir quelque année
Quelle sera ma destinée,
Et en quel lieu demourer doye
En faulte du logeis de Joye.

CHANSON LXXIV.

Et bien, de par Dieu! Espérance,
Esse doncques vostre plaisir?
Me voulez-vous ainsi tenir
Hors et ens tousjours en balance.

Ung jour j'ay vostre bienveillance,
L'autre ne la sçay où quérir.
Et bien, de par Dieu! Espérance,
Esse doncques vostre plaisir?

Au fort puis que suis en la dance
Bon gré maugré m'y fault fournir,
Et n'y sçay de quel pié saillir:
Je reculle, puis je m'avance:
Et bien, de par Dieu! Espérance?

CHANSON LXXV.

Armez-vous de joyeux confort,
Je vous en pri, mon poure cueur,
Que Destresse, par sa rigueur,
Ne vous navre jusqu'à la mort.

Vous couvrant d'un pavaiz, au fort,
Tant qu'aurez passé sa chaleur.
Armez-vous de joyeux confort,
Je vous en pri, mon poure cueur.

Faictes bon guet tant qu'elle dort:
Espoir dit qu'il sera seigneur
Et fera vostre fait meilleur.
Contre Dangier qui vous fait tort,
Armez-vous de joyeux confort.

CHANSON LXXVI.

Tousjours dictes : je vien, je vien!
Espoir, je vous congnois assez.
De voz promesses me lassez
Dont peu à vous tenu me tien.

Je vous requier au besoing mien,
Legièrement vous en passez;
Tousjours dictes : je vien, je vien!
Espoir, je vous congnois assez.

Vous ne vous acquittez pas bien
Vers moy quant ung peu ne chassez
Les soussiz que j'ay amassez
En me contentant d'un beau rien.
Tousjours dictes : je vien, je vien!

CHANSON LXXVII.

Vivre et mourir soubz son dangier
Me veult faire Mérencolye:
Jamais vers moy ne s'amolye,
Mais Plaisir me fait estranger.

D'ainsi demourer sans changier
Se me seroit trop grant folie :

Vivre et mourir soubz son dangier
Me veult faire Mérencolye.

Pour d'elle plus tost me vengier
Force m'est qu'à Confort m'alye,
Acompaigné de Chère-lye;
A le suir me vueil ranger :
Vivre et mourir soubz son dangier.

CHANSON LXXVIII.

Pourtant s'avale soussiz mains
Sans macher, en peine confiz,
Si ne seront jà desconfiz
Les pensées qui m'ont en leurs mains.

En ce propos seurement mains
Qui vendront à aucuns prouffiz :
Pourtant s'avale soussiz mains
Sans macher, en peine confiz.

Travail mettray et soirs et mains,
Autant ou plus qu'oncques je fiz,
S'a les achever ne souffiz,
D'en faire quelque chose au mains :
Pourtant s'avale soussiz mains.

CHANSON LXXIX.

Trop entre en la haulte game
Mon cueur d'ut, re, mi, fa, sol, la ;
Fut jà piéçà quant l'afola
Le trait du regart de ma dame.

Fors lui, on n'en doit blasmer ame,
Puis qu'ainsi fait comme fol l'a,
Trop entre en la haulte game
Mon cueur d'ut, re, mi, fa, sol, la,

Mieulx l'eust valu estre soubz lame.
Car sottement s'en afola.
Si lui dis-je, mon cueur, hola!
Mais conte n'en tint, sur mon ame!
Trop entre en la haulte game.

CHANSON LXXX.

Pour nous contenter vous et moy,
De bon cueur et entier povoir,
Ne s'espargne Léal-vouloir.
Viengne avant sans se tenir quoy.

Commandez-moy je ne sçay quoy,
Vous verrez se feray devoir
Pour nous contenter vous et moy,
De bon cueur et entier povoir.

Se faulx, par l'amoureuse loy
Mis en fosse de nonchaloir,
Soye sans grace recevoir:
Baillez la main, prenez ma foy
Pour nous contenter vous et moy.

CHANSON LXXXI.

Tousjours dictes : attendez, attendez!
Pas ne payer voz reconfors contens,

Joyeulx-espoir dont mains sont mal contens,
Qui ne scevent comment vous l'entendez.

De Fortune, pour Dieu ! l'arc destendez,
Ne souffrez plus qu'elle face contens.
Tousjours dictes : attendez, attendez !
Pas ne payer vos reconfors contens.

Vostre grâce tost sur moy estandez,
Vous congnoissez assez à quoy contens ;
Plus ne perdray ung tel trésor com temps
Ainsi que fait qui son eur met en dez :
Tousjours dittes : attendez, attendez !

CHANSON LXXXII.

Resjouissez plus ung peu ma pensée,
Léal-espoir, et me donnez secours ;
Tousjours fuyez et après vous je cours
Où j'ay assez de peine despensée.

La verray-je jamais recompensée,
Quelque office lui donnent en voz cours ?
Resjouissez plus ung peu ma pensée
Léal-espoir, et me donnez secours.

La penance soit par vous dispensée :
Car désormais mes temps devienent cours ;
Ne souffrez plus son plaisir en décours,
Veu que vers vous n'a faulte pour pensée :
Resjouissez plus ung peu ma pensée.

CHANSON LXXXIII.

Ma mye Espérance,
Pourquoy ne s'avance;
Joyeulx-reconfort
Ay-je droit ou tort,
S'en lui j'ay fiance?

Peu de desplaisance
Prent en ma grevance;
Il semble qu'il dort.
Ma mye Espérance,
Pourquoy ne s'avance
Joyeulx-reconfort?

Qoy qu'à lui je tence
Pour sa bien vueillance
Acquérir; au fort,
Je suis bien d'acort
D'attendre allegance,
Ma mye Espérance!

CHANSON LXXXIV.

D'Espoir et que vous en diroye?
C'est ung beau bailleur de parolles;
Il ne parle qu'en parabolles,
Dont ung grant livre j'escriroye.

En le lisant je m'en riroye
Tant auroit de choses frivolles:
D'Espoir et que vous en diroye?
C'est ung beau bailleur de parolles.

Par tout ung an ne le liroye;

Ce ne sont que promesses folles,
Dont il tient chascun jour escolles.
Telles estudes n'esliroye :
D'Espoir et que vous en diroye.

CHANSON LXXXV.

Passez oultre décevant Vueil,
Où portez-vous cest estandart
De plaisant, attrayant regart,
Soubz l'emprise de Bel-acueil?

De ma maison n'entrez le sueil,
Plus quant tirez autre part;
Passez oultre décevant Vueil,
Où portez-vous cest estandart?

Vous taschez à croistre mon dueil
Et gens engigner par vostre art.
A! maistre sebelin Regnart!
On vous congnoist tout cler à l'ueil :
Passez oultre décevant Vueil.

CHANSON LXXXVI.

Ma plus chier tenue richesse,
Ou parfont trésor de Pensée
Est soubz clef seurement gardée,
Par Espérance ma déesse.

Se vous me demandez et qu'esse?
N'enquerez plus elle est mussée :
Ma plus chier tenue richesse,
Ou parfont trésor de Pensée.

Avecques elle seul, sans presse,
Je m'esbas soir et matinée;
Ainsi passe temps et journée :
Au partir dy : adieu, maistresse,
Ma plus chier tenue richesse.

CHANSON LXXXVII.

Ou puis parfont de ma mérencolie
L'eaue d'Espoir ne cesse de tirer,
Soif de confort la me fait desirer,
Quoy que souvent je la treuve tarie.

Nette la voy ung temps, et esclercie
Et puis après troubler et empirer,
Ou puis parfont de ma mérencolie
L'eaue d'Espoir ne cesse de tirer.

D'elle trempe mon ancre d'estudie,
Quant j'en escrips; mais pour mon cueur irer
Fortune vient mon pappier dessirer,
Et tout gecté par sa grant félonnie
Ou puis parfont de ma mérencolie.

CHANSON LXXXVIII.

Monstrez les moy ces poures yeulx
Tous batuz et desfigurez;
Certes ilz sont fort empirez
Depuis hier qu'ilz valloient mieulx.

Ne se congnoissent-ilz par tieulx ?
Mal se sont au matin mirez :

Monstrez-les moy ces poures yeulx
Tous batuz et desfigurez.

Ont-ilz (63) pleuré devant leurs dieux
Comme de leur grace inspirez?
Ou s'ilz ont mains travaulx tirez
Privéement, en aucuns lieux :
Montrez-les moy ces poures yeulx.

CHANSON LXXXIX.

Traitre Regart et que fais-tu
Quant tu vas souvent in questu?
Tu fiers sans dire : garde toy;
Et ne sces la raison pourquoy :
Nil ne t'en chault pas ung festu.

Tu es de couraige testu
Et de fureur trop in estu;
Change ton propos et me croy.
Traitre Regart et que fais-tu
Quant tu vas souvent in questu?
Tu fiers sans dire, garde toy.

On te deust batre dévestu
Parmy les rues, cum mestu,
Par l'ordonnance de la loy :
Car tu n'as léauté ne foy,
On le voit in tuo gestu :
Traitre Regart et que fais-tu?

CHANSON XC.

Anuy, Soussy, Soing et Mérencolie,

Se vous prenez desplaisir à ma vie
Et desirez tost avancer ma mort,
Tourmentez-moy de plus fort en plus fort
Pour en passer tout à cop vostre envye.

Ay-je bien dit? nennil, je le renye :
Et, par conseil de Bon-espoir, vous prie
Que m'espergnez, ou vous me ferez tort :
Anuy, Soussy, Soing et Mérencolie,
Se vous prenez desplaisir à ma vie
Et desirez tost avancer ma mort.

Et qu'esse cy? je suis en resverie :
Il semble bien que ne sçay que je dye.
Je dy puis l'un, puis l'autre sans accort;
Suis-je enchanté? veille mon cueur ou dort?
Vuidez, vuidez de moy belle Folie,
Anuy, Soussy, Soing et Mérencolie.

CHANSON XCI.

Rien ne valent ses mirlifiques
Et ses menues oberliques;
D'où venez-vous petit mercier?
Guères ne vault vostre mestier,
Se me semble, ne voz pratiques.

Chier les tenez comme reliques;
Les voulez-vous mettre en chroniques?
Vous n'y gaignerez ung denier.
Rien ne valent ses mirlifiques
Et ses menues oberliques,
D'où venez-vous petit mercier?

En plusieurs lieux sont trop publiques;

Et pour ce, sans faire repliques,
Desploiez tout vostre pannier,
Affin qu'on y puisse serchier
Quelques bagues plus auctentiques :
Rien ne valent ses mirlifiques.

CHANSON XCII.

Petit mercier! petit pannier!
Pourtant se je n'ay marchandise
Qui soit du tout à vostre guise,
Ne blasmez pour ce mon mestier

Je gangne denier à denier ;
C'est loings du trésor de Venise :
Petit mercier! petit pannier!
Pourtant se je n'ay marchandise?

Et tandis qu'il est jour ouvrier,
Le temps pers quant à vous devise ;
Je voys parfaire mon emprise
Et par my les rues crier :
Petit mercier! petit pannier!

CHANSON XCIII.

L'ostellerie de Pensée
Plaine de venans et alans
Soussis, soient petiz ou grans,
A chascun est habandonnée.

Elle n'est à nul reffusée,
Mais preste pour tous les passans :

L'ostellerie de Pensée
Plaine de venans et alans.

Plaisance chièrement amée
S'i loge souvent; mais Nuisans,
Lui sont ennuiz gros et puissans,
Quant ilz la tiennent empeschée
L'ostellerie de Pensée.

CHANSON XCIV.

Yver, vous n'estes qu'un villain;
Esté est plaisant et gentil,
En tesmoing de may et d'avril
Qui l'acompaignent soir et main.

Esté revest champs, bois et fleurs
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Yver, trop estes plain
De nège, vent, pluye et grézil :
On vous deust bannir en exil.
Sans point flater, je parle plain :
Yver, vous n'estes qu'un villain.

CHANSON XCV.

Je le retiens pour ma plaisance,
Espoir, mais que léal me soit;
Et se jamais il me deçoit,
Je renie son accointance.

Nous deux avons fait aliance,
Tant que mon cueur tel l'aparçoit :
Je le retiens pour ma plaisance,
Espoir, mais que léal me soit.

Monstrer me puisse Bienvueillance,
Ainsi que mon penser conçoit,
Dont mainte liesse reçoit.
Quant à moy j'ay en lui fiance :
Je le retiens pour ma plaisance.

CHANSON XCVI.

Hors du propos si baille gaige,
Ce n'est que du jeu la manière ;
Nulle excusacion n'y quière,
Quoy que soit prouffit et dommaige.

Tousjours parle plus fol que saige ;
C'est une chose coustumière,
Hors du propos si baille gaige,
Ce n'est que du jeu la manière.

Se l'en me dit : vous contez rage.
Blasmez ma langue trop légère,
Raison, de Secret trésorière,
La tance quant depent langaige,
Hors du propos si baille gaige.

CHANSON XCVII.

O! très dévotes créatures
En ypocrisies d'amours!

Que vous quérez d'estranges tours ?
Pour venir à voz aventures.

Vous cuidez bien par voz paintures
Faire sotz, aveugles et sours :
O ! très dévotes créatures
En ypocrisies d'amours !

On ne peut desservir deux cures,
Ne prendre gaiges en deux cours ;
Prenez les champs ou les faulbours,
Ilz sont de diverses natures,
O ! très dévotes créatures !

CHANSON XCVIII.

Sera-elle point jamais trouvée
Celle qui ayme Loyaulté ?
Et qui a ferme voulenté
Sans avoir légière pensée.

Il convient qu'elle soit criée
Pour en savoir la vérité.
Sera-elle point jamais trouvée
Celle qui ayme Loyaulté ?

Je croy bien qu'elle est deffiée
Des aliez de Faulceté,
Dont il y a si grant planté
Que de paour elle s'est mussiée.
Sera-elle point jamais trouvée ? (64)

CHANSON XCIX.

Puis çà, puis là
Et sus et jus,
De plus en plus
Tout vient et va.

Tous on verra,
Grans et menus :
Puis çà, puis là
Et sus et jus. .

Vieulx temps desjà
S'en sont courrus,
Et neufz venus,
Que dea, que dea,
Puis çà, puis là.

CHANSON C.

Puis que par deçà demourons,
Nous Saulongnois et Beausserons,
En la maison de Savonnières,
Souhaidez-nous de bonnes chières
Des Bourbonnois et Bourguignons.

Aux champs, par hayes et buissons,
Perdrix et lyèvres nous prendrons
Et yrons pescher sur rivières;
Puisque par deçà demourons,
Nous Saulongnois et Beausserons
En la maison de Savonnières.

Trincs, tabliers, cartes aurons,
Où souvent estudierons

Vins, mangers, de plusieurs manières,
Galerons sans faire prières,
Et de dormir ne nous faindrons
Puisque par deçà demourons.

CHANSON CI.

Penser, qui te fait si hardy
De mectre en ton hostellerie
La très diverse compaignie
D'ennuy, Desplaisir et Soussy ?

Se congié en as, si le dy :
Ou se le fais par ta folie,
Penser, qui te fait si hardy
De mectre en ton hostellerie ?

Nul ne repose pour leur cry,
Boute les hors, et je t'en prie ;
Ou il fault qu'on y remédie.
Veulx-tu estre à tous ennemy,
Penser, qui te fait si hardy.

CHANSON CII.

As-tu jà fait petit souspir ?
Est-il sur son trespassement ?
Le cueur qu'as mis à saquement
N'a-il (65) remède de guérir ?

Tu as mal fait de la férir
En haste, si piteusement ;
As-tu jà fait petit souspir ?
Est-il sur son trespassement ?

Amours, qui t'en doit bien pugnir
A fait de toy son jugement;
Pren Franchise hastivement,
Sauve-toy quant tu as loisir :
As-tu jà fait petit souspir ?

CHANSON CIII.

Deux ou trois couples d'Ennuys
J'ay tousjours en ma maison,
Désencombrez je ne m'en puis.

Quoy qu'à mon povoir les fuis
Par le consieil de Raison,
Deux ou trois couples d'Ennuys.

Je les chasse d'où je suis,
Mais en chascune saison
Ilz rentrent par ung autre huis,
Deux ou trois couples d'Ennuys.

CAROLE I.

Las! Mérencoiie!
Me tendrez-vous longuement
Es maulx dont j'ay plus de cent,
Sans pensée lie.

Je l'ay souffert main et soir
Loingtain de joyeulx confort.

Mais nul bien n'en puis avoir
Dont mon cueur est presque mort.

Au moins je vous prie
Que me laissiez seulement
Aucun peu d'alégement,
Sans m'oster la vie,
Las! Mérencolie!

Espérance d'avoir mieulx
Dist qu'elle me veult aidier.

Mais tousjours maugracieux
Je trouve le Faulx-dangier

Qui tant me guerrie!
Si vous requier humblement,
Qu'en ce douloureux tourment
Ne me laissiez mie
Las! Mérencolie!

CAROLE II.

Avancez-vous, Espérance,
Venez mon cueur conforter;
Car il ne peut plus porter
Sa très gréveuse penance.

Pieçà joyeuse pensée
S'esbatoit avecques lui.

Mais elle s'en est alée
Tant a pourchassié ennuy.

Se vous n'avez la puissance
De tout son mal lui oster,
Plaise vous à alégier,

Au moins ung peu sa grevance :
Avancez-vous, Espérance.

Vous lui avez fait promesse
De le venir secourir.

Et de lui tollir Tristesse ;
Mais trop le faictes languir.

Ayez de lui souvenance
Et le venez deslogier
De la prison de Dangier,
Où il meurt en desplaisance :
Avancez-vous, Espérance.

CAROLE III.

M'avez-vous point mis en oubly,
Par Dieu ! je doubte fort oï,
Ma seule maistresse et ma joye !
Non pourtant, quelque part que soye
Je m'attens à vostre mercy.

Espoir m'a dit que Léauté
Vous fera souvenir de moy ;
Car vostre bonne voulenté
Ne peut faillir, comme je croy.

Quant est à moy, je vous supply,
Pensez que l'amoureux party
Que j'ay prins, changier ne pourroye ;
Certes, avant mourir vouldroye,
Je vous prometz qu'il est ainsi,
M'avez-vous point mis en oubly ?

Amour à tort, ce m'est advis,
Qu'il ne fait aux dames sentir
Les maulx ou leurs servans sont mis
Pour les très loyaument servir.

Pour vous, madame, je le dy :
Car se vous saviés le soussy
Qu'Amours pour vous servir m'envoye,
Vous diries bien que j'auroye
De droit gaingné le don d'amy,
M'avez-vous point mis en oubly ?

RONDEL XXXVIII.

Et ne cesserez-vous jamais?
Tousjours est à recommancer :
C'est folie d'y plus penser,
Ne s'en soussier désormais.

Plus avant j'en diroye ; mais
Rien n'y vault flatter ne tanser.
Et ne cesserez-vous jamais?
Tousjours est à recommancer.

Passez à plusieurs mois des mays
Qu'Amour vous vouldrent avanser ;
Mal les voulez recompenser
En servant de telz entremais,
Et ne cesserez-vous jamais?

RONDEL XXXIX.

Laissez aler ces Gorgias
Chascun yver à la pippée

Vous verrez comme la gelée
Reverdira leurs estomas.

Dieu scet s'ilz auront froit aux bras
Par leur manche deschiquetée.
Laissez aler ces Gorgias,
Chascun yver à la pippée.

Ilz portent petiz soulers gras
A une poulaine embourrée,
Froidure fera son entrée
Par leurs talons nuz par embas :
Laissez aler ces Gorgias.

RONDEL XL.

Les en voulez-vous garder
Ces rivières de courir,
Et grues prendre et tenir
Quant hault les véez voler ?

A telles choses muser
Voit-on fols souvent servir :
Les en voulez-vous garder
Ces rivières de courir ?

Laissez le temps tel passer
Que Fortune veult souffrir,
Et les choses avenir
Que l'en ne scet destourber.
Les en voulez-vous garder ?

RONDEL XLI.

Durant les trèves d'Angleterre
Qui ont esté faictes à Tours,
Par Bon-conseil, avec Amours
J'ay prins abstinence de guerre.

S'autre que moy ne la desserre,
Content suis que tiengne tousjours
Durant les trèves d'Angleterre
Qui ont esté faictes à Tours.

Il n'est pas bon de trop enquerre,
Ne s'empeschier ès faiz des cours,
S'on m'assault pour avoir secours
Vers Nonchaloir iray grant erre
Durant les trèves d'Angleterre.

RONDEL XLII.

Vous vistes que je le véoye
Ce que je ne vueil descouvrir,
Et congnustes à l'ueil ouvrir
Plus avant que je ne vouloye.

L'ueil d'embusche saillit en voye,
De soy retraire n'eut loisir :
Vous vistes que je le véoye
Ce que je ne vueil descouvrir.

Trop est saige qui ne foloye
Quant on est ès mains de Plaisir,
Qui lors vint vostre cueur saisir
Et fist comme pieça souloye,
Vous vistes que je le véoye.

RONDEL XLIII (66).

Tant que Pasques soient passées,
Sans resveillier le chat qui dort,
Frédet, je suis de vostre accort
Que pensées soient cassées

Et en aumaires entassées,
Fermans à clef très bien et fort,
Tant que Pasques soient passées
Sans resveillier le chat qui dort.

Quant aux miennes, ilz sont lassées ;
Mais de les garder mon effort
Feray, par l'avis de Confort,
En fardeaulx d'espoir amassées
Tant que Pasques soient passées.

CHANSON CIV.

La véez-vous là la lyme sourde
Qui pense plus qu'elle ne dit ?
Souventesfoiz s'esbat et rit
A planter une gente bourde.

Contrefaisant la coquelourde
Soubz ung malicieux abit :
La véez-vous là la lyme sourde
Qui pense plus qu'elle ne dit ?

Quelque part que malice sourde,
Tost congnoist s'il y a prouffit :
Benoist en soit le Saint-Esperit

Qui de si finete me hourde,
La véez-vous là la lyme sourde?

CHANSON CV.

Hélas! et qui ne l'aymeroit
De Bourbon le droit héritier (67),
Qui a l'estomac de papier
Et aura la goute de droit.

Se Lymosin ne lui aidoit
Il mourroit, tesmoing Villequier (68),
Hélas! et qui ne l'aymeroit
De Bourbon le droit héritier.

Jamais plus hault ne sailliroit
S'elle lui monstroit ung dangier,
Et pour ce Fayéte et Gouffier
Aidiez chascun en vostre endroit:
Hélas! et qui ne l'aymeroit.

CHANSON CVI.

AU COMTE DE CLERMONT (69).

Dieu vous envoye pascience
Gentil conte Cléremontois,
Vous congnoissez à ceste foiz
Qu'est d'amoureuse pénitence.

Puis qu'estes hors de la présence
De celle que bien je congnois,
Dieu vous envoye pascience
Gentil conte Cléremontois.

Trover vous povez aliance
A la riche, comme je croys,
Ne vous trouverez de ce mois.
Las! trop estes loing d'alégeance,
Dieu vous envoye pascience.

CHANSON CVII.

Sauves toutes bonnes raisons,
Mieulx vault mentir pour paix avoir
Qu'estre batu pour dire voir :
Pour ce mon cueur ainsi faisons.

Riens ne perdons se nous taisons
Et se jouons au plus savoir ;
Sauves toutes bonnes raisons,
Mieulx vault mentir pour paix avoir.

Parler boute feu en maisons
Et destruit paix, ce riche avoir ;
On aprent à taire et à veoir
Selon les temps et les saisons :
Sauves toutes bonnes raisons.

CHANSON CVIII.

Il sousfist bien que je le sache,
Sans en enquérir plus avant ;
Car se tout aloye disant
On vous pourroit bien dire atache.

Nul de la langue ne m'arrache
Ce qu'en mon cueur je voys pensant ;

Il sousfist bien que je le sache,
Sans en enquérir plus avant.

Ainsi qu'en blanc pert noire tache,
Vostre fait est si apparant
Que m'y trouve trop congnoissant
Qui est descouvert mal se cache :
Il sousfist bien que je le sache.

CHANSON CIX.

Pense de toy
Doresenavant,
Du demourant
Te chaille poy.

Ce monde voy
En enpirant,
Pense de toy
Doresenavant.

Regarde et oy,
Va peu parlant,
Dieu tout puissant
Fera de soy :
Pense de toy.

CHANSON CX.

Ce n'est riens qui ne puist estre :
On voit de plus grans merveilles
Que de baster aux corneilles
Les mariz et l'erbe pestre.

Car de jouer tousjours de maistre
Femmes sont les nompareilles :
Ce n'est riens qui ne puist estre
On voit de plus grans merveilles.

Tant aux huis comme aux fenestres,
En champs, jardins, ou en trailles,
Partout ont yeulx et oreilles
Soit à dextre ou à senestre :
Ce n'est rien qui ne puist estre.

CHANSON CXI.

Prest de dire : laissez m'en paix
Et tout plain de rien ne m'est plus (70) :
Mes propos sont en ce conclus
Qu'ainsi demourray désormais.

De s'entremectre de mes faiz
Je n'en requier nulles ne nulz ;
Prest de dire : laissez m'en paix :
Et tout plain de rien ne m'est plus.

Fortune par ses faulx attraiz
En pipant a pris à la glus
Mon cueur, et en soussy reclus
Se tient sans départir jamais :
Prest de dire : laissez m'en paix.

CHANSON CXII.

C'est grant peine que de vivre en ce monde,
Encore est-ce plus paine de mourir :

Si convient-il en vivant mal souffrir
Et au derrain de mort passer la bonde.

S'aucune foiz joye ou plaisir abonde
On ne les peut longuement retenir.
C'est grant peine que de vivre en ce monde,
Encore est-ce plus paine de mourir.

Pour ce, je vueil comme ung fol qu'on me tonde (71)
Se plus pense, quoyque voye à venir,
Qu'à vivre bien et bonne fin quérir.
Las ! il n'est rien que Soussy ne confonde.
C'est grant peine que de vivre en ce monde.

CHANSON CXIII.

En vivant en bonne espérance
Sans avoir desplaisance ou dueil,
Vous aurez brief à vostre vueil
Nouvelle planté de Plaisance.

De guerre n'avons plus doubtance;
Mais tousjours gracieux acueil,
En vivant en bonne espérance
Sans avoir desplaisance ou dueil.

Tous nouveaulx revendrons en France,
Et quand me reverrez à l'ueil,
Je suis tout autre que ne sueil :
Au moins j'en fais la contenance
En vivant en bonne espérance.

RONDEL XLIV.

Jeunes amoureux nouveaulx,
En la nouvelle saison,
Par les rues, sans raison,
Chevauchent faisans les saulx.

Et font saillir des carreaulx
Le feu, comme de charbon :
Jeunes amoureux nouveaulx
En la nouvelle saison.

Je ne sçay se leurs travaulx
Ilz employent bien ou non ;
Mais piqués de l'esperon
Sont autant que leurs chevaulx,
Jeunes amoureux nouveaulx.

CHANSON CXIV.

AU ROI DE SICILE.

Vostre esclave et serf, où que je soye,
Qui trop ne vous puis mercier,
Quant vous a pleu de m'envoyer
Le don qu'ay receu a grant joye.

Tel que dy, et plus se povoye,
Me trouverez à l'essayer :
Vostre esclave et serf, où que je soye,
Qui trop ne vous puis mercier.

Paine mectray que brief vous voye,
Et tost arez, sans délayer,
Chose qui est sus le mestier,

Qui vous plaira ; plus n'en diroye :
Vostre esclave et serf où que je soye.

CHANSON CXV.

Tellement quellement
Me fault le temps passer,
Et soucy amasser
Maintesfois mallement.

Quant ne puis nullement
Ma fortune casser,
Tellement quellement
Me fault le temps passer.

Diray tout bellement,
Pour paour de me lasser
Et sans trop m'enlasser
Ou monde, follement :
Tellement quellement.

CHANSON CXVI.

A tout bon compte revenir
Convendra, qui qu'en rie ou pleure,
Et ne scet où, le jour, ne l'eure ;
Souvent en devroit souvenir.

Prenez qu'on ait dueil ou plaisir
En brief temps ou longue demeure ;
A tout bon compte revenir
Convendra, qui qu'en rie ou pleure.

Las ! on ne pense que suyr

Le monde, qui tousjours labeure,
Et quant on cuide qu'il s'équeure
Au plus grant besoing vient faillir :
A tout bon compte revenir.

CHANSON CXVII.

Vous estes paié pour ce jour,
Puis qu'avez eu ung doulx regart.
Devant ung ancien regnart
Tost est apperceu ung tel tour.

Quant on a esté à séjour,
Ce sont les gaiges de musart;
Vous estes paié pour ce jour,
Puis qu'avez eu ung doulx regart.

Il sousfist pour vostre labour ;
Et s'après on vous sert de l'art,
Prenez en gré, maistre coquart,
Ce n'est qu'un restraintif d'amour :
Vous estes paié pour ce jour.

CHANSON CXVIII.

Puis questes en chaleur d'amours,
Pour Dieu! laissez veoir vostre orine,
On vous trouvera médicine
Qui briefment vous fera secours.

Trop tost, oultre le commun cours,
Vous bat le cueur en la poictrine :
Puis qu'estes en chaleur d'amours, etc.

La fièvre blanche ses séjours (72)
A fait, se voulez que termine
Et que plus ne vous soit voisine,
Repousez-vous par aucuns jours
Puis qu'estes en chaleur d'amours.

CHANSON CXIX.

Saint-Valentin, quant vous venez
En karesme, au commencement,
Receu ne serez vrayement,
Ainsi qu'acoustumé avez.

Soussy et Penance amenez.
Qui vous recevroit lyement?
Saint-Valentin, quant vous venez
En karesme, au commencement.

Une autresfoiz vous avancez
Plus tost, et alors toute gent
Vous recuilliront autrement,
Et pers à choisir amenez,
Saint-Valentin, quant vous venez.

CHANSON CXX.

Saint-Valentin dit : veez me çà
Et apporte pers à choisir :
Viengne qui y devra venir
C'est la coustume de pieçà.

Quant le jour des cendres hola,
Respond, auquel doit-on faillir :

Saint-Valentin dit : véez me çà
Et apporte pers à choisir.

Au fort, au matin couvendra
En dévocion se tenir,
Et après disner à loisir
Choisisse qui choisir vouldra :
Saint-Valentin dit : véez me ça.

CHANSON CXXI.

Ayens the comyng of may
That is full of lustynes
Let us leve all hevynes,
As fer as we can or may.

Now is tym of myrth and play
Wynter weth hys ydylnes
Is dyscom fet as y ges
And redy to fle a way
Ayens the comyng of may.

Wherefore ladys. I yow pray
That ye take in yow gladnes
And do al your besynes,
To be mery nyght and day.
Ayens the comyng of may.

CHANSON CXXII.

Go forth myn hert wyth mylady
Loke that ye spar no besynes.
To serue hyr wyth seche low lynes
That ye get hyr grace and mercy.

Pray hyr of tymes pryvely
That sche guippe trewly hyr promes.
Go forth myn hert wyth mylady.

I most as a hertles body
Abyde alone in hevines
And ye schal dowel with your maistres
In plesans glad and mery.
Go forth myn hert wyth mylady.

CHANSON CXXIII.

For the reward of half a yere
Tow tvewe louys upon the brest
Hyt ys y now to brynge yn rest
A hert that love hold in dangere.

Whene he hath be serve wat strangere
To hym ys holyday and fest.
For the reward of half a yere, etc.

Thousches hyt be a juel ful dere
And a charme for the tempest
Yet y conseille hym to be prest
And fore ayens the Warderere.
For the reward of half a yere, etc.

CHANSON CXXIV.

Alas mercy wher shal myn hert yow fynd
Never had he wyth yow ful aqwaintans
Now com to hym and put of hys grevans
Ellys ye be unto yowr frend unkynd.

Mercy, he hath ewer yow in hys mynd
Ons let have have sum confort of plesans
Alas mercy wher shal myn hert yow fynd, etc.

Let hym not dey but mak at ons a vende
In al hys woo an Right hevy penans
Noght is the help that whyl not hym avans
Slauth hys to me and ever com behynde
Alas mercy wher shal myn hert yow fynd.

CHANSON CXXV.

Ye shal be puyd after your whylfulnes.
And blame nothyng but your mysgouvernans
For when goodlove wold fayn had yow nuans
Then went ye bak wyth wyly fraichyednes.

I knew a non your sotyl wylenes
And your danger that was mad for a scans
Ye shal be puyd after your whylfulnes.

Ye might have been mylady and maistres
Forever mor with ou thyn varians
But now my hert yn Yngland or in France
Ye go to seke other nyw besynes
Ye shal be puyd after your whylfulnes.

CHANSON CXXVI.

So fayre so fresche so goodely on to se
So welle dymeynet in al your governans
That to my hert it is a grete plesans
Of your godenes when y remembre me.

An trustyth fully wher that ever y be
Y wylle abyde undyr your obeyssance.
So fayre so fresche so goodely on to se.

For yn my thought ther is nomo but ye
Whom y have servid wythout repentance
Wher fore y pray yow sethe to my grevance
And put osyde all myn adversite.
So fayre so fresche so goodely on to se.

BALLADE CXXVI.

O thou, fortune which hast the gouvernance
Of all thynges kyndely mening to se fro
Thaym to demene after thyn ordonnance;
Right as thou lyst to grante han wele or wo,
Syth that thou lyst that be on-of tho
That must be revvlyd be thyn avisines,
Why wylt thou not wyth stand myn hevynes.

Me thyng, thou art unkynde as in thys case,
To suffre me so long awhylle endure,
So grete apeyned wehout mercy and grase
Which grevyth my right sore I the ensure.
And syth thou knawst I am that creature
That wolde be favourd by the gentilles
Why whylt thou not wyth stand myn hevynes.

What causyth the to be myn adversarie?
I have not done which that schuld the displese,
And y it thou art to myn entent contrarie
Which makyth alwey my sorovs to encrese.
And syth thou worst myn hert ys not in ese,
But ever in trouble wythout sykyrvenes
Why wylt thou not wyth stand myn hevynes.

To the allonly thys compleynt I make
For thou art cause of myn adversite.
And y it I wote well thou mayst undertake
For myn welfare if that thou lyst agre;
I have no cause to blame no wyght but the,
For thys thou doste of verrey wylfulneiz
Why wylt thou not wythstand myn hevynes?

CHANSON CXXVII.

Myn hert hath send glad hop in hys message
Un to confort plesans joye and speding;
I pray to God that grace may hym leeding
Wythout lettynger or daunger of passage.

In cryst to fynding profit and avauntage
Wych yn short tym the help of hys neding,
Myn hert hath send glad hope in his message;
Un to confort plesans joye and speding.

Till yat he come myn hert in ermytage
Of thoght shall dweling alone Gode gyve him meding,
And of wysshyngl of tym ys shal hym feding
Glad hope folywing et speding well thys viage;
Myn hert hath send glad hope in his message.

RONDEL XLV.

Whan shal thow come glade hope from your vyage
Thow hast carydge to long many a day,
For all confording is put fro my away
Tyll that I her tythinger of your message.

Hat that hade be lettyng of thyn passage

Or cariynger alas! I can not say.
When shal thow come glade hope from
Thow hast carydge to long many a day.

How knows fulwol yat? I have gret damage
In abydynger of the that is no way
And tho fy syngling et dauns or lagh and play
In clake mournyng is clothyd my corage
Whan shal thow come glade hope from
Thow hast carydge to long many a day (73).

CAROLE EN LATIN IV.

Laudes Deo sint atque gloria!
Hoc tempore, pre cordis gaudio,
Exultemus cum Dei filio!
Misso nobis a patris gracia.

Tunc prophete vere predixerunt
Nasciturum de pura virgine,
Ut salvaret hos qui perierant,
Pro parentum dampnati crimine.

Tunc natus est ex stirpe regia,
Flos ascendens de Jesse gremio:
Illi honor et benedictio,
Qui nos replet tanta leticia:
Laudes Deo sint atque gloria.

Sic induit se carne hominis,
Ut per carnem carnem redimeret;
Sic amorem demonstrans servulis
Quos creavit ne ipsos perderet.

O miranda regis clemencia!

Qui non parcens corpori proprio,
Se obtulit diro supplicio,
Nostra sanans cruore vicia,
Laudes Deo sint atque gloria!

RONDEL XLVI.

A trompeur trompeur et demy :
Tel qu'on sème convient cuillir.
Se mestier voy par tout courir,
Chascun y joue et moy aussy.

Dy-je bien de ce que je dy :
De tel pain souppe fault servir,
A trompeur trompeur et demy;
Tel qu'on sème convient cuillir.

Et qui n'a pas langaige en lui
Pour parler selon son desir,
Ung truchement lui fault quérir
Ainsi, ou par là ou par cy,
A trompeur trompeur et demy.

RONDEL XLVII.

Baillez lui la massue,
A cellui qui cuide estre
Plus subtil que son maistre,
Et sans raison l'argue.

Ou il sera beste mue,
Quant on l'envoyera pestre :
Baillez lui la massue
A cellui qui cuide estre, etc.

Quoy qu'il regibe ou rue,
Si sault par la fenestre
Comme s'il vint de nestre
Sera chose esperdue :
Baillez lui la massue.

RONDEL XLVIII.

Ubi supra
N'en parlons plus.
De cours cornulz
Et cetera.

Non est cura
De telz abus.
Ubi supra
N'en parlons plus.

Mala jura
Sont suspendus,
Ou deffendus :
Et reliqua
Ubi supra.

RONDEL XLIX.

Il vit en bonne espérance,
Puis qu'il est vestu de gris,
Qu'il aura, à son advis,
Encore sa desirance.

Combien qu'il soit hors de France
Par deçà le Mont-Senis (74).

Il vit en bonne espérance,
Puis qu'il est vestu de gris.

Perdu a sa contenance
Et tous ses jeux et ses ris,
Gaigner lui fault paradis
Par force de pacience :
Il vit en bonne espérance.

RONDEL L.

Noli me tangere
Faulte de serviteurs,
Car bonté de seigneurs
Ne les scet frangere.

Il vous fault regere
En craintes et rigueurs;
Noli me tangere
Faulte de serviteurs.

Ne hault erigere
Trop tost en grans faveurs,
Ce ne sont que foleurs :
Bien m'en puis plangere,
Noli me tangere.

RONDEL LI.

Maistre Estienne Le Gout nomminatif
Nouvellement par manière optative
Si a voulu faire copulative,
Mais failli a en son cas génitif.

Il avoit mis itvi ducatz en datif
Pour mieulx avoir sa mie vocative;
Maistre Estienne Le Gout nomminatif
Nouvellement par manière optative.

Quant rencontré à ung accusatif
Qui sa robbe lui a fait ablative,
De fenestre assez superlative
A fait ung sault portant coups en passif,
Maistre Estienne Le Gout nomminatif (75).

RONDEL LII.

Pres là, Briquet aux pendantes oreilles !
Tu scès que c'est de déduit de gibier;
Au derrenier tu auras ton loyer
Et puis seras viande pour corneilles.

Tu ne fais pas miracles, mais merveilles ;
Et as aide pour te bien enseigner :
Pres là, Briquet aux pendantes oreilles!
Tu scès que c'est de déduit de gibier.

A toute heure diligemment travailles ;
En chasse vaulx autant qu'un limier ;
Tu amaines, au tiltre de levrier,
Toutes bestes et noires et vermeilles :
Pres là, Briquet aux pendantes oreilles !

RONDEL LIII.

Or s'i joue qui vouldra :
Qui me change je le change;

Nul ne le tieng chose estrange
D'avoir selon qu'il fera.

Quant par sa faulte fera,
Gré ne dessert ne louange :
Or s'i joue qui vouldra,
Qui me change je le change.

Puisque advisé on l'en a
Et à raison ne se range,
S'après s'elle se revange
Le tort à qui demourra :
Or s'i joue qui vouldra.

RONDEL LIV.

AU DUC D'ALENÇON (76).

En la vigne jusqu'au peschier
Estes bouté, mon filz très chier,
Dont, par ma foy, suis très joyeulx
Quant de rimer vous voy songneux.
Et vous en voulez empeschier?

Soit au lever ou au couchier,
Ou quant vous devez chevauchier,
Esbatez-vous y pour le mieulx,
En la vigne jusqu'au peschier
Estes bouté, mon filz très chier
Dont, par ma foy, suis très joyeulx.

Se Desplaisir vous vient serchier
Pour de lui tost vous despeschier,
Sans estre mérencolieux
Grant bien vous fera, se m'aid Dieux !

Passez y temps, sans plus preschier,
En la vigne jusqu'au peschier.

CHANSON CXXVIII.

Satis, satis, plusquam satis,
N'en avez vous encore assez?
Par Dieu! vous en serez lassez
Des folies quas amatis.

Cum sensibus ebetatis,
Sottez gens vous les amassez :
Satis, satis, plusquam satis,
N'en avez vous encore assez?

Et pour ce, si me credatis,
Oubliez tous les temps passez
Et voz meschans pensez cassez,
Dolendo de perpetratis
Satis, satis, plusquam satis.

CHANSON CXXIX.

Non temptabis, tien te coy,
Regard plain d'atrayement;
Vade retro tellement,
Que point n'aprouches de moy.

Probavi te, sur ma foy,
Je crains ton assotement :
Non temptabis, tien te coy,
Regard plain d'atrayement.

Ecce la raison pourquoy

Tu resveilles trop souvent
Corda, bien congnois comment,
Presches l'amoureuse loy.
Non temptabis, tien te coy.

CHANSON CXXX.

Gardez-vous de mergo
Trompeur, faulx et rusez,
Qui les gens abusez
Maintesfoiz a tergo.

En tous lieux, où pergo
Fort estes accusez;
Gardez-vous de mergo
Trompeur, faulx et rusez.

Mercy dit : abstergo
Les faultes dont usez;
Mais que les refusez
Avisez-vous ergo;
Gardez-vous de mergo.

RONDEL LV.

Encore lui fait-il grant bien
De veoir celle qu'a tant amée,
A cellui qui cueur et pensée
Avoit sien elle comme sien.

Combien qu'il n'y aye plus rien
Et qu'autre la lui ait ostée,
Encore lui fait-il grant bien
De veoir celle qu'a tant amée

En regardant son doulx maintien
Et son fait, qui moult lui agrée,
S'il la peut tenir embrassée
Il pense qu'une foiz fut sien,
Encore lui fait-il grant bien.

CHANSON CXXXI.

Quant n'ont assez fait dodo
Ces petitz enfanchonnés
Ilz portent soubz leurs bonné
Visages plains de bobo.

C'est pitié s'ilz sont joio
Trop matin les doulcinés,
Quant n'ont assez fait dodo
Ces petitz enfanchonnés.

Dieux amassent à gogo,
Gésir sur molz coissinés :
Car ilz sont tant poupinés
Hélasche! guoguo! guoguo!
Quant n'ont assez fait dodo.

RONDEL LVI.

Avugle et assourdy
De tous poins en nonchaloir,
Je ne puis ouir ne veoir
Chose dont soye esjouy.

Se desplaisant ou marry
Tout m'est ung, pour dire voir :

Avugle et assourdy
De tous poins en nonchaloir.

Es escolles fu nourry
D'Amours, pensant mieulx valoir
Quant plus y cuiday savoir :
Plus m'y trouvay rassoty,
Avugle et assourdy.

RONDEL LVII.

Procul a nobis
Soient ces trompeurs,
Dentur aux flateurs
Verba pro verbis.

Sicut pax vobis
Et tendent ailleurs :
Procul a nobis
Soient ces trompeurs.

Non semel sed bis
Et des foiz plusieurs,
Sont loups ravisseurs,
Soubz peaulx de brebiz :
Procul a nobis.

RONDEL LVIII.

J'estraine de bien loing ma mie
De cueur, de corps et quanque j'ay.
En bon an lui souhaideray
Joye, santé, et bonne vie.

Mais que ne m'estraine d'oublie
Ne plus ne moins que la feray;
J'estraine de bien loing ma mie,
De cueur, de corps et quanque j'ay.

Mon cueur de chapel de Soussie
Ce jour de l'an estréneray,
Et à elle présenteray
Des fleurs de ne m'oubliez mie :
J'estraine de bien loing ma mie.

RONDEL LIX.

Faulcette confite
En plaisant parler,
Laissez la aler :
Car je la despite.

Ce n'est que redite
De tant l'esprouver :
Faulcette confite
En plaisant parler,

Et quant on s'aquicte
Plus de l'amender,
Puis la voy ouvrer
C'est chose maudite :
Faulcette confite.

RONDEL LX.

Parlant ouvertement
Des faiz du dieu d'Amours

N'a-il d'estranges tours
En son commandement?

Ouil certainement,
Qui dira le rebours?
Parlant ouvertement
Des faiz du dieu d'Amours.

S'on faisoit loyaument
Enqueste, par les cours,
On orroit tous les jours
Qu'on s'en plaint grandement :
Parlant ouvertement.

RONDEL LXI.

Il fauldroit faire l'arquemie
Qui vouldroit forgier faulceté
Tant qu'elle devint loyaulté,
Quant en malice est endurcie !

C'est rompre sa teste en folie
Et temps perdre en oysiveté ;
Il fauldroit faire l'arquemie,
Qui vouldroit forgier faulceté.

Plus avant qu'on y estudie
Et moins y congnoist-on seurté :
Car de faire de mal bouté
L'un à l'autre trop contrarie :
Il fauldroit faire l'arquemie.

RONDEL LXII.

Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz
En nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroye;
Pour ce, parler de beaulté n'ozeroye
Pour le présent, comme j'ay fait jadiz.

Par cueur retiens ce que j'en ay apris:
Car plus ne sçay lire ou livre de joye.
Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz
En nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroye.

Chascun diroit qu'entre les rassotiz,
Comme aveugle des couleurs jugeroye:
Taire m'en vueil, rien n'y voy, Dieu y voye!
Plaisans regars n'ont plus en moy logis,
Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz (77).

RONDEL LXIII.

En changeant mes appétiz,
Je suis tout saoul de blanc pain,
Et de menger meurs de fain
D'un fres et nouveau pain bis.

A mon gré, ce pain faitis
C'est ung morceau souverain;
En changeant mes appétiz,
Je suis tout saoul de blanc pain.

S'il en fust à mon devis,
Plus tost en nuyt que demain,
J'en eusse mon vouloir plain:
Car grant desir m'en est pris,
En changeant mes appetiz.

RONDEL LXIV.

RESPONSE AUX RONDEAUX DE FREDET (78).

Pour mectre à fin vostre doleur,
Où pour le présent je vous voy,
Descouvrez-moy
Tout vostre fait : car sur ma foy
Je vous secourray de bon cueur.

Plus avant offrir ne vous puis,
Fors que je suis
Prest de vous aider à toute heure

A vous bouter hors des ennuys,
Que jours et nuys
Dictes qu'avec vous font demeure.

Quant vous tenez mon serviteur,
Et vostre doleur apparçoy,
Montrer au doy
On me devroit se tenir quoy
Vouloye, comme faint seigneur,
Pour mectre à fin vostre doleur.

RONDEL LXV.

Ung cueur, ung vueil, une plaisance,
Ung desir, ung consentement,
Ung reconfort, ung pensement
Fermez en loyalle fiance.

Dieu, que bonne en est l'accoinctance!
Tenir la doit-on chièrement,
Ung cueur, ung vueil, une plaisance,
Ung desir, ung consentement.

Contre Dangier et sa puissance
Qui les het trop mortelment,
Gardons les bien et sagement.
N'est-ce toute nostre chevance
Ung cueur, ung vueil, une plaisance ?

RONDEL LXVI.

Pour ce que Plaisance est morte
Ce may, suis vestu de noir ;
C'est grant pitié de véoir
Mon cueur qui s'en desconforte.

Je m'abille de la sorte
Que doy, pour faire devoir ;
Pour ce que Plaisance est morte,
Ce may, suis vestu de noir.

Le temps ces nouvelles porte
Qui ne veult déduit avoir ;
Mais par force de plouvoir
Fait des champs clorre la porte,
Pour ce que Plaisance est morte.

RONDEL LXVII.

Cueur, à qui prendrez-vous conseil ?
A nul ne povez descouvrir
Le très angoisseux desplaisir,
Qui vous tient en peine et traveil.

Je tiens qu'il n'a soubz le souleil
De vous plus parfait vray martir.

Cueur, à qui prendrez-vous conseil ?
A nul ne povez descouvrir.

Au moins faictes vostre apareil
De bien vous faire ensevellir ;
Ce n'est que mort d'ainsi languir
En tel martire nompareil :
Cueur, à qui prendrez-vous conseil ?

RONDEL LXVIII.

A Dieu ! qu'il m'anuye !
Hélas ! qu'est-ce cy ?
Demourray ainsi
En mérencolie ?

Qui que chante ou rie,
J'ay tousjours soussy :
A Dieu ! qu'il m'anuye !
Hélas ! qu'est-ce cy ?

Penser me guerrie
Et Fortune aussi,
Tellement et si
Fort, que hé ma vie :
A Dieu ! qu'il m'anuye !

RONDEL LXIX.

Dedens mon livre de pensée
J'ay trouvé escrivant mon cueur,
La vraye histoire de doleur,
De lermes toute enluminée.

En deffassant la très amée
Ymage de Plaisant-doulceur;
Dedens mon livre de pensée
J'ay trouvé escrivant mon cueur.

Hélas! où l'a mon cueur trouvée?
Les grosses gouttes de sueur
Lui saillent de peine et labeur,
Qu'il y prent et nuit et journée :
Dedens mon livre de pensée.

RONDEL ·LXX.

Ci pris, ci mis,
Trop fort me lie
Mérencolie,
De pis en pis.

Quant me tient pris
En sa baillie,
A pris, ci mis,
Trop fort me lie.

Se hors Soussis
Je ne m'alie
A chière lie,
Vivant languis
Ci pris, ci mis.

RONDEL LXXI.

Et de cela quoy,
Se Soussi m'assault

A mon cueur n'en chault,
N'aussi peu à moy.

Comme j'apperçoy,
Courroux riens n'y vault;
Et de cela quoy,
Se Soussi m'assault.

Par lui je reçoy
Souvent froit et chault,
Puis qu'estre ainsi fault
Remède n'y voy;
Et de cela quoy.

RONDEL LXXII.

Et de cela quoy,
En ce temps nouveau
Soit ou laid ou beau,
Il m'en chault bien poy.

Je demourray quoy
En ma vieille peau:
Et de cela quoy
En ce temps nouveau.

Plusieurs, comme voy,
Ont des pois au veau,
Je mectray mon seau
Qu'ainsi je le croy:
Et de cela quoy.

RONDEL LXXIII.

Chantez ce que vous pensez,
Monstrant joyeuse manière,
Ne la vendez pas si chière
Trop envis la despensez.

Or sus tost vous avancez,
Laissez coustume estrangière;
Chantez ce que vous pensez,
Monstrant joyeuse manière.

Tous noz menuz pourpensez
Descouvrons à Lye chière,
L'un à l'autre sans prière,
J'achéveray, commencez:
Chantez ce que vous pensez.

RONDEL LXXIV.

Le trouveray-je jamais
Ung loyal cueur joinct au mien?
A qui je soye tout sien
Sans départir désormais

D'en deviser par souhais
Souvent m'y esbas et bien:
Le trouveray-je jamais,
Ung loyal cueur joinct au mien?

Autant vault se je m'en tais,
Car certainement je tien
Qu'il ne s'en fera ja rien
En toute chose à ung mais;
Le trouveray-je jamais?

RONDEL LXXV.

Gens qui cuident estre si saiges
Qu'ilz pensent plusieurs abestir,
Si bien ne se sauront couvrir
Qu'on n'apperçoive leurs courages.

Payer leur fauldra les usages
De leurs becz jaunes sans faillir;
Gens qui cuident estre si saiges
Qu'ilz pensent plusieurs abestir.

On scet par anciens ouvrages
De quel mestier scévent servir,
Mélusine n'en peut mentir,
Elle les congnoist aux visaiges
Gens qui cuident estre si saiges.

RONDEL LXXVI.

Il me pleust bien,
Se tour il a,
Qu'en me monstra
Qu'estoit tout mien.

Par son maintien
Tost me gaigna:
Il me pleust bien
Se tour il a.

Sans dire rien,
Mon cueur pensa
Et ordonna
Qu'il seroit sien;
Il me pleust bien.

RONDEL LXXVII.

Quant j'ai ouy le tabourin
Sonner, pour s'en aler au may,
En mon lit n'en ay fait effray
Ne levé mon chief du coissin;

En disant : il est trop matin,
Ung peu je me rendormiray :
Quant j'ay ouy le tabourin
Sonner, pour s'en aler au may.

Jeunes gens partent leur butin;
De Nonchaloir m'acointeray :
A lui je m'abutineray,
Trouvé l'ay plus prouchain voisin :
Quant j'ay ouy le tabourin.

RONDEL LXXVIII.

En mon cueur chéoit
Et la devinoye,
Comme je pensoye,
Qu'ainsi m'avendroit.

Fol tant qu'il reçoit
Ne croit rien qu'il voye :
En mon cueur chéoit
Et la devinoye.

Sotye seroit
Se plus y musoye
Ma teste romproye;
Soit ou tort ou droit,
En mon cueur chéoit.

RONDEL LXXIX.

Le premier jour du mois de may
De tanné et de vert perdu,
Las! j'ay trouvé mon cueur vestu
Dieu scet en quel piteux array!

Tantost demandé je lui ay
Dont estoit cest habit venu :
Le premier jour du mois de may
De tanné et de vert perdu.

Il m'a respondu : bien le sçay ;
Mais, par ma foy, sera congneu.
Desplaisance m'en a pourveu;
Sa livrée je porteray
Le premier jour du mois de may.

RONDEL LXXX.

Le monde est ennuyé de moy
Et moy pareillement de lui :
Je ne congnois riens aujourd'ui
Dont il me chaille que bien poy.

Dont quanque devant mes yeulx voy,
Puis nommer anuy sur anuy;
Le monde est ennuyé de moy
Et moi pareillement de lui.

Chièrement se vent Bonne-foy
A bon marché n'en a nully;
Et pour ce, se je suis cellui
Qui m'en plains, j'ay raison pourquoy :
Le monde est ennuyé de moy.

RONDEL LXXXI.

De riens ne sert à cueur en desplaisance
Chanter, danser, n'aucun esbatement:
Il lui souffist de povoir seulement
Tousjours penser à sa male meschance.

Quant il congnoist qu'en hazart gist sa chance
Et desir n'est à son commandement;
De riens ne sert à cueur en desplaisance
Chanter, danser, n'aucun esbatement.

S'on rit, pleurer lui est d'acoustumance;
S'il peut, à part se met le plus souvent
Afin qu'à nul ne tiengne parlement:
Pour le guérir, jà mire ne s'avance,
De riens ne sert à cueur en desplaisance.

RONDEL LXXXII.

Vous y fiez-vous
En Mondain-espoir?
S'il scet décevoir
Demander à tous.

Son atrait est doulx
Pour gens mieulx avoir:
Vous y fiez-vous
En Mondain-espoir?

De joye ou courroux,
Soing ou nonchaloir,
Veult à son vouloir
Tenir les deux boux:
Vous y fiez-vous?

RONDEL LXXXIII.

Fiez-vous y :
A qui,
En quoy ?
Comme je voy,
Riens n'est sans sy.

Ce monde cy
A sy
Pou foy :
Fiez-vous y,
A qui
En quoy ?

Plus je n'en dy
N'escry,
Pourquoy,
Chascun j'en croy
S'il est ainsy :
Fiez-vous y.

RONDEL LXXXIV.

Vengence de mes yeulx
Puisse mon cueur avoir ;
Ilz lui font recevoir
Trop de maulx en mains lieux.

Amours, le roy des dieux,
Faictes vostre devoir ;
Vengence de mes yeulx
Puisse mon cueur avoir.

Se jamais plus sont tieulx

Encontre mon vouloir,
Sur eulx et main et soir
Crieray jusques aux cieulx :
Vengence de mes yeulx.

RONDEL LXXXV.

De légier pleure à qui la lippe peut,
Ne demandez jamais comment lui va ;
Laissez l'en paix : il se confortera
Ou en son fait mettra appointement.

A son umbre se combatra souvent
Et puis son frain rungier lui convendra,
De légier pleure à qui la lippe peut,
Ne demandez jamais comment lui va.

S'on parle à lui, il en est mal content;
Cheminée, au derrain, trouvera
Par ou passer sa fumée pourra :
Ainsi avient le plus communément
De légier pleure à qui la lippe pent.

RONDEL LXXXVI.

Espoir ne me fist oncques bien,
Souvent me ment pour me complaire
Et assez promet sans riens faire :
Dont à lui peu tenu me tien.

En ses ditz ne me fie en rien ;
Se Dieu m'aist, je ne m'en puis taire,
Espoir ne me fist oncques bien,
Souvent me ment pour me complaire.

Quant Reconfort requérir lui vien
Et cuide qu'il le doye faire,
Tousjours me respont aucontraire
Et me hare Reffus, son chien :
Espoir ne me fist oncques bien.

RONDEL LXXXVII.

Dont viens-tu maintenant, Souspir?
Aportes-tu nulles nouvelles?
Dieu doint qu'ilz puissent estre telles
Que voulentiers les doye ouir.

S'ilz viennent de devers Desir
Ilz ne sont que bonnes et belles;
Dont viens-tu maintenant, Souspir?
Aportes-tu nulles nouvelles?

Mais s'ilz sourdent de Desplaisir
J'ayme mieulx que tu les me cèles
Assez et trop j'en ay de telles,
Ne dy riens que pour m'esjouir :
Dont viens-tu maintenant, Souspir?

RONDEL LXXXVIII.

C'est par vous seulement, Fiance,
Qu'ainsi je me trouve déceu :
Car se par avant l'eusse sceu,
Bien y eusse mis pourvéance.

Au fort, quant je suis en la dance,
Puis qu'il est trait il sera beu :

C'est par vous seulement, Fiance,
Qu'ainsi je me trouve déceu.

Je doy bien haïr l'acointtance
Du premier jour que vous ay veu :
Car prins m'avez au despourveu,
Nul n'est trahy qu'en espérance,
C'est par vous seulement, Fiance.

RONDEL LXXXIX.

Ou pis ou mieulx
Mon cueur aura,
Plus ne sera
En soussis tieulx.

Par Dieu! des cieulx
Chemin prendra :
Ou pis ou mieulx
Mon cueur aura.

En aucuns lieux
Fortune, or ça,
On vous verra
Plus cler aux yeulx :
Ou pis ou mieulx.

RONDEL XC.

Par vous, Regard, sergent d'Amours,
Sont arrestez les poures cueurs,
Souvent en plaisirs et doulceurs
Et maintesfoiz tout au rebours.

Devant les amoureuses cours
Les officiers et gouverneurs
Par vous, Regard, sergent d'Amours,
Sont arrestez les poures cueurs.

Et adjournez à trop briefz jours
Pour leur porter plus de rigueurs,
Comme subgiez et serviteurs,
Endurent mains estranges tours;
Par vous, Regard, sergent d'Amours.

RONDEL XCI.

S'en mes mains une foiz vous tiens
Pas ne m'eschapperez, Plaisance;
Jà fortune n'aura puissance
Que n'aye ma part de voz biens.

En despit de Dueil et des siens,
Qui me tourmentent de penance,
S'en mes mains une foiz vous tiens,
Pas ne m'eschapperez, Plaisance.

Doy-je tousjours, sans avoir riens,
Languir en ma dure grevance :
Nennil. Promis m'a Espérance
Que serez de tous poins des miens,
S'en mes mains une foiz vous tiens.

RONDEL XCII.

Payez selon vostre déserte
Puissiez-vous estre, Faulx-trompeurs!

Au derrenier des cabuseurs
Sera la malice déserte.

D'entre deux meures une verte
Vous fault servir, pour voz labeurs :
Payez selon vostre déserte
Puissiez-vous estre, Faulx-trompeurs !

Vostre besongne est trop ouverte :
Ce n'est pas jeu d'entrejecteurs
Aux eschés, s'estes bons joueurs.
Gardez l'eschec à descouverte,
Payez selon vostre déserte.

RONDEL XCIII.

Plus penser que dire
Me convient souvent,
Sans monstrer comment
N'à quoy mon cueur tire.

Faignant de soubzrire
Quant suis très dolent
Plus penser que dire
Me convient souvent.

En toussant souspire
Pour, secrétement,
Musser mon tourment,
C'est privé martire,
Plus penser que dire.

RONDEL XCIV.

Mort de moy vous y jouez-vous
Avec dame Mérencolie?
Mon cueur, vous faictes grant folye :
C'est la nourrisse de Courroux.

Ung baston qui point à deux boutz
Porte, dont elle s'escrémye,
Mort de moy vous y jouez-vous
Avec dame Mérencolie?

Je tiens saiges toutes et tous
Qui eslongnent sa compaignie;
Saint-Jehan je ne m'y mectray mie
Que je m'y boutasse a quans coups :
Mort de moy vous y jouez-vous?

RONDEL XCV.

Je ne suis pas de ces gens là
A qui Fortune plaist et rit.
De Reconfort trop m'escondit
Veu que tant de mal donné m'a.

S'on demande comment me va,
Il est ainsi comme j'ay dit :
Je ne suis pas de ces gens là
A qui Fortune plaist et rit.

Quant je dy que Bon-temps vendra
Mon cueur me respont, par despit,
Voire s'Espoir ne vous mentit :

Plusieurs déçoit et décevra :
Je ne suis pas de ces gens là.

RONDEL XCVI.

Allez, allez, vieille nourrice,
De Courroux et de Male-vie,
Rassotée Méreancolie,
Vous n'avez que dueil et malice.

Désormais plus n'aurez office
Avec mon cueur, je vous reguye :
Allez, allez, vieille nourrice,
De Courroux et de Male-vie.

Pour vous n'y a point lieu propice ;
Confort l'a prins, n'en doubtez mye :
Fuyez hors de la compaignie
D'Espoir, fait nouvel édiffice ;
Allez, allez, vieille nourrice.

RONDEL XCVII.

Remède comment
Pourray-je quérir,
Du mal qu'à souffrir
J'ay trop longuement ?

Qu'en dit loyaument
Conseil, sans mentir,
Remède comment
Pourray-je quérir ?

Pour abrègement

Guérir ou mourir,
Plus ne puis fournir
Se Sens ne m'aprent
Remède comment.

RONDEL XCVIII.

Vous ne tenez compte de moy,
Beau sire, mais qui estes-vous?
Voulez-vons estre seul sur tous
Et qu'on vous laisse tenir quoy?

Mérencolie suiz et doy
En tous faiz tenir l'un des bouts:
Vous ne tenez compte de moy,
Beau sire, mais qui estes-vous?

Si je vous pinse par le doy,
Ne me chault de vostre courroux;
On verra se serez rescours
Des mains et par qui, et pourquoy
Vous ne tenez compte de moy.

RONDEL XCIX.

Quant je voy ce que ne vueil mie
Et n'ay ce dont suis desirant,
Pensant ce qui m'est desplaisant
Est-ce merveille s'il m'ennuye?

Nennil : force est que me soussie
De mon cueur, qui est languissant,
Quant je voy ce que ne vueil mie
Et n'ay ce dont suis desirant.

En douleur et mérencolie
Suis nuit et jour estudiant;
Lors je me boute trop avant
En une haulte théologie,
Quant je voy ce que ne vueil mie.

RONDEL C.

Ainsi que chassoye aux sangliers
Mon cueur chassoit après Dangiers,
En la forest de ma pensée;
Dont rencontra grant assemblée,
Trespassans par divers sentiers.

Deux ou trois saillirent premiers
Comme fors, orguilleux et fiers,
N'estoit ce pas chose effrayée?
Ainsi que chassoye aux sangliers
Mon cueur chassoit après Dangiers
En la forest de ma pensée.

Lors mon cueur lascha sus levriers,
Lesquelz sont nommés Desiriers,
Puis Espérance l'asseurée
L'espieu ou poing, sainte l'espée,
Vint pour combatre voulentiers
Ainsi que chassoye aux sangliers.

RONDEL CI.

Sot Éveil, porteur de nouvelles,
Où vas-tu? et ne scès pourquoy,
Ne sans prandre congié de moy
En la compaignie des belles.

Tu es trop tost acointé d'elles;
Il te vausist mieulx tenir quoy,
Sot Éveil, porteur de nouvelles,
Ou vas-tu? et ne scès pour quoy.

Se ne changes manières telles
Par raison, ainsi que je doy,
Chastier te vueil sur ma foy;
Contre toy j'ay assez querelles,
Sot Éveil, porteur de nouvelles.

RONDEL CII.

Mort de moy vous y jouez-vous?
— En quoy. — Es faiz de tromperie,
Ce n'est que coustume jolie,
Dont ung peu ont toutes et tous.

Renversez s'en dessus dessoubz,
Est-ce bien fait, je vous en prie?
Mort de moy vous y jouez-vous?
— En quoy. — Es faiz de tromperie.

Laissez moy taster vostre pouls,
Vous tient point celle maladie;
Parlez bas qu'on ne l'oye mie,
Il semble que criez aux loups;
Mort de moy vous y jouez-vous?

RONDEL CIII.

Est-ce vers moy qu'envoyez ce souspir?
M'apport'il point quelque bonne nouvelle;

Soit mal ou bien, pour Dieu! qu'il ne me celle
Ce que lui vueil de mon fait enquérir.

Suis-je jugié de vivre ou de mourir?
Soustendra jà Loyaulté ma querelle;
Est-ce vers moy qu'envoyez ce souspir?
M'apport'il point quelque bonne nouvelle?

Et nuit et jour j'escoute pour ouir
S'auray confort de ma peine cruelle:
Pire ne peut estre se non mortelle;
Dictes se riens y a pour m'esjouir,
Est-ce vers moy qu'envoyez ce souspir?

RONDEL CIV.

M'apellez-vous cela jeu
D'estre tousjours en ennuy?
Certes je ne voy nully
Qui n'en ait plus trop que peu.

Nul ne desnoue ce neu
S'il n'a de Fortune apuy;
M'apellez-vous cela jeu
D'estre tousjours en ennuy?

On s'art qui est près du feu,
Et pour ce je suis cellui
Qui a mon povoir le sui,
Quant je n'y congnois mon preu,
M'apellez-vous cela jeu?

RONDEL CV.

Alons nous esbatre,

Mon cueur, vous et moy,
Laissons à part soy
Soussy se combatre.

Tousjours veult débatre
Et jamais n'est quoy :
Alons nous esbatre,
Mon cueur, vous et moy ;

On vous deuroit batre
Et monstrer au doy,
Se dessoubz sa loy
Vous laissiez abatre :
Alons nous esbatre.

RONDEL CVI.

Aussi bien laides que belles
Contrefont les dangereuses,
Et souvent les précieuses :
Ilz ont les manières telles.

Pareillement les pucelles
Deviennent tantost honteuses :
Aussi bien laides que belles
Contrefont les dangereuses.

Les vieilles font les nouvelles
En parolles gracieuses
Et accointances joyeuses,
C'est la condicion d'elles :
Aussi bien laides que belles.

RONDEL CVII.

Je vous arreste de main mise,
Mes yeulx, emprisonnez serez;
Plus mon cueur ne gouvernerez
Désormais, je vous en avise.

Trop avez fait à vostre guise,
Par ma foy! plus ne le ferez :
Je vous arreste de main mise,
Mes yeulx, emprisonnez serez.

On peut bien pour vous corner prise,
Prins estes, point n'eschapperez,
Nul remède n'y trouverez;
Rien n'y vault apel ne franchise :
Je vous arreste de main mise.

RONDEL CVIII.

Qui a toutes ses hontes beues
Il ne lui chault que l'en lui die;
Il laisse passer mocquerie
Devant ses yeulx, comme les nues.

S'on le hue parmy les rues,
La teste hoche (79) à chière lie;
Qui a toutes ses hontes beues
Il ne lui chault que l'en lui die.

Truffes sont vers lui bien venues;
Quant gens rient il fault qu'il rie,
Rougir on ne le feroit mie,
Contenances n'a point perdues,
Qui a toutes ses hontes beues.

RONDEL CIX.

En mes païs, quant me trouve à repos,
Je m'esbaïs et n'y sçay contenance;
Car j'ay apris travail dès mon enfance,
Dont Fortune m'a bien chargié le dos.

Que voulez que vous die à briefz mos,
Ainsi m'est-il : ce vient d'acoustumance;
En mes païs, quant me trouve à repos,
Je m'esbaïs et n'y sçay contenance.

Tout à part moy en mon penser m'enclos
Et fais chasteaulx en Espaigne et en France :
Oultre les monts forge mainte ordonnance
Chascun jour j'ay plus de mille propos,
En mes païs, quant me trouve à repos.

RONDEL CX.

Repaissez-vous en parler gracieux
Avec dames, qui menguent poisson,
Vous qui jeusnez par grant dévocion
Ce vendredi, ne povez faire mieulx.

Se vous voulez de déesses ou dieux
Avoir confort, ou consolacion,
Repaissez-vous en parler gracieux
Avec dames, qui menguent poisson.

Lire vous voy faiz mérencolieux
De Troïlus (80) plains de compassion,
D'amour martir fut en sa nascion :
Laissez l'en paix, il n'en est plus de tieulx :
Repaissez-vous en parler gracieux.

RONDEL CXI.

Alez-vous en, alez, alez,
Soussi, Soing et Mérencolie,
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez.

Je vous promet que non ferez ;
Raison aura sur vous maistrie :
Alez-vous en, alez, alez,
Soussi, Soing et Mérencolie.

Se jamais plus vous retournez
Avecques vostre compaignie,
Je pri à Dieu qu'il vous maudie
Et ce par qui vous revendrez :
Alez-vous en, alez, alez.

RONDEL CXII.

Hau guecte mon ueil, et puis quoy ;
Voyez-vous rien ? — Ouil assez.
— Qu'est ce cela que vous savez ?
— Cler le vous puis monstrer au doy.

Regardez plus avant ung poy,
Voz regars ne soient lassez ;
Hau guecte mon ueil et puis quoy ;
Voyez-vous rien ? — Ouil assez.

Acquicté me suis comme doy,
Il a jà plusieurs ans passez,
Sans avoir mes gaiges cassez ;
— Bien avez servi, sur ma foi,
Hau guecte mon ueil et puis quoy.

RONDEL CXIII.

Le voulez-vous que tout vostre deviengne,
En me monstrant quelque joyeulx semblant?
Dictes ce mot : je vous tiens mon servant,
Servez si bien que contente m'en tiengne.

Devoir feray, comment qu'il m'en adviengne,
Très loyaument dèsoresenavant :
Le voulez-vous que tout vostre deviengne
En me monstrant quelque joyeulx semblant?

Sans que Mercy ne Grâce me soustiengne
S'en Loyaulté je faulx ne tant ne quant,
Punissez-moy tout à vostre talant,
Et se bien sers, pour Dieu! vous en souviengne:
Le voulez-vous que tout vostre deviengne.

RONDEL CXIV.

Que nous en faisons
De telles manières,
Et doulces et fières
Selon les saisons!

En champs ou maisons
Par bois et rivières,
Que nous en faisons
De telles manières!

Ung temps nous taisons,
Tenans assez chières
Noz joyeuses chières,
Puis nous rapaisons :
Que nous en faisons!

RONDEL CXV.

A l'autre huis
Souvent m'envoye Espérance,
Et me tanse
Quant en tristesse je suis.

Jours et nuys
Se lui demandé alégeance;
A l'autre huis
Souvent m'envoye Espérance.

Oncques puis
Que failli m'a Désirance
De Plaisance,
Mon cueur et moy sommes unys
A l'autre huis.

RONDEL CXVI.

Vendez autre part vostre dueil,
Quant est à moy, je n'en ay cure;
A grant marché oultre mesure
J'en ay assez contre mon vueil.

Jà n'entrera dedens le sueil
De mon penser, je le vous jure;
Vendez autre part vostre dueil,
Quant est à moy, je n'en ay cure.

Desconforte la lerme à l'ueil
Ailleurs quière son avanture;
Plus ne vous mène vie dure,
Puisque mal vous fait son acueil;
Vendez autre part vostre dueil (81).

RONDEL CXVII.

Ad ce premier jour de l'année
De cueur, de corps et quanque j'ay
Privéement estréneray
Ce qui me gist en ma pensée.

C'est chose que tendray cellée
Et que point ne descouvreray,
Ad ce premier jour de l'année
De cueur, de corps et quanque j'ay.

Avant que soit toute passée
L'année, je l'aproucheray ;
Et puis à loisir conteray
L'ennuy qu'ay quant m'est eslongnée
Ad ce premier jour de l'année.

RONDEL CXVIII.

Mais que vostre cueur soit mien
Ne doit le mien estre vostre,
Ouil certes, plus que sien.

Que vous en semble, dy-je bien ?
Vray comme la patenostre,
Mais que vostre cueur soit mien.

Content et joyeulx mien tien
Foy que doy saint Pol l'apostre :
Je ne desire autre rien,
Mais que vostre cueur soit mien.

RONDEL CXIX.

A ce jour de saint Valentin
Que prendray-je per ou non per?
D'Amours ne quiers rien demander,
Piéçà j'eus ma part du butin.

Veu que plus resveille matin
Ne vueil avoir, mais reposer;
A ce jour de Saint-Valentin
Que prendray-je per ou non per?

Jeunes gens voisent au hutin
Leurs sens ou folie esprouver;
Vieulx suis pour à l'escolle aller:
J'entens assez bien mon latin
A ce jour de Saint-Valentin.

RONDEL CXX.

Pour Dieu, boutons la hors,
Ceste Mérencolie,
Qui si fort nous guerrie
Et fait tant de grans tors.

Monstrons-nous les plus fors,
Mon cueur, je vous en prie:
Pour Dieu, boutons la hors
Ceste Mérencolie.

Trop lui avons amors
D'estre en sa compaignie,
Ne vous amusons mie
A croire ses rappors;
Pour Dieu, boutons la hors.

RONDEL CXXI.

Contre le trait de Faulceté
Convient harnois de Bonne-espreuve,
Artillerie, forge neufve
Chascun jour ou soutiveté.

A Jeshus! benedicite,
Nul n'est qui seurement se trouve
Contre le trait de Faulceté,
Convient harnois de Bonne-espreuve.

Au derrain, fera Loyaulté
Faulceté de son penser veufve,
Pour raison fault que Dieu s'esmeuve
Monstrant sa puissance et bonté,
Contre le trait de Faulceté.

RONDEL CXXII.

Acquictez vostre conscience
Et gardez aussi vostre honneur,
Ne laissez mourir en douleur
Ce qui avoir vostre aide pense.

Puisque avez le povoir, en ce,
De l'aider par grâce et doulceur,
Acquictez vostre conscience
Et gardez aussi vostre honneur.

On criera sur vous vengence,
Se souffrez murdrir en rigueur
Ainsi, à tort, un poure cueur
Assez porté (de) pascience :
Acquictez vostre conscience.

RONDEL CXXIII.

Le truchemen de ma pensée
Qui est venu devers mon cueur,
De par Reconfort son seigneur,
Lui a une lettre apportée.

Puis a sa créance contée
En langaige plain de doulceur,
Le truchemen de ma pensée,
Qui est venu devers mon cueur.

Response ne lui est donnée
Pour le présent, c'est le meilleur;
Il aura par conseil greigneur
Son ambaxade despeschée,
Le truchemen de ma pensée.

RONDEL CXXIV.

Quant t'es courroucé d'autre chose,
Cueur, mieulx te vault en paix laisser,
Car s'on te vient à raisonner
Tost y trouves d'estranges gloses.

De ton desplaisir monstrer n'oses
A aucun, pour te conforter,
Quant t'es courroucé d'aultre chose,
Cueur, mieulx te vault en paix laisser.

De tes lèvres les portes closes
Penses de saigement garder,
Que dehors n'eschappe parler
Qui descouvre le pot aux roses,
Quant t'es courroucé d'autre chose.

RONDEL CXXV.

Le truchemen de ma pensée
Qui parle maint divers langaige,
M'a rapporté chose sauvaige
Que je n'ay point acoustumée.

En françois la m'a translatée,
Comme très souffisant et saige,
Le truchemen de ma pensée
Qui parle maint divers langaige.

Quant mon cueur l'a bien escoutée
Il lui a dit : « Vous faictes raige; » —
« Oncques mais n'ouy tel messaige.
Venez-vous d'estrange contrée,
Le truchemen de ma pensée? (82) »

RONDEL CXXVI.

Comme le subgiet de Fortune
Que j'ay esté en ma jeunesse,
Encores le suis en vieillesse;
Vers moy la trouve tousjours une.

Je suis ung de ceulx, soubz la lune,
Qu'elle plus à son vouloir dresse,
Comme le subgiet de Fortune
Que j'ay esté en ma jeunesse.

Ce ne m'est que chose commune :
Obéir fault à ma maistresse,
Sans machier, soit joye ou tristesse,
Avaler me fault ceste prune,
Comme le subgiet de Fortune.

RONDEL CXXVII.

Ce qui m'entre par une oreille
Par l'autre sault comme est venu
Quant d'y penser n'y suis tenu :
Ainsi Raison le me conseille.

Se j'oy dire vécy merveille :
L'un est long l'autre court vestu;
Ce qui m'entre par une oreille
Par l'autre sault comme est venu.

Mais pairie pert et se travaille
Qui devant moy trayne ung festu;
Comme ung chat suis vieil et chenu;
Légièrement pas ne m'esveille
Ce qui m'entre par une oreille.

RONDEL CXXVIII.

Quelque chose derrière,
Convient tousjours garder;
On ne peut pas monstrer
Sa voulenté entière.

Quant on est en frontière
De dangereux parler,
Quelque chose derrière
Convient tousjour garder.

Se pensée legière
Veult mots trop despensier
Raison doit espargnier
Comme trésorière
Quelque chose derrière.

RONDEL CXXIX (83).

Quant oyez prescher le regnart,
Pensez de voz oyes garder,
Sans à son parler regarder:
Car souvent scet servir de l'art.

Contrefaisant le papelart
Qui scet ses parolles farder :
Quant oyez prescher le regnart
Pensez de voz oyes garder.

Les faiz de Dieu je metz à part
Ne je ne les vueil retarder,
Ne contre le monde darder ;
Chascun garde son estandart
Quant oyez prescher le regnart (82).

RONDEL CXXX.

Las! le faut-il? est-ce ton vueil
Fortune, qu'aye douleur mainte?
De l'ueil me soubzris, mais c'est fainte :
Et soubz décepte Doulx-accueil.

Fay-je tort quant reçoy tel dueil,
S'ainsi je dy en ma complainte,
Las! le fault-il, est ce ton vueil,
Fortune, qu'aye douleur mainte?

Que moy puis en mon sercueil
Me boute, c'est chose contrainte,
Lors n'y aura Dieu, saint ne saincte,
Qui n'apparcoive ton orgueil ;
Las! le fault-il, est-ce ton vueil?

RONDEL CXXXI.

As-tu, ce jour, ma mort jurée?
Soussy, je te pri, tien te quoy,
Car à tort ma douleur par toy
Est trop souvent renouvellée.

A belle enseigne desployée
Me court sus, et ne sçay pourquoy;
As-tu ce jour ma mort jurée?
Soussy, je te pri, tien te quoy.

La guerre sera tost finée
Se tu veulx de toy et de moy;
Car je me rens, or me reçoy,
Hola! paix, puisqu'elle est criée:
As-tu ce jour ma mort jurée?

RONDEL CXXXII.

Ne fais-je bien ma besoingne?
Quant mon fait cuide avancer
Je suis à recommancer,
Et ne sçay comment m'esloigne.

Fortune, tousjours me groingne
Et ne fait riens que tanser:
Ne fais-je bien ma besoingne
Quant mon fait cuide avancer?

Certes tant je la ressoingne,
Car mon temps me fait despenser,
Trop en ennuyeux penser,
Dont en roingeant mon frain froingne,
Ne fais-je bien ma besoingne?

RONDEL CXXXIII.

Quant commenceray à voler
Et sur elles me sentiray,
En si grant aise je feray
Que j'ay doubte de m'essorer.

Beau crier aura et levrier
Chemin de plaisant vent tendray,
Quant commenceray à voler
Et sur elles me sentiray.

La mue m'a fallu garder,
Par le long temps, plus le feray,
Puisque doulx temps et cler verray
On le me devra pardonner,
Quant commenceray à voler.

RONDEL CXXXIV.

Je ne hains pour autre avoine
Que m'en retourner à Blois;
Trouvé me suis, pour une fois,
Assez longuement en Touraine.

J'ay gale à largesse plaine
Mes grans poissons et vins des grois:
Je ne hains pour autre avoine
Que de m'en retourner à Blois.

A la court plus ne prendray paine
Pour généraulx et Millenois,
Confesser à présent m'en vois
Contre la peneuse sepmaine,
Je ne hains pour autre avoine.

RONDEL CXXXV.

Je congnois assez telz débas
Que l'ueil et le cueur ont entre eulx.
L'un dit : nous serons amoureux.
L'autre dit : je ne le vueil pas.

Raison s'en rit, disant tout bas :
Escoutez-moy ces maleureux.
Je congnois assez telz débas
Que l'ueil et le cueur ont entre eulx.

Lors m'en vois plus tost que le pas
Et les tanse si bien tous deux
Que je les laisse très honteux,
Maintesfoiz ainsi me combas ;
Je congnois assez telz débas.

RONDEL CXXXVI.

Que pense-je, dictes le moy ;
A ! devinez, je vous en prie,
Autrement ne le saurez mie,
Il y a bien raison pourquoy.

A parler à ſa bonne foy,
Je vous en fais juge et partie ;
Que pense-je, dictes-le moy,
A ! devinez, je vous en prie.

Vous ne saurez, comme je croy,
Car heure ne suis, ne demye,
Qu'en diverse mérencolie
Devisez ; je me tairay quoy :
Que pense-je, dictes-le moy.

RONDEL CXXXVII.

Cueur, que fais-tu ? revenge-toy
De Soussy et Mérencolie;
C'est deshonneur et villennie
De laschement se tenir coy.

Je tarderay quant est à moy
Voulentiers; or ne te fains mie;
Cueur, que fais-tu ? revenge-toy
De Soussy et Mérencolie.

N'espargne riens, scez-tu pourquoy ?
Pour ce qu'abrégeras ta vie
Se les tiens en ta compaignie.
Desconfiz-les, et prens leur foy
Cueur, que fais-tu ? revenge-toy.

RONDEL CXXXVIII.

Plaindre ne s'en doit loyal cueur
S'Amours a servy longuement,
Recevent des biens largement
Et pareillement de Douleur.

N'est-ce raison que le seigneur
Ait tout à son (85) commandement ?
Plaindre ne s'en doit loyal cueur
S'Amours a servy longuement.

Mé plus a desservi Doulceur
Que ne trouve à son jugement,
En gré prengne pour payement
Mains de proufit et plus d'honneur :
Plaindre ne s'en doit loyal cueur.

RONDEL CXXXIX.

Par les portes des yeulx et des oreilles
Que chascun doit bien saigement garder,
Plaisir-mondain va et vient sans cesser
Et raporte de diverses merveilles.

Pour ce, mon cueur, s'a raison te conseilles
Ne le laisse point devers toy entrer,
Par les portes des yeulx et des oreilles
Que chascun doit bien saigement garder.

A celle fin que par lui ne t'esveilles,
Veu qu'il te fault désormais reposer,
Dy lui : va-t-en ; sans jamais retourner
Ne revien plus, car en vain te traveilles,
Par les portes des yeulx et des oreilles.

RONDEL CXL.

En faictes-vous doubte ?
Point ne le devez,
Veu que vous savez
Ma pensée toute.

Quant mon cueur s'i boute
Et vostre l'avez,
En faictes-vous doubte ?
Point ne le devez.

Dangier nous escoute,
Sus, tost achevez,
Ma foy recevez,
Jà ne fera route
En faictes-vous doubte ?

RONDEL CXLI.

A qui les vent-on,
Ces guemes dorées?
Sont-ilz achectées
De nouvel ou non.

Par prest ou par don
En fait-on livrées :
A qui les vent-on
Ces guemes dorées.

Alant au pardon
Je les ay trouvées,
De telles denrées
Ce petit guerdon :
A qui les vent-on ?

RONDEL CXLII.

En faictes-vous doubte
Que vostre ne soye?
Ce Dieu me doint joye
Au cueur, si suis toute.

Bien ne m'en déboute
Pour chose que j'oye :
En faictes-vous doubte
Que vostre ne soye ?

Dangier et sa route
S'en voisent leur voye,
Sans que plus les voye ;
Tousjours il m'escoute,
En faictes-vous doubte.

RONDEL CXLIII.

A qui vendez-vous voz coquilles
Entre vous, amans pélerins?
Vous cuidez bien par voz engins
A tous pertuis trouver chevilles.

Sont ce coups d'esteufz ou de billes
Que ferez tesmoing voz voisins :
A qui vendez-vous voz coquilles
Entre vous, amans pélerins?

On congnoist tous voz tours d'estrilles
Et bien clèrement voz latins,
Trotez, reprenez voz patins,
Et troussez voz sacs et voz quilles :
A qui vendez-vous voz coquilles?

RONDEL CXLIV.

Avez-vous dit : laissez me dire,
Amans, qui devisez d'amours.
Sainte-Marie, que de jours
J'ay despenduz en ce martire.

Vous mocquez-vous? je vous voy rire,
Cuidez-vous qu'il soit le rebours;
Avez-vous dit : laissez me dire,
Amans, qui devisez d'amours.

Parler n'en puis que ne souppire,
Raconter-vous y sçay cent tours
Qu'on y a sans joyeulx secours;
S'au vray m'en voulez ouir lire
Avez-vous dit : laissez me dire.

RONDEL CXLV.

Envoyez-nous (86) ung doulx regart
Qui nous conduie jusques à Blois;
Nous le vous rendrons quelque fois
Quoy que l'atente nous soit tart.

Puis qu'en emportez l'estandart
De la doulceur que bien congnois,
Envoyez-nous ung doulx regart
Qui nous conduie jusques à Blois.

Et pry (87) Dieu que toutes vous gart
Et vous doint bons jours, ans et mois,
A voz desirs, vouloirs et chois :
Acquictez-vous de vostre part,
Envoyez-nous ung doulx regart.

RONDEL CXLVI.

Pour ce qu'on jouxte à la quintaine
A Orléans, je tire à Blois;
Je me sens foulé du harnois
Et veulx reprendre mon alaine.

Raisonnable cause m'y maine,
Excusé soye ceste fois;
Pour ce qu'on jouxte à la quintaine
A Orléans, je tire à Blois.

Je vous promet que c'est grant paine
De tant faire, baillé lui bois,
Eslongner quelque part du mois
Vault mieulx pour avoir teste saine,
Pour ce qu'on jouxte à la quintaine.

RONDEL CXLVII (88).

En la forest de longue attente
Par vent de Fortune dolente
Tant y voy abatu de bois
Que, sur ma foy, je n'y congnois,
Aprésent, ne voye ne sente.

Pieçà y pris joyeuse rente,
Jeunesse la payoit contente;
Or n'y ay qui vaille une nois :
En la forest de longue attente
Par vent de Fortune dolente,
Tant y voy abatu de bois.

Vieillesse dit, qui me tourmente,
Pour toy n'y a pesson ne vente,
Comme tu as eu autresfoiz;
Passez sont tes jours, ans et mois,
Souffize-toy et te contente
En la forest de longue attente.

RONDEL CXLVIII.

Des arrérages de Plaisance
Dont trop endebté m'est Espoir,
Se quelque part j'en peusse avoir,
Du surplus donnasse quittance.

Mais au pois et à la balanc
N'en puis que bien peu recevoir,
Des arrérages de Plaisance
Dont trop endebté m'est Espoir.

Usure ou perte de chevance

Mectroye tout à nonchaloir,
Se je savoye, à mon vouloir,
Recouvrer prestement finance
Des arrérages de Plaisance.

RONDEL CXLIX.

Rescouez ces deux poures yeulx
Qui tant ont nagé en plaisance,
Qui se nayent sans recouvrance,
Je les tiens mors ou prèsque tieulx.

Vides-les tost, se vous aist Dieux
En la sentine d'Alégence ;
Rescouez ces deux poures yeulx
Qui tant ont nagé en plaisance.

Courez-y tous, jeunes et vieulx,
Et a cros de bonne Espérance
De le tirer hors qu'on s'avance;
Chascun y face qui mieulx mieulx :
Rescouez ces deux poures yeulx.

RONDEL CL.

A recommancer de plus belle
J'en voy jà les adjournemens,
Que font vers vieulx et jeunes gens
Amours en la saison nouvelle.

Chascun d'eulx, aussi bien lui qu'elle,
Sont tous aprestés sur les rens
A recommancer de plus belle;
J'en voy jà les adjournemens.

Comme toute la chose est telle,
Je congnois telz esbatemens
Assez de piéçà m'y entens :
Ce n'est que ancienne querelle
A recommancer de plus belle.

RONDEL CLI.

En la forest de longue attente
Forvoyé de joyeuse sente
Par la guide Dure-rigueur,
A esté robbé vostre cueur,
Comme j'entens : dont se lamente.

Par Dieu! j'en congnois plus de trente
Qui chascun d'eulx, sans que s'en vente,
Est vestu de vostre couleur :
En la forest de longue attente
Forvoyé de joyeuse sente
Par la guide Dure-rigueur.

Et en briefz motz, sans que vous mente,
Soiez seur que je me contente,
Pour allégier vostre douleur,
De traictier avec le seigneur
Qui les brigans soustient et hante
En la forest de longue attente.

RONDEL CLII.

Ainsi doint Dieux à mon cueur joye
En ce que souhaidier vouldroye,
Et à mon penser reconfort

Comme voulentiers prisse accort
A Soussy, qui tant me guerroye.

Mais remède n'y trouveroye;
Et qui pis est, je n'oseroye
Descouvrir les maulx qu'ay à tort.
Ainsi doint Dieux à mon cueur joye,
En ce que souhaidier vouldroye,
Et à mon penser reconfort.

Quant je lui dy : Dieu te convoye!
Lesse m'en paix, va-t-en ta voye
Par ton enchantement et sort
Guères mieulx ne vault vif que mort;
Je languis quelque part que soye:
Ainsi doint Dieux à mon cueur joye.

RONDEL CLIII.

Se vous voulez m'amour avoir
A tousjours, mais sans départir,
Pensez de faire mon plaisir
Et jamais ne me décevoir.

Bientost sauray apparcevoir
Au paraler vostre desir
Se vous voulez m'amour avoir
A tousjours, mais sans départir.

Assez biens povez recevoir
S'en vous ne tient sans y faillir,
Vous estez près d'y avenir,
Faisant vers moy léal devoir,
Se vous voulez m'amour avoir.

RONDEL CLIV.

Maudit soit mon cueur, se j'en mens,
Quant à mon loisir estre puis
Et avecques Pensée suis,
En mes maulx prens alègemens.

Car Soussis, plains d'encombremens,
Boutons hors et lui fermons l'uis :
Maudit soit mon cueur, se j'en mens,
Quant à mon loisir estre puis.

Assez y trouve esbatemens :
Lors lui dy, ma maistresse et puis
Serons-nous ainsi jours et nuis,
J'y donne mes consentemens :
Maudit soit mon cueur, se j'en mens.

RONDEL CLV.

En la querelle de Plaisance
J'ay veu le rencontre des yeulx,
Qui estoient, ainsi m'aid Dieux!
Tous prestz de combatre à oultrance,

Rangez par si belle ordonnance
Qu'on ne pourroit deviser mieulx,
En la querelle de Plaisance.

S'Amours n'y mectent pourvéance,
De piéçà, je les congnois tieulx,
Qu'au derrenier, jeunes ou vieulx,
Mourront tous par leur grant vaillance,
En la querelle de Plaisance.

RONDEL CLVI.

Par l'aumosnier Plaisant-regart,
Donnez l'aumosne de doulceur
A ce poure malade cueur
Du feu d'amours, dont Dieu nous gart!

Nuit et jour sans cesser il art;
Secourez-le, pour vostre honneur,
Par l'aumosnier Plaisant-regart.

S'il vous plaisoit, de vostre part,
Prier Amours qu'en sa langueur
Pourvoyent à vostre faveur :
Aide sero, plus tost que tart,
Par l'aumosnier Plaisant-regart.

RONDEL CLVII.

De la maladie des yeulx,
Féruz de pouldre de plaisir,
Par le vent d'Amoureux-desir
Est fort à guérir, se m'aid Dieux!

Toutes gens et jeunes et vieulx
S'en scèvent bien à quoy tenir,
De la maladie des yeulx
Féruz de pouldre de plaisir.

Je n'y congnois remèdes tieulx,
Que hors de presse soy tenir
Et la compaignie fuir;
Qui plus en saura, die mieulx
De la maladie des yeulx.

RONDEL CLVIII.

Ce n'est que chose acoustumée
Quant Soussy voy vers moy venir:
Se tost ne lui venoye ouvrir,
Il romproit l'uis de ma pensée.

Lors fait d'escremie levée,
Et puis vient mon cueur assaillir:
Ce n'est que chose acoustumée
Quant Soussy voy vers moy venir.

Adonc, prent d'Espoir son espée
Mon cueur, pour des coups soy couvrir
Et se deffendre et garentir.
Ainsi je passe la journée,
Ce n'est que chose acoustumée.

RONDEL CLIX.

Par m'ame! s'il en fust en moy,
Soussy, Dieu scet que je feroye,
Moy et tous de toy vengeroye :
Il y a bien raison pour quoy.

Riens ne dy qu'ainsi que je doy
Et telle est la voulenté moye :
Par m'ame ! s'il en fust en moy,
Soussy, Dieu scet que je feroye!

Ung chascun se plaint de toy :
Pour ce, voulentiers fin prendroye
Avecques toy, se je povoye :
Il n'y vois qu'à la bonne foy
Par m'ame! s'il en fust en moy.

RONDEL CLX.

Chascun devise à son propos :
Quant à moy, je sui loing du mien;
Mais mon cueur en espoir je tien
Qu'il aura une foiz repos.

Souvent dit, me tournant le dos,
Je double que n'en sera rien;
Chascun devise à son propos,
Quant à moy, je sui loing du mien.

Tenez l'uis de ma pensée clos;
Faictes ainsi pour vostre bien :
Soussy vous vouldroit avoir sien;
Ne croyez, n'escoutez ses motz,
Chascun devise à son propos.

RONDEL CLXI.

Mon cueur se plaint qu'il n'est payé
De ses despens, pour son traveil
Qu'il a porté si nompareil,
Qu'oncques tel ne fut essayé.

Son payement est delayé
Trop long temps; sur ce, quel conseil?
Mon cueur se plaint qu'il n'est payé
De ses despens pour son traveil.

Puisqu'il n'est de gaiges rayé,
Mais prest en loyal appareil
Autant que nul soubz le souleil,
Se mieulx ne peut soit deffrayé,
Mon cueur se plaint qu'il n'est payé.

RONDEL CLXII.

Ennemy, je te conjure
Regart, qui aux gens cours sus,
Vieillars aux mentons chanus
Dont suis, n'avons de toy cure.

Jeune, navré de blesseure
Fu par toy, n'y revien plus;
Ennemy, je te conjure,
Regart qui aux gens cours sus.

Va quérir ton avanture
Sus amans nouveaulx venus;
Nous, vieulx, avons obtenus
Sauf-conduitz de par Nature :
Ennemy, je te conjure.

RONDEL CLXIII.

Ou Loyaulté me paiera
Des services qu'ay faiz sans faindre,
Ou j'auray cause de me plaindre,
Qui mon guéredon delairra.

Bon-droit pour moy tant criera,
Qu'aux cieulx fera sa voix attaindre,
Ou Loyaulté me paiera
Des services qu'ay faiz sans faindre.

Quant Fortune s'esfrayera,
Dieu a povoir de la resfraindre
Et Raison, qui ne doit riens craindre,
De moy aider s'essayera
Ou Loyaulté me paiera.

RONDEL CLXIV (89).

Des amoureux de l'observance,
Dont j'ay esté où temps passé,
A présent m'en treuve lassé
Du tout, si non de souvenance.

Ou je prens d'en parler plaisance,
Quoy que suis de l'ordre cassé
Des amoureux de l'observance,
Dont j'ay este où temps passé.

Souvent y ay porté penance
Et si pou de biens amassé,
Que quant je seray trespassé
A mes hoirs lairray pou chevance :
Des amoureux de l'observance.

RONDEL CLXV.

Mon cueur, n'entreprens trop de chose;
Tu peus penser ce que tu veulx
Et faire selon que tu peutz,
Et dire ainsi que tu oses.

Qui vouldroit sur ce trouver gloses,
Je m'en rapporteray à eulx :
Mon cueur, n'entreprens trop de choses,
Tu peus penser ce que tu veulx.

Se ces raisons garder proposes
Tu feras bien, par mes conseulx;
Laisse les embesoingner seulx :
Il est temps que tu te reposes,
Mon cueur, n'entreprens trop de choses.

RONDEL CLXVI.

Ostez-vous de devant moy,
Beaulté, par vostre serement;
Car trop me temptez souvent,
Tort avez, tenez vous quoy.

Toutes les foiz que vous voy,
Je suis je ne sçay comment :
Ostez-vous de devant moy,
Beaulté, par vostre serement.

Tant de plaisirs j'apperçoy
Vers vous, à mon jugement,
Qu'ilz troublent mon pensement :
Vous me grevez sur ma foy,
Ostez-vous de devant moy.

RONDEL CLXVII.

Comment se peut-il faire ainsi,
En une seule créature
Que tant ait de biens de nature,
Dont chascun en est esbahy?

Oncques tel chief-d'euvre ne vy
Mieulx acomply, oultre mesure;
Comment se peut-il faire ainsi
En une seule créature?

Mes yeulx cuiday qu'eussent manty
Quant apportèrent sa figure
Devers mon cueur en pourtraiture :
Mais vray fut, et plus que ne dy;
Comment se peut-il faire ainsi?

RONDEL CLXVIII.

Plaisant-regart mussez-vous,
Ne vous monstrez plus en place ;
Mon cueur craint vostre menace,
Dont maintesfoiz l'ay rescous.

Vostre attrait soubtil et doulx
Blesse sans qu'on lui mefface ;
Plaisant-regart, mussez-vous,
Ne vous monstrez plus en place.

Se dictes : je fais à tous
Ainsi, car je m'y solace ;
A tort, sauve vostre grace,
Ne devez donnez courrous :
Plaisant-regart mussez-vous.

RONDEL CLXIX.

Ne m'en racontez plus, mes yeulx,
De Beaulté que vous prisez tant ;
Car plus vois ou monde vivant
Et mains me plaist, ainsi m'aist dieux !

Trouver je ne me sçay en lieux
Qu'il m'en chaille ne tant ne quant ;
Ne m'en racontez plus, mes yeulx,
De Beaulté que vous prisez tant.

Qu'est-ce cy, deviens-je des vieulx ?
Ouy certes, dorèsenavant :
J'ay fay mon karesme-prenant
Et jeusne de tous plaisirs tieulx ;
Ne m'en racontez plus mes yeulx.

RONDEL CLXX.

Je ne vous voy pas à demy,
Tant ay mis en vous ma plaisance;
Tousjours m'estes en souvenance
Puis le temps que premier vous vy.

Assez ne puis estre esbahy.
Dont vient si ardent desirance ?
Je ne vous voy pas à demy,
Tant ay mis en vous ma plaisance.

Fin de compte, puis qu'est ainsi,
Fermons noz cueurs en aliance;
Quant plus ay de vous acointance,
Plus suis ne sçay comment ravy,
Je ne vous voy pas à demy.

RONDEL CLXXI.

Si hardiz, mes yeulx,
De riens regarder
Qui me puist grever,
Qu'en valez-vous mieulx ?

Estroit, se m'aist Dieux !
Vous pense garder ;
Si hardiz mes yeulx
De riens regarder.

Vous devenez vieulx,
Et tousjours troter
Voulez, sans cesser ;
Ne soyez plus tieulx
Si hardiz mes yeulx.

RONDEL CLXXII.

Mon cueur, pour vous engarder
De mes yeulx, qui tant vous temptent,
Afin que devers vous n'entrent,
Faictes les portes fermer.

S'ilz vous viennent raporter
Nouvelles, pensez qu'ilz mentent,
Mon cueur, pour vous engarder
De mes yeulx, qui tant vous temptent.

Mensonges scèvent conter
Et trop de plaisir se ventent ;
Folz sont qui en eulx s'atendent :
Ne les vueillez escouter,
Mon cueur, pour vous engarder.

RONDEL CLXXIII.

N'est-ce pas grant trahison
De mes yeulx, en qui me fye,
Qui me conseillent folie
Maintes foys contre Raison ?

Que male part y ait-on
D'eulx et de leur tromperie ;
N'est-ce pas grant trahison
De mes yeulx en qui me fye ?

Mieulx me fust en ma maison
Estre seul, à chière lye,
Qu'avoir telle compaignie
Qui me bat de mon baston :
N'est-ce pas grant trahison ?

RONDEL CLXXIV.

Rendez compte, Vieillesse,
Du temps mal despendu
Et sottement perdu
Es mains dame Jeunesse.

Trop vous court sus Foiblesse,
Qu'est povoir devenu?
Rendez compte, Vieillesse,
Du temps mal despendu.

Mon bras en l'arc se blesse
Quant je l'ay estandu;
Parquoy j'ay entendu
Qu'il convient que jeu cesse.
Rendez compte, Vieillesse,
Du temps mal despendu.

Tout vous est en destresse,
Désormais chier vendu;
Rendez compte, Vieillesse,
Du temps mal despendu.

Des trésors de liesse
Vous sera peu rendu,
Riens qui vaille ung festu;
N'avez plus que Sagesse.
Rendez compte, Vieillesse,
Du temps mal despendu.

RONDEL CLXXV (90).

C'est une dangereuse espargne
D'amasser trésor de regrès,

Qui de son cueur les tient trop près,
Il convient que mal lui en preigne.

Veu qu'ilz sont si oultre l'enseigne,
Non pas assez nuysans, mais très;
C'est une dangereuse espargne
D'amasser trésor de regrès.

Se je mens que l'en me repreigne,
Soient essayez puis après,
On saura leurs tourmens segrès.
Qui ne m'en croira si l'apreigne,
C'est une dangereuse espargne.

RONDEL CLXXVI (91).

Se regrettez vos dolens jours,
Et je regrette mon argent
Que j'ay délivré franchement
Cuidant de vous donner secours.

Ce ne sont pas les premiers tours
Dont Convoitise sert souvent,
Se regrettez vos dolens jours
Et je regrette mon argent.

Mais se vous n'avez voz amours,
Puisque Convoitise vous ment,
Le mien recouvreray briefment
Ou mectray le fait en droit cours
Se regrettez voz dolens jours.

RONDEL CLXXVII (92).

A ce jour de Saint-Valentin

Que l'en prent per par destinée,
J'ay choisi, qui très mal m'agrée,
Pluye, vent et mauvais chemin.

Il n'est de l'amoureux butin
Nouvelle, ne chançon chantée,
A ce jour de Saint-Valentin
Que l'en prent per par destinée.

Sourges me donne ce tatin,
Et a plusieurs de ma livrée:
Mieulx vauldroit en chambre natée
Dormir, sans lever sy matin,
A ce jour de Saint-Valentin.

RONDEL CLXXVIII.

Ce n'est pas par ypocrisie,
Ne je ne suis point apostat,
Pourtant, se change mon estat
És derreniers jours de ma vie.

J'ay gardé ou temps de jeunesse
L'observance des amoureux:
Or m'en a bouté hors Vieillesse,
Et mis en l'ordre douloreux

Des chartreux de mérencolie,
Solitaire sans nul esbat,
A briefz motz mon fait va de plat
Et pour ce ne m'en blasmez mye:
Ce n'est pas par ypocrisie.

RONDEL CLXXIX.

À quiconques plaise ou desplaise,
Quant Vieillesse vient les gens prendre,
Il convient à elle se rendre,
Et endurer tout son malaise.

Nul ne peut faire son devoir
De garder d'Amours l'observance,
Quant avecques son bon vouloir
Il a povreté de puissance.

Plus n'en dy, mieulx vault que m'en taise,
Car j'en ay à vendre et revendre;
Ung chascun doit son fait entendre
Qui ne peut, ne peut, si s'appaise,
A quiconques plaise ou desplaise.

RONDEL CLXXX (93).

Des malades cueurs amoureux,
Qui ont perdu leurs apétiz
Et leurs estomacs refroidiz,
Par Soussiz et Maulx-douloureux

Diète gardent sobrement,
Sans faire excès de trop douloir;
Chaulx électuaires souvent
Usent de conforte vouloir.

Succres de penser savoureux
Pour reconforter leurs espriz
Ainsi pévent estre guériz,
Et hors de dangier langoureux
Les malades cueurs amoureux.

RONDEL CLXXXI.

RECEPTE.

Pour tous voz maulx d'amours guérir
Prenez la fleur de souvenir,
Avec le just d'une ancollie
Et n'obliez pas la soussie,
Et meslez tout en desplaisir.

L'erbe de loing de son désir,
Poire d'Angoisse pour refreschir,
Vous envoye Dieu de vostre amye
Pour tous voz maulx d'amours guérir.

Pouldre de plains pour adoulcir
Feille d'autre que vous choisir,
Et racine de jalousie,
Et de tretout la plus partie
Mectes au cueur avant dormir,
Pour tous voz maulx d'amours guérir.

RONDEL CLXXXII.

Puisque tu t'en vas,
Penser, en message,
Se tu fais que sage
Ne t'esgare pas.

Au mieulx que pourras,
Pren le seur passage ;
Puisque tu t'en vas,
Penser, en message.

Tout beau pas à pas
Reffrain ton courage

Qu'en si long voyage
Ne deviengnes las
Puisque tu t'en vas.

RONDEL CLXXXIII.

L'ueil et le cueur soient mis en tutelle
Si tost qu'ilz sont rassotez en amours,
Combien qu'il a pluseurs qui font les lours
Et ont trouvé contenance nouvelle.

Pour mieulx embler privéement Plaisance,
Mommerie, sans parler de la bouche,
En beaux abiz d'or cliquant d'acointance,
Soubz visières de semblant qu'on n'y touche,

Faignant souvent l'amoureuse querelle
Ainsi l'ay veu faire en mes jeunes jours;
Vestu m'y suis adroit et à rebours :
Je jangle trop, au fort je me rappelle,
L'ueil et le cueur soient mis en tutelle.

RONDEL CLXXXIV (94).

Chose qui plaist est à demy vendue,
Quelque cherté qui coure par païs;
Jamais ne sont bons marchans esbahiz :
Tousjours gaignent à l'alée ou venue.

Car quant les yeulx, qui sont facteurs du cueur,
Voyant Plaisir à bon marchié en vente,
Qui les tendroit d'achatter leur bon eur,
Et deussent-ilz engaiger biens et rente?

Et à rachact toute leur revenue,
De lascheté seroient biens trays,
Et devroient d'Amours estre hays,
Marchandise doit estre maintenue :
Chose qui playst est à demy vendue.

RONDEL CLXXXV.

Chose qui plaist est à demy vendue,
A bon compte souvent ou chièrement
Qui du marchié le denier à Dieu prent
Il n'y peut plus mectre rabat ne creue.

D'en débatre n'est que paine perdue,
Prenez ore qu'après on s'en repent;
Chose qui plaist est à demy vendue
A bon compte souvent ou chièrement.

S'aucun aussi monstre sa retenue
Et au bureau va faire le serement,
Les officiers n'y font empeschement
Mais demandent tantost sa bien venue;
Chose qui plaist est à demy vendue.

RONDEL CLXXXVI (95).

L'abit le moine ne fait pas,
L'ouvrier se congnoist à l'ouvrage;
Et plaisant maintien de visage
Ne monstre pas tousjours le cas.

Alez tout soubrement le pas
N'est que contrefaire le saige;

L'abit le moine ne fait pas
L'ouvrier se congnoist à l'ouvrage.

Soubtil sens couché par compas
Enveloppé en beau langaige,
Musse le vouloir du couraige :
Cuidier déçoit en mains estas,
L'abit le moine ne fait pas.

RONDEL CLXXXVII (96).

De fol juge briefve sentence
On n'y sauroit remédier,
Quant l'advocat oultrecuidier
Sans raison maintesfoiz sentence.

Après s'en repent et s'en tence,
C'est tart et ne se peut vuidier,
De fol juge briefve sentence
On n'y sauroit remédier.

Fleurs portent odeur et sentence
Et savoir vient d'estudier :
Ce n'est pas ne danuyt de dyer
J'en dy ce que mon cueur sent en ce :
De fol juge briefve sentence.

RONDEL CLXXXVIII.

Crié soit à la clochete
Par les rues sus et jus :
Fredet, on ne le voit plus,
Est-il mis en oubliete ?

Jadis il tenoit bien conte
De visiter ses amis;
Est-il roy ou duc ou conte
Quant en oubly les a mis?

Banny à son de trompette
Comme marié confus,
Entre chartreux ou reclus
A-il point fait sa retraicte?
Crié soit à la clochete (97).

RONDEL CLXXXIX.

En l'ordre de mariage
A-il desduit ou courrous:
Comment vous gouvernez-vous
Y devient-on fol ou saige?

Soit aux vieulx ou jeunes d'âge,
Rapporter m'en vueil à tous,
En l'ordre de mariage.

Le premier an c'est la raige
Tant y fait plaisant et douls,
Après deux foiz toussir j'ay touls,
Cesser me fait de langaige
En l'ordre de mariage.

RONDEL CXC (98).

Dedens l'abisme de douleur
Sont tourmentées poures âmes
Des amans, et par Dieu! mes dames,
Vous leur portez trop de rigueur.

Ostez les de ceste langueur
Où ilz sont en maulx et diffames,
Dedens l'abisme de douleur
Sont tourmentées poures âmes.

Se n'y monstrez vostre doulceur
Vous en pourrez recevoir blasmes,
Tost orra prières de fames
Dangier des dyables le greigneur,
Dedens l'abisme de douleur.

RONDEL CXCI.

Que je vous ayme maintenant
Quant je congnois vostre manière,
Venant de voulenté legière
Enveloppée en faulx-semblant!

Je ne m'y fie tant ne quant,
Veu qu'en estes bien coustumière
Que je vous ayme maintenant.

N'en peut chaloir, tirez avant,
Parfaictes, comme mesnagière
De haulte lisse bonne ouvrière,
Plus vous voy plus vous prise tant :
Que je vous ayme maintenant!

RONDEL CXCII.

Cueur, qu'est-ce là ? — Ce sommes-nous voz yeux.
—Qu'apportez-vous ? — Grant foison de nouvelles.
—Quelles sont-ilz — Amoureuses et belles.
—Je n'en vueil point voire, non se m'aist Dieux !

Dont venez-vous ? — De plusieurs plaisans lieux.
—Et qui a-il ? — Bon marchié de querelles :
—Cueur, qu'est-ce là ? —Ce sommes-nous voz yeux.
—Qu'apportez-vous ? — Grant foison de nouvelles.

C'est pour jeunes, — Aussi est-ce pour vieulx ?
—Trop sont vieulx soubz pieçà n'en estre telles ?
Si ay, si ay ; — Aumoins escoutez d'elles.
—Paix ! je m'endors, —Non ferez pour le mieulx :
Cueur, qu'est-ce là ? — Ce sommes-nous voz yeux.

RONDEL CXCIII.

SOUSSY.
Soussy, beau sire, je vous prie !
LE CUEUR.
De quoy ? que me demandez-vous ?
SOUSSY.
Ostez-moy d'anuy et courrous
LE CUEUR.
Ou vous estes, non feray mie.

SOUSSY.
Tenir je vous vueil compaignie.
LE CUEUR.
Las ! non faictes, soyez moy douls ;
SOUSSY.
Soussy, beau sire, je vous prie,
LE CUEUR.
De quoy ? que me demandez-vous ?

SOUSSY.
Parlez en à Mérencolie.
LE CUEUR.
Conseil prennez en entre vous.

SOUSSY.

Espoir y pourroit plus que nous,

LE CUEUR.

Faictes donc qu'il y remédie
Soussy, beau sire, je vous prie.

RONDEL CXCIV.

Quant Léaulté et Amour sont ensemble
Et en les scet à deu entretenir
En temps et lieu et pour lui retenir,
Ilz font, par Dieu! feu gréiois, ce me semble.

J'en congnois deux qui portent grant atour
Ou contre droit en emportent le bruit;
Hélas! voire et ne font pas séjour,
Car traïson en leurs cueurs tousjours bruit.

Garder se fault que nul ne les ressemble,
Ne nulle aussi qu'il veult à bien venir;
Pour ce conclus, pour au point revenir,
Que jamais mal entre amoureux n'assemble
Quant Léaulté et Amour sont ensemble.

RONDEL CXCV.

Plus tost accointé que congneu,
Plus tost esprouvé que nourry,
Plus tost plaisant que bien choisy
Est souvent en grâce receu.

Mains tost que riche despourveu
Se trouve garny de soussy;

Plus tost accointé que congneu,
Plus tost esprouvé que nourry.

Assez tost meschant est recreu,
Assez tost entreprent hardy,
Assez tost senti qui s'ardy,
Tout ce mal est de chacun sceu,
Plus tost accointé que congneu.

RONDEL CXCVI.

A ce jour de Saint-Valentin
Bien et beau karesme s'en va;
Je ne sçay qui ce jeu trouva :
Penser m'y a pris au matin.

Et puis pour jouer à tintin
Avecques moy, tost se leva;
A ce jour de Saint-Valentin
Bien et beau karesme s'en va.

Soussy m'a cuidé ung tatin
Donner, mais pas ne l'acheva;
Bien garday que ne me greva,
Maledicatur en latin
A ce jour de Saint-Valentin.

RONDEL CXCVII.

A ce jour de Saint-Valentin
Venez avant, nouveaux faiseurs,
Faictes de plaisirs ou douleurs
Rimes en françoys ou latin.

Ne dormez pas trop au matin,
Pensez à garder voz honneurs
A ce jour de Saint-Valentin,
Venez avant, nouveaux faiseurs.

Heur et maleur sont en hutin,
Pour donner pers cy et ailleurs,
Au tant aux moindres qu'aux greigneurs
Veulent départir leur butin :
A ce jour de Saint-Valentin.

RONDEL CXCVIII.

A ce jour de Saint-Valentin
Qu'il me convient choisir ung per
Et que je n'y puis eschapper,
Pensée prens pour mon butin,

Elle m'a resveillé matin,
En venant à mon huis frapper,
A ce jour de Saint-Valentin.

Ensemble nous aions hutin,
Mais s'Espoir je peusse atrapper,
Elle veult trop mon cueur happer :
Je parlasse d'autre latin
A ce jour de Saint-Valentin.

RONDEL CXCIX (99).

Au plus fort de ma maladie
Des fièvres de mérencolie
Quant d'ennuy je frissonne fort (100)

J'entre en chaleur de desconfort
Qui me met tout en resverie.

Lors je jangle maint resverie
Et meurs de soif de chière lie.
De mourir seroye d'accort
Au plus fort de ma maladie.

Adoncques me tient compaignie
Espoir, dont je le remercie :
Qui de me guérir se fait fort.
Disant que n'ay garde de mort.
Et qu'en riens je ne m'en soussie
Au plus fort de ma maladie.

RONDEL CC (101).

A MADAME D'ANGOULESME.

A ce jour de Saint-Valentin
Puis qu'estes mon per ceste année,
De bien eureuse destinée
Puissions-nous partir le butin.

Menez à beau frère hutin
Tant qu'ayez la pense levée
A ce jour de Saint-Valentin.

Je dors tousjours sur mon coissin
Et ne fois chose qui agrée
Guères a ma mal assenée
Dont me fait les groings au matin
A ce jour de Saint-Valentin.

RONDEL CCI (100).

Contre fenoches et noxbuze
Peut servir ung tantost de France,
Da ly parolles de plaisance
Au plus sapere l'en cabuze.

Ja cossy maintes foiz s'abuze,
Grandissime fault pourvéance
Contre fenoches et noxbuze.

Sta fermo toutes choses uze
Aspett' ung poco, par s'avance,
La rasone fa l'ordonnance
De quelle medicine on uze
Contre fenoches et noxbuze.

RONDEL CCII.

Ce premier jour du mois de may,
Quant de mon lit hors me levay,
Environ vers la matinée,
Dedens mon jardin de pensée
Avecques mon cueur seul entray.

Dieu scet s'entrepris fu des may,
Car en pleurant tout regarday
Destruit d'ennuyeuse gelée,
Ce premier jour du mois de may,
Quant de mon lit hors me levay,
Environ vers la matinée.

En gast fleurs et arbres trouvay;
Lors au jardinier demanday
Se desplaisance maleurée

Par tempeste, vent, ou nuée,
Avoit fait le piteux array
Ce premier jour du mois de may.

RONDEL CCIII.

Qui est cellui qui s'entendroit
Débouter hors Mérencolie,
Quant toute chose reverdie
Par les champs devant ses yeulx voit.

Ung malade s'en guériroit
Et ung mort revendroit en vie :
Qui est cellui qui s'entendroit
Debouter hors Mérencolie.

En tous lieux on le nommeroit
Meschant, endormy en follie;
Chasser de bonne compaignie
Par raison chascun le devroit :
Qui est cellui qui s'entendroit.

RONDEL CCIV

Allez-vous musser maintenant,
Ennuyeuse Mérencolie;
Regardez la saison jolie
Qui partout vous va reboutant.

Elle se rit en vous mocquant :
De tous bons lieux estes bannye;
Allez-vous musser maintenant,
Ennuyeuse Mérencolie.

Jusques vers karesme prenant,
Que jeusne les gens amaigrie,
Et la saison est admortie,
Ne vous monstrez ne tant ne quant :
Allez-vous musser maintenant.

RONDEL CCV.

Qui est cellui qui d'amer s'entendroit
Quant beaulté fait de morisque l'entrée
De plaisance si richement parée,
Qu'à l'amander jamais nul ne vendroit.

Cueur demy mort les yeulx en ouvreroit
Disant : c'est cy raige désespérée;
Qui est cellui qui d'amer s'entendroit
Quant beaulté fait de morisque l'entrée.

Lors quant Raison enseigner le vendroit,
Il lui diroit : a! vieille rassotée
Laissez m'en paix, vous troublez ma pensée;
Pour riens, en ce, nully ne vous croiroit :
Qui est cellui qui d'amer s'entendroit.

RONDEL CCVI.

Bon fait avoir cueur à commandement
Quant il est temps, qui scet laisser ou prendre,
Sans trop vouloir sotement entreprendre
Chose où ne gist guères d'amendement.

Quel besoing est quant on est à son aise
De se bouter en soussy et meschief;

Je tiens amans pour folz, ne leur desplaise,
De travaillier sans riens mener à chief.

C'est par Espoir ou par son mandement
Qui tel mestier leur conseille d'aprendre,
Il fait pechié, on l'en devroit reprendre,
J'en parle au vray à mon entendement :
Bon fait avoir cueur à commandement.

RONDEL CCVII.

Je vous entens à regarder
Et part de voz penser congnois ;
Essayé vous ay trop de fois :
De moy ne vous povez garder.

Cuidez-vous par voz motz farder,
Mener les gens de deux en trois ?
Je vous entens à regarder
Et part de voz penser congnois.

Vous savez tirer et tarder,
Raige faictes et feu grégois ;
Bien gangnez voz gaiges par mois :
Parachevez sans retarder,
Je vous entens à regarder.

RONDEL CCVIII.

Plus de desplaisir que de joye,
Assez d'ennuy souvent à tort,
Beaucoup de soucy sans confort,
Oultraige de peine où que soye.

Tróp de douleur à grant mont joye,
Foison de très piteux rapport,
Plus de desplaisir que de joye,
Assez d'ennuy souvent à tort·

Tant de grief que je ne diroye,
Mains amant ma vie que mort,
Pis que mourir n'est ce pas fort,
Telz beaulx dons fortune m'envoye
Plus de desplaisir que de joye.

RONDEL CCIX.

Pour mon cueur qui est en prison
Mes yeulx vont l'aumosne quérir;
Guerez n'y pevent acquerir
Tant petitement les prise on.

Reconfort, qui est l'aumosnier,
Et Espoir sont allez dehors :
On donna point l'aumosne hier,
Refuz estoit portier alors.

Il est si plain de mesprison!
De rien ne le fault requérir,
N'essayer de le conquérir.
Tousjours tient sa vieille à prison,
Pour mon cueur qui est en prison.

RONDEL CCX.

Fortune, sont-ce de voz dons,
Engoisses que vous aportez?

A présent vous en déportez,
Ce sont trop doloreux guerdons.

D'entrer céans vous desfendons
Dures nouvelles rapportés :
Fortune, sont-ce de voz dons
Engoisses que vous aportez ?

Et oultre plus vous commandons
Que les cueurs ung peu supportez,
Jouez vous et vous depportez
Autre part baillant telz pardons :
Fortune, sont-ce de voz dons ?

RONDEL CCXI.

Et comment l'entendez-vous
Ennuy et Mérencolie,
Voulez-vous toute ma vie
Me tourmenter en courrous ?

Le plus maleureux de tous
Doy-je estre ? je le vous nye :
Et comment l'entendez-vous
Ennuy et Mérencolie ?

De tous poins accordons-nous
Ou par la vierge Marie,
Se Raison n'y remédie
Tout va s'en dessous dessoubz,
Et comment l'entendez-vous ?

RONDEL CCXII.

Voire, dea, je vous ameray,

Ennuyeuse Mérencolie,
Et servant de plaisance lie
Par vous plus ne me nommeray.

Foy que doy à Dieu si seray
Tout sien, soit ou sens ou folie,
Voire, dea, je vous ameray
Ennuyeuse Mérencolie.

Jamais ne m'y rebouteray
En voz lacts, se je m'en deslie
Et se bon eur à moy s'alie ;
Il fait à vous mais non feray,
Voire, dea, je vous ameray.

RONDEL CCXIII.

Fortune, passez ma requeste,
Quant assez m'aurez tort porté,
Ung peu je soye déporté
Que Désespoir ne me conqueste,

Veu que je me suis en la queste
D'Amours loyaument déporté ;
Fortune, passez ma requeste
Quant assez m'aurez tort porté.

Mon droit sans que plus y acqueste
Aux jeunes gens j'ay transporté,
Se riens est de moy rapporté,
Je vous prie qu'on en face enqueste :
Fortune, passez ma requeste.

RONDEL CCXIV.

De quoy vous sert cela, Fortune?
Voz propos sont puis longs, puis cours;
Une foiz estes en décours,
L'autre plaine comme la lune.

On ne vous trouve jamais une,
Nouvelletez sont en voz cours;
De quoy vous sert cela, Fortune?
Voz propos sont puis longs, puis cours.

C'est vostre manière commune:
Car quant je vous requiers secours,
Vous fuyez, après vous je cours;
Et pitié n'a en vous aucune.
De quoy vous sert cela, Fortune?

RONDEL CCXV.

Serviteur plus de vous, Mérencolie,
Je ne seray, car trop fort y traveille;
Raison le veult et ainsi le conseille,
Que le face pour l'aise de ma vie.

A Nonchaloir vueil tenir compaignie,
Par qui j'auray repos, sans que m'esveille;
Serviteur plus de vous, Mérencolie,
Je ne seray, car trop fort y travaille.

Se de vous puis faire la départie
Est il seurment quelque estrange merveille
Légièrement passera par l'oreille;
Au contraire jamais nul ne me die:
Serviteur plus de vous, Mérencolie.

RONDEL CCXVI.

Pourquoy moy, plus que les autres ne font,
Doy-je porter de Fortune l'effort?
Par tout je vois criant : confort! confort!
C'est pour néant, jamais ne me respont.

Me convient-il tousjours ou plus parfont
De dueil nager, sans venir à bon port;
Pourquoy moy, plus que les autres ne font,
Doy-je porter de Fortune l'effort?

J'appelle aussi et en bas et à mont,
Loyal-espoir; mais je pense qu'il dort,
Ou je cuide qu'il contrefait le mort;
Confort n'Espoir, je ne sçay où ilz sont;
Pourquoy moy plus que les autres ne font.

RONDEL CCXVII.

Pourquoy moy mains que nully
Que je congnoisse aujourd'uy,
Auray-je part en liesse;
Veu qu'ay despendu jeunesse,
Longuement, en grant ennuy.

Doy-je donc estre cellui
Qui ne trouvera en lui
Bon eur qu'a peu de largesse :
Pourquoy moy mains que nully?

J'ay loyal desir suy
A mon povoir, et fuy
Tout ce qu'a tort le blesse;
Désormais en ma vieillesse

Demourray-je sans apuy :
Pourquoy moy mains que nully ?

RONDEL CCXVIII.

C'est pour rompre sa teste
De Fortune tanser,
Qui à riens ne s'arreste.

Trop seroit fait en beste :
C'est pour rompre sa teste.

Quant elle tient sa feste (102)
Les aucuns fait danser
Les autres tempester,
C'est pour rompre sa teste.

RONDEL CCXIX.

Du tout retrait en hermitaige
De Nonchaloir, laissant Folie,
Désormais veult user sa vie
Mon cueur, que j'ay veu trop volage.

Et savez-vous qui son courage
A changié ? s'a fait maladie,
Du tout retrait en hermitaige
De Nonchaloir, laissant Folie.

Fera-il que fol ou que saige?
Qu'en dictes-vous, je vous en prie ?
Il fera bien quoy que nul die,
Moult y trouvera davantage
Du tout retrait en hermitaige.

RONDEL CCXX.

Sans faire mise ne recepte
Du monde dont compte ne tien,
Mon cueur, en propos je maintien
Que mal, en bien, en gré accepte.

Se fortune est mauvaise ou bonne
A chascun la fault endurer,
Quant Raison y mectra la bonne
Elle ne pourra plus durer.

Rien n'y vault engin ne décepte;
Au derrain on congnoistra bien
Qui fera le mal ou le bien;
Grans ne petiz je n'en excepte,
Sans faire mise ne recepte.

RONDEL CCXXI.

Est-ce tout ce que m'apportez
A vostre jour Saint-Valentin ;
N'auray-je que d'Espoir butin
L'attente des desconfortez ?

Petitement vous m'enhortez
D'estre joyeulx, à ce matin;
Est-ce tout ce que m'apportez
A vostre jour Saint-Valentin?

Nulle rien ne me rapportez
Fors bona dies en latin,
Vieille relique en vieil satin;
De telz présens vous déportez :
Est-ce tout ce que m'apportez?

RONDEL CCXXII.

Quant pleur ne pleut, souspir ne vante
Et que cessée est la tourmente.
De Dueil, par le doulx temps d'Espoir,
La nef de desireux vouloir
Apport eureux fait sa descente.

Sa marchandise met en vante
Et à bon marché la présente
A ceulx qui ont fait leur devoir
Quant pleur ne pleut, souspir ne vante.

Lors les marchans de longue attente,
Pour gaignier et corps et rente,
En ont ce qu'en pévent avoir,
D'en achetter font leur povoir
Tant que chascun cueur se contente;
Quant pleur ne pleut, souspir ne vante.

RONDEL CCXXIII (103).

Quant pleur ne pleut, souspir ne vente,
Le bruit sourt de jeux et risée
Et joye vient appareillée
De recevoir d'Espoir sa rente

Assignée sur longue attente
Mais après loyaument paiée;
Quant pleur ne pleut, souspir ne vente,
Le bruit sourt de jeux et risée.

Ja reconfort est mis en vente,
Et Plaisance fait sa livrée
De biens si richement aornée,

Que dueil fuit et s'en mal contente,
Quant pleur ne pleut, souspir ne vente.

RONDEL CCXXIV.

Quant je congnois que vous estes tant mien
Et que m'aymez du cueur si loyaument,
Je feroye vers vous trop faulcement
Se sans faindre ne vous amoye bien.

Essayez-moy se vous fauldray en rien,
Gardant tousjours mon honneur seulement :
Quant je congnois que vous estes tant mien,
Et que m'aymez du cueur si loyaument.

Se me dictes; las! je ne sçay combien
Vostre vouloir durera longuement.
Je vous repons : sans aucun changement
Qu'en ce propos me tendray et me tien,
Quant je congnois que vous estes tant mien.

RONDEL CCXXV.

POUR M. DE BEAUJEU (104).

Puis qu'estes de la confrairie
D'Amours, comme monstrent voz yeulx,
Vous y trouvez-vous piz ou mieulx
Qu'en dictes-vous de telle vie?

Soufflez-vous y fault l'alquemie
Ainsi que font jeunes et vieulx
Puis qu'estes de la confrairie
D'Amours, comme montrent voz yeulx.

Ne cuidez par nygromancie,
Estre invisible, se m'aist Dieu!
On congnoistra en temps et lieux
Comment jourez de l'escrémie,
Puis qu'estes de la confrairie?

RONDEL CCXXVI.

Dedens l'amoureuse cuisine,
Où sont les bons frians morcaux,
Avaler les convient tous chaulx
Pour reconforter la poictrine.

Saulce ne fault, ne cameline,
Pour jeunes appétiz nouveaulx,
Dedens l'amoureuse cuisine
Où sont les bons frians morcaux.

Il sousfist de tendre géline
Qui soit sans os ne vieilles peaulx,
Mainsée de plaisans cousteaux,
C'est au cueur vraye médicine:
Dedens l'amoureuse cuisine.

RONDEL CCXXVII.

Où le trouvez-vous en escript?
Se dient à mon cueur mes yeulx,
Que nous ne soyons vers vous tieulx,
Que devons de jour et de nuyt.

Se ne vous conseillons prouffit,
Nous en croirez-vous? nennyl Dieux!

Ou le trouvez-vous en escript?
Se dient à mon cueur mes yeulx.

Quant rapportons quelque déduit
Que nous avons veu en mains lieux,
Prenez-en ce qui vous plaist mieulx,
L'autre lesser est-ce maudit?
Où le trouvez-vous en escript?

RONDEL CCXXVIII.

L'eaue de pleur, de joye, ou de doleur,
Qui fait meuldre le molin de Pensée,
Dessus lequel la rente est ordonnée
Qui doit fournir la despense du cueur,

Despartir fait farine de doulceur
D'avecques son de dure destinée,
L'eaue de pleur, de joye, ou de doleur,
Qui fait meuldre le molin de Pensée.

Lors le mosnier nommé Bon ou Malheur
En prent prouffit, ainsi que lui agrée;
Mais Fortune souvent desmesurée,
Lui destourbe maintesfoiz par rigueur
L'eaue de pleur, de joye, ou de doleur.

RONDEL CCXXIX.

En verray-je jamais la fin
De voz euvres, Mérencolie,
Quant au soir de vous me deslie
Vous me ratachez au matin.

J'amasse mieulx autre voisin

Que vous, qui si fort me guerrie:
En verray-je jamais la fin ?

Vers moy venez en larrecin
Et me robez, Plaisance lie ;
Suis-je destiné en ma vie
D'estre tousjours en tel hutin;
En verray-je jamais la fin?

RONDEL CCXXX.

Soupper où baing et disner où bateau,
En ce monde n'a telle compaignie;
L'un parle ou dort et l'autre chante ou crie;
Les autres font balades ou rondeau.

Et y voit-on du viel et du nouveau,
On l'appelle le desduit de la vie;
Soupper où baing et disner où bateau, etc.

Il ne me chault ne de chien ne d'oiseau,
Quant tout est fait il fault passer sa vie
Le plus aisé qu'on peut à chière lie:
A mon advis c'est mestier bon et beau,
Soupper ou baing et disner ou bateau.

RONDEL CCXXXI.

— Qu'est-ce là ? — C'est Mérencolie.
— Vous n'entrerez jà.— Pourquoy?— Pour ce
Que vostre compaignie acourse
Mes jours, dont je foys grant folie.

Se me chassez par Chière-lie,

Brief revendray de plaine course.
— Qu'est-ce là? — C'est Mérencolie.
—Vous n'entrerez jà.—-Pourquoy?—Pour ce, etc.

Il fault que Raison amolie
Vostre cueur, et plus ne se cource;
Ainsi pourrez avoir ressource
Mais que vostre mal s'en deslie :
Qu'est-ce là? — C'est Mérencolie.

RONDEL CCXXXII.

En yver, du feu! du feu!
Et en esté boire! boire!
C'est de quoy on fait mémoire
Quant on vient en aucun lieu.

Ce n'est ne bourde, ne jeu,
Qui mon conseil vouldra croire:
En yver du feu! du feu!
Et en esté boïre! boire!

Chaulx morceaux, faiz de bon queu,
Fault en froit temps voire! voire!
En chault froide pomme ou poire,
C'est l'ordonnance de Dieu:
En yver du feu! du feu!

RONDEL CCXXXIII.

Ne cessez de tanser mon cueur
Et fort combatre ces faulx yeulx,
Que nous trouvons vous et moy tieulx
Qu'ilz nous font trop souffrir douleur.

Estroictement commandez leur
Qu'ilz ne troctent en tant de lieux :
Ne cessez de tanser mon cueur
Et fort combatre ces faulx yeulx ;

Et leur monstrer telle rigueur
Qu'ilz vous craingnent : car c'est le mieulx
Qu'ilz obéissent, se m'aist Dieux!
A vous, vous monstrent leur seigneur;
Ne cessez de tanser mon cueur.

RONDEL CCXXXIV.

Je ne voy rien qui ne m'ennuye
Et ne sçay chose qui me plaise;
Au fort de mon mal me rapaise
Quant nul n'a sur mon fait envye.

D'en tant parler ce m'est follie,
Il vault trop mieulx que je me taise :
Je ne voy rien qui ne m'ennuye
Et ne sçay chose qui me plaise.

Vouldrois aucun changer sa vie
A moy, pour essayer mon aise,
Je croy que non : car plus mauvaise
Ne trouveroit, je l'en desfie.
Je ne voy rien qui ne m'ennuye.

RONDEL CCXXXV.

Ne bien, ne mal, mais entre deux,
J'ay trouvé aujourd'uy mon cueur

Qui parmy Confort et Douleur
Se séïoit ou millieu d'entr'eulx.

Il me dit : — Qu'est-ce que tu veulx?
Peu respondi pour le meilleur;
Ne bien, ne mal, mais entre deux,
J'ay trouvé aujourd'uy mon cueur.

Aux dames et aux paons fois veulx (105),
Se fortune me tient rigueur,
De sa foy requerre bon eur
Qu'il s'aquicte quant je me deulx :
Ne bien ne mal, mais entre deux.

RONDEL CCXXXVI.

Fermez lui l'uis au visaige,
Mon cueur, à Mérencolie ;
Gardez qu'elle n'entre mye
Pour gaster nostre mesnaige.

Comme le chien plain de raige
Chassez la, je vous en prie ;
Fermez lui l'uis au visaige,
Mon cueur, à Mérencolie.

C'est trop plus nostre avantaige
D'estre sans sa compaignie;
Car tousjours nous tanse et crye
Et nous porte grant dommaige :
Fermez lui l'uis au visaige.

RONDEL CCXXXVII.

Où millieu d'Espoir et de Doubte

Les cueurs se mussent plusieurs jours,
Pour regarder les divers tours
Dont Dangier souvent les déboute.

L'oreille je tens et escoute
Savoir que sur ce dit Secours;
Où millieu d'Espoir et de Doubte,
Les cueurs se mussent plusieurs jours.

Eslongné de mondaine route
Me tiens, comme né en décours;
Entre les aveugles et sours
Dieu y voye, je n'y voy goute
Où millieu d'Espoir et de Doubte.

RONDEL CCXXXVIII.

Devenons saiges désormais,
Mon cueur, vous et moy pour le mieulx,
Noz oreilles aussi noz yeulx,
Ne croyons de légier jamais.

Passer fault nostre temps en paix
Veu que sommes ou renc des vieulx;
Devenons saiges désormais,
Mon cueur, vous et moy pour le mieulx.

Se nous povoions par souhaiz
Rasjeunir, ainsi m'aist Dieux!
Feu gréjoys ferions en mains lieux;
Mais les plus grans coups en sont faiz,
Devenons saiges désormais.

RONDEL CCXXXIX.

Qui le vous a commandé,
Soussy, de me mener guerre?
Avant qu'on vous aille querre
Venez sans estre mandé.

M'ordonnez-vous à l'mande,
Quant mort de son dart m'enferre,
Qui le vous a commandé,
Soussy, de me mener guerre?

Pour Dieu! tost soit amendé
Le mal qui tant fort me serre
Après que seray en terre
Vous en sera demandé,
Qui le vous a commandé?

RONDEL CCXL (104).

Ces beaux mignons à vendre et à revendre
Regardez-les, ne sont pas à louer:
Au service sont tous près d'eulx louer
Du Dieu d'Amours, si lui plaist à les prendre.

Bonne escolle sauront bientost aprendre;
Bons escolliers, je les vueil advouer,
Ces beaux mignons à vendre et à revendre:
Regardez-les, ne sont pas à louer.

Et s'ilz faillent, il les pourra reprendre,
Quant ilz vouldront trop nycement jouer
Et sus leurs braz la chemise nouer,
Tant qu'au batre ne se puissent desfendre:
Ces beaux mignons à vendre et à revendre.

RONDEL CCXLI.

D'Espoir il n'en est nouvelles.
— Qui le dit? — Mérencolie.
— Elle ment. — Je le vous nye
— A! a! vous tenez querelles.

— Non faiz; mais parolles telles
Courent, je vous certiffie.
D'Espoir il n'en est nouvelles.
— Qui le dit? — Mérencolie.

Parlons doncques d'autres qu'elles,
De celles dont je me rie.
Peu j'en sçay. Or, je vous prie,
Que m'en contez des plus belles;
D'Espoir il n'en est nouvelles (106).

RONDEL CCXLII.

Une poure âme tourmentée
Où purgatoire de Soussy
Est en mon corps; qu'il soit ainsi
Il y pert et nuyt et journée.

Piteusement est détirée,
Sans point cesser, puis là, puis cy;
Une poure âme tourmentée
Où purgatoire de Soussy.

Mon cueur en a peine portée,
Tant, qu'il en est presque transy;
Mais Espérance j'ay aussi
Qu'au derrenier sera sauvée,
Une poure âme tourmentée.

RONDEL CCXLIII.

Pour empescher le chemin
Il ne fault qu'un amoureux,
Qui en penser desireux
Va songeant soir et matin.

Donnez lui ung bon tatin,
Il s'endort, le maleureux !
Pour empescher le chemin
Il ne fault q'un amoureux.

D'eaue tout plain ung bassin
Eust-il dessus ses cheveulx,
D'un coup d'esperon ou deux
Ne veult chasser son roussin
Pour empescher le chemin.

RONDEL CCXLIV.

Qu'est-ce là qui vient si matin ?
— Se suis-je ? — Vous Saint-Valentin,
Qui vous amaine maintenant ?
Ce jour de karesme prenant
Venez-vous départir butin ?

A présent nully ne demande
Fors bon vin et bonne viande,
Banquetz et faire bonne chière.

Car karesme vient et commande
A charnaige, tant qu'on le mande
Que pour ung temps se tire arrière.

Ce nous est ung mauvais tatin,

Je n'y entens nul bon latin;
Il nous fauldra dorénavant
Confesser penance faisant :
Fermons lui l'uys à tel hutin,
Qu'est-ce là qui vient si matin ?

RONDEL CCXLV.

Commandez qu'elle s'envoise,
Mon cueur, à Mérencolie
Hors de vostre compaignie,
Vous laissant en paix sans noise.

Trop a esté, dont me poise,
Avecques vous ceste folie :
Commandez qu'elle s'envoise,
Mon cueur, à Mérencolie.

Oncques ne vous fust courtoise,
Mais les jours de vostre vie
A traictez en tirannie;
Sang de moy! quelle bourgeoise!
Commandez qu'elle s'envoise.

RONDEL CCXLVI.

AU DUC DE BOURBON (107).

Comme parent et alyé
Du duc Bourbonnois a présent,
Par ung rondeau nouvellement
Me tiens pour requis et payé.

Par une gist malade mis
Où lit d'amertume et grevance,

Requérant tous ses bons amis,
S'il meurt, qu'on demande vengence.

Quant à moy j'ay ja deffié
Celle qui le tient en tourment,
Et après son trespassement
Par moi sera bien hault crié
Comme parent et alyé.

RONDEL CCXLVII.

Quant ung cueur se rent à beaulx yeulx,
Criant mercy piteusement,
S'ilz le chastient rudement
Et il meurt, qu'en valent-ilz mieulx?

Batu de verges de beaulté,
De lui font sang par tout courir;
Mais qu'il n'ait fait desléaulté
Pitié le devroit secourir.

S'il n'a point hanté entre tieulx
Qui ne s'acquictent loyaument,
Doit estre tel pugnissement,
A mon advis, en autres lieux:
Quant ung cueur se rent à beaulx yeulx

RONDEL CCXLVIII (108).

Beau père benedicite,
Je vous requier confession
Et en humble contriction
Mon pechié sera récité.

En moy n'a eu mercy ne grâce.
Prenant de ma beaulté orgueil,
Amours me pardoint ainsi face,
Desormais repentir m'en vueil.

Reffus à mon cueur délité
J'en feray satisfacion;
Donnez m'en absolucion
Et penance par charité
Beau père benedicité.

RONDEL CCXLIX.

AU DUC DE BOURBON (107).

A voz amours hardiement en souviengne,
Duc de Bourbon, se mourez par rigueur
Jamais n'auroit ung si bon serviteur
Ne qui vers eulx tant loyaument tiengne.

Dieu ne vueille que tel meschef adviengne
Ilz perdroient leur renom de doulceur,
A voz amours hardiement en souviengne
Duc de Bourbon, se mourez par rigueur.

C'il est jangleur qui sottement maintiengne
Que Bourbonnois ont souvent legier cueur
Je ne respons fors que pour vostre honneur
Espérance convient que vous soustiengne,
A voz amours hardiement en souviengne.

RONDEL CCL (109).

Descouvreur d'embusche, sot ueil,
Pourquoy as-tu passé le sueil
De ton logis, sans mandement,

Et par oultrageux hardement
As entrepris contre mon vueil ?

Demourer en repos je vueil
Et en paix faire mon recueil,
Sans guerre avoir aucunement,
Descouvreur d'embusche, sot ueil !

En aguet se tient Bel-acueil,
Et se par puissance ou orgueil
Une foiz en ses mains te prent,
Tu fineras piteusement
Tes jours, en la prison de dueil,
Descouvreur d'embusche, sot ueil !

RONDEL CCLI.

Amours, à vous ne chault de moy
N'à moy de vous, ce quicte et quicte ;
Un vieillart jamais ne prouffite
Avecques vous, comme je croy.

Puisque suis absols de ma foy
Et jeunesse m'est interdicte,
Amours, à vous ne chault de moy
N'à moy de vous, ce quicte et quicte.

Jeune sceu vostre vieille loy,
Vieil la nouvelle je despitte,
Ne je ne crains la mort subitte
De Regard, qu'en dictes vous, quoy ?
Amours, à vous ne chault de moy.

RONDEL CCLII.

J'ay pris le logis de bonne heure
D'Espoir, pour mon cueur aujourd'uy,
Affin que les fourriers d'Annuy
Ne le preignent pour sa demeure.

Veu que nuyt et jour il labeure
De me gaster, et je le fuy ;
J'ay pris le logis de bonne heure
D'Espoir, pour mon cueur aujourd'uy.

Mon eur avant que mon cueur meure
L'aidera : il se fie en luy ;
Autre part ne quiers mon apuy.
En attendant qu'il me sequeure
J'ay pris le logis de bonne heure.

RONDEL CCLIII.

Escotez et laissez dire
Et en voz mains point n'empire,
Le mal retournez le en bien.
Tout yra, n'en doubtez rien,
Si bien qu'il devra suffire.

Dieu, comme souverain mire,
Fera mieulx qu'on ne desire
Et pourverra tout est sien,
Escoutez et laissez dire.

Chascun à son propos tire,
Mais on ne peut pas eslire :
Je l'ay trouvé où fait mien
Au fort content je m'en tien :

Car après pleurer vient rire;
Escotez et laissez dire.

RONDEL CCLIV.

En arrière fief soubz mes yeulx,
Amours, qui vous ont fait hommaige,
Je tiens de mon cueur l'eritaige:
A vous sommes et serons tieulx.

Voz vraiz subgietz, voire des vieulx,
Soit nostre prousfit ou dommaige:
En arrière fief soubz mes yeulx.

J'appelle déesses et dieux,
Sur ce, vers vous en tesmoingnaige;
Se voulez, j'en tendray ostaige
Vous puis-je dire ou faire mieulx
En arrière fief soubz mes yeulx?

RONDEL CCLV.

J'en baille le dénombrement
Que je tiens soubz vous loyaument
Loyal-desir et Bon-vouloir;
Mais j'ay trop engagé povoir
Se je n'en ay reliévement.

Je vous ay servi longuement
En y despendant largement,
Des biens que j'ay peu recevoir
J'en baille le dénombrement.

Vieillesse m'assault fellement

Et me veult a destruisement
Mener; mais veu qu'ay fait devoir,
Que m'aiderez j'ay ferme espoir
A mes droiz; voyez les comment:
J'en baille le dénombrement.

RONDEL CCLVI.

Je suis à cela
Que Mérencolie
Me gouvernera.

Qui m'en gardera,
Je suis à cela.

Puis qu'ainsi me va,
Je croy qu'à ma vie
Autre ne sera,
Je suis à cela.

RONDEL CCLVII.

On ne peut chastier les yeulx
N'en chevir, quoy que l'en leur dye,
Dont le cueur se complaint et crye
Quant s'esgarent en trop de lieux.

Seront-ilz tousjours ainsidieux;
Rien n'y vault s'on les tanse ou prie;
On ne peut chastier les yeulx
N'en chevir quoy que l'en leur dye.

Quant aux miens, ilz sont desjà vieulx
Et assez lassiez de follie;

Les yeulx jeunes fault qu'on les lye
Comme enragez : n'est-ce le mieulx ?
On ne peut chastier les yeulx.

RONDEL CCLVIII.

Sont les oreilles estouppées,
Rapportent-ilz au cueur plus rien ?
Ouyl, plustost le mal que bien,
Quant on ne les tient gouvernées.

Se leurs portes ne sont fermées,
Tout y court de va et de vien :
Sont les oreilles estouppées,
Rapportent-ilz au cueur plus rien ?

Les miennes seront bien gardées
De Nonchaloir que portier tien,
Dont se plaint et dit le cueur mien ;
On ne me sert plus de pensées,
Sont les oreilles estouppées.

RONDEL CCLIX.

Tel est le payement des yeulx,
Quant congié prénent doulcement
D'eulx retraire piteusement
En regretz privez pour le mieulx.

Lors divers se dient adieux,
Espérans revenir briefment :
Tel est le payement des yeulx
Quant congié prénent doulcement.

Et si laissent en plusieurs lieux
De lermes, par engayement,
Pour païer leur deffrayement
En gectant souspirs, Dieu scet quieulx !
Tel est le payement des yeulx.

RONDEL CCLX.

Pour monstrer que j'en ay esté
Des amoureux aucunes foiz,
Ce may, le plus plaisant des mois,
Vueil servir ce présent esté.

Quoyque Soucy m'ait arresté
Sans son congié je m'y envoiz,
Pour monstrer que j'en ay esté
Des amoureux aucunes foiz.

Pour ce, je me tiens aploesté
A déduiz, en champs et en bois,
S'Amours y prent nulz de ses droiz :
Quelque bien m'y sera presté,
Pour monstrer que j'en ay esté.

RONDEL CCLXI.

Tant ay largement despendu
Des biens d'amoureuse richesse,
Ou temps passé de ma jeunesse,
Que trop chier m'a esté rendu.

Car lors a rien je n'ay tendu
Qu'à conquester foison lyesse,

Tant ay largement despendu
Des biens d'amoureuse richesse.

Commandé m'est et deffendu
Désormais, par dame Vieillesse,
Qu'aux jeunes gens laisse prouesse ;
Tout leur ay remis et rendu,
Tant ay largement despendu.

RONDEL CCLXII.

Fyez-vous y, se vous voulez,
En Espoir qui tant promet bien ;
Mais souventesfoiz n'en fait rien,
Dont mains cueurs se sentent foulez.

Quant desir les a affoléz
Au grant besoing leur fault du sien :
Fyez-vous y, se vous voulez.

Lors sont de destresse affoléz
J'aymeroye pour le cueur mien
Mieulx que deux tu l'aras, ung tien ;
Quant les oiseaulx s'en sont vollez
Fyez-vous y, se vous voulez.

RONDEL CCLXIII (109).

Jaulier des prisons de pensée,
Soussy, laissez mon cueur yssir ;
Pasmé l'ay veu esvanouir
En la fosse desconfortée.

Mais que seurté vous soit donnée

De tenir foy et revenir;
Jaulier des prisons de pensée,
Soussy, laissez mon cueur yssir.

S'il mouroit en prison fermée,
Honneur n'y povez acquérir;
Vueillez au moins tant l'eslargir
Qu'ait sa finance pourchassée,
Jaulier des prisons de pensée.

RONDEL CCLXIV (110).

Donnez l'aumosne aux prisonniers
Reconfort et Espoir aussi;
Tant feray au jaulier Soussi
Qu'il leur portera voulentiers.

Ilz n'ont ne vivres ne deniers,
Crians de fain, il est ainsi;
Donnez l'aumosne aux prisonniers
Reconfort et Espoir aussi.

Meschans ont esté mesnagiers,
Tenuz pour debte jusques cy;
Faictes les euvres de mercy,
Comme vous estes coustumiers;
Donnez l'aumosne aux prisonniers.

RONDEL CCLXV.

Banissons Soussy, ce ribault
Batu de verges par la ville;
C'est ung crocheteur trop habille
Pour embler Joye qui tant vault.

Copper une oreille lui fault,
Il est fort larron entre mille.
Banissons Soussy, ce ribault
Batu de verges par la ville.

Se plus ne revient ne m'en chault,
Laissez-le aller sans croix ne pille,
Le déable l'ait ou trou sebille :
Point n'en saille pour froit ne chault,
Banissons Soussy, ce ribault.

RONDEL CCLXVI.

Des vieilles defferres d'amours
Je suis à présent, Dieu mercy !
Vieillesse me gouverne ainsi,
Qui m'a gouverné en ses cours.

Je m'esbahis, quant à rebours
Voy mon fait disant : qu'est ce cy ?
Des vieilles defferres d'amours
Je suis à présent, Dieu mercy !

Mon vieil temps convient qu'ait son cours
Qui en tutelle me tient sy
Du jaulier appellé Soussy,
Que rendu me tiens pour tousjours,
Des vieilles defferres d'amours.

RONDEL CCLXVII (111).

Comme monnoye descriée,
Amours, ne tient compte de moy ;

Jeunesse m'a laissé, pour quoy
Je ne suis plus de sa livrée.

Puisque telle est ma destinée
Désormais me fault tenir coy :
Comme monnoye descriée,
Amours, ne tient compte de moy.

Plus ne prens plaisir qu'en pensée
Du temps passé, car sur ma foy
Ne me chault du présent que voy ;
Car Vieillesse m'est délivrée,
Comme monnoye descriée.

RONDEL CCLXVIII.

Laissez Baude buissonner,
Le vieil briquet se repose ;
Desormais travailler n'ose,
Abayer ne m'ot sonner.

On lui doit bien pardonner,
Ung vieillart peut pou de chose :
Laissez Baude buissonner
Le vieil briquet se repose.

Et Vieillesse emprisonner
L'a voulu en chambre close ;
Parquoy j'entens que propose
Plus peine ne lui donner ;
Laissez Baude buissonner.

RONDEL CCLXIX.

Quant me treuve seul à part moy

Et n'ay guères de compaignie,
Ne demandez pas s'il m'ennuye?
Car ainsi est-il, sur ma foy.

En riens Plaisance n'apercoy,
Fors comme une chose endormie;
Quant me treuve seul à part moy
Et n'ay guères de compaignie.

Mais s'entour moy plusieurs je voy
Et qu'on rie, parle, chante ou crye,
Je chasse hors Mérencolie
Que tant haïr et craindre doy,
Quant me treuve seul à part moy.

RONDEL CCLXX.

Trop ennuyez la compaignie,
Douloureuse Mérencolie,
Et troublez la feste de joye;
Foy que doy à Dieu! je vouldroye
Que feussiez du païs bannye.

Vous venez sans que l'on vous prie,
Bon gré, maugré, à l'estourdie;
Alez, que plus on ne vous voye,
Trop ennuyez la compaignie.

Soussy avecques vous s'alye,
Si lui dy-je que c'est folie!
Quel mesnaige! a! Dieu vous convoye
Si loing, tant que je vous revoye
Querir quant jamais en ma vie,
Trop ennuyez la compaignie.

RONDEL CCLXXI (112).

Escollier de Mérencolie
Des verges de Soucy batu,
Je suis à l'estude tenu
Es derreniers jours de ma vie.

Se j'ay ennuy, n'en doubtez mye,
Quant me sens vieillart devenu,
Escollier de Mérencolie
Des verges de Soucy batu.

Pitié convient que pour moy prie,
Qui me treuve tout esperdu ;
Mon temps je pers et ay perdu
Comme rassoté en folie,
Escollier de Mérencolie.

RONDEL CCLXXII.

Et fust-ce ma mort ou ma vie,
Je ne puis de mon cueur chevir
Qui ne vueille conseil tenir
Souvent avec Mérencolie.

Si lui dy-je que c'est folie,
Mais comme sourt ne veult oïr ;
Et fust-ce ma mort ou ma vie
Je ne puis de mon cueur chevir.

A grace pour ce je supplie
Qu'il lui plaise me secourir ;
Au paraller ne puis fournir
Se ne m'aide par courtoisie,
Et fust-ce ma mort ou ma vie.

RONDEL CCLXXIII.

Allez vous-en dont vous venez,
Annuyeuse Mérencolie ;
Certes on vous demande mye ;
Trop privée vous devenez.

Soussy avecques vous menez,
Mon huis ne vous ouvreray mie ;
Allez vous-en dont vous venez,
Annuyeuse Mérencolie.

Car mon cueur en tourment tenez
Quant estes en sa compaignie ;
Prenez congié, je vous en prie,
Et jamais plus ne retournez,
Allez vous-en dont vous venez.

RONDEL CCLXXIV.

A qui en donne l'en le tort,
Puisque le cueur en est d'accord,
Se les yeulx vont hors en voyage
Et rapportent aucun message
De beaulté plaine de confort ?

Ilz crient : resveille qui dort ;
Lors le cueur ne dort pas si fort
Qui ne dye j'oy compter rage,
A qui en donne l'en le tort ?

Adoncques desir picque et mort,
Savez comment, jusqu'à la mort ;
Mais le cueur s'il est bon et saige
Remède y treuve et avantaige,

Bien ou mal en vient oultre bort.
A qui en donne l'en le tort?

RONDEL CCLXXV.

Doivent-ilz estre prisonniers
Les yeulx, quant ilz vont assaillir
L'embusche de Plaisant-desir,
Comme hardiz avanturiers?

Veu qu'ilz sont d'Amours souldoyers
Et leurs gaiges fault desservir:
Doivent-ilz estre prisonniers?

Ilz se tiennent siens si entiers,
Qu'au besoing ne pevent faillir
Jusques à vivre ou à mourir;
Ilz le font bien et voulentiers:
Doivent-ilz estre prisonniers?

RONDEL CCLXXVI

N'oubliez pas vostre manière,
Non ferez-vous, je m'en fais fort,
Ennuy armé de desconfort
Qui tousjours me tenez frontière.

Venez combatre à la barrière
Et faictes à coup vostre effort,
N'oubliez pas vostre manière
Non ferez-vous, je m'en fais fort.

Quant mettez sus vostre bannière,
Cueurs loyaulx, guerriez si fort

Que les faictes retraire ou fort
De Douleurs à piteuse chière :
N'oubliez pas vostre manière.

RONDEL CCLXXVII.

Chière contrefaicte de cueur,
De vert perdu et tanné painte,
Musique notée par Fainte
Avec faulx-bourdon de maleur!

Qui est-il ce nouveau chanteur
Qui si mal vient à son attainte :
Chière contrefaicte de cueur,
De vert perdu et tanné painte!

Je ne tiens contre, ne teneur
Enroue, faisant faulte mainte
Et mal entonne par contrainte,
C'est la chappelle de Douleur :
Chière contrefaicte de cueur.

RONDEL CCLXXVIII.

Il n'est nul si beau passe-temps
Que de jouer à sa pensée ;
Mais qu'elle soit bien despensée
Par raison : ainsi je l'entens.

Elle a fait nulz despens contens,
Par Espoir soit récompensée ;
Il n'est nul si beau passe-temps
Que de jouer à sa pensée.

Elle dit, à ce je m'attens,
Veu qu'ay Loyaulté pour pensée,
Que de mes soussız dispensée
Seray, malgré les mal contens;
Il n'est nul si beau passe-temps.

RONDEL CCLXXIX (113).

Pour Dieu faictes-moy quelque bien,
Veu que m'a desrobé Vieillesse
Plaisance; car en ma jeunesse
Savez que vous amoye bien.

Pour vous n'ay espargné du mien,
Or suis poure, plain de foiblesse,
Pour Dieu faictes-moy quelque bien
Veu que m'a desrobé Vieillesse.

Devoir ferez comme je tien:
Car j'ay despendu à largesse
Piéça mon trésor de liesse,
Et maintenant je n'ay plus rien:
Pour Dieu faictes-moy quelque bien.

RONDEL CCLXXX.

C'est la prison de Dalus
Que de ma mérencolie,
Quant je la cuide faillie
J'y rentre de plus en plus.

Aucunes foiz je conclus
D'y bouter Plaisance-lie:

C'est la prison de Dalus
Que de ma mérencolie.

Oncques ne fut Tantalus
En si très peneuse vie,
Ne quelque chose qu'on die
Chartreux, hermite ou reclus :
C'est la prison de Dalus.

RONDEL CCLXXXI.

A! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mes!
Me voulez-vous à tousjours mès
Tenir en courroux et rudesse ?

Je vous fais loyalle promesse
Que ne vous aymeray jamès :
A! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus qu' oncques mès.

Vous m'avez banny de Jeunesse,
Rendre convient desormais ;
Et faictes vous bien? nennil. Mais
De tous maulx on vous tient maistresse,
A! que vous m'ennuyez, Vieillesse.

RONDEL CCLXXXII (114).

Temps et temps m'ont emblé Jeunesse
Et laissé ès mains de Vieillesse
Où vois mon poure pain quérant;
Aage ne me veult tant ne quant
Donner l'aumosne de liesse.

Puisqu'elle se tient ma maistresse
Demander ne lui puis promesse;
Pour ce, n'en querons plus avant;
Temps et temps m'ont emblé Jeunesse.

Je n'ay repast que de foiblesse,
Couchant sur paille de destresse;
Suis-je bien payé maintenant
De mes jeunes jours cy devant?
Nennil : nul n'est qui le redresse :
Temps et temps m'ont emblé Jeunesse.

RONDEL CCLXXXIII.

Asourdy de Nonchaloir,
Aveuglé de Desplaisance,
Pris de goute de Grevance,
Ne sçay à quoy puis valoir.

Voulez-vous mon fait savoir?
Je suis près-que mis en trance,
Asourdy de Nonchaloir,
Aveuglé de Desplaisance.

Se le medicin Espoir,
Qui est le meilleur de France,
N'y met briefment pourvéance,
Vieillesse estaint mon povoir
Asourdy de nonchaloir.

RONDEL CCLXXXIV.

Dedens la maison de Douleur,
Où estoit tres piteuse dance,

Soucy, Vieillesse et Desplaisance
Je vy dancer comme par cueur.

Le tabourin nommé Maleur
Ne jouoit point par ordonnance,
Dedens la maison de Douleur
Où estoit très piteuse dance.

Puis chantoient chançons de pleur,
Sans musicque, ne accordance;
D'ennuy comme ravy en trance
M'endormy lors pour le meilleur
Dedens la maison de Douleur (115).

RONDEL CCLXXXV.

Je vous sens et congnois venir,
Ennuyeuse Mérencolie;
Maintesfoiz, quant je ne vueil mye,
L'uys de mon cueur vous fault ouvrir.

Point ne vous envoye quérir :
Assez hay vostre compaignie.
Je vous sens et congnois venir
Ennuyeuse Mérencolie.

Jeunes pevent paine souffrir
Plus que vieillars; pour ce vous prie
Que n'ayez plus sur nous envie;
Ne nous vueillez plus assaillir :
Je vous sans et congnois venir.

RONDEL CCLXXXVI (116).

Mentez, menteurs à quarterons;

Certes point vous redoubtons,
Ne vous ne vostre baverye ;
Loyaulté dit, de sens garnie,
Fy de vous et de voz raisons.

On ne vous prise deux boutons,
Et pour ce, nous vous déboutons,
Esloignant nostre compaignie :
Mentez, menteurs à quarterons.

Voz parlez pires que poisons
Boutent par tout feu en maisons ;
Que voulez-vous que l'en vous die :
Dieu tout puissant si vous mauldie,
Vous donnant de maulx jours foisons :
Mentez, menteurs à quarterons.

RONDEL CCLXXXVII.

Des soucies de la court,
J'ay achatté aujourd'uy ;
De deux bien garny j'en suy,
Quoy que mon argent soit court.

A les avoir chascun court,
Mais quant à moy je m'en fuy :
Des soucies de la court
J'ay achatté aujourd'uy.

Je deviens vieil, sourt et lourt ;
Et quant me treuve en ennuy
Nonchaloir est mon apuy,
Qui mainttesfoiz me secourt
Des soucies de la court.

RONDEL CCLXXXVIII.

Je n'ay deffaulte que de veue
Et ne congnois riens qu'à demy;
En Nonchaloir j'ay tant dormy
Qu'ay mainte chose des congneue.

Vieillesse tient mon cueur en mue
Accompaignée de Soucy :
Je n'ay deffaulte que de veue
Et ne congnois riens qu'à demy.

Plus ne suis de la retenue
De Jeunesse, qui m'a banny;
Mais au fort, puisqu'il est ainsi
Souffrir fault fortune advenue :
Je n'ay deffaulte que de veue.

RONDEL CCLXXXIX.

Tais-toy, Cueur, pourquoy parles-tu?
C'est folie de trop parler
De ce que ne puis amender,
Ton jangler ne vault ung festu.

Tu pers temps d'espoir devestu,
Pense de toy reconforter :
Tais-toy, Cueur, pourquoy parles-tu?
C'est folie de trop parler.

J'ay desja plusieurs ans vescu,
Et tant congnois, qu'au paraler
Il fault bien ou mal endurer;
Riens ne gaignez d'estre testu :
Tais-toy, Cueur, pourquoy parles-tu?

RONDEL CCXC.

Qu'a mon cueur qui s'est esveillé
A faire chançon ou balade?
Dieu mercy, il n'est plus malade
Tant a par eaue travaillé.

D'Orléans s'est appareillé
Aler à Blois, mangier salade:
Qu'a mon cueur qui s'est esveillé
A faire chançon ou balade?

Son harnois fourbira rouillé,
Quelquefoiz aussi sa salade:
Mais qu'il ait joyeuse ambaxade
Tout se trouvera retaillé:
Qu'a mon cueur qui s'est esveillé?

RONDEL CCXCI.

Tout plain ung sac de joyeuse promesse,
Soubz chef fermé en ung coffin d'oublie,
Qui me poursuit, certes c'est grant folie
Tant qu'on en ait par raison à largesse.

Craindre ne fault Fortune la diverse,
Qui Passe-temps avecques elle alie:
Tout plain ung sac de joyeuse promesse
Soubz chef fermé en ung coffin d'oublie.

Conseil réquier à gens plains de sagesse,
Qui mieulx saura si leur plaist com le die;
Car Bon-espoir quoy qu'on le contrarie
A droit vendra et trouvera richesse,
Tout plain ung sac de joyeuse promesse.

RONDEL CCXCII.

Dieu les en puisse guerdonner!
Tous ceulx qui ainsi tourmenter
Sont de vent, de neige et de pluye
Et nous et nostre compaignie,
Dont peu nous en devons louer.

Mais il fauldra, qu'au paraller,
Comment qu'il en doye tarder,
Que nous ou eulx en pleure ou rie:
Dieu les en puisse guerdonner!

Or ça il fault parachever,
Et puisqu'il est trait, avaler;
On congnoistra qu'est de clergie
D'Orléans trait de Lombardie,
Tous bien faiz convendra trouver:
Dieu les en puisse guerdonner!

RONDEL CCXCIII.

Prenons congié du plaisir de noz yeulx
Puisqu'à présent ne povons mieulx avoir;
De revenir faisons nostre devoir,
Quant Dieu plaira! et sera pour le mieulx.

Il fault changier aucune foiz les lieux
Et essayer pour plus ou moins savoir:
Prenons congié du plaisir de noz yeulx
Puisqu'à présent ne povons mieulx avoir.

Ainsi parlent les jeunes et les vieulx:
Pour ce, chascun en face son povoir;
Nul ne mecte sa seurté en Espoir,

Car aujourd'uy courent les eurs tieulx qeulx;
Prenons congié du plaisir de nos yeulx.

RONDEL CCXCIV.

M'appellez-vous cela jeu,
En froit d'aler par pays?
Or pleust à Dieu qu'à Paris
Nous feussions, emprès le feu.

Nostre prouffit veulent peu
Qui en ce point nous ont mis:
M'appellez-vous cela jeu,
En froit d'aler par pays?

Deslyer nous fault ce neu
Et desployer faiz et dis,
Tant qu'aviengne mieulx ou pis,
Passer convient par ce treu:
M'appellez-vous cela jeu?

RONDEL CCXCV.

De Vieillesse porte livrée
Quelle m'a puis ung temps donnée,
Quoy que soit contre mon desir,
Mais maugré myen le fault souffrir.

Elle est d'ennuy si fort bordée,
Dieu scet que l'ay chière achettée!
Sans gueres d'argent de plaisir:
De Vieillesse porte livrée.

Par moy puist estre bien usée

En eur et bonne destinée
Et à mon suhait parvenir,
Tant que vivre puisse et mourir,
Selon l'escript de ma pensée :
De Vieillesse porte livrée.

RONDEL CCXCVI.

Saluez moy toute la compaignie
Ou à présent estes à Chière-lie
Et leur dictes que voulentiers seroye
Avecques eulx ; mais estre n'y pourroye
Pour Vieillesse, qui m'a en sa baillie.

Au temps passé Jeunesse si jolie
Me gouvernoit, las ! or n'y suis-je mye,
Et pour cela pour Dieu qu'excusé soye !
Saluez moy toute la compaignie.

Amoureux fus, or ne le suis-je mye,
Et en Paris ménoye bonne vie;
Adieu bon temps ravoir ne vous sauroye,
Bien sanglé fus d'une estroite courroye :
Que par aage convient que la deslie :
Saluez moy toute la compaignie.

CHANSON CXXXII.

Patron vous fais de ma galée
Toute chargée de pensée,
Confort, en qui j'ay ma fiance ;
Droit ou païs de Desirance
Briefment puissiez faire arrivée.

Affin que par vous soit gardée
De la tempeste, fortunée,
Qui vient du vent de Desplaisance,
Patron vous fais de ma galée.

Au port de Bonne-destinée
Descharger tost, sans demourée,
La marchandise d'Espérance,
Et m'aportez quelque finance
Pour paier ma joye empruntée :
Patron vous fais de ma galée.

RONDEL CCXCVII.

Après l'estrade route (117)
Mectons à saquement
Annuyeulx pensement,
Et sa brigade toute.

Il crye volte route (118);
Ralions nostre gent :
Après l'estrade route
Mectons à saquement.

Se Loyaulté s'i boute,
Par advis saigement
Dye gaillardement
D'aly brusque sans double
Après l'estrade route.

RONDEL CCXCVIII.

Les fourriers d'esté sont venuz
Pour appareiller son logis

Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz.

En estandant tappis veluz
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'esté sont venuz
Pour appareiller son logis.

Cueurs d'ennuy piéçà morfonduz,
Dieu mercy, sont sains et jolis;
Alez-vous en, prenez païs,
Yver, vous ne demourez plus,
Les fourriers d'esté sont venuz.

RONDEL CCXCIX.

Ce mois de may ne joyeulx ne dolent
Estre ne puis, au fort vaille que vaille;
C'est le meilleur que de riens ne me chaille,
Soit bien ou mal tenir, m'en fault content.

Je laisse tout courir aval le vent,
Sans regarder lequel bout devant aille;
Ce mois de may ne joyeulx ne dolent
Estre ne puis, au fort vaille que vaille.

Qui soussy suit au derrain s'en repent,
C'est ung mestier qui ne vault une maille,
Avantureux comme le jeu de faille;
Que vous semble de mon gouvernement ?
Ce mois de may ne joyeulx ne dolent.

RONDEL CCC.

Mais que mon propos ne m'empire

Il ne me chault des faiz d'Amours.
Voisent à droit ou à rebours :
Certes je ne m'en fais que rire.

Et ne peut de riens m'escondire,
Aide ne requiers, ne secours;
Mais que mon propos ne m'empire,
Il ne me chault des faiz d'Amours.

Quant j'oy ung amant qui souspire,
A! ha! dis-je, vela des tours
Dont usay en mes jeunes jours;
Plus n'en vueil, bien me doit souffire,
Mais que mon propos ne m'empire.

RONDEL CCCI. (119).

POUR ESTAMPES.

Je suis mieulx pris que par le doy
Et fort enserré d'un anneau,
S'a fait ung visaige si beau
Qui m'a tout conquesté à soy.

Je rougis et bien l'aperçoy
Ainsi qu'un amoureux nouveau,
Je suis mieulx pris que par le doy
Et fort enserré d'un anneau.

Et d'amourettes, par ma foy,
J'ay assemblé ung grant fardeau
Qu'ay mussées soubz mon chappeau;
Pour Dieu, ne vous mocquez de moy,
Je suis mieulx pris que par le doy (120).

FIN.

APPENDICE.

I.

RONDEL PAR LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

En la forest de longue attente
Entrée suis en une sente
Dont oster je ne puis mon cueur,
Pourquoy je viz en grant honneur
Par fortune qui me tourmente.

Souvent Espoir chascun contente
Excepté moy, poure dolente!
Qui nuit et jour suis en doleur.
En la forest de longue attente
Entrée suis en une sente
Dont oster je ne puis mon cueur.

Ay-je donc tort se me garmente
Plus que mille qui soit vivente?
Par Dieu! nennil veu mon maleur,
Car ainsi m'aist mon Créateur
Qu'il n'est paine que je ne sente
En la forest de longue attente.

AUTRE RONDEL, PAR LA MÊME.

L'abit le moine ne fait pas.
Car quelque chière que je face
Mon mal seul tous les autres pace
De ceulx que tant plaignent leur cas.
Souvent en dansant fais maint pas
Que mon cueur près en dueil trespace:
L'abit le moine ne fait pas.

Las ! mes yeulx gectent sans compas
Des larmes tant parmy ma face
Dont plusieurs foiz je change place
Alant apart pour crier las !
L'abit le moine ne fait pas.

II.

LE LIVRE CONTRE TOUT PÉCHÉ, PAR LOUIS XII.

Qui veult a grant honneur venir
Il doit l'amour dieu acquérir,
Car sans icelle moiennent
Nul ne peut faire bonnement
Aucune morale ëuvre
Se la grace de Dieu n'y euvre ;
Pour ce pri à la Trinité
Et la dame d'umilité
Qu'ilz me vueillent tel sens donner
Qu'un livre puisse composer
Qui soit d'aucune utilité
Pourfitant à humanité
En l'onneur de Dieu, et prouffit
De celui qui ce livre fit,
Lequel livre est appellé
Le livre contre tout péché.

DU PÉCHIÉ D'ORGUEIL.

C'il qui se vueult énorgueillir
Il peut bien exemple quérir
Au mauvais ange Lucifer
Qui fut depuis deable d'enfer ;
Lequel par outrecuidance
Cuida plus avoir puissance
Que celui qui nous tous fourma
Et le monde de néant créa ;
Et par lui Dieu nous démonstra

Que celui qui orgueil aura
Ne sera pas de lui amé
Mais en enfer sera dampné,
Car cil qui orgueil en lui a
Tousjours les vices il aura.
Premiers sont ire et envie,
Avarice et gloutonnie,
Peresse et toute luxure;
Adonc laissera la nature
Des hommes, et vie de bestes
Prendra, qui sont deshonnestes.

DU PÉCHIÉ D'AVARICE.

Puisque j'ai parlé d'orgueil
Maintenant parler je vueil
D'un très deshonneste péché
Qui avarice est appellé;
Lequel pechié si atise
Les cuers des gens et avise
Comment il pourra en enfer
Les ames des gens amener
Par son arc et par sa cordelle,
Et par sa mauvaise querelle;
Mais se nous avons bon regart
A l'enseignement saint Bernart
Je croi que nous laisserions
La vainne et l'autre prendrions;
Car tout l'argent et tout l'avoir
Ne font fors que enfer avoir.
Toutesfoiz je ne dy mie
Qu'on ne doie amer pour sa vie,
Soustenir, l'or aussi l'argent
Aux poures en distribuant.

DE LUXURE.

Luxure si est deshonneste

Péché, car la vie de beste
Prendre souvent fait et laissier
La nature, et abaissier
De l'amour de Dieu, dont souvent
Aucuns meurent vilainnement;
Car par l'enseignement Cathon
Bonne renommée en pert-on
Et aussi toute bonne vie
On laisse ; et en la baillie
De l'ennemi pour son plaisir
On se met et pour son desir.

DE ENVIE.

Cil qui vueult bonté ensuier
Il doit envie moult fuir,
Car Alain si nous enseigne
Que tout ainsi que la montaigne
Qui est Ethna appellée
Est tousjours de feu embrasée,
Ainsi l'envieux tousjours art
Du feu d'envie de toute part ;
Pour ce appert que desplaisant
Est a Dieu et moult ennuiant.

DU PÉCHIÉ DE GLOUTONNIE.

Par gloutonnie tout péchié
S'en suit et toute mauvaistié
Et pour ce un chascun fuir
La doit et non pas ensuir.
Mais regarder on doit souvent
De Godeffroy l'enseignement
Par lequel il vitupère
Les glous (gloutons) et les acompère
A l'ours, au chien et a la truie ;
Pour ce appert que gloutonnie
Est un péchié que on doit fuir,
Car mauvaistié fait ensuir

Et en pert-on sens et mémoire,
Aussi la souverainne gloire.

DU PÉCHIÉ D'IRE.

Pour ensuir tousjours mes diz
D'ire vueil parler et si diz
Qu'un chascun qui du péchié d'ire
Est plain ne peut faire ne dire
Aucun bien à lui pourfitant,
Tant est ce péchié empeschant.
Et Alain en son livre dit :
Que ainsi comme jour et nuyt
Les rivières aussi les flues
Par les rives sont tenues,
Ainsi attrempance si tient
L'ire des gens quant elle vient.

DE PÉRESSE.

Chascun doit fuir péresse
Tant qu'il peut en sa jeunesse,
Car c'est chose très mal séant
Maiement a un jeune effant ;
Et par Alain est démontré
Car tout ainsi que en esté
Le formy fait la garnison
Pour vivre toute la saison.

Ainsi chascun doit entendre
Retenir et aussi aprendre
Aucun bien dès sa jeunesse,
Car on ne peut en viellesse
Aprendre : car l'engin du vieux
Est troublé par tous les lieux
Du corps, à l'exemple du chien,
Lequel on ne peut duire bien
A mener tousjours en lesse,
S'il n'y est aprins en jeunesse

Cy define maintenant
Ce livre, lequel Dieu donnant
Je nommé d'Orleans
Fiz quant je eus acompli x ans ;
Pour ce mercie humblement
Celui qui fist le firmament
De ce qu'il m'a voulu aidier
A ce livret cy composer ;
Et la vierge debonnaire
Qui demeure lassus en gloire,
En priant tous ceulz qui orront,
Que ce livret present liront,
Qu'ilz vueillent prendre tous en gré
Ce que j'ay ycy raconté,
Et me pardonnent, je leur pry,
En ce-cy se j'ay point failly ;
Car je n'estoie pas si saige
Pour ce qu'estoie jeune d'age
Que je peusse faire traitté
Qui fust de grant moralité,
Et prie Dieu de paradiz
Que pourfiter puissent mes diz
A ceulx qui vouldront escouter,
Et qu'ilz puissent meurs acquester
Et a la gloire parvenir
Qui durra tousjours sanz faillir.
Amen. Explicit.

III.

FRAGMENT D'UN JEU-PARTIS, PAR CH. D'ORLÉANS.

Il est bien vray que j'ay servy
De cuer, de corps, très léalment
Une dame que j'aime sy ;
Plus n'en diray quant à présent.
Mais aucuns si m'en vont blasmant
Disant que plus seroie eureux
Se de beaucoup feusse amoureux ;

Mais par mon serement je tien
Que ce n'est pas très bon conseulx,
Car il n'en peut venir nul bien.

Par Dieu, je suis bien esbahy!
Comment tel manière de gent
Sont devant bonnes gens oy,
Quant vont amours si desprisant
De muer leur foy si souvent
Après puis une puis deux :
Tel conseil est bien dangereux
A donner; mais créez le mien
Ne crées l'autre gracieux :
Car il n'en peut venir nul bien.

Prenez vostre cuer a l'autruy,
Je vous en pri très chierement;
Se vostre Dame par ennuy
En prenoit ung, ou trente, ou cent,
L'ameries-vous? Trop meschant
Vous tendroie s'estiez teulx;
Je n'en tiens nul si fol perileux
Qui de ce faire face rien
Nul ne croye ses faulx jengleurs,
Car il n'en peut venir nul bien.

Si n'ay pas tort, dont se je dy,
Que ceulx qui vont toutes priant
Sont de bonnes, loyaulx, hay,
Et pour ce tout vray cuer donnant,
Doit bien estre considérant
Qu'il ne veuille point croire ceulx
Qui d'autruy bien sont envieux,
Car s'il les croient point ne crient
Qu'au derrain n'en soient honteux :
Car il n'en peut venir nul bien.

Et pour ce, de bon cuer vous pri

Chambrillac, Regnault, humblement
Que ne soutenés point cecy
Qu'aves soustenu ça devant,
Car grans maulx de cela despent;
L'en en est tenu convoiteux
Et haïs en beaucoup de lieux;
Ne n'est pas gracieux maintien
Ne le faictes plus, cest lai, gueux :
Car il n'en peut venir nul bien.

IV.

LETTRE AUTOGRAPHE

DU DUC CHARLES D'ORLÉANS

ÉCRITE DE SA PRISON EN ANGLETERRE.

Chancelier, et vous trésorier, je vous ay plusieurs fois escript pour le fait de Jehan Victor lequel n'est pas le sien mais le mien. Car il n'est en nul dangier se non pour le fait de la despence de beau frère d'Angolesme et des autres hostages qui sont par deça avecque lui, et aussi pour aucunes despences qu'il m'a falu faire par deça pour mes nécessités, et en outre quant maistre Robert de Tuillièrez, dont Dieu ait l'ame, fust par deça, par son conseil et avis furent fais certains apointemens avecques aucuns de par deça qui avoient quittances de beau cousin de Clarence et des autres a qui je suis par deça tenu, pour la délivrance de beau frère d'Angolesme et à la descharge du dit fait; lesquelx apointemens a fallu que le dit Jehan Victor ait acomplis et paiés du sien propre, car les dits gens ont voulu avoir argent content, car par ce les enemis ont quité la moitié de ce qu'il leur estoit deu les autres le tiers, et les autres le quart; la quelle chose vient en grant rabat et descharge et aquit du dit fait de beau frere. Si est ainsi que le dit Jehan Victor a mis hors de ses mains pour tous les dessus dis affaires sis mille escus du sien propre, qui est grant somme et dont il est en grant nécessité, perte et dangier de sa marchandise, et ne pourroit maintenant aider a nul besoing que je aye, ne à beau frère, ne aus autres hostages. Toutes fois par deça on ne peut pas vivre ne faire despences pour niént comme vous povez bien penser. Si

faire convient que ce soit que le plus briefment que vous poures et en toute haste vous envoies par deça sis mille escus pour paier le dit Jehan Victor et en outre le plus avant que vous pourrez pour les nécessités et affaires de mon dit frère, de moy, et des dis ostages, ou autrement le dit Jehan est deffait et faudra à nous tous quant nous aurons besoing. Or est ainsi que j'ay asses fait mon devoir de vous en escripre et par plusieurs fois, mais il me samble que vous en tenés petit de conte et les metes en nonchaloir. Si vous en escris cestes foiz pour toutes : si faites comment que ce soit qu'en ce n'ait point de faute ne plus de délay et ne penses que le dit argent ait esté emploié en folies ne mal apoint, mais soiés seur qu'il a este emploié par mon sceu et commandement et en ay receu le conte duquel je sauray bien faner quant il sera besoing. Je ne vous en pense plus a escripre; mais pensé a pourveoir en mes besongnes d'autres serviteurs qui sont plus diligens de moy obéir et acomplir mon commandement que vous ne estes.

Je vous ay aussi plusieurs fois escript en charge du fait de la délivrance du dit beau frère ; si weil et me atens qu'en facies diligence telle que mon dit frère et moy vous en doyons savoir gré et en estre contens, et envoies en la main du dit Jehan Victor tout l'argent que envoierés par deça et non à autre : car j'ay pris seureté de lui qu'il ne se paiera sur le dit argent en riens pour le fait de beau cousin de Vendosme, ne pour nulle autre chose; ne il ne l'emploiera se non ou fait de beau frere, de moy et des ostages et par mon sceu et commandement. En outre je weil que vous faitez requestes a monseigneur le Dauphin en son conseil de par moy lui remonstrant comment je me suis obligé pour beau cousin de Vendosme lequel m'a failli, dont je suis en dangier, et pour ce que je lui supplie qu'il weille prendre en sa main la terre et biens du dit beau cousin et qu'il soit tellement ordonné que sur la dite terre et biens soit trouvée chevance, par les commis a ce de mon dit seigneur le Dauphin, par laquelle je puisse estre en ce mis hors de dommage ; et le dit beau cousin m'a fait savoir qu'il estoit content que je trouvasse fiance sur ses terres se je povoie; mais je ne weil pas que la dicte exécucion soit faite se non par les oficiers et commis de mon dit seigneur le Daulphin et non pas par les miens. Si faites en ce diligence comme verres que sera de faire.

En outre sachies que j'ay receu une lettre de vous Chancelier escripte le XVIe jour de juillet, lesquelles m'ont esté aportées par un serviteur de un Lombart nomme Benedic Augustin; en laquelle lettre me escrives entre autres choses sur l'ofice de la maistrise de eaus et fores d'Orléans. Si sachies que je l'ay donnée a Archembaut de Vilars à la requeste de beau frère de Angolesme et pour les bons services que le dit Archembaut m'a fais et les peines qu'il a par deça souffert pour moy. Mais je weil que tel lieutenant soit ordonné pour lui que vous choisires et les autres de mon conseil, estans par dela par éleccion qui soit congnoissant et proufitable à mon bien en la dite office, et j'ay chargé au dit Archembaut de le recevoir; et l'office que le dit Archembaut avoit eu nouvellement par mon don des eaus et forests de Valois je l'ay donné à la requeste de beau frere de Vertus a messire Charles de Giresme; si faites faire les lettres de tous deux à l'un de mes secretaires à ce par moy ordonnés, auquel j'en donne charge et commandement et à vous pareillement de les passer et delivrer.

Quant à ce que m'aves escript, que vous aves entencion de envoier par deça un de mes serviteurs pour me dire bien a plain de toutes mes besongnes, sachies que j'en suis très content et joieus, et vous charge que vous faites toute la diligence que vous pourres par devers le roy d'Angleterre et par tous les bons moïens que saures aviser et penser, que ladite venue par deça de mondit serviteur puist estre le plus brief que faire se pourra, affin que par lui je vous puisse mander ma voulenté sur toutes mes besoingnes. En outre délivrés l'argent que envoieres par deça à Bernart Warnich fatteur dudit Jehan Victor, lequel doit estre par delà en France ou cas que ledit Jehan Victor vous fera savoir qu'il weille que ainsi se face.

Escript de ma main en bon point et santé de ma personne, la mercy Nostre Seigneur, où chastel de Peutfrett, le IIIe jour de septembre, l'an mille quatre cens dix et neuf.

Ainsi signé CHARLES.

V.

J'ay tant en moy de desplaisir,
Puis qu'il me convient de partir,
Hélas ! de vous et loing aler,

Et si je ne puis à vous parler,
Dont j'auray maint mal à souffrir.
N'est riens qui me puist esjouir,
Si n'est le très doulx souvenir
Que j'ay par vous bien fort amer.
J'ay tant en moy de desplaisir.

Adieu, ma joye, mon plaisir,
Adieu, mon loyal souvenir,
Adieu, belle Dame sans per.
Adieu dire m'est coup mortel,
Car je m'en vois sans vous veoir :
J'ay tant en moy de desplaisir.

Mon amy, Dieu te convoye,
Et brief te remaint à joye,
A ton honneur et plaisir,
Tout ainsi que je desir,
Mieulx que dire ne sauroye.

Se par souhait je povoye,
Plus souvent te reverroye,
Mais, las ! ne te puis veoir.
Mon amy, Dieu te convoye.

Ceste chançon je t'envoye,
De m'amour par grant montjoye,
Si t'en veuilles esjouir ;
Car te jure, sans mentir,
Que t'ayme, loing que je soye :
Mon amy, Dieu te convoye.

Faictes pour moy, com j'ay pour vous :
Retenez-moy par dessus tous
Amy tout seul, très belle Dame ;
Je vous jure sur Dieu, sur m'ame,
Ne vueil servir autre que vous.
Faictes pour moy, com j'ay pour vous.

Guerissez moy du mal d'amours,
Et me donnez du bien de vous,
Reconfort tel plus ne m'en chaille.
Mon bien, m'amour, mon fin cueur doulx,
A vous me rens, à vous suis tous ;
Faictes pour moy, com j'ay pour vous.

Je vous ayme plus que autre femme ;
N'autre que vous n'aura la garde,
Hélas ! de moy, qui suis à vous.
Faictes pour moy, com j'ay pour vous.

VI.

BALLADE DU ROI FRANÇOIS Ier.

Triste penser, en prison trop obscure,
L'honneur, le soing, le debvoir et la cure
Que je soustiens des malheureux souldardz,
Devant mes yeulx desquelz j'ay la figure,
Qui par raison et aussi par nature
Debvoient mourir entre picques et dardz,
Plustost que veoir fuyr leurs estendardz,
Me font perdre de raison l'attrempense
Quand de te veoir j'ay perdu l'espérance.

Tousjours amour par fermeté procure
Qu'à désespoir point ne face ouverture ;
Mais tous malheurs viennent de tant de partz
Qu'ilz me rendent indigne créature,
Tant que d'erreur à mon chef faiz ceinture.
Ces yeulx baignez vers toy font les regardz
Ne faisant plus contre ennuy les rempartz;
Si n'est avoir ton nom en réverance
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance.

Mais je ne sçay pourquoy tourna langure
En mal sur moy : car ma progéniture
Eut tant de biens, qu'en tous lieux fust espars :
Plaisir pour dueil estoit lors leur vesture ;
Plaisante et doulce sembloit la nourriture

De leurs subjectz, gardans brebis ès parcs,
Tousjours batirent les lyons et liépars ;
Mais j'ay grand peur n'avoir tel heur en France,
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance.

O! grande amour, eternel, sans rompture,
Dont l'infinie est juste la mesure,
Dy moy, perdray-je à jamais ta présence ;
Doncq brief verras sur moi la sépulture :
L'esperit à toy, pour le corps pourriture,
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance.

CHANSON DU ROY FRANÇOIS Ier

FAICTE PAR LUY EN ESPAIGNE.

Si la nature en l'adversité
Se resjouyst, voyez l'adversité
En triumphant sur la prospérité
Estre vaincue.

Voyez aussi que la vérité nue
En ferme cueur n'est jamais abatue
Par trahison, qui enfin est congnue
Avecq le temps.

Dont je me tiens du nombre des contentz,
Bien que je n'aye en tout ce que pretendz :
Si congnois-je le bien que j'en actends
En ma pensée,

Qui par prison en riens n'est offensée :
Car estant libre elle est recompensée
Faisant sa fin d'estre recommencée
Pour ne finer.

Car on ne peult l'esprit confiner
Soubz nulle loy, ny son vouloir myner;
Mais, par la preuve, on le peult afiner
En peine dure,

Qui est plaisante à celluy qui l'endure
Car la menace est cela qui l'asseure :
Cueur résolu d'aultre chose n'a cure
Que de l'honneur.

Le corp vaincu, le cueur reste vaincueur (1);
Le travail est l'estuve de son heur :
Ce seul vouloir ne congnoist nul malheur
Qu'il ne mesprise.

Dont je concludz que heureuse est l'entreprise
Qui rend fortune indigne de surprise,
Par fermeté qui vault bien qu'on la prise :
Or en jugez.

RONDEL PAR LE ROI FRANÇOIS Ier.

Moins de fortune quant elle m'est contraire ;
Plus de bonheur me fault pour mon affaire ;
Moins de longueur me faut pour vous recevoir ;
Plus de malheur me faict congnoistre et veoir ;
Moins grant plaisir par absence desfaire ;
Plus que souvent mes yeulx se vont portraire ;
Moins que contant alors ne me puis taire ;
Plus je désire et mieulx je puis avoir ;
Moins de fortune quant elle m'est contraire.
Moins fort aymer est de moy adversaire ;
Plus de travail ne me sauroit fortraire ;
Moins que tousjours d'estre soubz ton povoir.
Plus que grant tort j'auroys si mon vouloir ;
Moins que très humble ce trouvoys à refaire ;
Moins de fortune quand elle m'est contraire.

(1) On pourrait peut-être reconnaître dans ce vers l'origine du mot de François Ier, après la bataille de Pavie : « Tout est perdu fors l'honneur, » et qui depuis lui a été fort contesté.

NOTES.

(1) Page 5. — Parmi les divers manuscrits connus des poésies de Charles d'Orléans, nous avons pris pour base de notre édition le texte du manuscrit de la bibliothèque de Grenoble; il est le seul qui porte quelque caractère d'authenticité. En certains cas, toutefois, mais peu nombreux, nous avons préféré la leçon des manuscrits de Paris.

C'est ce qui arrive dans ce vers : le texte de Grenoble porte : Loyal estat; et on lit dans ceux de Paris : Royal estat; et cette leçon est justifiée par la version latine qui est à côté du texte français dans le manuscrit même de Grenoble : Decus regalis.

Ainsi notre édition offrira le texte complet du manuscrit de Grenoble conféré avec ceux de Paris. Quand nous préférons la leçon tirée de ceux-ci, nous mettons en note le texte du manuscrit de Grenoble.

(2) P. 9. — Au sujet de ce vers, même observation que pour celui qui est le sujet de la note précédente. Le manuscrit de Grenoble porte : Gelon.

(3) P. 11. — Dans cette strophe Ch. d'Orléans fait évidemment allusion à l'une des causes de la mort de Louis son père. (*V.* la notice.)

(4) P. 18. — *Pavais*, espèce de bouclier courbé des deux côtés et qui est différent de la *Targe*. On se servait du premier pour le siége de places, parce qu'il couvrait le soldat.

(5) P. 56. — Le manuscrit de Grenoble porte : Envieux.

(6) P. 60. — Le manuscrit de Gren. porte : Que n'ay fait.

(7) P. 62. — Chiffre à supprimer.

(8) P. 63. — Le manuscrit de Grenoble porte : Que ne doy.

(9) P. 76. — Les feux grégeois sont depuis fort longtemps connus, et l'on croyait que le vinaigre seul pouvait les éteindre. On les trouve cités dans les historiens au moins

depuis l'année 678. — Philippe-Auguste s'en servit au siége d'Acre, ainsi que d'une autre espèce de feu d'artifice. D'après ce que raconte l'historien de saint Louis, le sire de Joinville, donnant la description du feu grégeois, il faudrait croire que ce feu, *sans estincelle*, était lancé en l'air par une pièce d'artifice, et, dit-il, il venait bien devant aussi gros qu'un tonneau et de longueur la queue en duroit bien comme d'une demie canne de quatre pans. Il faisait tel bruit a venir qu'il sembloit que ce fust foudre qui cheut du ciel, etc. On s'en servit encore après l'invention du canon. Au temps des troubles de France, époque à laquelle Ch. d'Orléans écrivait, au commencement du xv[e] siècle, on jetait le feu grégeois dans les caves pour mettre le feu aux maisons. Ph. Mouskes, Froissart, Monstrelet, en parlent souvent.

(10) P. 81. — *Cueuverchief de Plaisance :* Devant la tribune réservée à la dame qui présidait aux tournois, se tenait un varlet désigné spécialement pour cette charge, qui tenait élevé le couvre-chief de Plaisance, espèce de tymtre orné, que les dames faisaient abaisser vers la lice pour faire cesser de suite un combat trop meurtrier ou trop inégal. (Voyez *les Tournois du roi René*, publiés par M. Champollion-Figeac, préface, page 5.)

(11) P. 83. — Le manuscrit de Grenoble porte : Clérement.

(12) P. 84. — Le manuscrit de Grenoble porte : Que tant que.

(13) P. 86. — Le manuscrit de Grenoble porte : Faire traire.

(14) P. 93. — Le manuscrit de Grenoble porte : Suy contraint de porter.

(15) P. 98. — Le manuscrit de Grenoble porte : Autrement pour servi.

(16) P. 100. — *Jeu des tables.* Il était fort en usage alors, et le duc d'Orléans, qui paraît s'y adonner avec plaisir, le fit défendre dans son duché. On trouve le jeu de table, de tablier ou de dez, déjà connu au vi[e] siècle : Joinville raconte que, souvent, la trop grande passion du frère de saint Louis pour ce jeu, pendant les voyages d'outremer, porta le roi à prendre les dez et à les jeter à la mer. Tous les poëtes provençaux et trouvères célèbrent à l'envi le jeu de table. Une ordonnance du roi le défendit en 1368 :

mais elle n'empêcha pas les chevaliers de se livrer à leurs jeux favoris, comme on le voit par tous les récits historiques moins anciens que cette ordonnance. On sait, du reste, avec quels soins et avec quels succès on défend tous les jeux depuis le commencement du monde.

(17) P. 102. — Le manuscrit de Grenoble porte : D'amours coustumier.

(18) P. 103. — Le manuscrit de Grenoble porte : Je ne le vouldroye.

(19) P. 103. — *Tient ses plais :* Les plaids royaux étaient des assemblées publiques présidées par le roi et composées de tous les seigneurs et grands dignitaires de la couronne. On y traitait les affaires les plus importantes de l'Etat. On les assemblait deux fois l'année. Les seigneurs particuliers en tenaient aussi qu'ils appelaient *assises*. M. le comte Beugnot vient récemment de publier l'un des plus curieux monuments de ces anciennes coutumes : *Les Assises de la haute et basse cour de Jérusalem.*

Un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qui contient le procès original de Robert, comte d'Artois, nous a conservé un curieux dessin qui représente la tenue d'un plaid : on peut y voir la place assignée officiellement à chacun des seigneurs assistants.

(20) P. 110. — Le manuscrit de Grenoble porte : Compté luy plainement.

— A la troisième strophe, 4ᵉ vers, on devrait lire, pour la rime : celle qui est des princesses l'Estelle.

(21) P. 112. — Ce duc de Bourbon était Jean, Iᵉʳ du nom, né en 1380, qui porta d'abord le titre de comte de Clermont. Étant duc de Bourbon, il se distingua dans la Guienne; puis en 1414, au siége de Compiègne et à celui d'Arras. Partisan d'Orléans contre Bourgogne, il fut fait prisonnier l'année suivante à la malheureuse bataille d'Azincourt. Il est mort en Angleterre en 1433, après dix-huit ans de captivité.

Rien de plus touchant que les vers qu'il écrivit dans ses derniers moments de maladie, sur la terre étrangère. Les voici :

Je gis ou lit d'amertume et doleur
Livré à mort par faulte de secours,
Et si ne sçay quant finera le tours
De mon aspre et immortel malheur.

Priez pour moy, car je m'envois mourir,
Mes bons amis aiez-en souvenance ;
On ne me veut au besoing secourir,
Requérez-en après mes jours vengeance

Si vous m'amez : car c'est pour la valleur
D'une sans per qu'ainsi m'est au décours
Ma poure vie, sans respit ne recours ;
Pour estre tout son loyal serviteur
Je gis ou lit d'amertume et doleur.

Dans une autre il avait déjà exprimé ses chagrins et ses peines en ces termes :

Je sens le mal qu'il me convient porter
Non advenir, mais je crains qu'il aviengne,
Et qu'en la fin maleureux je deviengne,
Sans m'asservir ailleurs ne transporter.

S'ainsi advient qu'a tort on m'abandonne,
Que Dieu ne vueille, que feray-je sans per ;
Las je ne sçay si ce mal on me donne,
Des maleureux je seray le non per.

Pour le meilleur il me fault déporter
Jusques à tant que ce maleur me viengne ;
Mais a madame hardiement en souviengne,
Car pour tousjours sa rigueur supporter,
Je sens le mal quil me convient porter.

On lit encore plusieurs autres rondeaux fort gracieux de ce même prince dans le manuscrit de Paris, entre autres celui page 104, par lequel il fait hommage de son cœur à une dame.

C'est en réponse à la chanson XCVIII de Charles d'Orléans que le duc de Bourbon composa la suivante :

Duc d'Orléans je l'ay trouvée
Celle qui ayme loyauté,
Et qui a ferme voulenté
Sans avoir legière pensée.

Ja ne fault qu'elle soit criée
J'en sçay assez la vérité.
Duc d'Orléans je l'ay trouvée
Celle qui ayme loyauté.

C'est madame très bien amée,
Qui a des biens si grant planté
Qu'el ne craint vostre faulteté,
Ne de ceulx de vostre livrée.
Duc d'Orléans je l'ay trouvée.

On doit attribuer au même personnage les chansons et rondeaux qui sont dans le manuscrit de Paris, soit sous le nom de *Clermont*, soit sous celui de *Bourbon*.

Le duc de Bourbon vint en France en 1417.

(22) P. 117. —Le manuscrit de Grenoble porte : Si prise l'eusses vieillesse.

(23) P. 118.—Dans cette ballade du jeu d'échecs, le duc d'Orléans fait évidemment allusion à la mort de la duchesse sa femme.

P. 119. — Le mot serment, toujours écrit *sérement* dans le texte, n'y fait cependant que deux syllabes : nous avons respecté cette orthographe à cause de son uniformité, et il suffit d'en avertir une seule fois. Le son de R devant M diffère peu de celui de RE.

(24) P. 120. — Criséis (lisez Briséis) , Yseud et Elaine sont les trois héroïnes célébrées de nouveau par les trouvères dans plusieurs romans de chevalerie de Tristan, de la destruction de Troyes, etc.

(25) P. 121. — Le manuscrit de Grenoble porte : Du mois may.

(26) P. 123. — Les quatre derniers vers de cette strophe manquent dans le manuscrit de Grenoble. La place qu'ils devaient occuper est restée en blanc. On en trouve toutefois la traduction latine d'Antoine Astézan. Nous les publions d'après le manuscrit de Paris.

(27) P. 126. — Tous les manuscrits portent : La sienne mercy. On doit probablement lire la *science* mercy.

(28) P. 130. — C'était la duchesse de Bourgogne qui s'occupait déjà d'obtenir la liberté du prisonnier. Avant elle, la Pucelle d'Orléans avait prédit la prochaine délivrance du duc Charles. Le prince ne pouvait ignorer cette

circonstance qui se passa dans la capitale de son duché, lorsque Jeanne d'Arc logeait chez un officier de sa maison. Nous donnerons sur cette circonstance du séjour de Jeanne d'Arc à Orléans, sur le souvenir que le duc Charles en garda, etc., de plus longs détails dans notre *Histoire de la vie littéraire et artistique* des princes Louis et Charles d'Orléans, que nous nous proposons de publier très prochainement. On y verra toute la reconnaissance que le duc Charles garda pour cette héroïne, et le soin qu'il prit de pourvoir aux besoins de la famille indigente de Jeanne, lorsqu'il fut de retour en France.

M. Berriat Saint-Prix a publié un très curieux journal des faits et gestes de Jeanne, jour par jour. M. J. Quicherat vient de donner pour la Société de l'histoire de France un premier volume contenant le texte du procès de Jeanne. Les volumes suivants de cette importante publication contiendront le procès en révision et le travail critique de l'auteur sur cette époque historique.

(29) P. 131. — Le manuscrit de Grenoble porte :

Mais que n'y prenez desplaisir
Et que vueillez consentir.

(30) P. 133. — Dans le manuscrit de La Vallière on trouve au bas du feuillet qui contient ce rondeau les quatre vers suivants, qui ne sont pas dans les autres manuscrits :

Quant je la regarde
Elle vient férir
Mon cueur de la darde
D'amoureus désir.

(31) P. 133. — Le manuscrit de Gren. porte : Belle me.

(32 et 33) P. 134 et 135. — Cette ballade offre un des nombreux exemples des *jeux-partis* de Charles d'Orléans avec les officiers de sa maison, dont nous avons parlé dans la notice ; Garencières, l'un d'eux, répondit par la ballade suivante :

Cupido, Dieu des amoureux,
Prince de joyeuse plaisance,
Moy Garencières, très soingneux

De vous servir de ma puissance,
Vien devers vous en obeissance
Pour vous humblement requérir
Que vous vueilliez faire punir
Ung homme de mauvaise vie,
Qui contre Raison veult tenir
Le droyt de vostre Seigneurie.

C'est un enfant malicieux,
Où nul ne doit avoir fiance :
Car il en a ja plus de deux
Déceus ou païs de France,
Dont vous deussiez prandre vengeance,
Pour faire les aultres trémir :
C'est le prince de Bien-mentir,
Ainsné fraire de Janglerie,
Qui contre Raison veult tenir
Le droit de vostre Seigneurie.

Oncques Lucifer l'orgueilleux
Ne fist si grant oultrecuidance,
Quant il emprist d'estre envieux
Sur le Dieu de toute puissance :
Il me semble que par sentence
Vous le deussiez faire bannir
De vostre court sans revenir
Lui et sa faulse compaignie,
Qui contre Raison veult tenir
Le droit de vostre Seigneurie.

Prince, s'on dit avoir vaillance
Pour mentir à grant habondance
Et pour faulseté maintenir,
Vous verrez icelluy venir
A grant houneur, n'en doubtez mie,
Qui contre Raison veult tenir
Le droit de vostre Seigneurie.

L'*Envoy* de cette ballade, qui est adressée au *prince*, indiquerait suffisamment qu'elle n'est pas de la composition du duc Charles, si le manuscrit de Paris ne portait en toutes lettres : Response de Garencières. (Voyez sur

l'*Envoy*, dans les poésies de Charles d'Orléans, ce que nous en avons dit dans la notice.)

Un critique a cru reconnaître dans le sixième vers de la deuxième strophe de Ch. d'Orléans (Ballade 74) :

Furent devant Beaulté courir,

une allusion au château de Beaulté, proche Vincennes.

(34) P. 141. — Le manuscrit de Grenoble porte : Et rendormy sur.

(35) P. 142. — Nous avons supprimé de notre édition les deux rondeaux qui précèdent celui-ci dans le manuscrit de Grenoble. Ils ont tous deux été composés par le roi de Sicile, René d'Anjou, plus connu sous le nom de duc d'Anjou, comte de Provence, où il mourut en 1480, à l'âge de soixante-douze ans.

La renommée que ce prince a laissée dans les lettres et dans les arts nous engage à donner les rondeaux composés par lui. Mon père a publié en 1826 *les Tournois*, ouvrage dicté par ce prince, et d'après le manuscrit qu'il avait enluminé. La Bibliothèque royale possède plusieurs recueils de ses poésies et plusieurs manuscrits avec des peintures de sa main. Une association de citoyens angevins, pleins de respect pour la mémoire du bon roi René, va publier la collection entière de ses ouvrages littéraires. On peut avec certitude y comprendre les deux rondeaux qui suivent :

I.

Après une seule exceptée
Je vous serviray, ceste année,
Ma doulce Valentine gente,
Puis qu'Amours veult que m'i consente
Et que telle est ma destinée.

De moy, pour aultre, abandonnée
Ne serez ; mais si fort amée,
Qu'en devrez bien estre contente,
Après une seule exceptée.

Or me soit par vous ordonnée,
S'il vous plaist, à ceste journée

Vostre voulenté doulce et plaisante ;
Car à la faire me présente
Plus que pour dame qui soit née,
Après une seule exceptée.

II.

Je suis desja d'amours tanné,
Ma très doulce Valentinée,
Car pour moy fustes trop tost née
Et moy pour vous fu trop tar né.

Dieu lui pardoint, qui estrené
M'a de vous pour toute l'année :
Je suis desja d'amours tanné,
Ma très douce Valentinée.

Bien m'estoye souspeçonné
Qu'auroye telle destinée,
Ains que passast ceste journée
Combien qu'Amours l'eust ordonné :
Je suis desja d'amours tanné.

(36) P. 143. — Ce fut aussi ce même roi de Sicile, duc d'Anjou, qui composa, en réponse à ce XXVIe rondeau de Ch. d'Orléans, les deux suivants :

I.

Pourtant, se vous plaignez d'Amours,
Il n'est pas temps de vous retraire :
Car encor il vous pourra faire
Tel bien que perdrez vos dolours.

Vous congnoissez assez ses tours ;
Je ne dy pas pour vous desplaire ;
Pourtant se vous plaignez d'Amours, etc.

Ayez fiance en lui tousjours,
Et mettez paine de lui plaire,

Combien que mieulx me vaulsist taire ;
Car vous pensez tout le rebours,
Pourtant se vous plaignez d'Amours.

II.

Se vous estiez comme moy,
Las! vous devriez bien vous plaindre :
Car de tous mes maulx le moindre
Est plus grant que vostre envoy.

Bien vous pourriez, sur ma foy,
D'Amours alors vous complaindre,
Se vous estiez comme moy, etc.

Car si très dolant me voy,
Que plus la mort ne vueil craindre,
Toutesfoiz il me fault craindre :
Aussi feriez-vous ce croy,
Se vous estiez comme moy.

C'est à ces deux rondeaux de René que le duc d'Orléans réplique par celui qui, dans notre édition, porte le n° XXVII.

(37) P. 143.—Il faut, ce nous semble, lire ce vers ainsi :

Le torment qui mon cueur enlasse.

(38) P. 152. — Les deux derniers vers de la *Requête* sont réunis en un seul dans le manuscrit de Grenoble.

(39) P. 158. — La Saussoye (S. Maria de Saliceta, ou Solceia) était une abbaye de filles, de l'ordre de saint Augustin, proche Villejuif, fondée, au temps de Louis-le-Jeune, en l'année 1161, pour les femmes de la maison royale qui étaient attaquées de la lèpre. Les rois de France accordèrent, pour ce motif, de riches revenus à cette maison. Dans le nombre se trouvaient mentionnés, d'après une chartre de Louis VII, et de l'année 1177, tous les *chevaux réformés* du service du roi, de la reine et du dauphin : c'est à cette dernière circonstance que notre poëte paraît faire une spirituelle allusion.

(40) P. 164. — Nous supprimons de notre collection la ballade qui, dans le manuscrit de Grenoble, précède immédiatement celle-ci; la ballade supprimée n'étant pas du duc d'Orléans. L'*Envoy* adressé au *Prince* l'indiquerait suffisamment, si d'ailleurs nous ne savions que le sujet de cette pièce de poésie est un de ceux proposés par le prince pour être traités, en vers, par toutes les personnes de sa cour littéraire. Le manuscrit de Paris nous a conservé les autres ballades, au nombre de huit, qui furent composées par les officiers du prince à cette occasion et sur ce même sujet. Nous donnons celle-ci en note parce qu'elle se trouve dans le manuscrit de Grenoble, et que, d'après notre plan, notre édition doit reproduire fidèlement le texte de ce manuscrit, qui se recommande par dessus tous les autres par son époque et par son origine. Voici cette ballade, dont l'auteur est Gilles des Ourmes :

Je meurs de soif en cousté la fontaine.
Tremblant de froit ou feu des amoureux ;
Aveugle suis et si les aultres maine;
Poure de sens, entre saichans l'un d'eulx ;
Trop negligent, en vain, souvent soingneux :
C'est de mon fait une chose faée,
En bien et mal par Fortune menée.

Je gaingne temps et pers mainte sepmaine ;
Je joue et ris quant me sens douloureux,
Desplaisance j'ay d'espérance plaine ;
J'attens bon eur en regret engoisseux :
Riens ne me plaist et si suis desireux ;
Je m'esjoïs et cource à ma pensée :
En bien et mal par Fortune menée.

Je parle trop et me tais à grant paine;
Je m'esbahys et si suis couraigeux ;
Tristesse tient mon confort en demaine,
Faillir ne puis au moins à l'un des deux ;
Bonne chière je fais quant je me deulx ;
Maladie m'est en santé donnée,
En bien et mal par Fortune menée.

Prince, je dy que mon fait maleureux

Et mon prouffit aussy avantageux,
Sur ung hasart j'asserray quelque année,
En bien et mal par Fortune menée.

(41) P. 165. — L'*Envoy* au *Prince* nous a paru aussi indiquer suffisamment que la ballade suivante n'est pas de Charles d'Orléans. Les motifs déjà exposés dans la note qui précède nous obligent à la donner en note.

Amour, qui tant a de puissance,
Qu'il fait vieilles gens rassoter
Et jeunes plains d'oultrecuidance,
De tous estas se scet mesler,
Je l'ay congneu pieçà au cler
Il ne fault jà que je le nie
Pourquoy dis et puis advouer,
Ce n'est fors que plaisant folie.

A droit compter sans décevance,
Quant un amant vient demander
Confort de sa dure grevance,
Que vouldroit-il faire ou trouver?
Cela je ne l'ose nommer.
Au fort, il fault que je le die,
Ce qui fait le ventre lever,
Ce n'est fors que plaisant folie.

Bien sçay que je fais desplaisance
Aux amoureux d'ainsi parler,
Et que j'acquier leur malvueillance;
Mais s'il leur plaist me pardonner
Je leur prometz, qu'au par aler,
Quant leur chaleur est refroidie,
Ilz trouveront que, sans doubter,
Ce n'est fors que plaisant folie.

Prince, quant ung prie d'amer
Se l'autre si veult accorder,
Il n'y a plus, sans mocquerie:
Laissiez les ensemble jouer,
Ce n'est fors que plaisant folie.

(42) P. 173. — Le manuscrit de Grenoble porte : Frémer.

(43) P. 180.— Le manuscrit de Grenoble porte : Je n'ay eu ne mal ne grevance.

(44) P. 182. — Le manuscrit de Grenoble porte : Pour vray certiffie.

(45) P. 183. — Le duc de Bourgogne répondit à son cousin le duc d'Orléans par une ballade bien digne d'être conservée. En voici le texte :

S'il en estoit à mon vouloir,
Mon maistre et amy, sans changier,
Je vous asseure, pour tout voir,
Qu'en vos faits n'auroit nul dangier :
Mais pardeça sans attargier
Vous verroye hors de prison,
Quitte de tout, pour abregier,
En ceste présente saison.

Se tel don povez recevoir,
Par la grace Dieu, de legier,
Pourrez tel à paix esmouvoir
Qui la desire eslongnier.
Nul contre n'osera songier :
Car confort aurez bel et bon,
Se Dieu nous veult assoulagier
En ceste présente saison.

Mettons-nous en nostre devoir,
Qu'en paix nous puissions hébergier;
Il n'est où monde tel manoir
Qui desir a de si logier :
Abrégions sans plus prolongier :
Il en est temps, ou jamais non,
Pour nous de guerre deslogier
En ceste présente saison.

Or pensons de vous allegier
De prison, pour tout engagier ;
Se n'avons paix et union,
Et du tout m'y vueil obligier
En ceste présente saison.

(46) P. 185. — Voici la seconde ballade du duc de Bourgogne, en réponse à celle que l'on vient de lire du duc d'Orléans. Elle n'est pas moins élégante que la première.

De cueur, de corps et de puissance,
Vous mercie très humblement
De vostre bonne souvenance
Qu'avez de moy soingneusement :
Or povez faire entièrement
De moy en tout bien et honneur
Comme vostre cueur le propose,
Et de mon vouloir soiez seur
Quoyque nul dye ne deppose.

Ne mettez point en oubliance
L'estat et le gouvernement
De la noble maison de France,
Qui se maintient piteusement.
Vous sçaurez tout quoy et comment
Je n'en dy plus pour le meillieur,
Mais on en dit tant et expose,
Que c'est à oïr grant orreur
Quoyque nul dye ne deppose.

Pensez à vostre délivrance,
Je vous en prie chiérement,
Car sans ce je nay espérance
Que nous ayons paix nullement ;
On la heit tant mortellement,
Que trop peu treuve de faveur ;
Ne sera, comme je suppose,
Se ce n'est par vostre labeur
Quoyque nul dye ne deppose.

Or, prions Dieu par sa doulceur,
Qu'à vous délivrer se dispose
Car trop avez souffert doleur,
Quoyque nul dye ne deppose.

(47) P. 187. — La ballade qui, dans le manuscrit de Grenoble, précède celle-ci, ne nous paraît pas être de la com-

position du duc d'Orléans. L'*Envoy* nous semble déjà l'indiquer, étant adressé au *prince* lui-même. Mais ce qui nous confirme encore dans cette opinion, ce sont les expressions que l'on peut y remarquer comme étant peu à l'usage du prince. Le sujet n'est pas non plus des plus gracieux. Cette ballade étant dans le manuscrit de Grenoble, nous la donnons cependant pour les notes de notre édition.

Visaige de basse venu,
Confit en composte de vin;
Menton rongneux et peu barbu
Et dessiré comme un coquin;
Malade du mal Saint-Martin,
Et aussi ront qu'un tonnellet.
Dieu le me sauve ce varlet!

Il est enroué devenu;
Car une pouldre de raisin
L'a tellement en l'œil féru,
Qu'endormy l'a comme ung touppin.
Il y pert bien chascun matin :
Car il en a chault le touppet,
Dieu le me sauve ce varlet!

Bompré ne sçauroit un festu
Quand il a pincé ung loppin.
Saint-Poursain qui l'a retenu,
Son chier compaignon et cousin,
Combien qu'ayent souvent hutin
Quand où cellier sont, en secret,
Dieu le me sauve ce varlet!

Prince pour aler jusqu'au Rin,
D'un baril a fait son roussin
Et ses esperons d'un soret :
Dieu le me sauve ce varlet.

(48) P. 190. — Ce vers manque dans le manuscrit de Grenoble. On le trouve dans ceux de Colbert et de La Vallière.

(49) P. 192. — Nous n'avons pas imprimé, dans notre édition, la ballade qui précède celle-ci dans le manuscrit de

Grenoble, parce qu'elle n'est pas de Ch. d'Orléans. L'*envoy* au *prince* l'annonce suffisamment ; et cette ballade est un jeu-partis dont le sujet a déjà été traité par notre poëte. En voici cependant le texte, qui est assez gracieux :

L'autre jour je fis assembler
Le plus de conseil que povoye,
Et vins bien au long raconter
Comment deffié me tenoye,
Comme par lettres monstreroye,
De Mérencolie et Doleur
Pourquoy conseillier me vouloye
Par les trois-Estas de mon cueur.

Mon advocat prist à parler,
Ainsi que informé je l'avoye :
Lors veussies mes amis pleurer
Quant seurent le poins ou j'estoye.
Non pourtant, je les confortoye
Qu'à l'aide de nostre seigneur
Bon remède j'y trouveroye
Par les trois-Estas de mon cueur.

Espoir, Confort, Loyal-penser,
Que mes chiefs conseilliers nommoye
Se firent fors, sans point doubter,
Se par eulx je me gouvernoye
De me trouver chemin et voye
D'avoir brief secours de Doulceur,
Avecques l'aide que j'auroye
Par les trois-Estas de mon cueur.

Prince, fortune me guerroye
Souvent à tort et par rigueur,
Rayson veult que je me pourvoye
Par les trois Estas de mon cueur.

(50) P. 192.—Le duc de Nevers (lisez : le comte) à qui Charles d'Orléans dédie ce rondeau, et qui était venu visiter le prince après son mariage avec Marie de Clève, était Jean Ier du nom, duc de Clèves.

(51) P. 193. — Voici la réponse du duc de Nevers à Ch. d'Orléans. Elle est aussi sous forme de rondeau :

Mon très bon hoste, et ma très doulce hostesse,
Très humblement et plus vous remercie
Des biens, honneurs, bonté et courtoisie
Que m'avez faiz tous deux par vostre humblesse.

Aussy faicte de vostre grant largesse
Et très soingneuse et bonne compaignie
Mon très bon hoste et ma très doulce hostesse, etc.

Mon poure cueur pour paiement vous laisse,
Prenez en gré, et je vous en supplie,
Et oultre plus tant que je puis vous prie
Que m'ottroiez estre maistre et maistresse
Mon très bon hoste et ma très doulce hostesse.

(52) P. 193. — Ce rondeau paraît consacré à la nouvelle duchesse d'Orléans, Marie de Clèves. Ce prince renvoie à l'année suivante pour juger si effectivement la duchesse mérite sa réputation.

(53) P. 195. — Le manuscrit de Grenoble finit entièrement ici. Il contient la partie la plus authentique comme aussi les plus élégantes des poésies du duc d'Orléans.

Pour la suite de notre édition, nous nous sommes servis du manuscrit de Paris ou Colbert, conféré avec celui de La Vallière; et toutes les fois que nous avons dû préférer une leçon de ce dernier manuscrit, nous avons donné en note le texte de l'autre.

(54) P. 196. — L'obligation de Vaillant, dont le duc Charles écrit en vers le *vidimus*, consistait à s'engager à servir de corps et de bien le bailli d'Amoureux-espoir. Nous ne croyons pas devoir donner cette obligation à cause de son peu d'élégance : elle existe au feuillet 23 verso du manuscrit de Paris. Jehan Caillau a fait, sur ce même sujet, une autre ballade sous ce titre : « Entendit de la dite obligation par maistre Jehan Caillau (fol. 24 du même manuscrit). » Elle n'est pas meilleure dans ses rimes. Ces trois pièces offrent donc encore un jeu-partis de notre poëte avec les personnes attachées à sa maison. Vaillant e

maître Caillau figurent dans les états de dépenses de ce prince en cette qualité.

(55) P. 197. — La ballade qui précède celle-ci dans le manuscrit de Paris n'est pas de Charles d'Orléans. Elle fut inspirée à l'un de ses officiers, sans doute, pendant l'un des nombreux voyages du prince d'une de ses résidences à l'autre. Cette ballade nous a paru assez élégante pour être imprimée dans les notes de notre édition, qui en seront ainsi un complément utile.

En la forest de longue attente
Chevauchant par divers sentiers,
M'en voys ceste année présente
Où voyage de Desiriers.
Devant sont allez mes fourriers
Pour appareiller mon logis
En la cité de Destinée,
Et pour mon cueur et moy ont pris
L'ostellerie de Pensée.

Je méne des chevaulx quarente
Et autant pour mes officiers,
Voire, par Dieu ! plus de soixante,
Sans les bagaiges et sommiers.
Loger nous fauldra par quartiers,
Se les hostelz sont trop petits.
Toutesfoiz, pour une vesprée,
En gré prandray, soit mieulx ou pis,
L'ostellerie de Pensée.

Je despens chascun jour ma rente
En maints travaulx aventuriers,
Dont est Fortune mal contente,
Qui soustient contre moy Dangiers.
Mais, Espoirs s'ilz sont droicturiers
Et tiennent ce qu'ilz m'ont promis,
Je pense faire telle armée
Qu'auray, malgré mes ennemis,
L'ostellerie de Pensée.

Prince, vray Dieu de paradis.
Vostre grâce me soit donnée

Telle que trouve à mon devis
L'ostellerie de Pensée.

(56) P. 198. — Le manuscrit de Paris porte : Et attendant.

(57) P. 199. — Trois ballades qui précèdent celle-ci dans le manuscrit de Paris, ont été supprimées par nous, les deux premières comme dédiées à notre poëte, et non pas faites par lui. La troisième est du Bâtard de la Trémoïlle (Jacques, écuyer, seigneur de Saint-Ceran, légitimé par lettres patentes du roi en 1466). Ces deux premières ballades nous ont paru devoir, par leur élégance, être imprimées à la suite de celles du prince. En voici donc le texte :

I.

Portant harnois, rouillé de nonchaloir,
Sus monteure foulée de foiblesse,
Mal abillée de Desireux-vouloir
On m'a croizé aux montres de Liesse
Comme cassé des gaiges de Jeunesse.
Je ne congnois ou je puisse servir,
L'arrière-ban a fait crier vieillesse :
Las ! fauldra-il son soudart devenir ?

Le bien que puis avecques elle avoir
N'est que d'un peu d'attrempée sagesse :
En lieu de ce, me fauldra recevoir
Ennuy, Soussy, Desplaisirs et Destresse.
Par Dieu ! Bon-temps, mal me tenez promesse :
Vous me deviez contre elle soustenir,
Et je voy bien qu'elle sera maistresse ;
Las ! fauldra-il son soudart devenir ?

Foibles jambes porteront bon vouloir,
Puis qu'ainsi est endurant en humblesse,
Prenant confort d'un bien joyeulx espoir
Quant, Dieu mercy, maladie ne presse ;
Mais loing se tient et mon corps point ne blesse.
C'est ung trésor que doy bien chier tenir,

Ven que la fin de menásser ne cesse
Las ! fauldra-il son soudart devenir?

Prince, je dy que c'est peu de richesse
De ce monde ne de tout son plaisir ;
La mort départ ce qu'on tient à largesse
Las! faudra-il son soudart devenir?

II.

Dieu vueille sauver ma galée
Qu'ay chargée de marchandise
De mainte diverse pensée
En pris de Loyaulté assise ;
Destourbée ne soit ne prise
Des robeurs, escumeurs de mer ;
Vent ne marée ne lui nuyse
A bien aler et retourner.

A Confort l'ay recommandée
Qu'il en face tout à sa guise,
Et pencarte luy ay baillée
Qui d'estranges en pays devise,
Affin que dedens il advise
A quel port pourra arriver,
Et le chemin achois eslise
A bien aler et retourner.

Pour acquitter joye empruntée
L'envoye sans espargner mise,
Riche devendray quelque année
Se mon entente n'est surprise :
Conscience n'auray reprise
De gaing à tort au paraler ;
En eur viengne mon entreprise
A bien aler et retourner.

Prince, se maulx fortune atise
Sagement si fault gouverner ;
Le droit chemin jamais ne brise
A bien aler et retourner.

(58) P. 213. — Nous avons mal à propos compris cette ballade dans notre édition. Il suffira de la lire sans grande attention pour voir qu'elle n'est point de Charles d'Orléans. Son texte et ses rimes sont des plus mauvais. La place qu'elle occupe dans le manuscrit de La Vallière, sur des feuillets intercallés au milieu du livre, aurait dû suffisamment nous en prévenir. L'écriture de cette pièce dans ce volume est aussi de beaucoup plus moderne. Enfin la dédicace à la *Princesse*, qui est dans l'*Envoy*, confirme toutes ces conjectures et indique qu'elle a été composée par l'un des poëtes de la maison de Charles d'Orléans.

(59) P. 217. — Le manuscrit de Paris ou Colbert porte : Je chemine boîteux.

(60) P. 217. — Le manuscrit de Paris porte : quant me sais.

(61) P. 218. — Dans le manuscrit de Paris, on trouve six ballades à la suite de celle du duc d'Orléans, n° CXXV, toutes composées sur un sujet donné par ce prince, et dont la ballade CXXV, composée par lui, était le modèle. Les auteurs de ces ballades, au nombre de dix, ne sont pas tous connus. Le manuscrit toutefois nous a conservé les noms de Villon, Berthault de Villebresme, Jehan Caillau, Gilles des Ourmes, et Simonnet Caillau. Les autres ne portent pas de noms d'auteur ; mais leur dédicace au *Prince*, dans l'*Envoy*, prouve qu'elles ne furent pas composées par Charles d'Orléans. Trois de ces dernières ne portent cependant point cette dédicace ; un autre motif nous les a fait exclure comme n'étant pas du prince. Ce sont les allusions à la position particulière de l'auteur, qui ne peuvent nullement se rapporter au duc Charles. On ne sera donc pas étonné pour cette raison de ne pas trouver dans notre édition ces pièces, assez médiocres du reste.

Il en est de même de la ballade qui porte, dans le manuscrit de Paris, le n° 113, f., 30 r°, et qui est dédiée au *Prince*.

(62) P. 218. — La lettre en complainte composée et envoyée par Frédet au duc d'Orléans ne nous a pas paru offrir assez d'intérêt pour être publiée ici. La réponse du duc d'Orléans indique du reste le contenu de cette lettre de Frédet. Ce dernier écrivit une seconde fois au prince : et cette pièce ne mérite pas plus d'attention que la

première. Toutes deux existent dans le manuscrit de Paris, l'une au feuillet 41 r°, et l'autre au 42e v°.

(63) P. 241. — Le manuscrit de Paris porte : Dont ilz.

(64) P. 246. — C'est en réponse à cette chanson du duc d'Orléans que Jean de Bourbon composa celle que nous avons donnée ci-dessus, page 426.

(65) P. 248. — Le manuscrit de Paris porte : A-il remède.

(66) P. 255. — Ce rondel de Charles d'Orléans a été composé en réponse à un autre de Frédet, dont le premier vers est :

Jusques Pasques soient passées

Les fêtes de Pâques en furent donc probablement l'occasion. Le rondeau de Frédet est à la pag. 69 v° du manuscrit de Paris.

(67) P. 256.—Le droit héritier de Bourbon était Jean II du nom, pair et chambrier de France, mort connétable en 1488. Ce rondeau de Charles d'Orléans est donc antérieur à l'année 1457, époque à laquelle Jean II prit le titre de duc de Bourbon.

(68) P. 256. — André de Villequier, mort en 1454.

(69) P. 256. — Le comte de Clermont était l'héritier présomptif du duc de Bourbon ; ce fut Jean II du nom.

(70) P. 259. — Le duc d'Orléans rappelle ici la devise de sa mère : Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

(71) P. 260. — On rasait les cheveux comme signe de dégradation depuis les temps les plus anciens de la monarchie.

(72) P. 264. — La fièvre blanche est ici une expression dérisoire du duc d'Orléans. Il est souvent question *des fièvres blanches* dans les *aresta amoris*, les départies d'amour, etc. Et pour nous servir des expressions de Sainte-Palaye dans son glossaire, on désignait ainsi les amoureux transis, car on dit d'eux proverbialement qu'ils ont les fièvres blanches.

On trouve dans les anciens traités de médecine la fièvre blanche observée comme maladie, ainsi que les remèdes alors employés pour la guérir.

(73) P. 270. — M. Le Roux de Lincy a bien voulu copier et publier toutes ces pièces en anglais ; leur traduction française offrirait trop peu d'intérêt pour la donner. Leur vrai mérite pour nous est d'être en anglais du xve

siècle, et de donner la preuve que ce prince étudia cette langue pendant sa prison. La chanson 227 n'est qu'une traduction anglaise d'une des compositions françaises du prince.

(74) P. 272. — Le duc d'Orléans se rendit à Asti pendant l'année 1449. Doit-on voir dans ce rondeau une allusion du prince à ses prétentions sur le Milanais ?

(75) P. 274.—Ce rondeau, dont l'expression et la tournure libre est tout à fait hors des habitudes du duc d'Orléans, est adressé à maistre Estienne Legout. Ce dernier répondit par un rondeau de même genre, mais qui manque entièrement d'élégance. (Manuscrit de Paris; feuillet, 74 r°.)

(76) P. 275. — Ce duc d'Alençon était le gendre du duc Charles d'Orléans; il avait épousé, en 1421, Jeanne, fille de ce prince et d'Isabeau de France, sa première femme. Jean II du nom, duc d'Alençon, surnommé le Bon, prisonnier des Anglais de 1424 à 1427, se distingua dans plusieurs combats. Soupçonné d'avoir fomenté la mésintelligence entre le dauphin Louis et le roi son père, et d'entretenir des pratiques coupables avec les Anglais, il fut arrêté et condamné en 1458. C'est à l'occasion de ce procès que Charles d'Orléans prononça le discours qui nous a été conservé dans l'un des manuscrits de ses poésies. Louis XI, arrivé sur le trône, rendit la liberté au duc d'Alençon, ainsi que ses biens, titres et qualités. Puis, quelques années après, de nouveau accusé et condamné à mort, en 1474, il passa plusieurs années en prison. Le roi lui fit grâce une seconde fois. Il mourut en 1476.

Il est à présumer que ce rondeau a été composé avant 1458.

Le duc d'Alençon composa aussi deux rondeaux en réponse à celui du duc d'Orléans. Ils ne sont pas assez remarquables pour les comprendre dans notre édition. Le rondeau qui suit la réponse d'Alençon (manuscrit f. 74 v°), doit aussi avoir été adressé au duc d'Orléans.

(77) P. 282. — Ce même sujet est traité par maistre Jehan Caillau, manuscrit de Paris, feuillet 76 v°.

(78) P. 283. — Les rondeaux de Frédet, auxquels répond le duc d'Orléans, précèdent celui-ci dans le manuscrit de Paris. Nous ne les donnons pas à cause de leur défaut d'élégance.

(79) P. 306. — Le manuscrit de Colbert porte : Loche. Ces deux mots ont du reste la même valeur.

(80) P. 307. Les nombreuses allusions que le duc d'Orléans fait au roman de la destruction de Troye, semblerait annoncer la préférence du prince pour ce roman de chevalerie.

(81) P. 310. — Ce rondel du duc d'Orléans est composé en réponse à un autre du comte de Clermontois sur le même sujet. (Manuscrit de Paris, fol. 82, v°.)

(82) P. 315. — Dans le manuscrit de Paris (fol. 84, v°.), à la suite de ce rondeau, on en trouve un autre qui fut composé par le comte de Clermont, sur le même sujet.

(83) P. 317. — Nous avions attribué au comte de Clermont le rondel suivant, que, dans notre incertitude, nous donnons dans nos notes :

Que cuidez-vous qu'on verra
Avant que passe l'année?
Mainte chose déménée
Estrangement ça et là,

Veu que des cy et desça
Court merveilleuse brouée,
Que cuidez-vous qu'on verra
Avant que passe l'année?

Viengne que advenir pourra,
Chascun a sa destinée
Soit que desplaise ou agrée,
Quant nouveau monde vendra
Que cuidez-vous qu'on verra?

Le duc d'Orléans nous paraît répondre à ce rondeau par celui que nous donnons sous le n° CXXIX ; et tous deux font allusion, ce nous semble, aux réunions des seigneurs du royaume pour la guerre du Bien Public.

(84) P. 317. — On trouvera à la fin du volume le rondel *Pour Estampes*, qui a été déplacé par mégarde. Mais les deux rondeaux qui le suivaient immédiatement dans le manuscrit de Paris ont été supprimés par nous comme n'étant pas du duc d'Orléans.

(85) P. 321. — Le manuscrit de Paris porte : Ait à son.

(86) P. 325. — Le manuscrit de Paris : Envoyez-vous.

(87) P. 325. — Le manuscrit de Paris : Et pris à Dieu.

(88) P. 326. — Ce même sujet a été traité aussi en rondeau par la duchesse d'Orléans (voyez *Appendice*, p. 409); par le duc de Nevers (manuscrit, feuillet 87), par Frédet, (manuscrit, feuillet 87, r°), par Philippe et Guiot Pot, Anthoine de Lussay, Gilles des Ourmes (manuscrit, feuillet 94), et par Jacques, bastard de la Trémoïlle (feuillet 95, r°).

(89) P. 335. — Même sujet traité par Olivier de la Marche, Vaillant et par George (feuillet 91 du manuscrit).

(90) P. 340. — Ce rondel a été composé par le duc d'Orléans, en réponse à un autre semblable du comte de Clermont.

(91) P. 341. — Rondel composé en réponse à un semblable sujet traité aussi par Frédet (manuscrit, feuillet 91). Le feuillet précédent verso contient aussi un rondel du seigneur de Torsy, et le même 91 recto un autre rondel de Frédet : « Le fer est chault, il le fault batre, » que nous ne publions pas.

(92) P. 341. — Les deux rondeaux qui précèdent celui-ci dans le manuscrit de Paris appartiennent à Vaillant. Ils ne méritent pas d'être publiés. Frédet a aussi composé un rondel sur la même fête de Saint-Valentin.

(93) P. 343. — Un sujet analogue est traité par Simonnet Caillau et Jehan monseigneur de Lorraine (manuscrit, feuillet 92, v°). Ce duc de Lorraine était Jean d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, fils du roi René. Il disputa le trône de Sicile à Ferdinand d'Aragon et le battit à la bataille de Sarno. Plus tard le duc de Lorraine figura en France dans le parti connu sous le nom de la Ligue du bien public.

(94) P. 345. — Même sujet traité par monseigneur de Lorraine (manuscrit, feuillet 100).

(95) P. 346. — Ce même sujet est traité par la duchesse d'Orléans (*Appendice*, page 409), par monseigneur de Lorraine (manuscrit, feuillet 93, v°), et par Guyot Pot.

(96) P. 347. — Ce même sujet est aussi traité par M. de Lorraine.

(97) P. 348. — Dans sa réponse, Fredet s'excuse de son absence sur son mariage (manuscrit, feuillet 94, v°). Le duc Charles lui répond par le rondel 189.

(98) P. 348. — Même sujet traité par le cadet d'Al-

bret, Gilles des Ourmes et Philippe de Boullainvilliers.

(99) P. 353. — Même sujet traité par Benoît d'Amiens. Il y a aussi dans le manuscrit de Paris deux autres rondeaux du même Benoît.

(100) P. 353. — Le manuscrit de Paris porte : Quant ennuy.

(101) P. 354. — Madame d'Angoulême était Marguerite de Rohan femme de Jean d'Orléans comte d'Angoulême, frère du duc Charles, qui avait été donné en otage aux Anglais.

(102) P. 364. — Le manuscrit de Paris porte· Sa teste.

(103) P. 366. — Rondeau sur le même sujet par Frédet (feuillet 101).

(104) P. 367. — M. de Beaujeu était Pierre de Bourbon, deuxième du nom, qui porta le titre de seigneur de Beaujeu jusqu'en 1488, époque à laquelle il succéda à Jean, duc de Bourbon. Il avait été fiancé, en 1463, à Marie d'Orléans, fille du duc Charles. Louis XI, après avoir donné son assentiment à ce mariage, le fit rompre pour faire épouser sa propre fille à Pierre de Bourbon.

(105) P. 373. — Allusion au Vœu du Paon, cérémonie que le duc de Bourgogne fit célébrer dans ses états au moment où il assemblait une armée pour une croisade.

(106) B. 376. — Maistre Jehan Caillau a répondu par un rondeau sur le même sujet (manuscrit, feuillet 102).

(107) P. 378. — Ce duc de Bourbon est Jean Ier qui est mort en exil. Nous avons donné ci-dessus le rondeau de ce prince, en réponse duquel celui-ci du duc d'Orléans a été composé.

(108) P. 379. — Ce rondeau est composé en réponse à un autre analogue, du grand sénéchal. Ce personnage était Pierre de Brézé, II du nom, grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, mort en 1465.

Blosseville a aussi fait un rondeau sur le même sujet que celui du duc d'Orléans.

(109) P. 387. — Ce même sujet a été traité aussi en rondeau par Simonnet Caillau, Tignonville, Gilles des Ourmes. (Manuscrit de Paris, feuillet 105, v°), et par Hugues le Voys (feuillet 106).

(110) P. 388. — Même sujet traité par Benoist d'Amiens (feuillet 106).

(111) P. 389. — Même sujet, par Hugues le Voys (feuillet 106, v°)

(112) P. 392. — Même sujet, par Hugues le Voys.

(113) P. 396. — Trois rondeaux précèdent dans le manuscrit de Paris celui-ci du duc d'Orléans ; deux sont attribués à Fraigne par le manuscrit. Le troisième ne porte pas de nom d'auteur ; mais le sujet qu'il traite et la manière dont il est traité nous l'ont fait rejeter de notre édition comme n'étant pas digne du prince.

(114) P. 397. — Nous avons rejeté de notre édition les quatre rondeaux qui dans le manuscrit de Paris précèdent celui-ci, comme n'étant pas de Charles d'Orléans. Il était difficile en effet que le prince, qui vient de se plaindre de sa vieillesse, consacrât immédiatement après, dans quatre rondeaux, son amour passionné pour une dame, puis enfin qu'il recommençât encore à se plaindre de son âge avancé, comme il le fait dans ce rondeau, 282.

(115) P. 399. — Même sujet traité par Simonnet Caillau.

(116) P. 399. — Gilles des Ourmes a traité le même sujet, et Jehan monseigneur de Lorraine, dans un autre rondeau, fait un triste portrait des vices de son époque.

(117) P. 406. — L'estrade route, courir les grands chemins.

(118) P. 406. — Volte-voute, volte-face.

(119) P. 408. — Ce rondel du duc d'Orléans n'occupe pas dans notre édition la place que lui assignait le manuscrit de Paris. Il avait été oublié par mégarde.

(120) P. 408. — Le manuscrit de Paris se termine par deux rondeaux en l'honneur du duc d'Orléans, l'un de Robertet et l'autre de Cadier. (Voyez à ce sujet la notice). Nous les donnons tous les deux.

RONDEL PAR ROBERTET.

Ung droit César en liberalité,
Ung grant Chaton en pure intégrité,
Ung Fabius en foy non défaillable,
Vous tient chascun vray, constant et estable,
Duc d'Orliens prince très redoubté,

En si hault sang, parfonde humilité,
Clemence grant et magnanimité,

Cela avez ; mais vous passez sans fable
Ung droit César en liberalité.

En vostre bouche tousjours a vérité,
En cuer amour et ardant charité,
Et loyaulté non jamais variable.
Qu'affiert-il plus à prince si notable
Puisqu'on vous tient, parlant en équité,
Ung droit César en liberalité.

Ung Robertet, indigne a porter plume
Pour atouchier apres voz haulx escriptz,
Ces petitz vers icy vous a escriptz
De rude main plus pesant qu'un enclume.

RONDEL PAR CADIER.

Vous l'ung des plus nobles du monde,
Prince très redoubté seigneur,
A Blois m'avez acreu d'onneur
Dont joye en moy trop surhabonde.

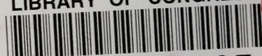
Par vostre humilité parfonde,
Dieu vous en soit retributeur,
Vous l'ung des plus nobles du monde,
Prince très redoubté seigneur!

J'ay peu science, moins faconde,
Et encor prudence mineur,
Et vous me clamez serviteur
Digne pour estre en Table-Ronde,
Vous l'ung des plus nobles du monde!

Cadier, qui endormi estoit,
Avez tout esveillé en joye :
Il prie Dieu qu'il vous octroie
Autant de bien qu'il vous vouldroit.

FIN DES NOTES.


THE LIBRARY OF CONGRESS
WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
May—June 1985
We're Quality Bound


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 410 125 5